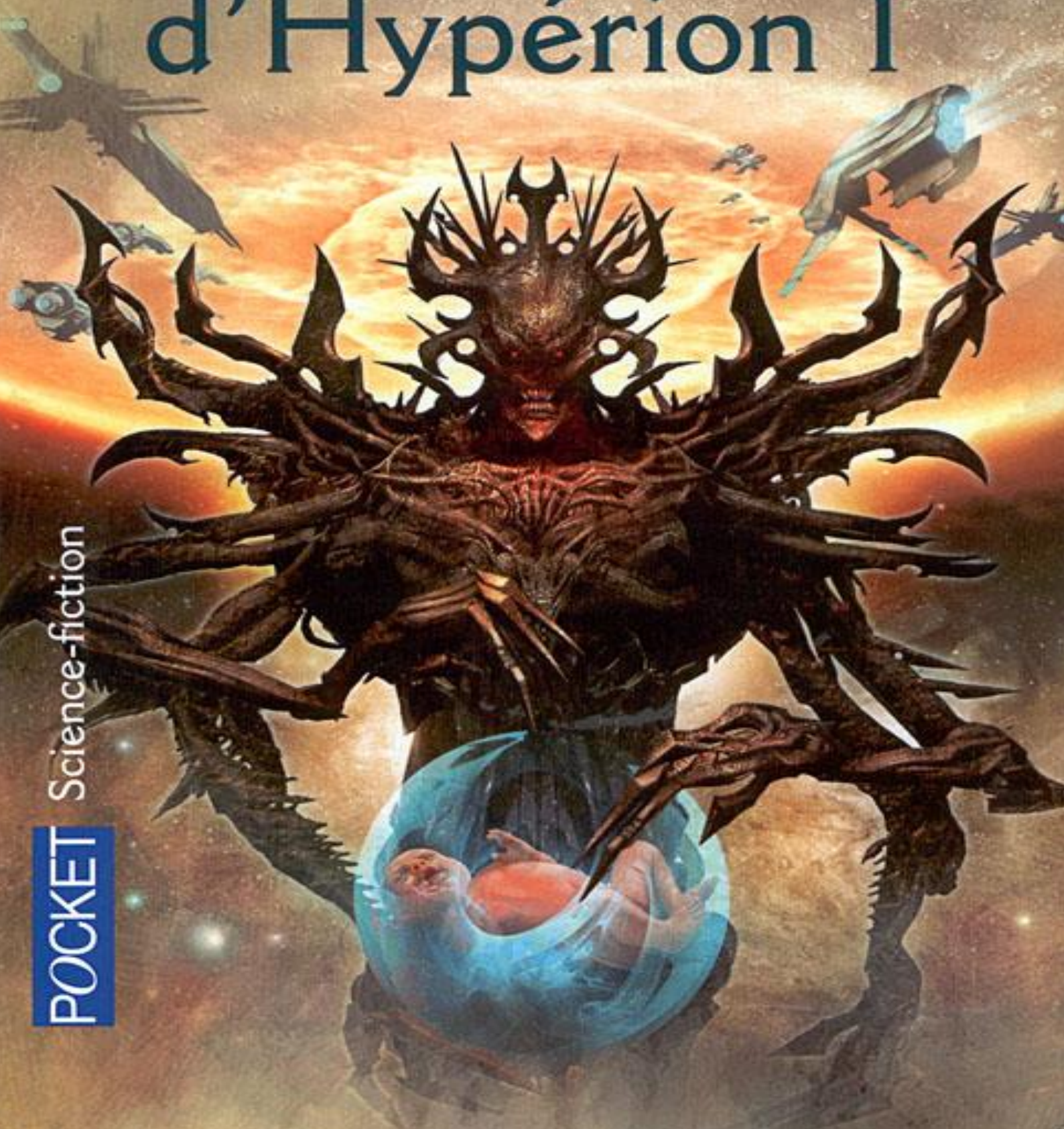


DAN SIMMONS

La chute d'Hypérion 1

Science-fiction

POCKET



DAN SIMMONS

LES CANTOS D'HYPÉRION 3

LA CHUTE D'HYPÉRION

Tome I



Publié aux Éditions DoubleDay, New York
sous le titre original :
THE FALL OF HYPERION
Traduit de l'américain
par Guy Abadia

Dan Simmons, 1990
Éditions Robert Laffont, pour la traduction française, 1992

*À John Keats,
Dont le nom
Était écrit
Dans l'Éternité.*

Dieu peut-il jouer une partie vraiment significative avec une de ses propres créatures ? Un créateur quelconque, même limité, peut-il jamais jouer une partie significative avec sa propre créature ?

Norbert WIENER,
God and Golem, Inc.

N'existerait-il pas des êtres supérieurs qui pourraient s'amuser des attitudes gracieuses quoique purement instinctives où mon esprit m'entraîne, de la même manière que je m'amuse de la vivacité d'une hermine ou des angoisses d'un daim ? Bien qu'une rixe en pleine rue soit chose haïssable, les énergies qui s'y déploient sont intéressantes. [...] Vus par un être supérieur, nos raisonnements peuvent prendre la même coloration. Bien qu'erronés, ils n'en sont peut-être pas moins valables. C'est cela, la véritable nature de la poésie.

John KEATS,
dans une lettre à son frère.

L'Imagination est comparable au rêve d'Adam. En se réveillant, il s'aperçut que tout était réel.

John KEATS,
dans une lettre à un ami.

PREMIÈRE PARTIE.

1.

Le jour où l'armada partit en guerre, c'est-à-dire le dernier jour de la vie normale que nous connaissions avant, je fus invité à une réception. On en donnait un peu partout, ce soir-là, sur plus de cent cinquante mondes du Retz, mais la seule qui comptait était celle-là.

Je fis part de mon acceptation par l'intermédiaire de l'infosphère, m'assurai que mon smoking était présentable, pris mon temps pour me laver et me raser, m'habillai avec un soin méticuleux et me servis du disque inclus dans l'invitation et utilisable une seule fois pour me distraire d'Espérance à Tau Ceti Central à l'heure spécifiée.

C'était la fin de l'après-midi sur cet hémisphère de TC², et une riche lumière diffuse éclairait les collines et les vallons du Parc aux Daims, les tours grises du Complexe Administratif, à quelque distance de là au sud, les saules pleureurs et les feux de fougère brillants qui bordaient les rives du fleuve Téthys, ainsi que les colonnades blanches de la Maison du Gouvernement elle-même. Des milliers d'invités étaient en train d'arriver. Les hommes de la sécurité nous accueillirent individuellement, vérifièrent les codes de nos invitations en les comparant à notre profil ADN, puis nous indiquèrent le chemin du buffet et du bar d'un geste gracieux de la main et du bras.

— H. Joseph Severn ? demanda poliment mon guide pour confirmer mon identité.

— Oui, mentis-je.

C'était le nom que je portais actuellement, mais ce n'était pas mon identité.

— La Présidente Gladstone désire toujours vous voir, un peu plus tard dans la soirée. Vous serez informé lorsqu'elle sera libre pour votre rendez-vous.

— Très bien.

— Si vous désirez quoi que ce soit, en matière de rafraîchissements ou de distractions, qui ne soit pas directement en vue, veuillez en exprimer le souhait à haute voix, et les moniteurs de la demeure s'efforceront de vous donner satisfaction.

Je hochai la tête, fis un sourire et tournai le dos à mon guide. Avant que j'aie accompli dix pas, il s'était déjà adressé à d'autres personnes qui débarquaient de la plate-forme terminex.

De l'endroit où je me tenais, sur une petite éminence, j'apercevais plusieurs milliers d'invités dont le flot se déversait à travers des centaines d'hectares de pelouse immaculée. Plusieurs d'entre eux s'étaient déjà écartés en direction des bois ou des bosquets paysagés qui émaillaient le domaine. Au-dessus du mamelon herbeux où je me trouvais, déjà plongé dans l'ombre des haies d'arbres qui bordaient le fleuve, s'étendait le parc d'agrément au fond duquel se dressait la masse imposante de la Maison du Gouvernement. Un orchestre jouait au loin dans le patio. Des haut-parleurs invisibles diffusaient la musique jusqu'aux recoins les plus éloignés du Parc aux Daims. Un véritable pont aérien de VEM reliait la plate-forme de débarquement à la porte distrans, située très haut dans le ciel. Durant quelques secondes, je contemplai l'arrivée des passagers aux vêtements bigarrés qui débarquaient sur le terminex des piétons. J'étais fasciné par l'extrême variété des vaisseaux. La lumière crépusculaire ne faisait pas seulement rutiler les carrosseries des habituels Vikken, Altz ou Sumatso, mais aussi les ponts rococo des barges de lévitation et les coques métalliques de glisseurs si anciens qu'ils devaient déjà attirer les regards du temps de l'Ancienne Terre.

Je descendis lentement la pente douce qui menait jusqu'au fleuve Téthys, en passant par les docks où une quantité invraisemblable d'embarcations disparates débarquaient leurs passagers. Le Téthys était le seul fleuve trans-retzien. Il coulait,

à travers ses portes distrans permanentes, sur plus de deux cents planètes ou lunes différentes. Ses riverains comptaient parmi les citoyens les plus riches de l'Hégémonie. Les navires qui le parcouraient allaient de la plus simple coque de noix aux plus somptueux hôtels flottants, en passant par de fins croiseurs racés, des trois-mâts chargés de toile, des chalands à cinq ponts, dont plusieurs semblaient munis d'un système de lévitation, des vedettes fluviales luxueuses, visiblement équipées de leurs propres portes distrans, de petites îles mobiles importées des océans d'Alliance-Maui, des submersibles et des hors-bord préhégiriens, tout un assortiment de VEM nautiques façonnés à la main sur le vecteur Renaissance, et quelques yachts passe-partout aux formes cachées par les surfaces ovoïdes unies et réfléchissantes de leurs champs de confinement.

Les invités qui débarquaient de tous ces moyens de transport n'étaient pas moins impressionnants ou opulents qu'eux. Les toilettes allaient de la plus formelle tenue de soirée, sur des personnes qui n'avait visiblement jamais suivi le moindre traitement Poulsen, à la toute dernière mode de TC², sur des corps somptueux modelés par les plus grands ARNistes du Retz. Je m'avançai au milieu de la foule, puis m'arrêtai devant un buffet pour remplir une assiette de rosbif, salades diverses, filet de calamar volant, curry de Parvati et pain croustillant.

La lumière crépusculaire avait encore faibli lorsque je trouvai un siège à quelque distance du parc. Les étoiles apparaissaient une à une dans le ciel. Les lumières du Complexe Administratif et de la ville toute proche avaient été exceptionnellement diminuées, ce soir, pour que l'on puisse mieux voir l'armada. Le ciel de Tau Ceti Central semblait plus clair qu'il ne l'avait été depuis des siècles.

Une femme assise non loin de moi se tourna pour m'adresser un sourire.

— Je suis sûre que nous nous sommes déjà rencontrés quelque part.

Je lui rendis son sourire, certain que ce n'était pas le cas. Elle était pleine de charme. Elle devait avoir au moins le double de mon âge, la cinquantaine bien avancée, mais elle paraissait

plus jeune que moi, avec mes vingt-six ans, grâce à l'argent et au traitement Poulsen. Sa peau était si blanche qu'elle semblait presque translucide. Ses cheveux nattés étaient relevés en chignon. Sa poitrine, plus mise en valeur que dissimulée par sa robe arachnéenne, était sans défaut. Ses yeux avaient quelque chose de cruel.

— C'est possible, répondis-je, mais cela m'étonnerait. Je m'appelle Joseph Severn.

— Oh, bien sûr ! s'écria-t-elle. Vous êtes un artiste peintre !

Je n'étais pas un artiste peintre. J'étais – j'avais été, plutôt – un poète. Mais cette identité Severn, que j'assumais depuis la mort de ma personnalité vraie et ma naissance, un an auparavant, indiquait que j'étais un artiste peintre. Tout cela se trouvait dans mon dossier de la Pangermie.

— Vous voyez que je me suis souvenue, me dit mon interlocutrice en riant.

Elle mentait. Elle avait utilisé son coûteux implant persoc pour se donner accès à l'infosphère. Pour ma part, si je voulais en savoir plus sur elle, je n'avais nul besoin d'accéder... Quel mot plein de lourdeur et de redondance ! Je le détestais, malgré son caractère vieillot. Il me suffisait de fermer mentalement les yeux, et je me retrouvais dans l'infosphère, évoluant au-delà des barrières dérisoires de la Pangermie, me glissant derrière les trains d'ondes des données de surface, suivant les fils brillants du cordon d'accès ombilical qu'elle était obligée d'utiliser, loin dans les profondeurs ténébreuses du flot d'informations « ultra-confidentielles ».

— Je m'appelle Diana Philomel, murmura-t-elle. Mon mari est l'administrateur du transport sectoriel pour le système de Sol Draconi Septem.

J'inclinai la tête en lui serrant la main. Elle omettait de me préciser que son époux avait été à la tête des hommes de main du syndicat des racleurs de boue d'Heaven's Gate avant que ses protecteurs politiques le propulsent sur Sol Draconi... et que son ancien nom était Dina Lolo à l'époque où elle faisait la pute dans des maisons de passe de quatre sous pour les maquereaux des labyrinthes pulmonaires de Midsump. Elle passait également sous silence le fait qu'elle avait été arrêtée, à deux reprises, pour

s'être immodérément adonnée au flash-back, et qu'elle avait grièvement blessé, la deuxième fois, le médecin marron qui lui portait secours. Elle ne disait pas non plus qu'elle avait empoisonné, à neuf ans, son demi-frère qui la menaçait de raconter à son parâtre qu'elle fréquentait un mineur de Plaine des Boues nommé...

— Ravi de faire votre connaissance, H. Philomel, murmurai-je.

Sa main était chaude dans la mienne. Elle l'y laissa un instant de plus qu'elle n'aurait dû.

— Ne trouvez-vous pas tout cela excitant ? murmura-t-elle.

— Qu'est-ce qui est excitant ?

Elle fit un geste vague censé embrasser la nuit, les globes bioluminescents qui venaient de s'allumer, les jardins et la foule.

— Oh, cette soirée, la guerre, un peut tout, quoi !

Je hochai la tête en souriant et goûtai au rosbif. Il était saignant et excellent à souhait, mais avait l'arrière-goût salé des cuves cloniques de Lusus. Le calamar, par contre, semblait authentique. Des serveurs étaient passés avec des coupes de champagne, et je goûtai au mien. Il semblait de qualité inférieure. Le bon vin, le scotch et le café étaient les trois produits que l'on n'avait pas vraiment su remplacer depuis la mort de l'Ancienne Terre.

— Vous pensez donc que la guerre était une nécessité ? demandai-je.

— Une foutue nécessité, même.

Diana Philomel avait ouvert la bouche, mais c'était son mari qui venait de répondre à sa place. Il avait surgi de l'ombre derrière nous et il prit un siège à côté de nous sous la fausse tonnelle où nous étions en train de dîner. C'était un homme de haute taille, qui faisait au moins quarante centimètres de plus que moi. Il est vrai que je suis petit. Ma mémoire me dit que j'écrivis un jour un vers où je me ridiculisais ainsi :

Mister John Keats, haut de cinq pieds.

Mais je mesurais en réalité cinq pieds un pouce, ce qui est plutôt court pour une époque où Napoléon et Wellington étaient vivants et où la taille moyenne, pour un homme, était de cinq pieds six pouces, et ridiculement petit à l'époque actuelle, où les individus originaires de mondes à gravité moyenne ont des tailles qui vont facilement de six pieds à sept ou presque. De toute évidence, je n'avais pas la carrure ni la musculature qui m'auraient permis de prétendre que je venais d'une planète à gravité élevée, de sorte qu'aux yeux de tous j'étais seulement un petit homme. (Je vous livre mes pensées dans les unités qui me sont coutumières. De toutes les nouveautés auxquelles j'ai eu à m'adapter mentalement depuis ma renaissance dans le Retz, le système métrique est de loin la plus dure à accepter. Quelquefois, mon esprit se refuse carrément à essayer de penser selon les nouvelles normes.)

— Et pourquoi cette guerre serait-elle nécessaire ? demandai-je à Hermund Philomel, le mari de Diana.

— Parce qu'ils l'ont foutrement cherchée, grogna le géant.

Il avait un tic consistant à serrer sans cesse les molaires, ce qui faisait saillir ses muscles maxillaires. Il n'avait presque pas de cou, et sa barbe sous-cutanée défiait visiblement les rasoirs et les crèmes dépilatoires. Ses mains étaient une fois et demie plus épaisses que les miennes, et sans doute trois ou quatre fois plus puissantes.

— Je vois, murmurai-je.

— Ces putains d'Extros l'ont bien cherchée, expliqua-t-il en se lançant dans la nomenclature de leurs torts. Ils nous ont baisés sur Bressia, et ils nous baisent en ce moment sur... sur... Comment, déjà ?

— Le système d'Hypérion, lui dit sa femme sans me quitter un seul instant des yeux.

— C'est ça, répéta son seigneur et maître. Le système d'Hypérion. Ils nous ont foutrement baisés, et maintenant c'est à nous d'aller là-bas et de leur montrer de quel bois se chauffe l'Hégémonie. Vous saisissez ?

Mes souvenirs me disaient que, lorsque j'étais enfant, on m'avait envoyé à l'école John Clarke d'Enfield, où les bravaches dans son genre, à la cervelle étroite et aux poings comme des

battoirs, ne manquaient pas. Je les évitais, au début, ou bien je faisais de mon mieux pour me les concilier ; mais, après la mort de ma mère, lorsque le monde était devenu différent, je les affrontais avec des cailloux dans mes petits poings, et je me relevais chaque fois de terre lorsque leurs coups m'ensanglantaient le nez et faisaient branler mes dents.

— Je saisis, murmurai-je.

Mon assiette était vide. Je levai mon reste de mauvais champagne en direction de Diana Philomel.

— Oh, faites-moi ! me dit-elle.

— Je vous demande pardon ?

— Faites mon portrait, H. Severn. Vous êtes artiste peintre, n'est-ce pas ?

— Je n'ai ni crayon ni pinceau, protestai-je en écartant les mains en un geste d'impuissance.

Elle plongea la main dans la veste de son mari, d'où elle sortit un crayon lumineux.

— Faites mon portrait, je vous en supplie.

J'obtempérai. Le dessin prit forme devant moi, les courbes montant et descendant dans les airs puis se refermant sur elles-mêmes comme des filaments de néon dans une sculpture filiforme. Une petite foule s'était assemblée pour me regarder faire. Quelques applaudissements crépitèrent lorsque j'eus terminé. Le portrait était passablement ressemblant. J'avais bien rendu la longue courbe voluptueuse du cou, le haut chignon, les pommettes saillantes, et même la brillance légèrement ambiguë du regard de mon modèle. Je n'aurais pas pu faire mieux compte tenu de tout l'ARN que j'avais absorbé et de l'entraînement que j'avais subi pour assumer cette personnalité. Seul le véritable Joseph Severn aurait fait mieux. Je l'avais vu faire mieux. Il avait dessiné mon portrait sur mon lit de mort.

Diana Philomel était radieuse de contentement. Hermund Philomel plissait sombrement le front.

Un cri monta de la foule.

— Les voilà !

Il y eut un murmure général, ponctué d'exclamations, puis le silence total se fit. Les globes et les lampadaires du jardin

baissèrent d'intensité. Des milliers d'invités levèrent les yeux vers le ciel. J'effaçai mon dessin et remis le crayon lumineux en place dans la poche d'Hermund.

— C'est l'armada, déclara un monsieur distingué d'un certain âge en uniforme noir de la Force.

Il leva son verre pour indiquer un point du ciel à sa jeune compagne.

— Ils viennent d'ouvrir la porte, reprit-il. Les éclaireurs vont passer les premiers, suivis des vaisseaux-torches de l'escorte.

Le portail distrans militaire de la Force n'était pas visible de l'endroit où nous nous trouvions. Même de l'espace, cependant, j'imagine qu'il n'aurait ressemblé à rien d'autre qu'une aberration rectangulaire sur fond stellaire. Mais les traînes de fusion des vaisseaux éclaireurs étaient probablement visibles, d'abord sous la forme d'essaims de lucioles ou de somptueuses diaphanes, puis sous l'aspect de comètes éclatantes, lorsque les réacteurs principaux seraient mis à feu et que l'armada traverserait les couloirs de circulation cislunaires du système de Tau Ceti. Un nouveau soupir collectif s'éleva lorsque les vaisseaux-torches surgirent du portail, laissant derrière eux des traînes cent fois plus longues que celles des éclaireurs. Le ciel nocturne de TC² fut soudain barré, du zénith jusqu'à l'horizon, par des rayons rouge et or.

Quelque part, des applaudissements s'élevèrent. Quelques secondes plus tard, les pelouses, les bois et les allées à la française du Parc aux Daims de la Maison du Gouvernement résonnèrent de vivats et d'acclamations tandis que la foule élégante de milliardaires, de personnalités du gouvernement et de membres de maisons nobles appartenant à cent mondes différents oubliait tout à l'exception d'un chauvinisme patriotique et d'une soif de guerre qui ne s'étaient pas manifestés depuis plus d'un siècle et demi.

Je ne participai pas aux applaudissements. Ignoré de tous ceux qui m'entouraient, je portai un nouveau toast, non pas à Lady Philomel, cette fois-ci, mais à l'indécrottable stupidité de la race humaine. Puis je bus le reste de mon champagne. Il était éventé.

Au-dessus de nous, les vaisseaux les plus importants de la flotte s'étaient distants dans le système. Je savais, par simple contact avec l'infosphère, dont la surface était à présent si agitée par les giclées d'informations qu'elle ressemblait à une mer en furie, que le gros de l'armada spatiale de la Force consistait, outre une flotte de cent vaisseaux de spin principaux, en plusieurs porte-croiseurs d'un noir mat, profilés comme des javelots, avec leurs bras de lancement repliés contre leur coque, en un certain nombre de vaisseaux de commandement C³, aussi somptueux et massifs que des météorites de cristal noir, en destroyers à la coque bulbeuse évoquant les vaisseaux-torches aménagés dont ils étaient issus en réalité, en systèmes périphériques de défense, représentant plus d'énergie que de matière, leurs boucliers de confinement réglés pour une réflexion totale, tels des miroirs étincelants renvoyant la lumière de Tau Ceti et les centaines de traînes embrasées qui les environnaient, en croiseurs légers évoluant comme autant de requins parmi les bancs plus lents des vaisseaux plus gros, en transports de troupes massifs chargés de milliers de *marines* de la Force dans leurs soutes à gravité zéro, en plusieurs dizaines de bâtiments de soutien – frégates, chasseurs rapides, lance-missiles automatiques, relais mégatrans – et, pour finir, en vaisseaux portiers distants, sous la forme de dodécaèdres massifs hérissés de leurs forêts magiques d'antennes et de sondes.

Tout autour de la flotte, tenus à bonne distance par le centre de coordination de la circulation, évoluaient les yachts, les virsols et les vaisseaux privés du système, dont les voiles captaient la lumière du soleil, reflétant la gloire de l'armada.

Les invités de la Maison du Gouvernement redoublèrent de vivats et d'applaudissements. Le vieux monsieur en uniforme noir de la Force versait silencieusement des larmes. Non loin de là, des caméras dissimulées et des imageurs à large bande transmettaient cet instant sublime sur tous les mondes du Retz et – par mégatrans – sur des dizaines de planètes extérieures.

Je secouai la tête, toujours assis.

— H. Severn ?

Une garde de la sécurité était penchée vers moi.

— Oui ?

Elle hocha le menton en direction de la demeure gouvernementale.

— La Présidente Gladstone peut vous recevoir maintenant.

2.

Toute époque riche en discordes et en dangers de toutes sortes semble donner naissance à un dirigeant fait spécialement pour elle, un géant politique dont l'absence, rétrospectivement, serait inconcevable au moment d'écrire l'histoire de cette période. Meina Gladstone était exactement ce leader pour notre fin d'époque, même si personne, à ce moment-là, n'aurait pu imaginer qu'il n'y aurait plus que moi pour écrire sa véritable histoire et celle de son temps.

On l'avait si souvent comparée à Abraham Lincoln que, lorsqu'on m'introduisit finalement en sa présence, le soir de la réception en l'honneur de l'armada, je fus à moitié surpris de ne pas la trouver vêtue d'une redingote noire et d'un haut-de-forme. La Présidente du Sénat, à la tête d'un gouvernement servant cent trente milliards d'individus, portait un costume gris en laine souple, dont le pantalon et la veste n'étaient ornés que d'un discret liseré rouge à l'ourlet et aux poignets. Je n'eus pas l'impression qu'elle ressemblait à Abraham Lincoln... ni à Alvarez-Temp, le deuxième héros antique le plus fréquemment cité par la presse comme son modèle. Mon impression fut plutôt qu'elle avait l'air d'une vieille dame ordinaire.

Meina Gladstone était grande et maigre, mais son profil était plus aquilin que lincolnien. Elle avait le nez crochu, les pommettes incisives, la bouche large et expressive, les lèvres fines et les cheveux gris coiffés en hauteur en ondulations approximatives qui ressemblaient curieusement à un duvet de plumes. Mais l'aspect le plus mémorable de Meina Gladstone, pour moi, était représenté par ses grands yeux bruns, d'où se dégageait une tristesse infinie.

Nous n'étions pas tout seuls. On m'avait fait entrer dans une longue salle à l'éclairage tamisé et aux murs couverts d'étagères en bois contenant des centaines de livres imprimés. Un haut cadre holo simulant une fenêtre donnait vue sur les

jardins. Une réunion était en train de prendre fin dans la salle. Une douzaine d'hommes et de femmes se tenaient, debout ou assis, en un demi-cercle approximatif au sommet duquel se trouvait Gladstone. La Présidente était négligemment adossée à son bureau, sur le devant duquel elle reposait tout le poids de son corps. Elle leva les yeux à mon entrée.

— H. Severn ?

— Oui.

— Merci d'être venu.

Sa voix m'était familière pour avoir animé mille débats à l'Assemblée de la Pangermie. Elle avait un timbre patiné par l'âge et une saveur aussi subtile que celle de quelque luxueuse liqueur. Son accent était célèbre dans toute la Pangermie. Il mêlait à la précision de la syntaxe un rien presque oublié d'anglais traînant de l'époque préhégirienne, que l'on ne trouvait plus aujourd'hui, naturellement, que dans les régions des deltas fluviaux de son monde natal de Patawpha.

— Mesdames et messieurs, reprit-elle, permettez-moi de vous présenter H. Joseph Severn.

Plusieurs personnes de l'assistance hochèrent la tête, visiblement intriguées par les raisons de ma présence ici. Gladstone ne fit pas d'autres présentations, mais je fis une rapide incursion dans l'infosphère pour identifier tout le monde. Il y avait là trois membres du cabinet, parmi lesquels le ministre de la Défense, plus deux chefs d'état-major de la Force, deux collaborateurs directs de Gladstone, quatre sénateurs, dont le très influent sénateur Kolchev, ainsi qu'une projection d'un conseiller du TechnoCentre connu sous le nom d'Albedo.

— H. Severn a été invité ici pour nous apporter son point de vue d'artiste, continua la Présidente.

Le général Morpurgo, des troupes terrestres de la Force, émit un ricanement qui ressemblait à un reniflement.

— Un point de vue d'artiste ? Sauf le respect que je vous dois, H. Présidente, qu'est-ce que nous avons à foutre d'un point de vue d'artiste ?

Gladstone sourit. Au lieu de répondre au général, elle se tourna de nouveau vers moi.

— Quel effet vous a fait le passage de l'armada, H. Severn ?

— C'était joli, répondis-je.

Le général Morpurgo refit le même bruit.

— Joli ? Il assiste au plus grand étalage de puissance de feu spatiale de toute l'histoire de la Galaxie, et il appelle ça joli ?

Il se tourna vers un autre militaire et secoua la tête en tordant le coin de la bouche. Mais le sourire de Gladstone ne faiblit pas.

— Et la guerre ? me demanda-t-elle. Avez-vous une opinion à formuler sur notre tentative de sauvetage d'Hypérion contre les barbares extros ?

— Elle est stupide, répliquai-je.

Un silence complet se fit dans la salle. Les derniers sondages en temps réel pour toute la Pangermie indiquaient que quatre-vingt dix-huit pour cent des citoyens approuvaient la décision de la Présidente Gladstone de livrer combat plutôt que d'abandonner le monde colonial d'Hypérion aux Extros. Tout l'avenir politique de Gladstone reposait sur une issue victorieuse du conflit. Les hommes et les femmes présents dans cette salle avaient tous contribué à formuler cette politique, à prendre la décision d'entrer en guerre ou à mettre la logistique au point.

Le silence se prolongea jusqu'à ce que Gladstone demande d'une voix douce :

— Qu'est-ce qui est stupide, H. Severn ?

Je fis un geste vague de la main droite.

— L'Hégémonie ne s'est jamais trouvée en état de guerre depuis sa création, il y a sept siècles. Il est ridicule de tester de cette manière sa stabilité de base.

— Jamais en état de guerre ! hurla le général Morpurgo en agrippant ses genoux de ses deux mains massives. Et la révolte de Glennon-Height, qu'est-ce que c'est, pour vous ? C'est de la merde ?

— Une simple rébellion. Une mutinerie. Une opération de police.

Le sénateur Kolchev exhiba ses dents en un sourire d'où tout amusement était absent. Il était originaire de Lusus, et semblait fait de plus de muscle que de chair.

— Une flotte entière, dit-il en se tournant vers moi. Un demi-million de morts. Deux divisions de la Force engluées dans cette campagne pendant plus d'un an. Vous appelez ça une opération de police, jeune homme ?

Je ne répondis pas.

Leigh Hunt, un homme âgé d'apparence phtisique, que l'on disait être l'un des conseillers les plus écoutés de Gladstone, se racla la gorge.

— Il y a là un point qui me paraît intéressant. Pouvez-vous nous expliquer où se situe, selon vous, la différence entre ce... euh... conflit et les guerres de Glennon-Height, H. Severn ?

— Glennon-Height était un ex-officier de la Force, déclarai-je, conscient de ne formuler que des évidences. Les Extros sont pour nous une inconnue depuis des siècles. Les forces des rebelles étaient connues, et leur potentiel était aisément mesurable. Les essaims extros sont en dehors du Retz depuis l'Hégire. Glennon-Height opérait à l'intérieur du Protectorat, il attaquait des mondes qui ne se trouvaient jamais au-delà de deux mois de déficit de temps du Retz. Hypérion se situe à trois années de Parvati, la zone de rassemblement retzienne la plus proche de ce théâtre d'opérations.

— Vous croyez peut-être que nous n'avons pas pensé à tous ces détails ? demanda le général Morpurgo. Et que faites-vous de la bataille de Bressia ? Nous y avons déjà combattu les Extros. Vous ne pouvez pas appeler cela une... rébellion !

— Du calme, je vous prie, fit Leigh Hunt. Poursuivez, H. Severn.

Je haussai les épaules.

— La principale différence, dans le cas qui nous intéresse, c'est que nous avons affaire à Hypérion.

Le sénateur Richeau, l'une des femmes présentes à cette réunion, hocha la tête comme si j'avais donné une explication complète.

— Vous avez peur du gritché, me dit-elle. Seriez-vous membre de l'Église de l'Expiation Finale ?

— Non, répliquai-je. Je ne suis pas membre du culte gritchtèque.

— Qu'êtes-vous au juste ? demanda Morpurgo avec exaspération.

— Un artiste, mentis-je.

Leigh Hunt sourit, puis se tourna vers Gladstone.

— Je suis d'accord sur le fait que nous avons besoin d'un tel point de vue pour nous dégriser un peu, H. Présidente, dit-il en faisant un geste large en direction de la fenêtre et des images holos qui montraient encore la foule en train d'applaudir. Mais s'il est vrai que notre ami artiste ici présent a fait valoir quelques arguments nécessaires, ils ont tous été déjà passés en revue et soigneusement pesés.

Le sénateur Kolchev s'éclaircit la voix.

— Je ne voudrais pas avoir l'air d'énoncer des évidences alors que nous semblons tous nous empresser de fermer les yeux là-dessus, mais est-ce que ce... monsieur... est dûment accrédité par les services de sécurité pour être présent à ce débat ?

Gladstone hocha la tête avec ce léger sourire que tant de caricaturistes avaient essayé de saisir.

— H. Severn a été désigné par le ministère des Beaux-Arts pour exécuter une série de portraits de ma personne au cours des jours ou des semaines à venir. L'idée, je suppose, est que ces portraits devraient avoir une signification historique, et qu'ils pourraient conduire à la sélection d'un portrait officiel. Quoi qu'il en soit, H. Severn est nanti de la carte d'or du niveau T de sécurité, et nous pouvons parler librement devant lui. Qu'il sache que j'apprécie sa franchise. Mais son arrivée signifie peut-être que notre réunion touche à sa fin. Je vous donne rendez-vous à tous dans la salle du Conseil de Guerre demain matin à 8 heures précises, juste avant la distranslation de la flotte dans l'espace d'Hypérion.

Le groupe se sépara aussitôt. Le général Morpurgo me lança au passage un regard noir. Le sénateur Kolchev me lança un coup d'œil chargé de curiosité. Leigh Hunt fut le seul à rester avec Gladstone et moi. Il adopta une position plus confortable en passant une jambe sur le bras de l'incalculable fauteuil préhégerien dans lequel il était assis.

— Prenez un siège, me dit-il.

Je regardai la Présidente. Elle avait déjà pris place derrière son bureau massif, et elle hocha la tête. Je m'assis sur la chaise précédemment occupée par le général Morpurgo.

— Vous pensez vraiment que l'idée de défendre Hypérion est stupide ? me demanda la Présidente.

— Je le pense.

Joignant le bout de ses doigts, elle se tapota la lèvre inférieure. Derrière elle, la fenêtre montrait la fête de l'armada, qui continuait dans son agitation silencieuse.

— Si vous voulez avoir une chance de retrouver votre... euh... homologue, me dit-elle, il semblerait pourtant que vous ayez intérêt à ce que la campagne d'Hypérion ait lieu comme prévu.

Je ne répondis pas. La fenêtre montrait maintenant l'image d'un ciel nocturne encore illuminé par les traînes de fusion.

— Avez-vous apporté de quoi dessiner ? me demanda-t-elle.

Je sortis le crayon et le carnet d'esquisses que j'avais affirmé ne pas posséder à Diana Philomel.

— Dessinez-moi pendant que nous parlons, me dit Meina Gladstone.

Je commençai à esquisser sa silhouette en position de repos, presque vautreée dans son fauteuil. Puis je m'attaquai aux détails du visage. L'expression du regard était ce qui me fascinait le plus.

J'eus vaguement conscience, ce faisant, d'être attentivement observé par Leigh Hunt.

— Joseph Severn... murmura-t-il. Le choix des noms est intéressant.

À grands traits rapides, je m'efforçai de rendre le front haut et le nez arqué de la Présidente.

— Savez-vous pourquoi les gens se méfient tellement des cybrides ? me demanda Hunt.

— Oui, répondis-je. À cause du syndrome du monstre de Frankenstein. De la peur de tout ce qui a forme humaine sans être tout à fait humain. Je suppose que c'est la véritable raison pour laquelle les androïdes ont été mis hors la loi.

— On peut le dire, oui, reconnut Hunt. Mais les cybrides sont tout à fait humains, n'est-ce pas ?

— Génétiquement parlant, ils le sont, oui, répondis-je en pensant tout à coup à ma mère et aux nombreuses fois où je lui avais fait la lecture durant sa maladie. Mais ils font également partie du TechnoCentre, poursuivis-je, revoyant aussi le visage de mon frère Tom. Ce qui fait qu'ils ne correspondent sans doute pas complètement à la définition de « tout à fait humain ».

— Faites-vous partie du TechnoCentre ? me demanda Gladstone en tournant abruptement la tête vers moi.

Je commençai une nouvelle esquisse.

— Pas vraiment, répliquai-je. Ils me laissent voyager librement dans certaines régions, mais cela ressemble plus aux accès que quelqu'un peut effectuer dans l'infosphère qu'aux véritables possibilités des personnalités du Centre.

Son profil était plus intéressant de trois quarts, mais son regard avait beaucoup plus de puissance quand elle était de face. Je figurai les ramifications de rides qui partaient aux coins des yeux. Manifestement, Meina Gladstone n'avait jamais suivi de traitement Poulsen.

— S'il était possible de tenir quoi que ce soit secret vis-à-vis du TechnoCentre, me dit la Présidente, ce serait pure folie que de vous laisser assister aux séances du Conseil. Mais je dois reconnaître... (elle laissa retomber ses mains et se leva tandis que je prenais une nouvelle page de mon carnet) je dois reconnaître que vous détenez des informations dont j'ai besoin. Est-il vrai que vous soyez capable de lire dans les pensées de votre homologue, la première personnalité récupérée ?

— Non, répliquai-je.

Il n'était pas facile de rendre toute la complexité des rides et des muscles qui entouraient les coins de sa bouche. J'esquissai quelques traits, revins momentanément aux lignes fortes du menton et ombrai la zone située sous la lèvre inférieure.

Hunt fronça les sourcils et regarda la Présidente. Celle-ci joignit de nouveau le bout des doigts.

— Expliquez-vous, me dit-elle.

Je relevai les yeux de mon dessin.

— Je ne fais rien d'autre que des rêves, murmurai-je. Des rêves dont le contenu semble correspondre aux événements qui se produisent autour de la personne porteuse de l'implant de la précédente personnalité Keats.

— Une femme du nom de Brawne Lamia, fit Leigh Hunt.

— C'est exact.

Gladstone hocha lentement la tête.

— Ainsi, la personnalité Keats des origines, celle qui était censée avoir péri sur Lusur, serait toujours vivante ?

J'interrompis mon travail.

— Elle... Il est toujours doté de conscience, murmurai-je. Vous n'ignorez certainement pas que le substrat de la personnalité primaire a été prélevé directement au TechnoCentre, probablement par le cybride lui-même, pour être implanté par la suite dans une biodérivation en boucle de Schrödinger sur la personne de H. Lamia.

— Nous savons tout cela, me dit Leigh Hunt. Ce qui nous intéresse, c'est que vous soyez en contact avec cette personnalité Keats et, à travers elle, avec les pèlerins gritchtèques.

À l'aide de grands traits noirs, je traçai un fond obscur destiné à donner plus de profondeur au dessin.

— Je ne suis pas véritablement en contact, expliquai-je. Je fais seulement des rêves sur Hypérion, et il se trouve que vos émissions mégatrans ont permis de vérifier que ces rêves étaient bien conformes aux événements en temps réel. Mais je ne suis nullement en mesure de communiquer avec la personnalité passive de Keats, ni avec celle qui l'héberge, ni avec les autres pèlerins.

Meina Gladstone cligna plusieurs fois des paupières.

— Qui vous a mis au courant, pour le mégatrans ?

— Le consul a révélé aux autres pèlerins la capacité de son persoc à entrer en communication avec le mégatrans de son vaisseau privé. Il leur a dit cela juste avant leur descente dans la vallée.

Sur un ton rappelant l'avocate qu'elle avait été avant d'entrer dans la carrière politique, Gladstone demanda :

— Quelle a été la réaction des autres devant les révélations du consul ?

Je remis le crayon dans ma poche.

— Ils savaient tous qu'il y avait un espion parmi eux, lui dis-je. Vous aviez pris soin de les en informer individuellement avant leur départ.

Meina Gladstone jeta un coup d'œil à son collaborateur, dont l'expression demeurerait parfaitement indéchiffrable.

— Puisque vous êtes en contact avec eux, me dit-elle, vous devez savoir qu'aucun message ne nous est parvenu depuis que le groupe a quitté la forteresse de Chronos pour descendre vers les Tombeaux du Temps.

Je secouai lentement la tête.

— Mon dernier rêve a pris fin juste au moment où ils allaient entrer dans la vallée.

Meina Gladstone se mit debout, fit quelques pas jusqu'à la fenêtre et leva la main. L'image devint noire.

— Vous ne savez donc pas s'ils sont vivants ou morts ?

— Non.

— Dans quel état étaient-ils la dernière fois que vous avez... rêvé ?

Hunt m'observait d'un regard plus intense que jamais. Meina Gladstone nous tournait le dos, les yeux fixés sur l'écran opaque de la fenêtre.

— Tous les pèlerins étaient en vie, lui dis-je, à l'exception, peut-être, de Het Masteen, la Voix de l'Arbre Authentique.

— Vous pensez qu'il est mort ? demanda Hunt.

— Il a disparu du chariot à vent, sur la mer des Hautes Herbes, deux jours avant leur arrivée, et quelques heures seulement après la destruction de son vaisseau-arbre, l'*Yggdrasill*, par les Extros. Mais, peu avant de quitter la forteresse de Chronos, les pèlerins ont aperçu une silhouette en robe de Templier, qui traversait les sables en direction des Tombeaux du Temps.

— C'était Het Masteen ? demanda Gladstone.

J'écartai les mains.

— Ils ont supposé que cela pouvait être lui. Mais sans aucune certitude.

— Parlez-moi un peu des autres, me dit la Présidente.

Je pris une longue inspiration. D'après mes rêves, je savais que Gladstone connaissait au moins deux des pèlerins, Brawne Lamia, dont le père avait été sénateur comme elle, et le consul de l'Hégémonie, qui l'avait représentée dans les négociations secrètes avec les Extros.

— Le père Hoyt souffre terriblement, expliquai-je. Il leur a raconté l'histoire du cruciforme. Le consul a découvert que le prêtre en porte un, et même deux. Celui du père Duré en plus du sien.

Gladstone hocha la tête.

— Il n'a donc pas réussi à se débarrasser du parasite de résurrection.

— Non.

— Est-ce qu'il souffre davantage en se rapprochant de l'autre du gritch ?

— J'en ai l'impression.

— Poursuivez.

— Le poète, Silenus, ne dessoûle presque jamais. Il est persuadé que son poème inachevé prédit et détermine le cours des événements.

— Sur Hypérion ? demanda Gladstone, le dos toujours tourné.

— Partout, répliquai-je.

Hunt jeta un regard à la Présidente, puis se tourna vers moi pour demander :

— Il est fou ?

Je soutins son regard sans répondre. En vérité, j'ignorais ce qu'il en était.

— Poursuivez, répéta Gladstone.

— Le colonel Kassad a toujours sa double obsession, qui est de retrouver une femme nommée Monéta et de tuer le gritch. Il se rend compte qu'il s'agit peut-être d'une seule et même créature.

— Il est armé ? demanda Gladstone d'une voix très douce.

— Oui.

— Ensuite ?

— Il y a Sol Weintraub, l'érudit du monde de Barnard, qui espère pouvoir pénétrer dans le tombeau appelé le Sphinx dès que...

— Pardonnez-moi, fit Gladstone, mais est-ce qu'il a toujours sa fille Rachel avec lui ?

— Oui.

— Et quel âge a-t-elle, à présent ?

— Cinq jours, je crois.

Je fermai les yeux pour mieux me remettre en mémoire les détails de mon rêve précédent.

— C'est bien cela, déclarai-je. Elle a cinq jours.

— Et elle continue de régresser dans le temps ?

— Oui.

— Continuez, H. Severn. Parlez-moi maintenant de Brawne Lamia et du consul.

— H. Lamia exécute toujours les volontés de son ex-client... et amant. La personnalité Keats estimait indispensable d'affronter le gritch. H. Lamia veut le faire à sa place.

— H. Severn, intervint Leigh Hunt, vous parlez de cette « personnalité Keats » comme si elle n'avait aucun lien avec votre propre...

— Plus tard, Leigh, je vous prie, fit Meina Gladstone en se tournant pour me faire face. Je suis curieuse de vous entendre parler du consul. Est-ce qu'il a raconté comme les autres les circonstances qui l'ont amené à faire partie du pèlerinage ?

— Oui, murmurai-je.

Ils attendirent patiemment que je continue.

— Le consul leur a raconté l'histoire de sa grand-mère Siri, cette femme qui fut à l'origine de la révolte d'Alliance-Maui, il y a plus d'un demi-siècle de cela. Il leur a parlé de la perte de toute sa famille durant la bataille de Bressia, et il leur a révélé ses rencontres secrètes avec les Extros.

C'est tout ? demanda Gladstone en me regardant avec intensité.

— Non. Il leur a également avoué que c'était lui qui avait déclenché la machine extro forçant l'ouverture des Tombeaux du Temps.

Hunt se redressa dans son fauteuil, en reposant par terre la jambe soutenue par le bras du siège. Gladstone prit une inspiration visible avant de demander :

— Rien d'autre ?

— Non.

— Quelle a été la réaction des autres en apprenant la... trahison du consul ? me demanda-t-elle.

Je pris le temps de reconstruire mon rêve d'une manière plus linéaire que celle que me fournissait ma mémoire.

— Certains se sont montrés indignés, déclarai-je. Mais aucun ne se sent lié, à ce stade, par une loyauté indéfectible à l'égard de l'Hégémonie. Ils ont décidé de fermer les yeux. Je pense que chacun des pèlerins a la conviction intime que, si châtement il y a, ce sera le gritch qui s'en occupera, et non une instance humaine.

Hunt abattit son poing sur le bras de son fauteuil.

— Si le consul était là, nous lui ferions vite changer d'avis !

— Du calme, Leigh, fit Gladstone.

Elle retourna jusqu'à son bureau, où elle remua quelques papiers. Tous les voyants com clignotaient avec impatience. J'étais sidéré qu'elle m'accorde tant de temps à une heure pareille.

— Merci, H. Severn, me dit-elle. J'aimerais que vous passiez quelques jours parmi nous. On va vous montrer vos appartements dans l'aile résidentielle de la Maison du Gouvernement.

Je me levai.

— Il faut que je retourne sur Espérance chercher mes affaires, lui dis-je.

— C'est inutile. Elles ont été amenées ici avant même que vous ayez quitté la plate-forme terminex. Leigh va vous montrer le chemin.

J'acquiesçai d'un mouvement de tête et suivis l'homme plus grand que moi en direction de la porte.

— Autre chose, H. Severn ! me cria Meina Gladstone.

— Oui ?

— J'ai beaucoup apprécié votre franchise, tout à l'heure, comme je vous l'ai déjà dit, fit la Présidente en souriant. Mais,

désormais, disons que vous êtes un artiste de cour et rien d'autre. Vous ne voyez rien, vous n'entendez rien, vous n'avez aucune opinion. Vous n'avez même pas de bouche pour parler. Compris ?

— Compris, H. Présidente.

Elle hocha la tête. Son attention se concentrait déjà sur les voyants multicolores des lignes com.

— Parfait, me dit-elle. Veuillez apporter votre carnet d'esquisses demain matin à 8 heures précises dans la salle du Conseil de Guerre.

Un garde de la sécurité s'avança vers nous dans l'antichambre et entreprit de me guider à travers le dédale de corridors et de postes de contrôle. Hunt lui cria de s'arrêter, et nous rejoignit à grands pas qui résonnaient sur le carrelage du vaste couloir. Il posa la main sur mon bras.

— Ne vous y trompez surtout pas, me dit-il. Nous savons très bien – elle sait – qui vous êtes, ce que vous êtes et qui vous représentez.

Je soutins calmement son regard et dégageai mon bras.

— Vous avez de la chance, répliquai-je. Parce que je suis certain, pour ma part, de ne pas le savoir moi-même pour le moment.

3.

Six adultes et un bébé au milieu d'un paysage hostile. Les flammes dansantes de leur foyer semblent bien peu de chose contre l'obscurité qui tombe. Au-dessus d'eux et devant eux, les collines environnantes se dressent comme des murailles tandis que, plus près, plongées dans les ténèbres de la vallée elle-même, les formes massives des Tombeaux du Temps semblent se rapprocher lentement, au ras du sol, telles des apparitions dinosauriennes surgies de quelque époque antédiluvienne.

Brawne Lamia est fatiguée. Ses jambes lui font mal, et elle se sent irritable à l'extrême. Les pleurs du bébé de Weintraub lui mettent les nerfs à fleur de peau. Elle sait que les autres sont encore plus épuisés qu'elle. Personne n'a dormi plus de quelques heures au cours des trois dernières nuits. La journée qui s'achève a été pleine de tensions et de terreurs indéterminées. Elle jette leur dernière bûche dans le feu.

— Il n'y en a plus dans la réserve, lance Martin Silenus.

Les flammes du foyer éclairent par en dessous les traits de satire du poète.

— Je le sais, réplique Brawne Lamia, trop lasse pour mettre de la colère ou toute autre forme d'énergie dans sa voix.

Le bois sec provient d'une cache constituée par les groupes de voyageurs des années précédentes. Leurs trois petites tentes sont plantées dans la zone traditionnellement utilisée par les pèlerins la veille du jour où ils doivent affronter le gritch. Elles sont tout près du tombeau appelé le Sphinx, et un pan noir qui pourrait être une aile voile une partie du ciel.

— Nous allumerons la lanterne quand nous n'aurons plus de bois, déclare le consul.

Le diplomate semble encore plus exténué que les autres. Les flammes dansantes jettent des reflets rouges sur les traits tristes de son visage. Il a revêtu, ce matin, son costume

d'apparat, mais la cape et le tricorne sont tout aussi froissés et flétris, en cette fin de journée, que sa propre personne.

Le colonel Kassad revient s'asseoir près du feu. Il relève sa visière de nuit contre le sommet de son casque. Il est vêtu de sa tenue de combat au grand complet, et le polymère caméléon activé ne laisse apercevoir que son visage, qui semble flotter à deux mètres du sol.

— Je n'ai rien détecté, dit-il. Pas le moindre mouvement. Pas la moindre trace thermique. Pas le moindre bruit en dehors du vent.

Il dépose le fusil d'assaut polyvalent de la Force contre un rocher et vient s'asseoir parmi les autres. Les fibres de son armure d'impact désactivée sont d'un noir mat guère plus visible que précédemment.

— Vous croyez que le gritcha viendra cette nuit ? demande le père Hoyt.

Le prêtre s'est drapé de sa cape noire et semble faire partie de la nuit autant que le colonel Kassad. Sa voix est au bord de l'épuisement. Tout en se penchant sur le feu pour remuer les braises avec un bâton, Kassad répond :

— C'est difficile à dire. Mais je monterai la garde, pour plus de sécurité.

Soudain, les six pèlerins lèvent la tête tandis que le ciel étoilé s'embrase de fleurs rouges et orangées qui déploient silencieusement leurs corolles, occultant les astres.

— Le répit n'aura duré que quelques heures, murmure Sol Weintraub tout en continuant de bercer son bébé.

Rachel a cessé de pleurer. Elle essaie d'agripper la courte barbe de son père. Ce dernier embrasse les petites mains potelées.

— Ils cherchent encore à tester les défenses hégémoniennes, explique Kassad.

Une gerbe d'étincelles surgit du feu attisé. Des escarboucles volent dans le ciel comme si elles cherchaient à rejoindre le grand embrasement.

— Qui gagne ? demande Lamia.

Elle faisait allusion à la grande bataille spatiale silencieuse qui avait fait rage dans le ciel toute la nuit précédente et une partie de la journée.

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? rétorque Martin Silenus en fouillant nerveusement dans les poches de son manteau de fourrure comme s'il espérait y trouver une dernière bouteille oubliée. Qu'est-ce qu'on peut bien en avoir à foutre ? répète-t-il, bredouille.

— Moi, ça m'intéresse, fait le consul d'une voix lasse. Si les Extros réussissent à passer, ils risquent de détruire Hypérion avant que nous n'ayons trouvé le gritch.

Silenus éclate d'un rire dérisoire.

— Quelle chose terrible ce serait pour nous, n'est-ce pas ? Mourir avant d'avoir trouvé la mort. Être tués avant l'heure fixée par lui. S'en aller rapidement, sans douleur, au lieu de nous tordre pour l'éternité, empalés sur les épines du gritch. Quel malheur pour nous, si une chose pareille se produisait !

— La ferme ! lui dit Brawne Lamia, d'une voix toujours sans émotion, mais où perce, cette fois-ci, une légère menace. Où est ce gritch ? ajoute-t-elle en se tournant vers le consul. Pourquoi ne s'est-il pas encore manifesté ?

Le diplomate ne quitte pas les braises du regard.

— Je n'en sais rien, dit-il. Je n'en sais pas plus que vous.

— Il n'est peut-être plus là, murmure le père Hoyt. En annulant les champs anentropiques, vous l'avez peut-être libéré à jamais. Il est peut-être parti infliger son fléau ailleurs.

Le consul secoue la tête sans rien dire.

— Non, déclare Sol Weintraub, dont le bébé est endormi contre son épaule. Il sera au rendez-vous. Je le sens.

— Moi aussi, je le sens, approuve Brawne Lamia en hochant la tête. Il est ici, je le sais. Il nous attend.

Elle a sorti quelques rations de son paquetage. Elle retire les languettes autochauffantes et fait passer les boîtes à tout le monde.

— Je sais bien que la déception est ce qui fait marcher le monde, déclare Silenus. Mais c'est trop ridicule. Nous sommes tous habillés comme pour notre propre enterrement, et nous n'avons pas un putain d'endroit où mourir.

Brawne Lamia le foudroie du regard, mais ne dit rien. Ils mangent quelque temps en silence. Les flammes s'estompent dans le ciel, et les étoiles reviennent, plus denses que jamais. Mais les escarboucles continuent de monter comme si elles cherchaient à s'échapper.

Enveloppé au second degré dans le tourbillon brumeux des pensées de Brawne Lamia, je m'efforce de récapituler les événements qui se sont produits depuis la dernière fois que j'ai rêvé leur existence.

Les pèlerins étaient descendus en chantant dans la vallée bien avant l'aube. Leurs ombres se profilaient devant eux à la faveur des lumières d'un combat spatial qui se déroulait à un milliard de kilomètres au-dessus de leurs têtes. Toute cette journée-là, ils avaient exploré les Tombeaux du Temps. Ils s'attendaient à mourir d'une minute à l'autre. Au bout de quelques heures, lorsque le soleil s'était élevé au-dessus de l'horizon et que le froid mordant du désert la nuit avait fait place à une chaleur torride, leurs craintes et leurs exultations s'étaient estompées.

La journée avait été longue et silencieuse, à l'exception des crissements du sable, de quelques éclats de voix occasionnels et du gémissement constant, presque subliminal, du vent sur les rochers et autour des tombeaux. Kassad et le consul avaient, chacun de son côté, apporté un instrument destiné à mesurer l'intensité des champs anentropiques. Mais c'était Lamia qui avait fait remarquer la première qu'ils n'avaient pas besoin de ces appareils. Le flux et le reflux des marées du temps étaient parfaitement perceptibles sous la forme d'une légère nausée accompagnée d'un sentiment persistant de déjà-vu.

Le plus près de l'entrée de la vallée était le Sphinx. Venait ensuite le Tombeau de Jade, dont les parois étaient translucides uniquement à la lumière de l'aube et à celle du crépuscule. Puis, moins de cent mètres plus loin, se dressait le tombeau appelé l'Obélisque. Le chemin des pèlerins grimpait le long de l'arroyo de plus en plus large vers le plus imposant de tous ces monuments, le Monolithe de Cristal, qui occupait une position centrale. Sa surface était entièrement lisse, sans ouverture

visible. Son toit plat était au même niveau que le faite des murailles rocheuses enserrant la vallée. Venaient ensuite les Trois Caveaux, dont les entrées n'étaient visibles que parce que les sentiers conduisant jusqu'à elles étaient bien marqués. Enfin, près d'un kilomètre plus loin dans la vallée, se dressait l'édifice appelé le Palais du gritché, dont les embases et les flèches hérissées évoquaient les épines de la créature censée hanter cette vallée.

Tout le jour durant, ils étaient allés de tombeau en tombeau, personne ne s'éloignant trop du groupe, attendant d'être tous ensemble pour pénétrer dans ceux des artefacts où l'on pouvait entrer. Sol Weintraub avait presque défailli d'émotion en s'avançant à l'intérieur du Sphinx, ce même tombeau où sa fille Rachel avait contracté la maladie de Merlin, vingt-six ans auparavant. L'appareillage installé par les chercheurs de son université était toujours là, sur des trépieds, devant l'entrée du tombeau. Personne, dans le groupe de pèlerins, n'était capable de dire si les instruments fonctionnaient encore ou s'ils continuaient de remplir leur fonction de surveillance. Les galeries du Sphinx étaient aussi étroites et enchevêtrées que l'avaient suggéré les notes de Rachel dans son persoc. Les chapelets d'ampoules électriques et de globes bioluminescents abandonnés par les différentes équipes de travail étaient éteints, leurs accus déchargés. Le groupe utilisa des torches et la visière infrarouge de Kassad pour explorer les lieux. Ils ne découvrirent aucune trace de la chambre où s'était trouvée Rachel lorsque les parois avaient commencé à se refermer sur elle et que sa maladie avait débuté. Il n'y avait plus que des vestiges des formidables effets des marées du temps. Et le gritché n'avait laissé aucun indice de son passage.

Chaque tombeau leur avait offert ses instants de terreur, d'espoir et d'anticipation angoissée, remplacés, au bout d'un moment, par une ou deux heures de morne attente dans des salles poussiéreuses et vides comme celles que les touristes et les pèlerins gritchtèques visitaient depuis plusieurs siècles.

Finalement, la journée s'était achevée dans la déception et la fatigue. Les ombres des murailles rocheuses bordant la vallée

avaient recouvert les tombeaux tel un rideau de théâtre qui se referme sur une représentation sans succès. La chaleur du désert avait rapidement fait place au froid vif de la nuit, apporté par un vent qui sentait la neige et les hauts sommets de la Chaîne Bridée, vingt kilomètres plus loin au sud-ouest.

Kassad proposa d'établir un campement. Le consul leur avait montré les endroits où, traditionnellement, les pèlerins du gritch se regroupaient pour passer leur dernière nuit avant de se retrouver face à face avec la créature qu'ils étaient venus chercher. Un terrain plat, à proximité du Sphinx, abritait encore quelques vestiges laissés par les pèlerins ou les équipes scientifiques. Sol Weintraub, qui se disait que sa fille avait peut-être campé ici, déclara que l'endroit était parfait. Personne n'éleva d'objection.

Ils étaient maintenant dans une obscurité presque totale. Leur dernière bûche achevait de se consumer. Je les sentais plus proches que jamais les uns des autres, pas seulement pour se réchauffer, mais pour se reconforter, pour resserrer les cordons fragiles mais tangibles qu'ils avaient tissés en se racontant leurs expériences durant le voyage fluvial à bord de la barge de lévitation *Bénarès* et la traversée des montagnes en téléphérique jusqu'à la forteresse de Chronos. Mieux encore, je les sentais unis par quelque chose de plus palpable que de simples sentiments, et il me fallut un moment pour me rendre compte que le groupe formait une microsphère de données sensorielles et d'informations partagées. Sur une planète où les relais primitifs de données locales avaient été réduits en poussière par les toutes premières manifestations de la guerre, ils s'étaient arrangés pour mettre en commun leurs biomoniteurs et leurs persocs, de manière à partager les informations et à veiller les uns sur les autres du mieux qu'ils pouvaient.

Bien que les barrières qu'ils avaient érigées à l'entrée fussent visibles et concrètes, je n'eus aucun mal à me glisser dessous, autour et par-dessus, saisissant au passage le plus grand nombre possible d'indices directs tels que le pouls, la température épidermique, les ondes corticales, les demandes d'accès ou les répertoires de données, qui me donnaient une

idée de ce que chaque pèlerin pensait, ressentait ou faisait. Kassad, Hoyt et Lamia étaient munis d'implants. Leurs flots de pensées étaient les plus faciles à suivre. En cet instant, Brawne Lamia se demandait s'ils n'avaient pas commis une erreur en venant trouver le gritché dans son repaire. Quelque chose la tracassait, juste sous la surface, mais demandait impérieusement à se faire entendre. Elle avait l'impression de passer à côté d'un indice terriblement important, susceptible de lui fournir la solution... mais de quoi ?

Brawne Lamia avait toujours méprisé les mystères. C'était l'une des raisons pour lesquelles elle avait renoncé à une vie de confort et de loisirs en devenant détective. Mais où était le mystère ? Elle avait presque résolu l'affaire de l'assassinat de son client cybride... et amant. Elle était venue sur Hypérion pour satisfaire le dernier vœu qu'il avait formulé. Et pourtant, elle sentait que la petite chose irritante qui lui échappait avait peu de rapport avec le gritché. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

Elle secoua la tête et s'efforça de raviver les braises qui mouraient. Elle était physiquement très résistante. Son organisme, qui était né et avait grandi sous la gravité standard de 1,3 g de Lusur, avait été entraîné pour faire preuve d'une endurance particulière. Mais elle n'avait pas dormi depuis plusieurs jours, et elle se sentait exténuée. Elle prit vaguement conscience des paroles que quelqu'un était en train de prononcer près d'elle :

— ... juste prendre une douche et manger un peu, murmure Martin Silenus. Vous pourriez utiliser votre unité com et votre liaison mégatrans pour savoir qui est en train de gagner la guerre.

Le consul secoue négativement la tête.

— Pas encore. Je réserve le vaisseau pour un cas d'urgence.

Silenus fait un large geste qui englobe la nuit, le Sphinx et le vent qui se lève.

— Vous trouvez que ce n'est pas un cas d'urgence ?

Brawne Lamia comprend qu'ils sont en train de discuter de l'éventualité de faire venir ici le vaisseau du consul, resté à Keats.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas le manque d'alcool que vous appelez un cas d'urgence ? demande-t-elle.

Il lui lance un regard noir.

— Quel mal y aurait-il à prendre un verre ou deux ?

— Aucun, fait le consul en se frottant les paupières.

Lamia se rappelle qu'il est également porté sur la boisson. Mais il a quand même refusé de faire venir son vaisseau.

— Et le mégatrans ? demande alors Kassad.

Le consul hoche la tête. Il sort l'antique persoc de son étui. L'instrument a appartenu à sa grand-mère Siri, et aux grands-parents de celle-ci avant elle. Le consul pose un doigt sur le disque.

— Je peux émettre avec ça, mais pas recevoir, dit-il.

Sol Weintraub a posé son bébé endormi à l'entrée de la tente la plus proche. Il se tourne vers le foyer.

— La dernière fois que vous avez transmis un message, c'est lorsque nous sommes arrivés à la forteresse ? demande-t-il.

— Oui.

— Et nous sommes censés croire ça, intervient Martin Silenus d'une voix sarcastique, de la bouche d'un traître avéré ?

— Oui, réplique le consul sur le ton de la lassitude la plus extrême.

Le visage osseux de Kassad flotte dans les ténèbres. Son corps, ses jambes et ses bras révèlent à peine leurs contours noirs dans la nuit environnante.

— Et avec ça, vous pouvez faire venir ici votre vaisseau ? demande-t-il.

— Oui.

Le père Hoyt se drape de plus près dans sa cape pour l'empêcher de battre au vent. Le sable crépite contre la laine et la toile des tentes.

— Vous n'avez pas peur que les autorités du port spatial ou la Force ne le confisquent ou ne tentent de s'en servir ? demande-t-il au consul.

— Non, répond ce dernier en remuant à peine la tête, comme s'il était trop épuisé pour la secouer vraiment. Notre code de sécurité émane de Gladstone en personne. De plus, le gouverneur général de cette planète est un ami... Disons qu'il l'était.

Les autres avaient fait la connaissance du gouverneur récemment promu à leur arrivée au port spatial de Keats. Brawne Lamia avait jugé Théo Lane comme un homme catapulté au milieu d'évènements trop importants pour ses capacités limitées.

— Le vent se lève, déclare Sol Weintraub en se tournant de manière à protéger le bébé du sable qui vole. Je me demande si Het Masteen est là-bas, ajoute-t-il.

— Nous avons cherché partout, dit le père Hoyt.

Sa voix est étouffée parce qu'il enfonce la tête dans les plis de sa cape.

— Excusez-moi, le prêtre, dit-il, mais votre opinion vaut de la merde.

Il se lève pour s'avancer au bord du cercle de braises. Le vent fait ondoyer la fourrure épaisse de son manteau et emporte ses paroles dans la nuit noire.

— Ces falaises offrent mille cachettes, dit-il. Le Monolithe de Cristal ne nous laisse pas apercevoir son entrée, mais en est-il de même pour un Templier ? En outre, vous avez tous vu l'escalier qui descend vers les labyrinthes dans les profondeurs du Tombeau de Jade.

Hoyt lève la tête, plissant les yeux sous les piqures d'épingle du vent de sable.

— Vous croyez qu'il est là-dedans ? Dans les labyrinthes ?

Silenus éclate de rire et lève les bras. La soie de sa chemise aux manches amples bat au vent et se gonfle.

— Comment pourrais-je le savoir, *padre* ? Tout ce que je sais, moi, c'est que ce putain de Het Masteen pourrait très bien être là à nous épier, en attendant de venir reprendre ses bagages.

Le poète fait un geste en direction du cube de Möbius, au milieu de leur matériel réuni en un petit tas.

— Si ça se trouve, ajoute-t-il d'une voix théâtrale, il est déjà mort. Ou pis.

— Pis ? demande le père Hoyt.

Les traits du prêtre semblent avoir encore vieilli depuis quelques heures. Ses yeux sont des miroirs de souffrance enfoncés dans leurs orbites, son sourire un rictus. Martin Silenus se rapproche du feu presque éteint, et il murmure :

— Bien pis. Il est peut-être en ce moment en train de se tordre de douleur sur l'arbre d'acier du gritch, où nous serons tous épinglés dans quelques...

Brawne Lamia se lève soudain pour attraper le poète par son plastron. Elle le soulève du sol, le secoue, puis le rabaisse jusqu'à ce que leurs visages soient à la même hauteur.

— Encore un mot, dit-elle, et je vous montre ce que c'est que la douleur. Je ne vous tuerai pas, mais vous regretterez que je ne l'aie pas fait.

Le poète arbore son sourire de satire. Lamia le laisse retomber à terre et lui tourne le dos.

— Nous sommes tous fatigués, déclare Kassad. Reposez-vous. Je prends la garde.

Mes rêves de Lamia se mêlent aux rêves qu'elle fait dans son sommeil. Il n'est pas déplaisant de partager les rêves d'une femme, même si nous sommes séparés par un gouffre de temps et de culture bien plus large que n'importe quel fossé que l'on peut imaginer entre homme et femme. D'une manière étrangement symétrique comme un miroir, elle rêvait de son amant mort, Johnny, avec son nez un peu trop petit et sa mâchoire un peu trop volontaire, ses cheveux trop longs qui frisaient par-dessus son col et ses yeux un peu trop expressifs et trop révélateurs, ses yeux trop mobiles dans un visage qui aurait pu, sans eux, appartenir à n'importe quel paysan entre mille, né à moins d'une journée de marche de Londres.

Le visage qu'elle voyait en rêve était le mien. La voix qu'elle entendait était la mienne. Mais les ébats amoureux qu'elle rêvait – ou qu'elle se rappelait – n'étaient pas une chose que nous avions en commun. Je cherchais maintenant à échapper à son rêve, ne fût-ce que pour me retrouver dans le mien. Si je

devais vraiment jouer le rôle de voyeur, autant le faire dans ce tourbillon de souvenirs fabriqués qui servait de source à mes propres songes.

Je n'avais cependant pas le droit de rêver mes rêves. Pas encore, du moins. Je suppose que l'on ne m'a fait naître – et ressusciter sur mon lit de mort – que pour rêver les rêves de mon lointain jumeau disparu.

Résigné, je cessai de lutter pour me réveiller et replongeai dans les songes.

Brawne Lamia s'arrache vivement au sommeil, écartée de son rêve plaisant par un bruit ou par un mouvement qu'elle a du mal à situer durant une longue seconde. Il fait nuit, on entend des sons non mécaniques, bien plus forts que la plupart de ceux auxquels son rucher de Lusus l'a habituée. Elle est ivre de fatigue, elle sait qu'il n'y a pas bien longtemps qu'elle s'est endormie. Elle est toute seule dans un espace étroit, confiné, qui ressemble à un sac de couchage surdimensionné.

Bien qu'ayant grandi sur un monde où qui dit espace confiné dit protection contre l'atmosphère corrosive, le vent et la vie animale, où beaucoup de gens souffrent d'agoraphobie dans les rares occasions où ils se trouvent à ciel ouvert, et où très peu connaissent la claustrophobie, Brawne Lamia réagit cependant en véritable claustrophobe. Elle gesticule pour faire entrer un peu d'oxygène dans ses poumons, elle repousse frénétiquement son rouleau de couchage et la toile de tente pour échapper au cocon de fibroplaste qui l'emprisonne, elle rampe, elle se traîne sur les coudes et les avant-bras jusqu'à ce qu'elle sente le sable sous ses mains et le ciel au-dessus de sa tête.

Ce n'est pas vraiment le ciel. Elle se rappelle, et elle voit soudain où elle est. C'est du sable. Une tempête violente, tourbillonnante, de sable et de poussière lui pique le visage comme des têtes d'épingle. Le feu de camp est éteint et recouvert de sable. Les trois tentes sont à moitié ensevelies du côté où souffle le vent. Les toiles claquent comme des détonations dans la tempête. Des dunes nouvelles se sont formées autour du campement. Des sillons et des crêtes marquent les emplacements des tentes et du matériel. Il n'y a

aucun mouvement autour des autres tentes. Celle qu'elle partageait avec le père Hoyt est à moitié affaissée, à moitié transformée en dune.

Le père Hoyt !

C'est son absence qui l'a réveillée, en fait. Même au milieu de son rêve, la respiration faible du prêtre et ses gémissements presque imperceptibles tandis qu'il continuait de lutter contre la douleur étaient présents. Mais ils ont cessé à un moment dans la demi-heure précédente. Probablement pas plus de quelques minutes avant qu'elle ne se réveille. Elle sait maintenant que, même dans son rêve de Johnny, elle a perçu l'ombre d'un froissement, le reflet d'un glissement feutré distinct du crépitement du sable et du hurlement du vent.

Lamia se redresse, en s'abritant les yeux du vent de sable. Il fait nuit noire. Les étoiles sont occultées par les nuages et la tempête, mais un rayonnement faible, presque électrique, remplit l'atmosphère et se réfléchit sur la face des dunes et des rochers. Lamia comprend alors qu'il s'agit bien d'un phénomène électrique, que l'atmosphère est saturée d'une charge électrostatique qui hérisse et agite les boucles de ses cheveux comme les serpents sur la tête de Méduse.

Un crépitement se propage le long des manches de sa tunique et flotte sur les tentes comme un feu Saint-Elme. Tandis que sa vision s'adapte, elle constate que les dunes mobiles émettent une lueur très pâle et que, à une quarantaine de mètres plus à l'est, le tombeau appelé le Sphinx émet des crépitements et semble changer de forme au rythme d'une lente pulsation dans la nuit noire. Des ondes parcourent les appendices déployés que l'on considère généralement comme ses ailes.

Brawne Lamia regarde autour d'elle à la recherche du père Hoyt, mais elle ne le voit nulle part. Elle a envie d'appeler à l'aide, consciente du fait que personne ne l'entendra dans la tempête. Elle se demande, un instant, si le prêtre ne s'est pas réfugié sous une autre tente, ou s'il n'est pas dans les latrines sommaires, à vingt mètres de là vers l'ouest. Mais quelque chose lui dit que ce n'est pas le cas. Elle observe attentivement le Sphinx et, l'espace d'une brève seconde, a l'impression

d'apercevoir une silhouette humaine dont la cape noire claque comme un étendard qui tombe, les épaules enfoncées pour résister au vent, qui se dessine contre le halo statique du tombeau.

Une main se pose sur son épaule.

Brawne Lamia fait un bond de côté, se baisse en posture de combat, le poing gauche en avant, la main droite raide. Mais elle reconnaît Kassad. Le colonel fait une fois et demie sa taille en hauteur et la moitié en largeur. Les éclairs miniatures découpent sa silhouette maigre tandis qu'il se penche pour hurler à son oreille :

— Il est parti par là !

Le long bras noir d'épouvantail se tend en direction du Sphinx. Lamia hoche la tête. Elle hurle à son tour, d'une voix qu'elle n'entend presque pas elle-même :

— Est-ce qu'il faut réveiller les autres ?

Elle avait complètement oublié que Fedmahn Kassad montait la garde. Cet homme ne dort donc jamais ?

Il secoue négativement la tête. Sa visière est relevée, et le casque déstructuré forme une capuche souple dans le dos de sa combinaison-armure de combat. Son visage est d'une pâleur extrême à la lueur de l'armure. Il indique de nouveau la direction du Sphinx. Son fusil d'assaut polyvalent repose au creux de son bras gauche. Des grenades, l'étui de ses jumelles et d'autres objets plus mystérieux sont maintenus par des supports ou des sangles élastiques contre son armure d'impact. Lamia se penche vers lui pour crier :

— C'est le gritch qui l'a emporté ?

De nouveau, il secoue la tête.

— Vous avez pu le voir ? demande-t-elle en désignant sa visière infrarouge et ses jumelles.

— Non, lui répond Kassad. La tempête... Elle détraque les signatures thermiques.

Brawne Lamia se tourne pour ne plus avoir le vent dans la figure. Elle sent le sable qui lui pique la nuque comme les aiguilles d'un pistolet à fléchettes. Elle interroge son persoc ; mais tout ce qu'elle apprend, c'est que le père Hoyt est vivant et qu'il se déplace. Aucune autre transmission ne se fait entendre

sur la fréquence commune. Elle se rapproche de Kassad, et leurs deux dos forment une muraille contre la tempête.

— Est-ce que nous allons le suivre ? crie-t-elle.

Kassad secoue la tête.

— Nous ne pouvons pas laisser le camp sans surveillance, dit-il en tendant les bras vers la tempête. J'ai disposé des capteurs, mais...

Elle regagne sa tente à quatre pattes, s'arc-boute sur ses bottes et ressort la tête avec à la main sa cape de gros temps et l'automatique de son père. Dans la poche intérieure de la cape se trouve une arme plus commune, un étourdisseur Gier.

— J'y vais seule, alors, dit-elle.

Tout d'abord, elle croit que le colonel ne l'a pas entendue. Puis elle voit une lueur dans ses yeux pâles, et elle comprend qu'il a bien saisi. Il montre du doigt le persoc militaire à son poignet. Lamia acquiesce d'un mouvement de tête et s'assure que son implant et son propre persoc sont bien ouverts sur la plus large fréquence.

— Je ne serai pas très longue, dit-elle en commençant à escalader la dune de plus en plus haute.

Les jambes de son pantalon luisent sous la charge d'électricité statique. Le sable, parcouru par des éclairs d'un blanc argenté qui font ressortir sa surface chamarrée, semble animé d'une pulsation vivante.

À vingt mètres du camp, elle ne voit déjà plus rien. Encore dix mètres et le Sphinx surgit soudain devant elle. Aucune trace du père Hoyt. Les marques de pas ne survivent pas dix secondes dans la tempête.

L'entrée du Sphinx est béante. Elle a toujours été ainsi depuis que l'homme a découvert ces lieux. Elle se présente sous la forme d'un rectangle noir inscrit dans une paroi légèrement lumineuse. La logique suggère que le père Hoyt est venu ici, ne serait-ce que pour se mettre à l'abri des éléments. Mais quelque chose qui transcende la logique indique à Lamia que la destination du prêtre n'est pas ici.

Elle dépasse le Sphinx, se repose quelques instants du vent en s'abritant derrière sa masse, et en profite pour essuyer le sable qui lui colle au visage et respirer plus librement. Elle

poursuit son chemin, guidée par un sentier à peine visible qui s'éloigne au milieu des dunes. Devant elle, le Tombeau de Jade brille d'un vert laiteux dans la nuit. Ses courbes fines et ses arêtes luisent dans la nuit d'une manière menaçante.

Plissant les paupières, Lamia croit apercevoir quelqu'un ou quelque chose dont la silhouette s'est découpée un bref instant à la faveur de la phosphorescence de jade. Mais la silhouette a vite disparu, soit à l'intérieur du tombeau, soit parce qu'elle est devenue invisible dans le demi-cercle noir de l'entrée.

Lamia baisse la tête et continue d'avancer, poussée par le vent comme s'il cherchait à la guider de force vers quelque chose de terriblement urgent.

4.

Le milieu de la matinée était déjà là, et la réunion d'état-major n'en finissait pas. Je soupçonnais ces rencontres d'être les mêmes depuis des siècles, avec leurs interventions orales faites sur le même ton monotone, comme un fond sonore immuable, leurs odeurs de café refroidi, consommé en quantités extravagantes, leurs nuages épais de fumée dans l'air, leurs liasses de papier informatique, et ce vertige cortical particulier que crée l'accès fréquemment répété aux données par le moyen des implants personnels. Je suppose que la guerre était quelque chose de beaucoup plus simple que ça quand j'étais jeune. Wellington rassemblait ses hommes, ceux qu'il surnommait avec une vérité dépourvue de toute passion « l'écume de la Terre ». Il ne leur disait rien, et il les envoyait tranquillement au casse-pipe.

Je reportai mon attention sur l'assistance. Nous étions dans une vaste salle aux murs gris agrémentés de rectangles blancs lumineux. Il y avait de la moquette grise au sol, et la table en forme de fer à cheval était d'un gris métallique, avec des disques noirs devant chaque siège et quelques carafes d'eau. La Présidente Meina Gladstone siégeait au sommet de la courbe avec, de part et d'autre, dans l'ordre hiérarchique, les sénateurs, les membres de son cabinet, les militaires et le reste des décideurs subalternes. Derrière eux, autour de petites tables, étaient assis leurs inévitables collaborateurs et assistants, aucun, parmi les militaires de la Force, n'ayant un grade inférieur à celui de colonel. Et, encore derrière eux, sur de simples chaises à l'aspect beaucoup moins confortable, étaient les secrétaires des assistants.

Je n'avais même pas une chaise. Avec quelques autres invités qui, visiblement, n'étaient pas censés participer directement aux débats, je disposais d'un tabouret dans un angle de la salle, à une vingtaine de mètres de la Présidente, et

encore plus loin que cela de l'officier coordonnateur, un jeune colonel qui tenait un pointeur lumineux à la main et n'avait pas la moindre trace d'hésitation dans la voix. Derrière lui il y avait un grand panneau d'affichage stratégique gris et or ; devant lui, flottant à quelques dizaines de centimètres du sol, était une omnisphère du genre de celles que l'on trouve dans n'importe quelle fosse holo. De temps à autre, le panneau se brouillait et l'affichage changeait. Occasionnellement, des holos complexes se dessinaient dans l'air. Des reproductions en miniature de tous ces diagrammes s'affichaient sur les disques de la grande table et flottaient au-dessus de certains persocs.

Assis sur mon tabouret, j'observais Gladstone tout en esquissant quelques croquis.

Lorsque j'ouvris les yeux, ce matin-là, dans mon appartement de l'aile résidentielle de la Maison du Gouvernement, la lumière éclatante de Tau Ceti pénétrait à flots dans la chambre entre les tentures couleur de pêche qui s'étaient automatiquement ouvertes à 6 h 30, heure prescrite par moi la veille. Durant une ou deux secondes, je me sentis désorienté, perdu, toujours à la poursuite du père Hoyt, sous l'empire de la terreur de tomber nez à nez avec le gritché ou avec Het Masteen. Puis, comme si une force obscure avait brusquement exaucé mon vœu de me laisser retrouver mes propres rêves, il y eut une minute de confusion totale, et je me redressai en haletant dans mon lit, jetant autour de moi des regards paniqués, m'attendant presque à voir la moquette citron et la lumière couleur de pêche se ternir comme le rêve enfiévré qu'elles étaient, ne me laissant plus que la douleur, les crachats, les hémorragies effrayantes, le sang sur les draps, la belle chambre lumineuse faisant place aux ombres du vieil appartement de la *Piazza di Spagna* avec, au premier plan, le visage sensible de Joseph Severn penché en avant, penché avec sollicitude, en train de m'observer et d'attendre le moment de ma mort.

Je me douchai longuement, à deux reprises, d'abord à l'eau, puis aux soniques. Je revêtis un complet gris posé sur le lit déjà fait lorsque je ressortis de la salle de bains. Je partis

ensuite à la recherche du patio est où, comme l'indiquait aimablement un carton que l'on avait posé près du complet neuf, le petit déjeuner était servi à l'intention des hôtes de la Maison du Gouvernement.

Le jus d'orange était fraîchement pressé. Le bacon était authentique et croustillant. Le journal annonçait que la Présidente Gladstone s'adresserait au Retz, via l'Assemblée de la Pangermie et les médias, à 10 h 30, heure standard du Retz. Toutes les pages étaient presque entièrement consacrées à la guerre. Des photos bidim de l'armada s'étaient en couleurs glorieuses. Le général Morpurgo, l'expression grave, avait son portrait en page trois. La légende l'appelait « le héros de la seconde rébellion Height ». Diana Philomel me regarda d'une table voisine où elle était assise face à son pithécanthrope de mari. Sa robe, ce matin, était plus austère, bleu marine et beaucoup moins suggestive, mais une fente sur le côté rappelait un peu le spectacle de la nuit dernière. Elle ne me quitta pas des yeux tandis qu'elle portait délicatement à sa bouche, entre deux doigts aux ongles vernissés, une fine lamelle de bacon, et que Hermund Philomel émettait un grognement satisfait en lisant quelque chose dans l'encart financier.

— Le groupe migrateur extro – communément désigné sous le nom d'essaim – fut repéré pour la première fois dans le système de Camn par un détecteur de distorsion Hawking il y a un peu plus de trois cents années standard, était en train de dire le jeune officier coordonnateur. Dès que l'alerte fut donnée, l'unité opérationnelle n°42 de la Force, déjà constituée en vue de l'évacuation du système d'Hypérion, se mit en mode C+ à partir de Parvati, avec, comme instructions cachetées, la charge d'organiser la mise en place d'un potentiel distrans capable d'assurer la liaison portale avec Hypérion. Simultanément, l'unité opérationnelle n°87-2 fut mise en route au départ de la zone de rassemblement de Solkov-Tikata, autour de Camn III. Ses ordres étaient d'opérer la jonction avec la force d'évacuation du système d'Hypérion, de repérer le groupe migrateur extro, d'engager le combat avec lui et de détruire son potentiel militaire.

Des images de l'armada se formèrent sur le panneau stratégique et devant le jeune colonel. Il fit bouger son pointeur, et une ligne de petits traits rubis traversa le gros hologramme pour illuminer l'un des vaisseaux C³ de la formation.

— L'unité opérationnelle n°87-2 est placée sous le commandement de l'amiral Nashita, à bord du vaisseau *Hébrides*, continua l'officier coordonnateur.

— Mais oui, mais oui, nous savons déjà tout cela, grogna le général Morpurgo. Au fait, Yani.

Le jeune colonel fit une esquisse de sourire, hocha imperceptiblement la tête à l'intention de Gladstone et du général, puis reprit d'une voix un tout petit peu moins assurée :

— Les messages mégatrans codés en provenance de l'UO 42 depuis les soixante-douze dernières heures standard font état d'engagements directs entre des éléments de reconnaissance de la force d'évacuation et des formations d'avant-garde du groupe migrateur extro...

— L'essaim, interrompit Leigh Hunt.

— C'est cela, fit Yani.

Il se tourna vers le panneau, et les cinq mètres de verre dépoli s'animèrent. Pour moi, ce n'était qu'un fouillis de symboles ésotériques, de vecteurs colorés, de codes militaires et d'acronymes de la Force qui n'évoquaient absolument rien de cohérent. Peut-être les gros bonnets et les politiciens de haut rang qui étaient dans la salle n'y trouvaient-ils pas plus de signification que moi. Personne ne le fit savoir, en tout cas. J'entamai un nouveau croquis de Gladstone, avec le profil de bouledogue de Morpurgo à l'arrière-plan.

— Quoique les premiers rapports aient fait état de quelque chose comme quatre mille sillages laissés par leurs unités de propulsion, continua le colonel appelé Yani (j'aurais été curieux de savoir si c'était son nom de famille ou son prénom), ce chiffre me semble quelque peu trompeur. Comme vous le savez, les... euh... les essaims extros peuvent être constitués par des unités de propulsion indépendantes, dont le nombre peut aller jusqu'à dix mille et plus, c'est vrai, mais qui sont en grande majorité minuscules et non armées, ou bien sans grande valeur militaire.

Les signatures mégatrans, hyperfréquences ou en provenance d'autres sources diverses permettent de penser que...

— Excusez-moi, interrompit Meina Gladstone, dont la voix aguerrie et puissante formait un contraste frappant avec le flot sirupeux de paroles qui sortait de la bouche du jeune officier. Pourriez-vous nous dire combien de vaisseaux extros exactement ont une valeur militaire significative ?

— Euh... fit le colonel en jetant un coup d'œil dans la direction de ses supérieurs.

Le général Morpurgo se racla la gorge.

— À notre avis, six cents, sept cents au grand maximum, fit-il. Rien qui puisse nous causer du souci.

La Présidente haussa un sourcil.

— Et quelle est l'importance de nos propres forces ?

Morpurgo fit un signe de tête au jeune colonel pour qu'il se mette au repos, et répondit :

— L'unité opérationnelle 42 comprend une soixantaine de bâtiments. L'unité opérationnelle...

— L'UO 42 est une force d'évacuation ?

Le général Morpurgo acquiesça d'un signe de tête, et je crus lire un rien de condescendance dans son sourire quand il répliqua :

— Oui, madame. L'unité opérationnelle 87-2, notre flotte de combat, qui s'est distranslatée dans le système il y a un peu moins d'une heure, va pouvoir...

— Soixante vaisseaux, c'est tout ce que nous avons à opposer à six ou sept cents bâtiments de guerre ? Vous avez jugé cela suffisant ?

Morpurgo jeta un coup d'œil à l'un des autres officiers assis près de lui, comme pour lui demander d'avoir de la patience avec la Présidente.

— Amplement suffisant, madame, répondit-il. Comprenez bien que six cents unités de propulsion Hawking, cela peut paraître énorme, mais, en réalité, ce n'est rien lorsque ces unités sont affectées à la propulsion de monoplaces, d'appareils de reconnaissance ou bien à celle de ces petits engins d'assaut à cinq places qu'ils appellent des lanciers. L'UO 42 était constituée de près de deux douzaines de vaisseaux de spin, y

compris les gros porteurs *Olympus Shadow* et *Neptune Station*, capables de lancer chacun plus de cent chasseurs et lance-missiles automatiques.

Morpurgo fourra la main dans sa poche, en sortit une fumette recomb de la taille d'un cigare, sembla se rappeler soudain que Gladstone en désapprouvait l'usage, et la remit dans la poche de sa vareuse.

— Dès que l'UO 87-2 se sera entièrement déployée, reprit-il avec un froncement de sourcils, nous disposerons d'une puissance de feu largement suffisante pour faire face à une douzaine d'essaims.

Les sourcils toujours froncés, il fit signe à Yani de continuer. Le colonel s'éclaircit la voix et orienta son pointeur en direction du panneau.

— Comme vous le voyez, dit-il, l'UO 42 n'a eu aucun mal à s'assurer le contrôle du volume d'espace nécessaire à la mise en place des équipes de construction du modulateur distrans. Cette mise en place a débuté il y a six semaines en temps retzien, et la construction a été achevée hier à 16 h 24 standard. Les premières tentatives de harcèlement extros ont été repoussées sans aucune victime du côté de l'UO 42. Au cours de ces dernières quarante-huit heures, une importante bataille s'est livrée entre des éléments d'avant-garde de l'UO et le gros des forces extros. Le point focal de ces engagements se situe à peu près ici...

Il orienta de nouveau son pointeur, et une partie du panneau fut illuminée en bleu.

— Vingt-neuf degrés au-dessus du plan de l'écliptique, trente UA du soleil d'Hypérion, zéro virgule trente-cinq UA de la limite supposée du nuage d'Oört du système.

— Nos pertes ? demanda Leigh Hunt.

— Tout à fait acceptables, compte tenu de la durée de l'engagement, fit le jeune colonel, qui ne s'était probablement jamais trouvé à moins d'une année-lumière d'une ligne de feu ennemie, et dont les cheveux blonds, soigneusement peignés sur le côté, luisaient sous l'éclat intense des spots qui éclairaient le panneau. Vingt-six chasseurs rapides détruits ou portés disparus, reprit-il d'une voix monocorde. Douze lance-missiles

automatiques perdus ainsi que trois vaisseaux-torches, le ravitailleur *Asquith's Pride* et le croiseur *Draconi III*.

— Combien de vies *humaines* ? demanda Meina Gladstone d'une voix très calme.

Yani jeta un rapide coup d'œil à Morpurgo, mais répondit lui-même à la question.

— Environ deux mille trois cents, dit-il. Mais des opérations de sauvetage sont en cours, et nous avons bon espoir de retrouver des survivants du *Draconi*.

Lissant la manche immaculée de sa veste d'uniforme, il poursuivit :

— Il convient de mettre ce nombre en balance avec la destruction confirmée de cent cinquante vaisseaux de guerre extros au moins. Nos propres raids à l'intérieur du groupe migr... de l'essaim ont eu pour résultat supplémentaire la mise hors de combat de trente à soixante unités, parmi lesquelles on compte plusieurs agricomètes, des vaisseaux minéraliers et au moins un bâtiment de commandement.

Meina Gladstone frotta les uns contre les autres ses doigts nouveaux.

— Dans le tableau des pertes – je veux parler des nôtres –, avez-vous inclus l'équipage et les passagers du vaisseau-arbre *Yggdrasill*, que nous avons affrété pour les opérations d'évacuation ?

— Non, madame, s'empressa de répliquer Yani. Il y avait bien une attaque extro en cours à ce moment-là, mais nos analyses indiquent que l'*Yggdrasill* n'a pas été détruit par un feu ennemi.

De nouveau, Gladstone haussa un sourcil.

— De quelle manière, alors ?

— Sabotage, selon nos informations présentes, fit le colonel en appelant sur le panneau un nouveau diagramme du système d'Hypérion.

Le général Morpurgo consulta son persoc en disant :

— Venez-en aux défenses terrestres, Yani. La Présidente a une allocution à prononcer dans trente minutes exactement.

J'achevai le dessin de Gladstone et de Morpurgo, m'étirai, puis regardai autour de moi à la recherche d'un nouveau sujet.

Leigh Hunt représentait un véritable défi, avec ses traits neutres, émaciés, presque insaisissables. Lorsque je relevai les yeux vers le panneau, un globe holo d'Hypérion cessa de tourner et éclata en toute une série de projections à plat : oblique équidistante orthogonale, en canevas de Bonne, orthographique, en rosace, à la Van der Grinten, de Gores, homolosine interrompue de Goode, gnomonique, sinusoidale, azimutale équidistante, polyconique, à hypercorrection de Kuwatsi, eschérisée par ordinateur, de Briesemeister, de Buckminster, cylindrique de Miller, multicoligraphiée, puis en repro satellite standard, avant de se fondre en une unique carte d'Hypérion de type Robinson-Baird standard.

Je souris. C'était la chose la plus marrante qui s'était passée depuis le début de la réunion. Plusieurs collaborateurs de Gladstone s'agitaient nerveusement. Ils voulaient rester au moins dix minutes avec elle avant la diffusion en direct de son allocution.

— Comme vous le savez déjà, déclara le colonel, Hypérion correspond à quatre-vingt-dix-huit virgule neuf pour cent à la norme de l'Ancienne Terre sur l'échelle de Thuron-Laumier, qui...

— Pour l'amour du ciel, grommela Morpurgo, venez-en à la disposition des troupes, et qu'on en finisse !

— Oui, mon général, fit Yani.

Il déglutit, puis leva son pointeur. Sa voix n'était plus assurée du tout quand il reprit :

— Comme vous le... C'est-à-dire...

Il indiqua le continent Nord, isolé comme un dessin maladroit de la tête et de l'encolure d'un cheval, qui se terminait en ligne brisée à l'endroit où le poitrail et les muscles du dos de l'animal auraient dû commencer.

— Voici Equus. Ce n'est pas sa dénomination officielle, mais tout le monde le désigne sous ce nom depuis... Appelons-le Equus... Ce chapelet de petites îles orienté sud-sud-est s'appelle le Chat et les Neuf Queues. Il s'agit, en réalité, d'un archipel comprenant plus d'une centaine... Quoi qu'il en soit, le deuxième continent important de la planète est Aquila. Vous reconnaissez peut-être la forme d'un aigle de l'Ancienne Terre,

avec le bec ici... sur la côte nord-ouest... et les serres bien visibles, là, au sud-ouest. On voit aussi une aile au moins, dressée jusqu'à la côte septentrionale. Ce secteur est appelé le plateau du Pignon. Il est presque inaccessible à cause des forêts des flammes. Vous distinguez ici... et là, au sud-ouest, les principales plantations de fibroplastes.

— La *disposition des troupes*, grogna Morpurgo.

Je commençai un croquis de Yani. Je m'aperçus qu'il est impossible de rendre l'éclat de la transpiration avec une pointe de graphite.

— Oui, mon général. Le troisième continent est Ursus... Il a un peu la forme d'un ours... Mais nos forces ne l'occupent pas, car il s'agit d'une région antarctique, à peu près inhabitable. Cependant, les Forces territoriales d'Hypérion y maintiennent une station d'écoute...

Yani sembla se rendre compte qu'il bredouillait. Il redressa la tête, s'essuya la lèvre supérieure du dos de la main, et poursuivit d'une voix plus ferme.

— Ici... là... et là... se trouvent les principales installations au sol de la Force.

Tandis que son pointeur illuminait des zones situées à proximité de Keats, la capitale, et sur l'encolure d'Equus, il poursuivit :

— Les unités spatiales de la Force se sont assurées la maîtrise du port spatial de la capitale et des installations spatiales secondaires, situées ici... et ici.

Il désigna les villes d'Endymion et de Port-Romance, toutes les deux sur le continent d'Aquila.

— Les unités terrestres de la Force ont implanté des installations défensives à cet endroit...

Deux douzaines de voyants rouges s'allumèrent. Ils couvraient la majeure partie de l'encolure et de la crinière d'Equus, mais également quelques secteurs du bec d'Aquila et des environs de Port-Romance.

— Ces unités comprennent des bataillons de *marines* ainsi que des détachements de forces de défense terrestre, sol-air et sol-espace. Le haut commandement souhaite qu'il n'y ait,

contrairement à Bressia, aucune bataille au sol. Mais, s'ils lancent une invasion, nous serons prêts à les recevoir.

Meina Gladstone consulta son persoc. Il restait dix-sept minutes avant l'émission.

— Parlez-nous du dispositif d'évacuation, demanda-t-elle.

L'assurance toute récente de Yani tomba en poussière. Il se tourna d'un air désemparé vers ses officiers supérieurs.

— Aucune évacuation n'est prévue, déclara l'amiral Singh. C'était une ruse, un leurre destiné aux Extros.

Gladstone tapota l'un contre l'autre les bouts de ses cinq doigts écartés.

— Il y a plusieurs millions de civils sur Hypérion, amiral.

— Je le sais, fit Singh. Et nous les protégerons. Mais même l'évacuation des soixante mille citoyens de l'Hégémonie est tout à fait hors de question. Ce serait le chaos si nous permettions aux trois millions de personnes qui peuplent cette planète de se répandre dans le Retz. D'ailleurs, pour des raisons techniques de sécurité, ce n'est vraiment pas possible.

— À cause du gritch ? demanda Leigh Hunt.

— Pour raisons de sécurité, répéta le général Morpurgo.

Il se leva, et prit le pointeur des mains de Yani. Le jeune officier demeura indécis quelques secondes, ne trouvant pas d'endroit où se mettre, assis ou debout. Il gagna alors le fond de la salle, non loin de l'endroit où je me trouvais, et adopta la position de repos, le petit doigt de la main droite sur la couture du pantalon, le regard fixé sur un point, proche du plafond, où il voyait peut-être déjà la fin de sa carrière militaire.

— L'unité opérationnelle 87-2 a pris position à l'intérieur du système, déclara Morpurgo. Les Extros se sont repliés au centre de leur essaim, à une soixantaine d'UA d'Hypérion. En tout état de cause, nous contrôlons la situation dans le système. Nous contrôlons Hypérion. Nous nous attendons à une contre-offensive, mais nous sommes en mesure de la contenir. En tout état de cause, je le répète, Hypérion fait maintenant partie du Retz. Avez-vous des questions ?

Il n'y en eut pas. Gladstone sortit rapidement avec Leigh Hunt, une meute de sénateurs, et ses collaborateurs immédiats. Les galonnés se dispersèrent pour participer à des conciliabules,

apparemment dans l'ordre dicté par la hiérarchie. Les secrétaires se dispersèrent. Les rares journalistes admis dans la salle coururent à leurs imageurs, qui attendaient dehors avec les techniciens. Le jeune colonel, Yani, demeurait le petit doigt sur la couture du pantalon, le regard dans le vague, le visage blême.

Je restai là quelque temps à contempler le panneau représentant Hypérion. La ressemblance du continent Equus avec un cheval était accentuée à cette distance. De l'endroit où j'étais assis, je distinguais tout juste les montagnes de la Chaîne Bridée et la couleur orangée du plateau désertique situé sous l'« œil » du cheval. Il n'y avait aucune marque de position défensive de la Force au nord-est des montagnes, aucun symbole à l'exception d'une petite lumière rouge qui devait être la Cité des Poètes. Les Tombeaux du Temps n'étaient pas indiqués, comme s'ils n'avaient aucune signification militaire, comme s'ils n'avaient aucun rôle à jouer dans les opérations en cours. Mais je savais, moi, à quoi m'en tenir là-dessus. Et j'avais dans l'idée que la guerre tout entière, les mouvements de milliers de personnes, le sort de millions ou peut-être de milliards d'humains dépendaient des actions de six individus qui se trouvaient actuellement sur le territoire orangé dépourvu de toute marque.

Je fermai mon carnet d'esquisses, rangeai mes crayons dans mes poches, cherchai des yeux la sortie, en trouvai une, et quittai rapidement la salle.

Leigh Hunt me croisa dans l'un des longs couloirs qui menaient à l'entrée principale.

— Vous sortez ?

Je pris une grande inspiration.

— C'est interdit ?

Il sourit, si toutefois il était permis d'appeler ce léger soulèvement des coins de ses fines lèvres un sourire.

— Bien sûr que non, H. Severn. Mais la Présidente m'a prié de vous dire qu'elle souhaitait avoir un nouvel entretien avec vous cet après-midi.

— À quelle heure ?

Il haussa les épaules.

— Quand vous voudrez. Dès qu'elle aura fini son discours.

Je hochai lentement la tête. Des millions, littéralement, de demandeurs d'emploi, de représentants de groupes de pression, de biographes en puissance, d'hommes d'affaires, d'admirateurs ou d'assassins potentiels auraient donné n'importe quoi ou presque pour avoir une minute d'entretien avec la personne la plus éminente de l'Hégémonie, pour passer quelques secondes en tête à tête avec la Présidente Gladstone. Et moi, je pouvais la voir « quand je voudrais ». Qui a dit que l'univers était sensé ?

Frôlant Leigh Hunt au passage, je gagnai la sortie.

Par tradition, la Maison du Gouvernement n'avait pas de portes distrans dans ses murs. Il fallait marcher un peu pour franchir les contrôles de la sécurité, et traverser le jardin jusqu'au bâtiment blanc sans étage qui servait de quartier général et de terminex à la presse. Les médiatiques étaient groupés autour de la fosse centrale de visionnement, où la voix et le visage familiers de Lewellyn Drake, le porte-parole de l'Assemblée de la Pangermie, fournissait à l'assistance des explications circonstanciées sur le discours de la Présidente Gladstone, qu'il déclarait être « d'une importance vitale pour l'Hégémonie ». Je fis un signe de tête dans sa direction, découvris une porte distrans libre, insérai ma plaque universelle et sortis à la recherche d'un bar tranquille.

Le Quartier Marchand était, une fois que l'on se trouvait à l'intérieur, le seul endroit du Retz où l'on pouvait se distraire gratuitement. Chaque monde du Retz avait réservé au moins l'une de ses plus belles artères urbaines – une vingtaine sur TC² – aux achats, aux distractions, aux restaurants de luxe et aux bars. Surtout aux bars.

Tout comme le fleuve Téthys, le Quartier Marchand sinuait à travers des portails distrans de dimensions militaires qui faisaient aisément deux cents mètres de haut. Compte tenu de l'effet d'enroulement, on avait l'impression de se trouver sur une artère de longueur infinie, un tore de délices matériels qui continuait sur cent kilomètres. On pouvait se tenir, comme moi ce matin-là, sous le soleil éclatant de Tau Ceti, et contempler le

Quartier Marchand en enfilade jusqu'à l'allée des plaisirs de Deneb Drei la nuit, avec tous ses néons et ses holos. On apercevait même une partie de l'avenue principale de Lusus, que l'on savait se prolonger par les boutiques de luxe ombragées du Bosquet de Dieu, avec son esplanade en mosaïque et ses ascenseurs conduisant à la *Cime de l'Arbre*, le restaurant le plus cher de tout le Retz.

Je n'avais rien à faire de tout cela. Je voulais juste trouver un petit bar sympa.

Les bars de TC² étaient trop fréquentés par les bureaucrates, les médiatiques et les hommes d'affaires du coin. Je pris donc une navette et descendis dans l'artère principale de Sol Draconi Septem, dont la gravité décourageait beaucoup de gens. Elle me décourageait un peu aussi, mais j'étais sûr, au moins, de trouver moins de monde, et uniquement des gens qui étaient venus là pour boire un verre.

Je jetai mon dévolu sur un établissement situé au niveau du sol. Il était à moitié caché par les piliers de soutènement et les glissières d'évacuation des principaux treillis commerciaux, et il faisait très sombre à l'intérieur. Les murs étaient sombres, les boiseries étaient sombres, et même les clients avaient la peau aussi foncée que la mienne était pâle. C'était l'endroit idéal pour boire un coup, et je ne m'en privai pas. Je commençai par un double scotch, et je continuai méthodiquement dans cette voie.

Même dans un endroit pareil, je ne pouvais pas me débarrasser complètement de Gladstone. À l'extrémité opposée de la salle, un écran plat montrait le visage de la Présidente sur le fond bleu et or qu'elle utilisait toujours pour ses allocutions télévisées. Plusieurs consommateurs s'étaient groupés pour la regarder. J'entendis quelques bribes de son discours : « ... pour assurer la sécurité des citoyens de l'Hégémonie et... ne pouvons laisser menacer l'intégrité du Retz et des mondes alliés... j'ai donc donné mon accord à une riposte militaire massive contre... »

— Baissez-moi ce foutu truc !

Je fus étonné de me rendre compte que c'était moi qui étais en train de hurler ainsi. Les consommateurs me jetèrent

des regards noirs par-dessus leur épaule, mais ils baissèrent le son. Je suivis quelques instants les mouvements des lèvres de Gladstone, puis je fis signe au barman de me servir un autre double scotch.

Un peu plus tard, plusieurs heures, peut-être, levant le nez de mon verre, je m'aperçus que quelqu'un était assis en face de moi dans le compartiment obscur. Il me fallut quelque temps pour reconnaître cette personne en l'absence d'une lumière suffisante. Un instant, mon cœur battit plus fort et je pensai : « Fanny ! » ; mais, clignant des yeux une seconde fois, je murmurai :

— Lady Philomel...

Elle portait la même robe bleu marine qu'au petit déjeuner, mais le décolleté semblait plus échancré. Son visage et ses épaules semblaient briller d'une lueur propre dans la semi-obscurité.

— H. Severn, murmura-t-elle dans un souffle à peine audible, je suis venue vous faire tenir votre promesse.

— Ma promesse ?

Je fis signe au barman de venir, mais il n'eut aucune réaction. Fronçant les sourcils, je me tournai vers Lady Philomel.

— Quelle promesse ?

— De faire mon portrait, naturellement. Auriez-vous oublié votre engagement d'hier soir ?

Je fis claquer mes doigts, mais le barman insolent ne daignait toujours pas regarder de mon côté.

— Je vous ai déjà dessinée, dis-je à Lady Philomel.

— C'est exact, mais pas *entièrement*.

Je soupirai et vidai le reste de mon scotch.

— J'ai encore besoin de boire, murmurai-je.

— C'est ce que je vois, fit-elle en souriant.

J'allais me lever pour passer ma commande au barman, mais je me ravisai et me laissai aller en arrière contre le bois patiné de la banquette.

— Armageddon ! m'exclamai-je en regardant avec fixité la femme assise en face de moi, les paupières plissées pour que

son image ne soit plus trouble. Ils sont en train de jouer à Armageddon. Vous connaissez ce mot, chère madame ?

— Je ne crois pas qu'ils accepteront de vous servir encore de l'alcool. Pourquoi ne pas venir chez moi ? Vous pourrez boire tout en dessinant mon portrait.

Je plissai de nouveau les paupières, d'un air rusé. J'avais peut-être un petit coup de trop dans le nez, mais cela n'altérerait nullement mes facultés mentales.

— Votre mari, fis-je d'une voix pâteuse.

Diana Philomel sourit une nouvelle fois, d'un air radieux.

— Il va passer plusieurs jours à la Maison du Gouvernement, me dit-elle d'une voix encore plus basse. Il ne peut se permettre de s'éloigner du centre du pouvoir en un moment pareil. Venez, ma voiture nous attend dehors.

Je n'ai pas le souvenir d'avoir payé, mais je suppose que, si ce n'est pas moi, c'est Lady Philomel qui l'a fait. Je ne me souviens pas non plus d'avoir été aidé à sortir et à monter dans sa voiture, mais c'est peut-être son chauffeur qui l'a fait. J'ai vaguement en mémoire un homme vêtu d'une tunique et d'un pantalon gris, contre lequel je me suis appuyé un instant.

Le VEM avait un toit en forme de bulle, polarisé de l'extérieur, mais parfaitement transparent de l'intérieur. Affalé sur les coussins moelleux, je comptai une, puis deux portes distrans, et nous nous éloignâmes du Quartier Marchand, gagnant de l'altitude au-dessus des champs bleutés sous un ciel jaune. De riches demeures, faites d'un bois qui ressemblait à de l'ébène, se dressaient au sommet des collines entourées de champs de pavots et de lacs d'airain. Le vecteur Renaissance ? C'était trop difficile à dire pour le moment. Je laissai aller ma tête contre la verrière et décidai de tout oublier un instant ou deux. Il fallait que je sois en forme pour faire le portrait de Lady Philomel... et tout le reste.

Pendant ce temps, le paysage continuait de défiler au-dessous de nous.

5.

Le colonel Fedmahn Kassad suit Brawne Lamia et le père Hoyt dans la direction du Tombeau de Jade à travers la tempête de sable. Il a menti à Lamia. Sa visière infrarouge et ses détecteurs fonctionnent correctement malgré les décharges électriques qui grésillent dans l'atmosphère autour de lui. Il lui a semblé que sa meilleure chance de tomber sur le gritché était de suivre ses deux compagnons. Il se souvient du temps où il chassait le lion des montagnes sur Hébron. Il fallait attacher une chèvre à un piquet, et attendre.

Les données en provenance des détecteurs qu'il a installés aux abords du camp défilent en clignotant sur son écran tactique et forment un murmure continu dans son implant. Il a pris un risque calculé en abandonnant là-bas Weintraub et sa fille ainsi que Martin Silenus et le consul, endormis sans aucune autre protection que les alarmes et les défenses automatiques. Mais il doute sérieusement qu'on puisse arrêter le gritché de quelque manière que ce soit. Ils ne sont rien de plus, tous, que des chèvres attachées à un piquet, et qui attendent. Lui, c'est cette fille, le fantôme appelé Monéta, qu'il est décidé à retrouver avant de mourir.

Le vent a encore forci. Il hurle aux oreilles de Kassad, réduisant à zéro la visibilité, crépitant contre son armure d'impact. Les dunes sont illuminées par les décharges électriques. Des éclairs en miniature entourent ses bottes et ses jambes tandis qu'il avance à grands pas pour ne pas perdre de vue la signature thermique de Lamia. Les informations affluent du persoc de cette dernière. Mais les canaux fermés du père Hoyt indiquent seulement qu'il est vivant et qu'il continue d'avancer.

Kassad passe sous les ailes déployées du Sphinx. Il en sent le poids invisible au-dessus de lui, en suspens comme le talon d'une botte de géant prête à l'écraser. Puis il descend dans la

vallée, repère le Tombeau de Jade à son absence d'émissions thermiques ou infrarouges et à ses contours froids. Hoyt pénètre en ce moment même dans le demi-cercle qui marque l'entrée. Lamia le suit à une vingtaine de mètres. Rien d'autre ne bouge dans toute la vallée. Les détecteurs du camp, cachés par les ténèbres et la tempête derrière Kassad, indiquent que Sol et son bébé sont en train de dormir et que le consul est couché, éveillé mais immobile. Il n'y a absolument rien d'autre dans le secteur.

Kassad retire la sécurité de son arme et s'avance à pas rapides sur ses grandes jambes. Il donnerait cher, en cet instant, pour disposer d'un sat de repérage et de fréquences tactiques complètes au lieu d'avoir à se contenter d'une image partielle d'une situation fragmentée. Il hausse les épaules à l'intérieur de son armure d'impact, et continue d'avancer.

Brawne Lamia a du mal à franchir les quinze derniers mètres qui la séparent du Tombeau de Jade. Le vent a maintenant la force d'une véritable tornade, et la renverse par deux fois dans le sable. Les éclairs sont à présent en grandeur nature, ils fendent le ciel de leurs gigantesques zigzags qui illuminent le tombeau fluorescent devant eux. Deux fois, elle essaie d'appeler Hoyt, Kassad ou les autres, au camp, certaine que personne ne saurait dormir au milieu de tout ce déchaînement. Mais son persoc et ses implants ne reçoivent que des parasites, leurs circuits à large bande ne captent que des bruits aberrants. Après sa deuxième chute, Lamia se redresse sur les genoux et regarde devant elle. Elle n'a perçu aucun signe de la présence de Hoyt, à part la silhouette fugace qu'il lui a semblé entrevoir, au début, se dirigeant vers l'entrée en forme de demi-cercle.

Lamia serre dans son poing l'automatique de son père et se remet debout. Elle se laisse pousser par le vent sur les derniers mètres. Elle s'immobilise devant l'entrée voûtée.

Peut-être sous l'effet de la tempête ou de quelque autre phénomène électrique, le Tombeau de Jade luit d'un vert phosphorescent et bilieux qui colore les dunes et donne à ses poignets et à ses mains un aspect d'outre-tombe. Lamia fait une

dernière tentative pour communiquer avec quelqu'un sur son persoc, puis elle entre dans le tombeau.

Le père Lénar Hoyt, de la Compagnie de Jésus, vieille de douze cents ans, résident du Nouveau-Vatican sur Pacem, et serviteur loyal de Sa Sainteté le pape Urbain XV, est en train de hurler des obscénités.

Hoyt est perdu, et il souffre de manière atroce. Les vastes chambres attenantes à l'entrée Tombeau de Jade se sont rétrécies ; le corridor s'est enroulé tant de fois sur lui-même que le père Hoyt est maintenant égaré dans une enfilade de catacombes aux parois phosphorescentes, formant un labyrinthe qui n'a plus aucun rapport avec ce qu'il a visité le jour ni avec les cartes qu'il a laissées derrière lui. La douleur, avec laquelle il vit depuis des années, depuis que la tribu des Bikuras lui a implanté les deux cruciformes, le sien et celui de Paul Duré, la douleur menace maintenant de le rendre fou, tant elle est devenue intense.

Le couloir se resserre encore. Lénar Hoyt pousse un hurlement dont il n'a même plus conscience. C'est à peine s'il a conscience des horreurs qu'il hurle. Il n'a plus prononcé de tels mots depuis son enfance. Il veut être libéré. Libéré de la douleur. Libéré du fardeau de la personnalité ADN du père Duré. Libéré du fardeau de l'âme du père Duré, qu'il doit transporter avec lui... dans le parasite en forme de croix incrusté dans son dos. Libéré, aussi, de la terrible malédiction de sa propre résurrection maudite par le cruciforme de sa poitrine.

Tout en hurlant, cependant, le père Hoyt sait très bien que ce ne sont pas les Bikuras, à présent disparus, qui l'ont condamné à de telles souffrances. La tribu des anciens colons, ressuscités tant de fois par leurs cruciformes qu'ils en sont devenus débiles, n'était qu'un simple véhicule pour leur ADN et celui de leurs parasites, ils étaient en réalité des prêtres, eux aussi, les prêtres du gritché.

Le père Hoyt, de la Compagnie de Jésus, a apporté avec lui un flacon d'eau bénite consacrée par Sa Sainteté, des espèces eucharistiques sanctifiées par une grand-messe solennelle, et un exemplaire de l'ancien rite sacerdotal de l'exorcisme. Ces objets,

auxquels il n'a plus pensé jusqu'à maintenant, sont scellés dans une bulle de perspex, au fond d'une poche de sa cape.

Il trébuche contre un muret, et hurle de nouveau sa douleur. La souffrance qu'il ressent maintenant est indescriptible. L'ampoule d'ultramorphine qu'il s'est injectée il y a seulement un quart d'heure n'agit plus. Il hurle et arrache ses vêtements, déchire sa lourde cape, sa tunique noire et son col romain, son pantalon, sa chemise, ses sous-vêtements, jusqu'à ce qu'il se retrouve tout nu, frissonnant de douleur et de froid, dans les corridors phosphorescents du Tombeau de Jade, hurlant des obscénités dans la nuit.

Il s'avance en chancelant, trouve une ouverture et débouche dans une salle plus vaste que toutes celles dont il a le souvenir après les recherches effectuées dans la journée. Des murs nus et translucides se dressent sur trente mètres de haut, de part et d'autre d'un vaste espace libre. Il trébuche de nouveau, continue à quatre pattes, et s'aperçoit que le sol est devenu presque transparent. Sa vue plonge, sous la fine membrane qui supporte son poids, au fond d'un puits vertical de mille mètres ou plus, d'où montent des flammes qui éclairent maintenant la salle d'une pulsation rouge-orange venue de tout en bas.

Hoyt se laisse rouler sur le côté et éclate de rire. Si c'est une image de l'enfer fabriquée à son intention, c'est un fiasco. L'idée qu'il se fait de l'enfer est plus tactile que visuelle. C'est la douleur qui se déplace en lui comme des lames de rasoir ébréchées à l'intérieur de ses veines et de ses boyaux. C'est aussi le souvenir des enfants affamés dans les bidonvilles d'Armaghast, et le sourire des politiciens qui envoient les jeunes à la mort dans les guerres coloniales. L'enfer, pour lui, c'est de savoir que son Église est en train de mourir lentement sous ses yeux, qu'elle mourait déjà du vivant de Duré, et que ses derniers fidèles constituent une poignée de vieillards remplissant à peine quelques travées dans les énormes cathédrales de Pacem. L'enfer, c'est l'hypocrisie qui consiste à continuer de dire la messe du matin avec, à côté du cœur, l'obscénité maléfique du cruciforme animé de sa pulsation propre.

Il y a un soudain courant d'air chaud, et il voit toute une section du sol qui s'ouvre, créant une trappe donnant sur le puits béant sous lui. La salle s'emplit d'une puanteur de soufre. Hoyt éclate de rire devant ce nouveau cliché, mais son rire, en quelques secondes, se transforme en sanglots. Il est maintenant à genoux, et il essaie d'arracher, de ses ongles sanglants, les cruciformes incrustés dans son dos et sur son torse. Les parties saillantes en forme de croix semblent briller d'une lueur propre dans la pénombre rougeoyante. Il entend le ronflement des flammes au-dessous de lui.

— Hoyt !

Secoué par les sanglots, il se tourne vers la femme – Lamia – dont la silhouette se découpe dans l'entrée. Elle fixe un point derrière lui, en braquant un revolver ancien, les yeux écarquillés.

Le père Hoyt sent la chaleur intense derrière lui. Il entend le rugissement d'une fournaise lointaine ; mais, par-dessus cela, il entend aussi, soudain, un glissement lourd de métal sur la pierre. Comme des pas. Sans cesser d'agripper les vergetures sanglantes de sa poitrine, il se retourne, s'écorchant les genoux sur le sol.

Il voit d'abord l'ombre : dix mètres de haut, toute en angles saillants, hérissée de piquants, de lames et de jointures. Puis, à la faveur de la lumière pulsante sur un fond d'ombres noires, il voit briller ses yeux aux cent, aux mille facettes... Ils sont rouges comme un laser à travers des rubis, et ils éclairent, plus bas, le collier d'épines d'acier et le torse de vif-argent qui reflète les ombres et les flammes.

Brawne Lamia décharge l'automatique de son père. Les détonations résonnent, sèches, par-dessus le grondement de la fournaise.

Le père Lénar Hoyt pivote vers elle, la main levée.

— Non ! Ne faites pas ça ! hurle-t-il. Il exauce un vœu ! Il faut que je lui présente...

Le gritch, qui se trouvait à un endroit situé à cinq mètres d'elle, se trouve soudain à un autre endroit, séparé de Hoyt par moins d'une longueur de bras. Lamia cesse de tirer. Hoyt lève la tête, aperçoit son propre reflet dans les chromes à moitié noircis

par le feu de la carapace du monstre... Puis il voit quelque chose d'autre, à cet instant, dans le regard du gritch, et la créature disparaît. Il n'y a plus rien. Le père Hoyt lève lentement la main, se touche la gorge, presque machinalement, contemple un instant la cascade de lumière rouge qui lui couvre les mains, le torse, le cruciforme, le ventre...

Il se retourne vers le seuil pour voir Lamia, les yeux toujours écarquillés de terreur, toujours sous le choc, qui ne regarde plus le gritch, maintenant, mais lui, le père Hoyt de la Compagnie de Jésus, et il prend conscience, en cet instant, que la douleur a *disparu*. Il ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais il n'en sort rien d'autre que du rouge, encore du rouge, une cascade de rouge. Il baisse les yeux et s'aperçoit, pour la première fois, qu'il est nu. Il voit le sang couler comme si quelqu'un avait renversé, au-dessus de lui, un seau de peinture rouge. Puis tout s'assombrit tandis qu'il tombe, la tête la première, vers le sol et dans les profondeurs lointaines qui s'ouvrent au-dessous de lui.

6.

Le corps de Diana Philomel était aussi parfait que pouvaient le rendre la chirurgie plastique et la science des ARNistes. Je m'attardai au lit pour l'admirer plusieurs minutes après m'être réveillé. Elle était tournée de l'autre côté, et les courbes classiques de ses reins, de ses hanches et de son dos offraient à mes yeux une géométrie plus belle et plus puissante que tout ce qu'avait pu découvrir Euclide. Les deux fossettes visibles au bas du dos, juste avant l'évasement à vous couper le souffle du merveilleux postérieur d'une blancheur de lait, la tendre intersection des angles, le dos des cuisses lisses et fermes, cela représentait un spectacle plus sensuel et plus parfait que tout ce que l'anatomie mâle, sous n'importe lequel de ses aspects, pouvait espérer avoir à offrir.

Lady Diana était endormie, ou, du moins, le semblait. Nos vêtements jonchaient une large étendue de moquette verte. Une épaisse lumière, teintée de rose et de bleu, entraînait à flots par une large fenêtre à travers laquelle étaient visibles des cimes d'arbres gris et or. De grandes feuilles de papier à dessin gisaient un peu partout, sur nos vêtements épars et dessous. Je me penchai du côté gauche du lit, pour ramasser l'une de ces feuilles, sur laquelle étaient esquissés une paire de seins, des cuisses, un bras retravaillé à la hâte, un visage sans traits. Réaliser un croquis sur le vif, en état d'ivresse et sous le coup d'une tentative de séduction, n'est pas la meilleure garantie d'un travail artistique de qualité.

Je me remis sur le dos en gémissant doucement, et m'absorbai dans l'étude contemplative des moulures du plafond, à quatre mètres au-dessus de moi. Si celle qui était couchée à mes côtés avait été Fanny, je n'aurais pas souhaité bouger d'ici pour tout l'or du monde. Mais, comme ce n'était pas le cas, je me glissai hors des couvertures et récupérai mon persoc, notant au passage que c'était le petit matin sur Tau Ceti

Central et que quatorze heures s'étaient écoulées depuis l'heure de mon rendez-vous avec la Présidente. Puis je m'éloignai sur la pointe des pieds en direction de la salle de bains, à la recherche d'une pilule contre la gueule de bois.

Il y avait tout un choix de médicaments dans l'armoire à pharmacie de Lady Diana. Outre l'aspirine et les endorphines habituelles, je reconnus des stims, des tranks, des tubes de flash-back, des pommades orgastiques, des dérivateurs sensoriels, des vaporisateurs de cannabis, des cigarettes de tabac non recomb et une centaine de drogues diverses moins faciles à identifier. Je dénichai un verre et me forçai à avaler deux Lendemains, qui firent disparaître mon mal de tête et mes nausées en quelques secondes.

Lady Diana était réveillée et assise au milieu du lit, toujours nue, lorsque je retournai dans la chambre. Mon sourire se figea lorsque j'aperçus les deux hommes dans l'encadrement de la porte qui donnait à l'est. Aucun des deux n'était son mari, bien qu'ils fussent à peu près de la même carrure, sans cou, avec des battoirs à la place des mains, et une gueule correspondant tout à fait au style d'Hermund Philomel.

Il y a sans doute eu, dans le long cours de l'histoire des hommes, un ou deux mâles capables de se trouver, totalement nus et pris au dépourvu, devant deux inconnus habillés et à l'air menaçant, peut-être des rivaux amoureux, sans éprouver le besoin de se faire tout petits, de cacher leurs parties génitales, de se pencher en avant, et tout cela sans se sentir totalement vulnérables et grevés d'un lourd désavantage. Mais je ne suis pas de cette trempe-là.

Je me courbai en avant, couvris mes parties génitales à deux mains, et courus vers la salle de bains en bredouillant :

— Qu'est-ce que... qui... ?

Je tournai les yeux vers Diana Philomel pour implorer son aide, et vis le sourire qui y flottait. Un sourire qui correspondait à la cruauté que j'avais lue depuis le début dans ses yeux.

— Saisissez-le. Vite ! ordonna mon ex-amante.

Je réussis à atteindre la salle de bains, et j'étais sur le point d'actionner la commande manuelle de dilatation du diaphragme de la porte lorsque le premier des deux hommes me saisit le

poignet, me tira violemment en arrière vers la chambre et me poussa dans les bras de son comparse. Ils devaient être tous les deux natifs de Lusus ou d'un autre monde à gravité élevée. Si ce n'était pas le cas, cela voulait dire qu'ils se nourrissaient exclusivement de stéroïdes et de cellules Samson. Ils jouaient au ping-pong avec moi sans faire aucun effort. De toute manière, leur stature importait peu. En dehors de ma très brève carrière de bagarreur dans les préaux, mon existence – ou le souvenir que j'en avais – ne m'offrait que très peu d'exemples où j'étais sorti vainqueur d'un affrontement de ce genre. Il suffisait d'un seul regard aux deux types qui s'amusaient en ce moment à mes dépens pour savoir qu'ils étaient du genre de ceux que l'on trouve couramment dans les livres, mais auxquels on ne croit pas vraiment dans la réalité, et qui sont capables de vous briser un os, de vous aplatir le nez ou de vous fêler une rotule sans éprouver plus de scrupules que moi quand je jette un stylo qui a cessé d'écrire.

— Vite ! souffla de nouveau Lady Diana.

Je ratissai l'infosphère, la mémoire de la maison, le persoc implanté de Diana, les fils ténus qui reliaient les deux gorilles à l'univers de l'information. Je savais, maintenant où j'étais (le domaine Philomel, à six cents kilomètres de Pirre, dans la ceinture agricole du secteur terraformé de Renaissance Minor), et quelle était l'identité exacte des deux gorilles (Debin Farrus et Hemmit Gorma, employés à la sécurité pour le compte du Syndicat des racleurs de boue d'Heaven's Gate). Mais je n'avais toujours pas la moindre idée de la raison pour laquelle l'un de ces sbires était assis sur moi, son genou dans le creux de mon dos, pendant que l'autre écrabouillait mon persoc sous son talon et faisait glisser des menottes à osmose sur mon poignet et le long de mon avant-bras...

En entendant l'injonction de Lady Diana, je cessai toute résistance.

— Qui êtes-vous ?

— Joseph Severn.

— C'est votre vrai nom ?

— Non.

Je sentais les effets du sérum de vérité, et je savais que je pouvais le déjouer simplement en me retirant, en m'enfonçant dans l'infosphère ou en me réfugiant dans le TechnoCentre. Mais j'aurais ainsi abandonné mon corps à ceux qui me questionnaient. Je préférais rester. J'avais les yeux fermés, mais je n'eus pas de mal à reconnaître la voix de Lady Philomel qui me demanda :

— Qui êtes-vous en réalité ?

Je soupirai. Il n'était pas facile de répondre sincèrement à cette question.

— John Keats, murmurai-je enfin.

Leur silence m'apprit que ce nom ne représentait rien pour eux.

Et pourquoi aurait-il représenté quelque chose ? me demandais-je. J'avais moi-même prédit un jour que mon nom serait « écrit dans l'eau ». Bien qu'incapable de remuer ou d'ouvrir les yeux, je n'avais aucun mal à ratisser l'infosphère pour suivre leurs vecteurs d'accès. Le nom du poète n'était que l'un des huit cents John Keats figurant sur les listes du fichier public. Mais ils ne songeaient pas à s'intéresser à quelqu'un qui était mort depuis neuf cents ans.

— Pour qui travaillez-vous ? me demanda alors la voix d'Hermund Philomel, ce qui me surprit un peu, je ne sais pas pourquoi.

— Pour personne.

Il y eut un faible effet Doppler lorsqu'ils tinrent un conciliabule.

— Est-il possible qu'il résiste à la drogue ?

— Personne ne peut y résister, fit la voix de Diana. Elle peut causer la *mort* du sujet auquel on l'administre, mais il est impossible qu'il y résiste.

— Que se passe-t-il, alors ? demanda Hermund. Pourquoi Gladstone introduirait-elle quelqu'un d'insignifiant au conseil à la veille de la guerre ?

— Il vous entend, vous savez, fit la voix de l'un des gorilles.

— Quelle importance ? demanda Diana. Il ne survivra pas à l'interrogatoire, de toute manière.

Je perçus de nouveau sa voix, dirigée vers moi, cette fois-ci.

— Pourquoi la Présidente vous a-t-elle demandé d'assister au conseil..., John ?

— Sais pas très bien. Sans doute pour avoir des nouvelles des pèlerins.

— Quels pèlerins ?

— Les pèlerins du gritch.

Quelqu'un d'autre fit du bruit.

— Chut ! fit Diana Philomel. Vous voulez dire les pèlerins du gritch sur Hypérion, John ? reprit-elle en s'adressant à moi.

— Oui.

— Il y a un pèlerinage en cours ?

— Oui.

— Et pour quelle raison Gladstone a-t-elle besoin de vous ?

— Parce que je les vois en rêve.

Il y eut une exclamation écoeurée. Hermund murmura :

— Il est complètement cinglé. Même sous sérum de vérité, il ne sait pas qui il est, et maintenant, il nous raconte n'importe quoi. Finissons-en avec ce...

— Tais-toi, fit Lady Diana. Gladstone n'est pas cinglée, elle. N'oublie pas qu'elle l'a fait venir spécialement. Qu'est-ce que ça signifie, quand vous dites que vous les voyez en rêve, John ?

— Je rêve les impressions ressenties par la première personnalité Keats récupérée.

Ma voix était pâteuse, comme si j'étais en train de parler dans mon sommeil.

— Il s'est recâblé dans l'un des pèlerins quand ils ont assassiné son corps. À présent, il hante leur microsphère. J'ignore comment ses perceptions sont devenues mes rêves. Peut-être que mes actions sont ses rêves à lui. Je ne sais pas.

— Complètement dingue ! s'écria Hermund.

— Mais non, fit Lady Diana d'une voix tendue, presque paralysée par le choc. John, êtes-vous un cybride ?

— Oui.

— Par Allah et Jésus ! s'exclama-t-elle.

— Qu'est-ce que c'est que ça, un cybride ? fit l'un des gorilles, qui avait une voix haut perchée, presque féminine.

Il y eut quelques instants de silence, puis la voix de Diana reprit :

— Crétin ! Les cybrides étaient des annexes de personnalités humaines créées par le TechnoCentre. Il y en avait quelques-uns qui siégeaient à l'Assemblée consultative jusqu'à la fin du siècle dernier, où ils ont été interdits.

— Des androïdes ? Un truc comme ça ? demanda le deuxième gorille.

— La ferme ! s'écria Hermund.

— Non, répondit Diana. Les cybrides étaient des êtres génétiquement parfaits, recombinaison à partir d'ADN remontant à l'Ancienne Terre. Il suffisait d'un fragment d'os, d'un cheveu... John, vous m'entendez, John ?

— Oui.

— John, vous êtes un cybride... Savez-vous qui était votre modèle original ?

— Oui. John Keats.

Je l'entendis prendre une inspiration prolongée.

— Qui est... Qui était... John Keats ?

— Un poète.

— À quelle époque a-t-il vécu ?

— De 1795 à 1821.

— Selon quel calendrier, John ?

— Ancienne Terre d'Avant la Mort. Époque moderne, préhégirienne.

La voix d'Hermund s'interposa, nerveuse :

— John, êtes-vous... en contact avec le TechnoCentre, en ce moment ?

— Oui.

— Pouvez-vous... Avez-vous la possibilité de communiquer avec eux malgré le sérum ?

— Oui.

— Bordel ! fit le gorille à la voix de soprano.

— Il faut foutre le camp d'ici, lança Hermund.

— Encore une minute, murmura Diana. Il faut absolument que nous sachions si...

— On ne peut pas l'emmener avec nous ? demanda le gorille à la voix plus grave.

— Crétin ! lui dit Hermund. Tant qu'il est vivant et en contact avec l'infosphère... Merde, ça signifie qu'il est dans le TechnoCentre. Son esprit est là-bas... Il peut communiquer quand il veut avec Gladstone, avec le Vice-Président, avec la Force... N'importe qui !

— Tais-toi un peu, lança Lady Diana. Nous l'éliminerons dès que j'en aurai fini avec lui. Encore quelques questions. John ?

— Oui ?

— Pourquoi Gladstone a-t-elle besoin de savoir ce qui arrive aux pèlerins gritchtèques ? Y a-t-il un rapport avec la guerre contre les Extros ?

— Je ne sais pas très bien.

— Merde, chuchota Hermund. Foutons le camp !

— Tais-toi. John, d'où venez-vous au juste ?

— J'ai vécu sur Espérance durant les dix derniers mois.

— Et avant cela ?

— Avant cela, c'était la Terre.

— Quelle Terre ? demanda Hermund. La Nouvelle-Terre ? La Terre n°2 ? La Cité de la Terre ? Laquelle ?

— La Terre, répétais-je, avant d'ajouter, le souvenir me revenant soudain : Celle que vous appelez l'Ancienne Terre.

— L'Ancienne Terre ? s'étonna l'un des gorilles. Bordel ! Je me tire, moi !

Je perçus le bruit de friture d'une arme laser, puis une odeur qui rappelait celle du bacon frit, en plus douceâtre, le tout accompagné d'un choc sourd. Diana Philomel poursuivit.

— John, vous voulez parler de votre modèle original de l'Ancienne Terre ?

— Non.

— C'est bien vous, vous en tant que cybride, qui avez vécu sur l'Ancienne Terre ?

— Oui. Je me suis retrouvé vivant là-bas, dans la même chambre donnant sur la *Piazza di Spagna* où je m'étais éteint. Severn n'était pas là, mais le docteur Clark et un certain nombre d'autres personnes étaient présents sur les...

— Il est vraiment dingue, fit Hermund. L'Ancienne Terre a été détruite il y a plus de quatre siècles. À moins que les

cybrides ne soient capables de vivre plus de quatre cents ans, je ne vois pas comment...

— Tais-toi, coupa Lady Diana. Laisse-moi finir. John, pour quelles raisons le TechnoCentre vous a-t-il fait... revenir ?

— Je ne le sais pas au juste.

— Cela a-t-il quelque chose à voir avec la guerre interne entre les IA ?

— C'est possible, répondis-je. C'est même probable.

Elle posait des questions intéressantes.

— Par quelle faction avez-vous été créé ? Les Stables, les Volages ou les Ultimistes ?

— Je l'ignore.

J'entendis un soupir d'exaspération.

— John, avez-vous mis quelqu'un au courant de ce qui vous arrive et de l'endroit où vous êtes ?

— Non, répondis-je.

Qu'elle eût attendu si longtemps pour me poser cette question en disait long sur l'intelligence rien moins qu'impressionnante de cette femme. Hermund lâcha lui aussi un soupir.

— Parfait, dit-il. Tirons-nous d'ici avant que...

— John, demanda Lady Diana, savez-vous pourquoi Gladstone a fabriqué cette guerre avec les Extros ?

— Non, répondis-je. Ou plutôt, j'entrevois de nombreuses raisons. La plus probable est qu'elle cherche à s'assurer d'un moyen de pression dans ses relations avec le TechnoCentre.

— Comment ça ?

— Certains éléments de la Mémoire Centrale du TechnoCentre ont très peur d'Hypérion, expliquai-je. Cette planète représente une variable inconnue dans une galaxie où toutes les variables ont pu être quantifiées.

— Qui a peur, exactement, John ? Les Ultimistes, les Stables ou les Volages ? Quelle faction a peur d'Hypérion ?

— Toutes les trois.

— Merde ! souffla Hermund. Écoutez-moi bien, John. Est-ce que les Tombeaux du Temps et le gritché ont un rapport avec tout ça ?

— Oui, un très grand rapport.

— Quelle sorte de rapport ? demanda Diana.

— Je l'ignore. Tout le monde l'ignore.

Hermund ou quelqu'un d'autre me frappa brutalement, méchamment, sur la poitrine.

— Vous voulez dire que cette putain d'Assemblée consultative du TechnoCentre n'a pas été capable de prédire l'issue de cette guerre ni la tournure probable des événements ? grogna Hermund. Vous voudriez me faire croire que le Sénat et Gladstone s'engagent dans un conflit de cette importance sans aucune estimation de probabilité ?

— Non, répliquai-je. La prédiction existe depuis des siècles.

Diana Philomel émit un bruit qui ressemblait à celui que peut faire un enfant devant une montagne de bonbons.

— Quelle prédiction a été faite, John ? Dites-nous tout ce que vous savez.

J'avais la bouche sèche. Le sérum de vérité avait tari toute ma salive.

— La guerre a été prédite, expliquai-je, ainsi que l'identité des pèlerins gritchtèques et la trahison du consul de l'Hégémonie, qui a activé un dispositif qui doit ouvrir – qui a déjà ouvert – les Tombeaux du Temps. La malédiction du gritche a été prédite. L'issue de la guerre et les effets de la malédiction...

— Quelle est cette issue, John ? chuchota la femme avec qui j'avais fait l'amour seulement quelques heures auparavant.

— C'est la fin de l'Hégémonie, répondis-je. La destruction du Retz. La mort du genre humain.

Je voulus m'humecter les lèvres du bout de la langue, mais elle était sèche.

— Par Allah et Jésus ! murmura Diana. Et il n'y a aucune chance pour que la prédiction se trompe ?

— Non, répondis-je. Ou plutôt, uniquement en ce qui concerne l'influence d'Hypérion sur le résultat final. Toutes les autres variables ont été prises en compte.

— Tuez-le ! s'écria Hermund Philomel. Tuez cette... créature, que nous puissions foutre le camp d'ici et alerter Harbrit et les autres.

— D'accord, fit Lady Diana, puis, une seconde plus tard : Non, pas avec le laser, imbécile. Nous lui injecterons une dose d'alcool mortelle, comme prévu. Là, relevez-moi ce collier à osmose, que je puisse fixer le goutte-à-goutte.

Je sentis une pression au bras droit. Une seconde plus tard, j'entendis des explosions, des chocs, un cri. Une odeur de fumée et d'air ionisé parvint à mes narines. Une femme hurla.

— Retirez-lui ces attaches, fit la voix de Leigh Hunt.

Je le visualisai, debout près de l'entrée, vêtu du même complet gris classique, entouré de commandos de la sécurité en armure de combat et polymère caméléon activé. Un commando qui faisait deux fois la hauteur de Leigh acquiesça, mit son clap à l'épaule et se précipita pour exécuter l'ordre.

Sur l'un des canaux tactiques, celui que je regardais déjà depuis un bon moment, je vis l'image de mon propre corps, nu, les bras écartés en travers du lit, immobilisé par les attaches à osmose, la cage thoracique barrée d'une ecchymose saillante. Diana Philomel, son mari et l'un des deux gorilles gisaient, inconscients mais vivants, au milieu des débris de plâtre, de bois et de verre qui jonchaient le sol de la chambre. L'autre gorille était en travers de l'entrée, et tout le haut de son corps avait la texture et la coloration d'un steak trop grillé.

— Vous allez bien, H. Severn ? me demanda Leigh Hunt tout en me soulevant la tête pour fixer un masque à oxygène aussi fin qu'une membrane contre mon nez et ma bouche.

— Hrrmmm..., répondis-je. Chava.

Je remontai à la surface de mes propres sens tel un plongeur qui revient trop vite des profondeurs. Ma tête pulsait douloureusement. Mes côtes me faisaient horriblement mal. Mes yeux ne fonctionnaient pas encore parfaitement, mais je vis, par l'intermédiaire de mon canal tactique, le presque imperceptible plissement de lèvres qui tenait lieu de sourire à Leigh Hunt.

— Nous allons vous aider à vous rhabiller, me dit-il. On vous donnera une tasse de café à bord du glisseur. Nous retournons directement à la Maison du Gouvernement, H. Severn. Vous êtes en retard pour votre rendez-vous avec la Présidente.

7.

Les batailles spatiales au cinéma et dans les holos m'ont toujours terriblement ennuyé, mais il faut dire que le spectacle en direct était assez fascinant, un peu comme l'aurait été la retransmission fidèle d'une série d'accidents de la route. En fait, le niveau de réalisme de la production – comme c'était sans doute le cas depuis des siècles – était beaucoup moins élevé que celui d'un holodrame, même à budget modéré. Malgré les énergies considérables qui étaient déployées, la première réaction que l'on avait devant une bataille spatiale authentique était de se dire que l'espace était bien vaste comparé à la petitesse des flottes humaines et de leurs dérisoires engins de guerre.

C'est du moins ce que je me disais en contemplant, dans le Centre d'Informations Tactiques, appelé aussi Salle de Guerre, en compagnie de Gladstone et de ses zèbres militaires, les quatre murs de vingt mètres de large, transformés en trous béants sur l'infini, qui nous entouraient de leur imagerie en trois dimensions tandis que les haut-parleurs de la salle nous emplissaient les oreilles de mégatransmissions : échanges radio entre chasseurs, crépitements incessants des communications du centre de commandement tactique, messages d'un vaisseau à l'autre sur large bande, faisceaux de communication laser, mégatransmissions codées, le tout accompagné des cris, des injonctions et des obscénités qui ont toujours régné sur les champs de bataille depuis que l'homme existe.

Ce que j'avais sous les yeux, c'était une représentation théâtrale du chaos total, une définition fonctionnelle du concept de confusion, une danse désordonnée à la gloire de la violence sinistre. C'était la guerre.

Gladstone siégeait, avec une poignée de ses collaborateurs, au milieu de tout ce bruit et de toute cette lumière. La Salle de

Guerre flottait comme un rectangle moquetté de gris au milieu des étoiles et des explosions. Le limbe d'Hypérion formait une brillance lapis-lazuli qui remplissait la moitié du mur holo situé au nord. Les gémissements des blessés et des agonisants emplissaient tous les canaux et toutes les oreilles. Et je faisais partie de la poignée de gens de l'entourage de la Présidente qui avaient le privilège maudit d'être là.

La Présidente fit tourner son fauteuil à dossier haut, se tapota la lèvre inférieure du bout de ses doigts réunis, puis se tourna vers ses militaires.

— Quel est votre avis ?

Les sept médaillés s'entre-regardèrent. Puis six paires d'yeux se tournèrent vers le général Morpurgo, qui mâchonnait un cigare éteint.

— Ça ne colle pas, dit-il. Nous les maintenons à distance du système distrans, nos défenses semblent tenir bon, mais ils ont pénétré trop loin dans le système.

— Amiral ? demanda Gladstone en inclinant très légèrement la tête en direction du militaire dégingandé en uniforme noir de la Force.

L'amiral Singh passa la main dans sa courte barbe.

— Le général Morpurgo a raison, dit-il. Cette campagne ne se déroule pas comme prévu.

Il désigna du menton le quatrième mur, où des diagrammes – pour la plupart des ellipsoïdes, des arcs de cercle et des ovales – s'affichaient en surimpression sur une vue statique du système d'Hypérion. Un certain nombre d'arcs se mirent à grossir sous les yeux de l'assistance. Les lignes bleues lumineuses représentaient les trajectoires de l'Hégémonie. Les lignes rouges représentaient les Extros. Il y avait beaucoup plus de lignes rouges que de lignes bleues.

— Les deux gros porteurs affectés à l'unité opérationnelle n°42 ont été mis hors de combat, déclara l'amiral Singh. L'*Olympus Shadow* a été détruit avec tout son équipage, et le *Neptune Station* a été gravement endommagé ; mais il regagne actuellement la zone d'accostage cislunaire avec une escorte de cinq vaisseaux-torches.

La Présidente hocha lentement la tête. Sa lèvre inférieure descendit au contact de ses mains jointes par le bout des doigts.

— Combien d’hommes se trouvaient à bord de *l’Olympus Shadow*, amiral ?

Les yeux marron de Singh étaient aussi larges que ceux de la Présidente, mais ne suggéraient pas les mêmes abîmes de tristesse. Il soutint son regard durant quelques secondes avant de répondre :

— Quatre mille deux cents, sans compter le détachement de *marines* de six cents hommes environ, dont certains ont été déposés à la station distrans d’Hypérion. Nous manquons d’informations précises sur leur nombre à bord au moment des combats.

Gladstone hocha plusieurs fois la tête. Elle se tourna de nouveau vers Morpurgo.

— A quoi attribuez-vous ces soudaines difficultés, général ?

L’expression de Morpurgo demeura calme, mais il avait déjà presque cisailé le cigare planté entre ses dents.

— Un peu plus d’unités de combat de leur côté que nous ne l’avions escompté, madame, répondit-il. Sans compter leurs fameux lanciers... Des engins avec cinq hommes à bord, qui sont en réalité des vaisseaux-torches en miniature, plus rapides et mieux armés que nos chasseurs à long rayon d’action... Ce sont de dangereux petits frelons, que nous détruisons par centaines, mais il suffit que l’un d’entre eux se glisse à l’intérieur de nos défenses pour causer de terribles dégâts. Et il y en a eu plus d’un qui est passé, acheva-t-il avec un haussement d’épaules.

Le sénateur Kolchev, assis de l’autre côté de la table avec huit de ses collègues, pivota sur son siège jusqu’à ce qu’il eût la carte stratégique dans son champ de vision.

— On dirait qu’ils ont presque atteint Hypérion, fit-il d’une voix rauque qui ne ressemblait pas à celle que les médias avaient fait largement connaître.

— Tenez compte de l’échelle, monsieur le sénateur, lui dit Singh. En réalité, nous contrôlons encore la plus grande partie du système. Tout ce qui se trouve dans un rayon de dix UA d’Hypérion est entre nos mains. La bataille s’est déroulée au-

delà du nuage d'Oört, et nous sommes en train de nous regrouper.

— Est-ce que toutes ces... taches rouges sont au-dessus du plan de l'écliptique ? demanda le sénateur Richeau.

Elle-même était toute vêtue de rouge. C'était l'une de ses images de marque au Sénat.

— Intéressant stratagème, fit Singh en acquiesçant. L'essaim a organisé son attaque avec trois mille lanciers environ pour prendre en tenailles le périmètre électronique de l'UO 87-2. L'offensive a été contenue, mais il faut admirer l'habileté de...

— Trois mille lanciers ? coupa Gladstone d'une voix faible.

— Oui, madame.

La Présidente eut un sourire. J'interrompis mon croquis en me disant, à part moi, que je n'aurais pas aimé qu'un tel sourire s'adressât à moi.

— Ne nous a-t-on pas affirmé hier, ici même, que les Extros mettraient en ligne six ou sept cents unités de combat au grand maximum ? demanda-t-elle en se tournant brusquement, le sourcil droit arqué, vers le général Morpurgo, qui était l'auteur de ces paroles.

L'intéressé ôta le cigare de ses lèvres, plissa le front en l'examinant, puis retira le deuxième petit morceau de derrière ses dents du bas.

— C'était un chiffre fourni par nos services de renseignement, dit-il. Il était erroné.

— Est-ce que l'Assemblée consultative des IA a participé à cette évaluation de la situation ? demanda Gladstone en hochant la tête.

Tous les regards se tournèrent vers le conseiller Albedo. C'était une projection parfaite. Tranquillement assis dans son fauteuil parmi les autres, les mains normalement posées sur les accoudoirs, il ne présentait aucun flou, aucune transparence caractéristique des projections animées habituelles. Son visage était tout en longueur, avec des pommettes hautes et une bouche mobile dont le sourire semblait toujours un peu sardonique, même dans les moments les plus graves. Et celui-ci en était un.

— Non, madame la Présidente, déclara le conseiller Albedo. L'Assemblée consultative n'a pas reçu de demande d'évaluation des forces extros.

Gladstone hocha lentement la tête.

— J'aurais pourtant cru, dit-elle en s'adressant toujours à Morpurgo, que les rapports que vous receviez de vos services de renseignement intégraient les projections du TechnoCentre.

Le général lança un regard noir à Albedo.

— Ce n'est pas le cas, H. Présidente, dit-il. Le Centre affirme n'avoir aucun contact avec les Extros. Nous avons donc pensé que ses projections ne vaudraient pas mieux que les nôtres. Toutefois, nous nous sommes servis du réseau IA global du RTH-ECMO pour mener à bien nos estimations. L'Assemblée consultative aurait-elle pu faire mieux ?

Gladstone se tourna vers Albedo. Le conseiller fit un geste bref de sa main droite aux doigts effilés.

— Nos estimations... en ce qui concerne le présent essaim... faisaient état de quatre à six mille unités de combat.

— Espèce de... commença Morpurgo, cramoisi.

— Pourquoi n'avez-vous pas mentionné ce chiffre lors de cette réunion ou dans nos précédentes discussions ? demanda Gladstone.

Le conseiller Albedo haussa les épaules.

— Le général a raison, dit-il. Nous n'avons aucun contact avec les Extros. Et nos estimations ne sont pas plus fiables que celles de la Force. Elles sont seulement... fondées sur des prémisses différentes. Le Réseau Tactique Historique de l'École de Commandement Militaire d'Olympus accomplit un excellent travail. Si leurs IA avaient seulement un point supplémentaire d'acuité sur l'échelle de Demmler-Turing, nous serions sans doute obligés de les prendre avec nous dans le Centre.

Il refit le même geste élégant de la main droite avant de poursuivre :

— Quoi qu'il en soit, l'Assemblée consultative est prête à procéder à des évaluations ultérieures, qu'elle communiquera sur demande à votre groupe.

— Nous vous en saurons gré, lui dit Gladstone en hochant la tête.

Elle se tourna de nouveau vers l'écran. Tous les autres l'imitèrent. Détectant le silence, les moniteurs de la salle augmentèrent le volume. On entendit de nouveau les cris de guerre, les gémissements des blessés, la monotone énumération des positions militaires, les ordres et les commandements pour la conduite de tir.

Le mur le plus proche affichait la transmission en direct des opérations de recherche de survivants, effectuées par le vaisseau-torche *N'Djamena* parmi les débris flottants de la division de combat B5. L'épave du vaisseau-torche dont le *N'Djamena* s'approchait, grossie mille fois, ressemblait à un fruit éclaté, une grenade dont les grains et l'écorce rouges se déversaient au ralenti à l'extérieur pour former un nuage de particules, de gaz, de matières volatiles solidifiées par le froid, de composants microélectroniques arrachés, par millions, à leurs supports, de provisions et de matériel déchiqueté. Parmi tout cela, on reconnaissait, à leur allure de marionnettes aux membres disloqués, un très, très grand nombre de corps. Le projecteur du *N'Djamena*, avec son faisceau de dix mètres au bout d'un trajet en lumière cohérente de trente-deux mille kilomètres, balayait les débris gelés éclairés par la lumière stellaire et mettait en relief les objets individuels, leurs facettes et les visages des morts. Ce spectacle ne manquait pas d'une certaine beauté hallucinante. Et la lumière réfléchie faisait paraître beaucoup plus âgé le visage de Gladstone.

— Amiral, demanda-t-elle, peut-on logiquement penser que les Extros ont attendu pour attaquer que l'UO 87-2 se translate dans le système ?

Singh se frotta la barbe.

— Vous voulez savoir si nous sommes tombés dans un piège, madame ?

— Oui.

L'amiral jeta un coup d'œil à ses collègues, puis répondit :

— Je ne le pense pas. A notre avis... D'après moi, lorsque les Extros ont constaté l'importance des forces engagées par l'Hégémonie, ils ont décidé de nous faire pièce. Cela signifie, en tout état de cause, qu'ils sont décidés à s'emparer du système d'Hypérion.

— En ont-ils les moyens ? demanda Gladstone.

Elle ne quittait pas des yeux les débris qui flottaient sur l'écran au-dessus d'elle. Le corps d'un jeune homme, à moitié dans son scaphandre et à moitié dehors, se rapprocha de la caméra en tournoyant. Ses yeux et ses poumons éclatés étaient clairement visibles.

— Non, répondit l'amiral Singh. Ils peuvent nous infliger des pertes sévères. Ils peuvent même nous forcer à nous retrancher sur un périmètre défensif autour de la planète proprement dite. Mais ils ne peuvent ni nous battre ni nous chasser d'Hypérion.

— Ni détruire la porte distrans ? demanda le sénateur Richeau d'une voix tendue.

— Ni détruire la porte distrans, répéta Singh.

— Il a raison, fit le général Morpurgo. Je suis prêt à jouer ma carrière là-dessus.

Gladstone se leva en souriant. Les autres, moi compris, s'empressèrent de se lever aussi.

— C'est déjà fait, annonça la Présidente à Morpurgo d'une voix tranquille. Vous la jouez. Nous nous retrouverons dans cette salle, ajouta-t-elle à l'intention des autres, chaque fois que les événements l'exigeront. H. Hunt assurera la liaison entre nous. En attendant, mesdames et messieurs, le gouvernement continue son travail. Je vous souhaite un bon après-midi.

Tandis que les autres se retiraient, je repris mon siège et demeurai bientôt seul dans la salle. Les haut-parleurs reprirent du volume. Sur un canal, on entendait pleurer un homme. Un rire hystérique retentit au milieu des parasites. Au-dessus de moi, derrière moi, de chaque côté, les champs d'étoiles se déplaçaient lentement contre le noir du cosmos, et la lumière stellaire jetait des éclats froids sur un spectacle de ruine et de désolation.

La Maison du Gouvernement était construite en forme d'étoile de David. Au centre de l'étoile, abrité par des murs bas et quelques arbres stratégiquement disposés, se trouvait un jardin, plus petit que les parterres de fleurs à la française du Parc aux Daims, mais non moins beau. C'est là que je

déambulais, à la tombée du soir, sous la lumière bleutée de Tau Ceti qui prenait des reflets dorés, lorsque Meina Gladstone arriva au rendez-vous.

Nous marchâmes ensemble quelques instants en silence. Je remarquai qu'elle avait troqué son tailleur contre une robe longue du genre de celles que portent les matrones de Patawpha. C'était un vêtement ample, aux nombreux replis, incrusté de motifs complexes bleu et or qui rappelaient presque le ciel en train de s'assombrir. Ses mains étaient enfouies dans des poches dissimulées par les replis du tissu, et les larges manches ondoyaient sous la brise. L'ourlet traînait sur les dalles d'un blanc laiteux de l'allée.

— Vous les avez laissés m'interroger jusqu'au bout, lui dis-je. Je serais curieux de savoir pourquoi.

Elle me répondit d'une voix lasse :

— Ils n'émettaient pas. Il n'y avait aucun danger que les informations sortent de là.

— Vous n'avez tout de même rien fait pour m'épargner l'épreuve, murmurai-je avec un sourire.

— La sécurité voulait obtenir le maximum de renseignements sur eux.

— Même au prix de... désagréments sur ma personne ?

— Oui.

— Et la sécurité sait maintenant pour qui ils travaillaient ?

— Un nom a été mentionné. Celui d'Harbrit. D'après la sécurité, il ne peut s'agir que d'Emlem Harbrit.

— L'importatrice d'Asquith ?

— Oui. Diana Philomel et elle sont en relations avec les anciennes factions royalistes de Glennon-Height.

— C'étaient des amateurs, murmurai-je en songeant à Hermund, à qui ce nom avait échappé, et à la manière désordonnée dont Diana m'avait interrogé.

— C'est évident.

— Ces royalistes sont-ils en rapport avec des groupes plus sérieux ?

— Il n'y a que l'Église gritchtèque, me répondit Gladstone.

Elle s'arrêta à l'endroit où l'allée traversait un étroit cours d'eau sur un pont de pierre. Relevant sa robe, elle s'assit sur un banc de fer forgé avant de reprendre :

— Aucun évêque n'a encore montré le bout de son nez dans cette affaire, vous savez.

— Avec les émeutes et les mouvements d'opinion qu'ils ont sur les bras, je ne leur donne pas tort.

Je demeurais debout. Il n'y avait ni moniteurs ni gardes du corps en vue, mais je savais que si je faisais le moindre mouvement suspect dans sa direction je me retrouverais vite fait en détention dans le plus grand secret. Au-dessus de nous, les nuages avaient perdu leurs derniers reflets dorés et commençaient à prendre la coloration argentée qui venait des nombreuses cités-tours illuminées de TC².

— Qu'est-ce que la sécurité a fait de Diana et de son mari ? demandai-je.

— Ils ont subi un interrogatoire poussé. Ils sont actuellement en... détention.

Je hochai la tête. Un interrogatoire poussé, cela signifiait sans doute que leurs cerveaux étaient en train de flotter, en ce moment même, dans des bacs de dérivation totale, et que leurs corps seraient conservés dans des chambres cryotechniques jusqu'à ce qu'un procès secret détermine si leurs actions relevaient de la haute trahison. À l'issue du procès, les corps seraient sans doute détruits, et Diana et Hermund resteraient « en détention » avec tous les canaux coms et sensoriels coupés. L'Hégémonie ne pratiquait plus la peine de mort depuis des siècles, mais les solutions de rechange n'étaient pas particulièrement agréables. Je m'assis finalement sur le banc, à un mètre cinquante de la Présidente.

— Est-ce que vous écrivez toujours de la poésie ?

Surpris par la question, je laissai errer mon regard le long de l'allée où des lanternes japonaises suspendues et des globes bioluminescents venaient de s'éclairer.

— Pas vraiment, répondis-je. Il m'arrive de rêver en vers, mais de moins en moins souvent.

Meina Gladstone croisa les mains sur ses genoux et les étudia songeusement.

— Si vous deviez écrire quelque chose sur les évènements en cours, murmura-t-elle, quel genre de poème choisiriez-vous de créer ?

— J'ai déjà essayé, répondis-je en riant. J'ai abandonné deux fois... Ou plutôt, c'est *lui* qui a essayé. Le thème était celui de la mort des dieux et de leur difficulté à accepter leur exil. Celui de la souffrance, de la transformation et de l'injustice. Celui du poète, également. Il pensait que c'était le poète qui souffrait le plus de toutes ces injustices.

Elle se tourna vers moi pour me regarder. Son visage, dans la pénombre, était un lacs de rides et de creux.

— Qui sont les dieux que l'on est en train de chasser, cette fois-ci, H. Severn ? Est-ce l'humanité, ou bien les faux dieux que nous avons créés pour qu'ils nous évincent ?

— Comment diable le saurais-je ? lançai-je en détournant la tête pour contempler le cours d'eau.

— Ne faites-vous pas partie des deux mondes à la fois ? L'humanité et le TechnoCentre ?

J'éclatai de rire.

— Je ne fais partie d'aucun des deux. Je ne suis qu'un monstre cybride ici, et un programme de recherche là-bas.

— Le programme de recherche de qui ? Et sur quoi ?

Je haussai les épaules.

Gladstone se leva. Je l'imitai. Nous traversâmes le cours d'eau. J'écoutai le murmure de l'eau coulant entre les pierres. L'allée continuait en sinuant entre des rochers couverts d'un exquis tapis de lichens que la lumière des lanternes rendait luisants. Gladstone s'arrêta en haut d'un court escalier de pierre aux marches plates.

— Croyez-vous que les Ultimistes du TechnoCentre réussiront à construire leur Intelligence Ultime, H. Severn ?

— S'ils créeront Dieu ? Il y a des IA qui s'opposent à cela. L'expérience humaine leur a appris que la réalisation d'un stade de conscience plus avancé est une invitation à la servitude, sinon à l'extinction pure et simple.

— Mais un vrai Dieu choisirait-il de mener ses créatures à l'extinction ?

— Dans le cas du TechnoCentre et de son hypothétique IU, Dieu est la créature et non le créateur. Je suppose qu'un dieu se sent obligé de créer des créatures inférieures en contact avec lui afin de se sentir responsable d'elles.

— Et pourtant, c'est le TechnoCentre qui semble avoir assumé la responsabilité des humains depuis que les IA ont fait sécession.

Elle me regardait avec la plus grande intensité, comme si mon expression pouvait lui apporter un indice. Je me détournai, une fois de plus, pour contempler le jardin. L'allée brillait, dans l'obscurité, d'une lueur blanche presque irréaliste.

— Le TechnoCentre poursuit ses propres objectifs, lui dis-je.

Je savais, en prononçant ces paroles, qu'aucun être humain ne pouvait être plus conscient de leur réalité que Meina Gladstone.

— Et vous pensez que l'humanité ne figure plus pour lui au nombre des moyens susceptibles de lui permettre de les réaliser ? me demanda-t-elle.

Je fis un geste vague de la main droite.

— Je suis une créature qui n'appartient à aucune de ces deux cultures, insistai-je. Je n'ai ni le privilège de la naïveté des créateurs involontaires, ni la malédiction de la terrible conscience de soi de leurs créatures.

— Génétiquement, vous êtes cent pour cent humain.

Ce n'était pas une question. Je ne répondis pas.

— Jésus-Christ, disait-on, était cent pour cent humain, reprit-elle. Mais il était aussi cent pour cent divin. Le carrefour de l'humain et du divin.

J'étais stupéfait de l'entendre se référer à cette ancienne religion. Le christianisme avait cédé la place d'abord au christianisme zen, puis au gnosticisme zen, et ensuite à une centaine de théologies et de philosophies plus vitales. Le monde natal de la Présidente n'était le berceau privilégié d'aucune ancienne croyance particulière. J'avais supposé – et j'espérais – que ce n'était pas non plus le cas de la Présidente.

— S'il était cent pour cent humain et cent pour cent divin, répliquai-je, je suis son image d'antimatière.

— Non, fit Gladstone. Pour moi, cette image, c'est le gritché auquel sont confrontés vos amis pèlerins.

Je la regardai, interloqué. C'était la première fois qu'elle faisait devant moi allusion au gritché, malgré le fait que je savais – et qu'elle savait que je savais – qu'elle avait prévu dès le début la trahison du consul, qui l'avait conduit à ouvrir les Tombeaux du Temps et à libérer le monstre.

— Vous auriez peut-être dû participer à ce pèlerinage, H. Severn, me dit-elle.

— En un sens, répliquai-je, j'en fais partie.

Elle fit un geste, et une porte conduisant à ses appartements privés s'ouvrit.

— C'est vrai, vous en faites partie, d'une certaine manière, murmura-t-elle. Mais si la femme qui porte votre homologue se fait empaler sur le légendaire arbre à épines du gritché, est-ce vous qui souffrirez pour l'éternité dans vos rêves ?

Je n'avais pas de réponse à cela. Je demeurai là où j'étais, sans rien dire.

— Nous aurons un entretien demain, après la réunion, m'annonça Meina Gladstone. Bonne nuit, H. Severn. Faites de beaux rêves.

8.

Martin Silenus, Sol Weintraub et le consul avancent lourdement dans les sables en direction du Sphinx pendant que Brawne Lamia et Fedmahn Kassad reviennent avec le corps du père Hoyt. Weintraub serre sa cape autour de lui pour abriter son bébé du vent de sable et de la tempête d'éclairs qui se déchaînent autour d'eux. Il regarde Kassad qui descend le versant de la dune, ses longues jambes noires et caricaturales sur le fond électrique du sable. Les bras de Hoyt pendent, ses mains se balancent à chaque pas et à chaque glissade de Kassad sur la dune.

Silenus est en train de hurler quelque chose, mais le vent emporte ses paroles. Brawne Lamia fait un geste en direction de la seule tente encore debout. La tempête a abattu ou arraché les autres. Tout le monde s'engouffre sous la tente de Silenus. Le colonel Kassad entre le dernier, en passant délicatement le corps aux autres. À l'intérieur, leurs cris se font entendre au-dessus des craquements de la toile en fibroplaste et des déchirements de papier des éclairs.

— Mort ? hurle le consul en écartant la cape dont Kassad a enveloppé le corps nu du prêtre.

Le cruciforme luit d'une lumière rose. Le colonel désigne du doigt les clignotants à la surface du médipac de la Force fixé avec du tissu adhésif sur la poitrine du prêtre. Toutes les lumières sont rouges à l'exception des nodules et filaments jaunes qui alimentent le système. La tête de Hoyt glisse en arrière, et Weintraub aperçoit la suture qui maintient en place les bords irréguliers de la plaie sur toute sa largeur de la gorge du prêtre. Il essaie de trouver son pouls, mais ne sent rien. Il se penche en avant pour écouter le cœur. Il n'entend rien, mais la crête du cruciforme est brûlante à côté de sa joue. Il se tourne vers Brawne Lamia.

— Le gritche ?

— Oui... Sans doute... Je ne sais pas.

Elle montre le pistolet ancien qu'elle tient encore à la main.

— J'ai vidé tout le chargeur. Douze coups sur... je ne sais quoi.

— Vous l'avez vu ? demande le consul à Kassad.

— Non. Je suis arrivé dix secondes après elle, mais je n'ai rien vu.

— Et vos foutus gadgets de militaire à la con ? demande Martin Silenus, recroquevillé dans un coin de la tente presque dans la position du fœtus. Toutes ces conneries de matériel de la Force n'ont rien enregistré ?

— Non.

Le médipac émet un grésillement urgent, et Kassad défait une nouvelle cartouche de plasma de sa ceinture pour la glisser dans le logement du pac. Il s'accroupit sur les talons, la visière baissée, le regard tourné vers l'entrée de la tente. Sa voix est déformée par le haut-parleur de son casque lorsqu'il demande :

— Il a perdu plus de sang que nous ne pouvons lui en fournir ici. Personne d'autre n'a apporté du matériel médical ?

Weintraub fouille dans son sac.

— J'ai ma trousse d'urgence, déclare-t-il. Mais j'ai peur que ce ne soit pas suffisant dans son cas. Ce qui lui a tailladé la gorge n'a pas fait le détail.

— Le gritche, chuchote Martin Silenus.

— Peu importe, dit Lamia, les bras croisés très fort autour de sa taille pour empêcher son corps de trembler. Il faut faire venir de l'aide.

Elle se tourne vers le consul.

— Il est mort, murmure ce dernier. Même avec une infirmerie de bord, on ne pourrait pas le ramener à la vie.

— Il faut essayer ! s'écrie Lamia, qui se penche en avant pour agripper la manche du consul. Nous ne pouvons pas l'abandonner à ces... à ces choses.

Elle fait un geste pour désigner le cruciforme rougeoyant sous la peau du mort.

Le consul se frotte les yeux.

— Nous pourrions détruire le corps. Avec le fusil du colonel...

— Nous allons tous y passer si nous ne sortons pas de cette putain de tempête ! hurle Martin Silenus.

La tente est secouée de plus en plus. Le fibroplaste cogne la tête du poète à chaque rafale. Le crépitement du sable contre la toile ressemble au bruit d'une fusée en train de décoller dehors à quelques mètres.

— Appelez ce putain de vaisseau ! supplie-t-il. Appelez-le !

Le consul rapproche son sac de lui, comme pour mieux garder le persoc qui s'y trouve. La sueur luit sur ses joues et sur son front.

— Nous pourrions nous mettre à l'abri jusqu'à la fin de la tempête dans l'un des tombeaux, propose Sol Weintraub. Le Sphinx, par exemple.

— Foutue idée de merde ! grogne Martin Silenus.

L'érudit change de position dans l'espace exigu qu'il occupe, et dévisage le poète quelques secondes avant de murmurer :

— Vous avez fait tout ce chemin pour venir trouver le gritché. Et maintenant qu'il s'est manifesté, vous allez nous dire que vous avez changé d'avis ?

Les yeux de Silenus brillent sous son béret enfoncé.

— La seule chose que je dis, c'est qu'il faut faire venir ici ce putain de vaisseau, et tout de suite !

— Il n'a peut-être pas tort, reconnaît le colonel Kassad.

Le consul se tourne vivement vers lui.

— S'il y a une chance de sauver Hoyt, il faut la saisir, explique Kassad.

Le visage du consul exprime la douleur.

— Nous ne pouvons pas partir, dit-il. Nous ne pouvons pas partir maintenant.

— C'est vrai, reconnaît Kassad. Nous ne pouvons pas nous servir du vaisseau pour partir. Mais Hoyt a besoin de l'infirmerie de bord. Et nous y serions à l'abri jusqu'à la fin de la tempête.

— Sans compter, intervient Brawne Lamia, que nous aurions peut-être aussi des renseignements sur ce qui est en train de se passer là-haut.

Elle agite le pouce en direction du sommet de la tente.

Le bébé, Rachel, est maintenant en train de pousser des cris perçants. Weintraub la berce, il lui soutient la tête dans le creux de sa large main.

— Je suis d'accord, murmure-t-il. Si le gritche veut nous trouver, il peut le faire aussi bien à bord du vaisseau qu'ici. Nous ne laisserons partir personne. (Il touche la poitrine du prêtre.) C'est horrible à dire, mais les informations que pourront nous apporter les installations médicales de bord sur la manière dont se comporte ce parasite peuvent être extrêmement précieuses pour le Retz.

— Très bien, fait le consul.

Il tire l'antique persoc de son sac, pose la main à plat sur le disque et prononce quelques mots à voix basse.

— Il vient ? demande Silenus.

— Il a enregistré l'ordre. Il faut rassembler nos affaires pour les transporter à bord. Je lui ai demandé de se poser juste à l'entrée de la vallée.

Lamia est surprise de constater qu'elle pleure. Elle essuie ses larmes et sourit.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demande le consul.

— Avec tout ce qui se passe, murmure-t-elle en s'épongeant les joues du dos de la main, tout ce que je trouve de mieux à me dire, c'est qu'une bonne douche sera la bienvenue !

— Et pour moi, un bon verre, fait Silenus.

— Un abri contre la tempête, déclare Weintraub, dont le bébé tète maintenant un biberon.

Kassad se penche en avant. Il passe la tête et les épaules à l'extérieur par l'ouverture de la tente. Il lève son arme et retire la sécurité.

— Les détecteurs ont enregistré quelque chose, dit-il. Quelque chose qui se déplace juste derrière la dune.

La visière se tourne vers eux, renvoyant le reflet du groupe pâle et agglutiné autour du corps encore plus pâle de Lénar Hoyt.

— Je vais voir ce que c'est, ajoute-t-il. Attendez ici jusqu'à ce que le vaisseau arrive.

— N’y allez pas, l’enjoint Silenus. On dirait un de ces putains de vieux holos d’épouvante où tout le monde s’éloigne un par un pour... Hé !

Le poète se tait brusquement. L’entrée de la tente est un triangle de lumière et de bruit. Fedmahn Kassad a disparu.

La tente est en train de s’écrouler. Piquets et points d’ancrage cèdent sous l’action des sables en mouvement. Blottis l’un contre l’autre, hurlant pour se faire entendre par-dessus les hurlements du vent, le consul et Lamia enveloppent le corps de Hoyt dans sa cape. Les voyants rouges du médipac continuent de clignoter. Le sang a cessé de couler de la suture grossière en forme de mille-pattes.

Sol Weintraub installe son bébé de quatre jours dans le porte-bébé contre sa poitrine. Il l’abrite dans le creux de sa cape et s’accroupit dans l’entrée de la tente.

— Je ne vois pas le colonel ! s’écrie-t-il.

Sous ses yeux, un éclair frappe les ailes déployées du Sphinx. Brawne Lamia s’avance jusqu’à l’entrée et soulève le corps du prêtre. Elle est étonnée de sa légèreté.

— Portons-le jusqu’au vaisseau, dit-elle. Une partie d’entre nous reviendra chercher Kassad.

Le consul enfonce son tricorne et remonte son col.

— Le vaisseau dispose de radars et de détecteurs de mouvement, déclare-t-il. Il nous renseignera sur l’endroit où se trouve le colonel.

— Et le gritch, précise Silenus. N’oublions pas notre hôte.

— Allons-y, fait Lamia en se redressant.

Elle se penche en avant pour résister à la force du vent. Des pans de la cape de Hoyt battent contre elle et autour d’elle. Sa propre cape vole dans son sillage. À la lueur intermittente des éclairs, elle repère le sentier et prend la direction de l’entrée de la vallée, se retournant une seule fois pour voir si les autres suivent.

Martin Silenus sort à son tour de la tente. Il porte le cube de Möbius de Masteen, et son béret pourpre se gonfle avec le vent. Il lance une bordée de jurons, et referme vivement la bouche lorsque le sable s’y engouffre.

— Venez ! crie Weintraub, la main sur l'épaule du poète.

Sol sent le sable qui lui fouette le visage, s'incrystant dans sa courte barbe. Son autre main protège contre sa poitrine un bien infiniment précieux.

— Nous allons la perdre de vue si nous n'avancons pas plus vite !

Ils s'épaulent pour avancer contre le vent. Le manteau de fourrure de Silenus ondoie tandis qu'il se tourne pour ramasser son béret tombé à l'abri d'une dune.

Le consul sort le dernier. Il porte le paquetage de Kassad en plus du sien. Une minute après avoir quitté la tente, il voit les piquets s'arracher, la toile se déchirer puis le tout s'envoler dans la nuit au milieu d'un halo électrique. Il parcourt trois cents mètres en chancelant, apercevant de temps à autre, devant lui, l'ombre des deux autres, perdant fréquemment son chemin, obligé de marcher en cercles jusqu'à ce qu'il recoupe le sentier. Les Tombeaux du Temps sont visibles derrière lui lorsqu'il y a une légère accalmie et que les éclairs se succèdent rapidement. Il entrevoit également le Sphinx, qui brille toujours sous l'effet des chocs électriques répétés, et le Tombeau de Jade, derrière lui, avec ses parois luminescentes. Encore plus loin, l'Obélisque n'émet aucune lumière et se dresse comme une colonne de noir pur contre le mur de la falaise. Puis il y a le Monolithe de Cristal. Mais aucun signe, parmi tout cela, de Kassad, bien que les dunes mouvantes, le sable qui souffle et les éclairs soudains donnent l'impression que beaucoup de choses bougent.

Le consul lève les yeux et voit maintenant l'entrée de la vallée et les nuages bas qui défilent au-dessus. Il s'attend à voir, d'un moment à l'autre, la flamme de fusion bleue de son vaisseau descendre vers eux. La tempête fait rage, mais le vaisseau a connu pire. Le consul se demande s'il n'est pas déjà là, et si les autres ne l'attendent pas à sa base.

Lorsqu'il atteint le col, le vent redouble ses assauts. Il voit les quatre autres blottis les uns contre les autres à l'entrée de la plaine évasée, mais aucun vaisseau n'est en vue.

— Vous ne croyez pas qu'il devrait être là ? crie Lamia à son approche.

Il hoche la tête, et se penche pour sortir son persoc. Weintraub et Silenus, derrière lui, lui font un rempart de leurs corps contre le vent de sable. Le consul prend le persoc et regarde autour de lui en hésitant. La tempête lui donne l'impression de se trouver dans une vaste salle insensée, dont les parois et le plafond changent d'instant en instant, tantôt se resserrant sur eux, tantôt s'éloignant. Le plafond monte et s'élargit comme dans la scène du *Casse-Noisette* de Tchaïkovski où la salle et l'arbre de Noël grossissent sous les yeux de Clara.

Le consul pose la main sur le disque, se penche en avant et chuchote quelque chose dans la grille audio. L'antique instrument lui répond sur le même registre. Les mots sont à peine audibles dans la tempête. Le consul se redresse et se tourne vers les autres.

— Ils l'ont empêché de décoller.

Un murmure de protestation monte du groupe.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « empêché » ? demande Lamia quand elle voit que les autres se taisent.

Le consul hausse les épaules et regarde le ciel, comme s'il guettait encore une flamme bleue.

— Il n'a pas eu l'autorisation de décoller du port spatial de Keats.

— Est-ce que vous ne nous aviez pas dit qu'il avait une putain d'autorisation de la reine mère en personne, de Gladstone ? hurle Martin Silenus.

— Il a l'autorisation de Gladstone, confirme le consul. La Force et les autorités du port le savent très bien.

— Que s'est-il passé, alors ? demande Lamia en s'essuyant le visage où les larmes de tout à l'heure ont tracé des sillons jaunes dans la croûte de sable.

Le consul hausse les épaules.

— Gladstone a annulé son autorisation. Il y a un message d'elle. Vous désirez l'entendre ?

L'espace d'une minute, personne ne répond. Après une semaine de voyage, l'idée d'être de nouveau en contact avec une personne extérieure à leur groupe est si incongrue qu'elle les laisse presque insensibles. C'est comme si le monde extérieur

avait cessé d'exister à l'exception des explosions qui continuent de se succéder dans le ciel nocturne.

— Oui, déclare finalement Sol Weintraub. Nous voulons l'entendre.

Une soudaine accalmie dans la tempête a donné à ses paroles la force d'un coup de tonnerre. Ils se rassemblent autour du vieux persoc, déposant le père Hoyt au centre du cercle, et s'accroupissent. Une petite dune commence à se former autour du corps. Les voyants sont tous rouges, à l'exception des moniteurs de mesures extrêmes, qui sont encore ambrés. Lamia insère une nouvelle cartouche de plasma dans le médipac, et s'assure que le masque à osmose est bien fixé contre la bouche et le nez du père Hoyt pour empêcher le sable d'entrer et amener l'oxygène filtré.

— Allons-y, dit-elle.

Le consul fait tourner le disque.

Le message consiste en une salve mégatrans enregistrée dix minutes plus tôt par le vaisseau. L'air s'embrume des colonnes de données et du colloïde d'image sphérique qui caractérise les persocs datant de l'époque hégirienne. L'image de Gladstone est miroitante, son visage est bizarrement déformé, de manière presque comique, par les millions de grains de sable qui soufflent à travers la projection. Même amplifiée au maximum, sa voix est à moitié couverte par les bruits de la tempête.

— Je regrette, déclare l'image familière à tous, mais je ne puis, pour le moment, autoriser votre vaisseau à se poser près des tombeaux. La tentation de vous en aller serait trop grande, et l'accomplissement de votre mission doit l'emporter sur toutes les autres considérations. Comprenez bien que le sort de plusieurs mondes repose entre vos mains. Soyez assurés que tous mes espoirs et toutes mes prières vous accompagnent. Terminé.

L'image se replie sur elle-même, puis se dissout. Le consul, Weintraub et Lamia continuent de fixer en silence l'endroit où elle se trouvait. Martin Silenus se lève, lance une poignée de sable à l'endroit occupé quelques secondes plus tôt par le visage de la Présidente, et hurle :

— Bordel de merde d'enculée de politicienne paraplégique mentale de mes deux !

Il donne un coup de pied dans le sable. Tous les regards se sont tournés vers lui.

— J'espère que ça vous a fait du bien, lui dit Lamia.

Silenus agite les bras d'un air écoeuré et s'éloigne, donnant toujours des coups de pied dans les dunes.

— Il n'y a rien d'autre ? demande Weintraub au consul.

— Non.

Brawne Lamia croise les bras et regarde le persoc en fronçant les sourcils.

— Vous nous avez expliqué comment ça marche, mais j'ai oublié. Comment faites-vous pour passer au travers des interférences ?

— Faisceau étroit jusqu'à un satcom de poche que j'ai placé quand nous sommes descendus de l'*Yggdrasill*, explique le consul.

Lamia hoche la tête.

— Donc, lorsque vous faisiez vos rapports, vous avez juste envoyé de courts messages au vaisseau, qui les a relayés par salves mégatrans jusqu'à Gladstone... et vos correspondants extros.

— C'est cela.

— Le vaisseau ne peut pas décoller sans autorisation ? demande Weintraub.

Il est assis, les jambes droites, les mains nouées autour de ses genoux dans une posture classique d'épuisement total. Sa voix est d'une lassitude extrême.

— Non, répond le consul. Lorsque Gladstone a signifié son interdiction, la Force a installé un champ de confinement de classe 3 au-dessus de la fosse où nous avons garé le vaisseau.

— Contactez-la, demande Brawne Lamia. Expliquez-lui la situation.

— J'ai déjà essayé, fait le consul en reprenant le persoc pour le ranger dans le sac. Elle ne répond pas. J'avais déjà signalé, dans la première salve, que le père Hoyt était grièvement blessé, qu'il lui fallait de l'aide et que nous avions besoin de l'infirmerie de bord.

— Blessé ! répète Martin Silenus, qui revient prendre sa place dans le groupe. Mon cul ! Notre ami le *padre* est aussi raide mort que le chien de Glennon-Height.

Il agite le pouce en direction du corps enveloppé dans sa cape. Tous les voyants sont rouges. Brawne Lamia se penche pour toucher le front du prêtre. Il est froid. Le biomonitor de son persoc et le médipac lancent des messages aigus annonçant la mort cérébrale imminente. Le masque à osmose continue d'insuffler de l'oxygène pur dans ses poumons, les stimulateurs du médipac continuent d'exciter le cœur et les poumons, mais les impulsions aiguës se transforment bientôt en un signal plat continu et sinistre.

— Il a perdu trop de sang, déclare Sol Weintraub.

Les yeux fermés, le front baissé, il touche la tête du mort.

— Splendide ! s'écrie Silenus. Splendide ! D'après le putain de récit qu'il nous a fait lui-même, nous allons maintenant assister à sa décomposition, puis à sa recomposition par ce foutu machin en forme de crucifix. Et il en a même deux, mes amis ! L'assurance rêvée pour la résurrection, pour ceux qui sont assez riches pour se payer ça. Mais qu'est-ce que nous allons faire, tous, quand nous allons le voir se relever comme un putain de fantôme du papa d'Hamlet au cerveau à moitié pourri ?

— La ferme ! lui dit Brawne Lamia.

Elle est en train d'envelopper le corps de Hoyt dans un carré de toile imperméable qu'elle a apporté de la tente avec elle.

— Le ferme vous-même ! hurle Silenus. Il y a déjà un monstre qui rôde dans les parages. Le vieux Grendel est là, qui aiguise ses griffes pour son prochain repas. Vous voulez vraiment que le zombie de Hoyt se joigne à la fête ? Rappelez-vous comment il a décrit les Bikuras ! Pendant des siècles, leurs cruciformes ont assuré leur résurrection, et le résultat ressemblait à un tas de lichen ambulante. Vous tenez vraiment à avoir un truc comme ça pour compagnon de voyage ?

— Deux trucs comme ça, fait le consul.

— Hein ? demande Silenus en pivotant brusquement.

Il perd l'équilibre et se retrouve sur les genoux près du corps. Il se penche vers le vieil érudit.

— Qu'est-ce que je viens d'entendre ?

— Il y a deux cruciformes, rappelle le consul. Le sien et celui du père Paul Duré. Si ce qu'il nous a raconté à propos des Bikuras est exact, il y aura deux résurrections.

— Jésus à béquilles ! s'exclame Silenus en se laissant retomber dans le sable.

Brawne Lamia a fini d'envelopper le corps du prêtre. Elle le contemple un bon moment.

— Je me souviens de ce que disaient les notes du père Duré sur l'un des Bikuras, nommé Alpha, murmure-t-elle. Mais je n'ai jamais compris comment une telle chose était possible. La loi de la conservation de la masse doit bien jouer quelque part.

— Il y aura deux zombies de petite taille, lui dit Martin Silenus.

Il drape son manteau de fourrure plus serré autour de lui et donne un coup de poing dans le sable.

— Il y a tant de choses que nous aurions pu apprendre si le vaisseau était ici, déclare le consul. L'autodiagnostic nous aurait...

Il s'interrompt et fait un grand geste.

— Regardez... le vent de sable est moins fort. La tempête va peut-être...

Des éclairs illuminent le ciel, et la pluie se met à tomber. De grosses gouttes glacées leur fouettent le visage avec plus de force que le sable précédemment. Martin Silenus se met à rire.

— Dire que nous sommes dans un putain de désert ! hurle-t-il à la face du ciel. Nous finirons probablement tous noyés !

— Il ne faut pas rester ici, leur dit Sol Weintraub.

Le visage de son bébé est visible dans l'ouverture de sa cape. Rachel pleure. Sa tête est congestionnée. Elle a vraiment l'air d'un nouveau-né.

— La forteresse de Chronos ? suggère Lamia. Elle n'est qu'à deux heures...

— Trop loin, dit le consul. Nous bivouaquerons dans l'un des tombeaux.

Le rire de Silenus éclate de nouveau. Il récite :

*Quels sont ceux-ci qui viennent au sacrifice ?
À quel autel verdoyant, ô prêtre mystérieux,
Mènes-tu cette génisse qui mugit aux cieux,
Les flancs soyeux tout parés de guirlandes ?*

— Ça veut dire oui ? demande Lamia.

— Ça veut dire : « Pourquoi pas ? » rugit Silenus en riant. Pourquoi ne pas faciliter la tâche à notre muse, si elle nous cherche ? Nous pourrions toujours regarder notre compagnon se décomposer, pour passer le temps. Combien de jours fallait-il, d'après le récit de Duré, pour qu'un Bikura rejoigne le troupeau après avoir été interrompu par la mort dans sa rumination bovine ?

— Trois jours, répond le consul.

Martin Silenus se frappe le front du talon de la main.

— Bien sûr ! Que je suis bête ! Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Trois, ça colle parfaitement avec le Nouveau Testament ! En attendant, juste au cas où notre grand méchant gritcha voudrait prélever une partie du troupeau, vous croyez que ça dérangerait le *padre* si je lui empruntais l'un de ses cruciformes ? Il en a un de trop, vous comprenez...

— Allons-y, coupe le consul, la pluie coulant au bout de son tricorne en un filet continu. Nous nous abriterons dans le Sphinx jusqu'à demain matin. Je m'occupe de porter l'équipement de Kassad et le cube de Möbius. Brawne, vous prendrez les affaires de Hoyt et le paquetage de Sol. Tenez le bébé bien au chaud, Sol.

— Et le *padre* ? demande le poète.

— C'est vous qui vous en chargerez, murmure Lamia en se tournant vers lui.

Martin Silenus ouvre la bouche, voit le pistolet dans la main de Lamia, hausse les épaules et soulève le corps pour le mettre sur son épaule.

— Qui portera Kassad quand nous l'aurons trouvé ? demande-t-il. Naturellement, il y a des chances pour qu'il soit en plusieurs morceaux, ce qui devrait nous faciliter la...

— Taisez-vous, fait Lamia d'une voix très lasse. Si je suis obligée de vous tuer, cela nous fera encore un paquet de plus à porter. Avancez !

Le consul en tête, Weintraub derrière lui, Silenus se traînant quelques mètres plus loin, Brawne Lamia fermant la marche, le groupe descend une fois de plus le col qui conduit dans la vallée des tombeaux.

9.

Le programme de la Présidente Gladstone, ce matin-là, était particulièrement chargé. Tau Ceti Central a une journée de vingt-trois heures, ce qui permet au gouvernement de respecter l'heure standard de l'Hégémonie sans trop bouleverser les rythmes circadiens locaux. À 5 h 45, Gladstone tint conférence avec ses conseillers militaires. À 6 h 30, elle déjeuna en compagnie de deux douzaines de sénateurs, parmi les plus importants, et de quelques représentants de l'Assemblée de la Pangermie et du TechnoCentre. À 7 h 15, la Présidente se distra transporta sur le vecteur Renaissance, où la nuit était près de tomber, pour inaugurer officiellement le centre médical Hermès à Cadoue. À 7 h 40, elle retourna à la Maison du Gouvernement où elle avait une réunion avec ses collaborateurs immédiats, parmi lesquels Leigh Hunt, pour revoir le discours qu'elle devait prononcer au Sénat et à l'Assemblée de la Pangermie à 10 heures. À 8 h 30, elle eut un nouvel entretien avec le général Morpurgo et l'amiral Singh pour faire le point de la situation dans le système d'Hypérion. A 8 h 45, elle avait rendez-vous avec moi.

— Bonjour, H. Severn, me dit-elle.

Elle était à son bureau dans la salle où je l'avais déjà rencontrée trois jours plus tôt. Elle m'indiqua une longue table, contre le mur, où du café, du thé et du cafta fumaient dans de la vaisselle d'argent.

Je secouai négativement la tête et pris un siège. Trois des fenêtres holos étaient blanches, mais celle qui se trouvait sur ma gauche affichait la carte en 3D du système d'Hypérion que j'avais déjà essayé de décoder dans la salle du Conseil de Guerre. J'avais l'impression que le rouge extro se répandait comme de la teinture écarlate au milieu d'une solution bleue.

— Parlez-moi de vos rêves.

— Dites-moi d’abord pourquoi vous les avez abandonnés, murmurai-je d’un ton monocorde. Pourquoi avez-vous laissé mourir le père Hoyt ?

Elle ne devait pas avoir l’habitude qu’on lui parle sur ce ton. Pas après avoir siégé quarante-huit ans au Sénat et assuré la Présidence pendant quinze ans. Mais sa seule réaction fut de hausser un sourcil d’un millimètre en disant :

— Vous rêvez donc vraiment ce qui se passe.

— Vous en doutiez ?

Elle posa le bloc-notes qu’elle tenait à la main, l’éteignit et secoua la tête.

— Pas vraiment, mais cela fait un choc d’entendre quelqu’un parler d’une chose que personne d’autre, dans tout le Retz, n’est censé connaître.

— Pourquoi les avez-vous empêchés d’utiliser le vaisseau du consul ?

Elle fit pivoter son siège pour regarder la fenêtre où le panneau tactique était en train de changer. Le rouge s’étalait encore, le bleu diminuait, les planètes et les lunes étaient en mouvement. Mais si la situation militaire avait quelque chose à voir avec son explication, elle sembla abandonner cette approche lorsqu’elle se retourna subitement vers moi.

— Pourquoi devrais-je vous fournir des explications sur une décision gouvernementale, H. Severn ? Quelle est votre circonscription ? Quels citoyens représentez-vous ?

— Je représente cinq personnes adultes et un bébé que vous avez abandonnés à leur sort sur Hypérion. Hoyt aurait pu être sauvé.

Gladstone serra le poing et se tapota la lèvre inférieure de la phalange de son index replié.

— C’est possible, dit-elle. Mais il était peut-être déjà mort. De toute manière, là n’est pas la question, n’est-ce pas ?

Je me laissai aller en arrière dans mon fauteuil. Je n’avais pas pris la peine d’apporter de quoi dessiner, et mes doigts avaient envie de tenir quelque chose.

— Où est-elle, alors ? demandai-je.

— Vous vous souvenez du récit du père Hoyt ? Celui qu’il leur a fait durant le voyage aux tombeaux ?

— Oui.

— Chaque pèlerin a le droit de demander une faveur au gritch. D'après la tradition, cette créature n'accorde qu'un seul vœu pour tout le monde, et massacre ceux qui n'ont pas eu satisfaction. Vous rappelez-vous quel était le vœu de Hoyt ?

Je réfléchis quelques instants. Chercher un évènement dans le passé des pèlerins revenait à essayer de se souvenir d'un détail d'un rêve de la semaine passée.

— Il voulait qu'on lui enlève les cruciformes, répondis-je. Il voulait la liberté pour... l'âme... l'ADN... ou je ne sais quoi... du père Duré... et pour lui.

— Ce n'est pas tout à fait cela, fit Gladstone. Le père Hoyt ne voulait plus vivre.

Je me levai d'un bond, renversant presque mon fauteuil, et marchai jusqu'au panneau d'affichage.

— C'est de la foutaise ! m'écriai-je. Et même si c'était le cas, les autres avaient l'obligation morale de lui porter secours. Tout comme vous. Mais vous l'avez laissé mourir.

— Oui.

— Et les autres aussi, vous allez les laisser mourir ?

— Pas nécessairement. Cela dépend d'eux... et du gritch, si cette créature existe vraiment. Tout ce que je sais, pour le moment, c'est que leur pèlerinage est trop important pour les laisser... se dérober... à l'instant décisif.

— Pourquoi décisif ? En quoi la vie de cinq ou six personnes – dont un bébé – affecte-t-elle le sort de cent cinquante milliards d'individus ?

Je connaissais la réponse à cette question, naturellement.

L'Assemblée consultative des IA et les prévisionnistes moins parfaits de l'Hégémonie avaient choisi les pèlerins avec le plus grand soin. Mais dans quelle optique ? L'imprévisibilité. C'étaient des variables inconnues symbolisant toute l'énigme de l'équation d'Hypérion. Mais Gladstone savait-elle ces choses, ou ne connaissait-elle que ce que le conseiller Albedo et ses propres services de renseignement voulaient bien lui dire ?

Je poussai un soupir et retournai m'asseoir.

— Est-ce que votre rêve vous a renseigné sur le sort du colonel Kassad ? me demanda-t-elle.

— Non. Je me suis réveillé au moment où ils retournaient au Sphinx pour s'abriter contre la tempête.

Elle eut un sourire léger.

— Vous rendez-vous compte, H. Severn, que notre intérêt serait de vous mettre sous sédatifs et de vous injecter le même sérum de vérité que vos amis Philomel, avec un laryngophone qui nous tiendrait continuellement au courant des événements ?

Je lui rendis son sourire.

— C'est vrai, déclarai-je. Ce serait plus commode pour vous. Mais que diriez-vous si je vous abandonnais mon corps pour me réfugier dans le Centre par l'intermédiaire de l'infosphère ? J'ai l'impression que c'est exactement ce qui se passerait si j'étais de nouveau soumis à des moyens coercitifs.

— En effet, c'est exactement ce que je ferais à votre place, je suppose. Mais dites-moi, H. Severn, quelle impression cela fait-il de se trouver dans le Centre ? À quoi ressemble cet endroit lointain où réside véritablement votre conscience ?

— Cela grouille d'activité. Mais vous n'aviez pas autre chose à me demander ce matin ?

Elle sourit de nouveau, et je sentis que c'était un sourire sincère et non l'arme politicienne dont elle savait se servir si bien.

— Vous avez raison, me dit-elle. J'avais autre chose en tête. Que diriez-vous d'aller sur Hypérion ? Le vrai Hypérion ?

— Le *vrai* Hypérion ? répétai-je stupidement.

Je ressentis des fourmillements aux doigts et aux orteils tandis qu'une étrange excitation m'envahissait. Ma conscience résidait peut-être dans le TechnoCentre, mais mon cerveau et mon corps n'étaient que trop humains, sensibles à l'adrénaline et autres substances chimiques libérées en fonction des circonstances.

— Des millions de gens donneraient n'importe quoi pour s'y rendre, fit Gladstone en hochant la tête. Se distraire vers de nouveaux horizons. Voir la guerre de plus près. Les imbéciles ! ajouta-t-elle en soupirant et en déplaçant son bloc-notes. Mais j'aimerais tout de même envoyer quelqu'un là-bas pour me tenir personnellement au courant, ajouta-t-elle en me fixant de ses yeux bruns au regard soudain redevenu intense.

Leigh doit emprunter ce matin l'un des nouveaux terminaux militaires distrans, et j'ai pensé que vous pourriez l'accompagner. Vous n'aurez peut-être pas le droit de descendre sur la planète elle-même, mais vous seriez quand même aux premières loges.

Plusieurs questions me vinrent aussitôt à l'esprit, et je fus embarrassé d'entendre la première qui sortit de mes lèvres.

— Y aura-t-il du danger ?

Ni l'expression ni le ton de Gladstone ne changea.

— C'est possible. Mais vous serez largement en arrière des zones de combat, et Leigh a des instructions précises. En aucun cas il ne doit s'exposer – ou vous exposer – à un danger prévisible.

Un danger prévisible. Mais à combien de dangers non prévisibles s'exposait-on dans une zone de guerre, près d'un monde où se promenait en liberté une créature telle que le gritch ?

— C'est entendu, déclarai-je. J'irai avec lui. Mais il y a une chose qui me...

— Oui ?

— Il faut que je sache pourquoi vous voulez m'envoyer là-bas. Si ma principale utilité est de vous tenir au courant des activités des pèlerins, il me semble que vous courez un risque inutile en vous séparant de moi.

Elle hocha la tête.

— H. Severn, il est exact que votre lien – quoique relativement ténu – avec les pèlerins m'intéresse beaucoup. Mais je suis encore plus curieuse de connaître vos réactions *personnelles* et vos estimations devant la réalité.

— Vous ne savez pourtant rien de moi. Vous ignorez avec qui d'autre je pourrais être en rapport, délibérément ou non. Je suis tout de même une créature du TechnoCentre !

— C'est exact. Mais vous êtes peut-être aussi en ce moment la personne la moins engagée de Tau Ceti Central, ou même du Retz tout entier. Et votre point de vue est celui d'un poète aguerri, un homme dont je respecte le génie.

J'éclatai bruyamment de rire.

— Le génie, c'était lui ! Je ne suis qu'un simulacre, une extension, une caricature !

— En êtes-vous si sûr ? me demanda Meina Gladstone.
J'écartai les bras.

— Voilà dix mois que je me trouve avec toute ma conscience dans cette étrange après-vie qui est actuellement la mienne, et je n'ai pas encore écrit un seul vers. Je ne pense pas comme un poète. N'est-ce pas la preuve que le programme de récupération du TechnoCentre s'est soldé par un fiasco ? Même ma fausse identité est une insulte à la mémoire d'un homme qui a toujours eu infiniment plus de talent que je n'en aurai jamais. Joseph Severn était une ombre à côté du vrai Keats, mais je salis son nom en l'utilisant ainsi aujourd'hui.

— Vous avez peut-être raison. Je n'en suis pas certaine, cependant. Quoi qu'il en soit, je vous ai prié d'accompagner H. Hunt dans son bref voyage dans le système d'Hypérion. Vous n'êtes pas... contraint d'y aller. Je ne peux pas faire pression sur vous. Vous n'êtes même pas un ressortissant de l'Hégémonie. Mais cela me ferait plaisir.

— J'irai, répétais-je avec l'impression d'entendre la voix d'un autre.

— Parfait. Couvrez-vous bien. Ne mettez aucun vêtement qui risque de s'ouvrir ou de vous causer une gêne en impesanteur, bien qu'il y ait très peu de chances pour que vous vous trouviez dans un tel cas. Vous avez rendez-vous avec H. Hunt au noyau distrans principal de la Maison du Gouvernement dans... (elle consulta son persoc) douze minutes.

J'acquiesçai et me préparai à prendre congé.

— Autre chose, H. Severn, me dit-elle.

Je me retournai sur le seuil. La vieille dame paraissait soudain beaucoup plus menue et terriblement lasse.

— Tous mes remerciements, H. Severn, murmura-t-elle.

Il était exact que des millions de personnes cherchaient à se distransporter dans la zone de guerre. L'Assemblée de la Pangermie était assaillie de pétitions pour que l'interdiction faite aux civils de se rendre sur Hypérion soit levée, de demandes d'excursions limitées de la part des compagnies de

tourisme, de requêtes présentées par des politiciens planétaires ou des représentants de l'Hégémonie pour organiser des « missions d'information ». Toutes les demandes avaient été rejetées. Les citoyens du Retz, particulièrement ceux qui avaient de l'influence et une parcelle de pouvoir, n'avaient pas l'habitude qu'on leur refuse l'accès à de nouvelles expériences. Et pour l'Hégémonie, une guerre totale était l'une des rares expériences encore jamais essayées.

La Présidente et les autorités de la Force demeuraient cependant intraitables. Pas question de se distraire dans le système d'Hypérion sans une raison valable. Pas question d'autoriser les médiatiques à opérer sans aucune censure. À une époque où aucune information n'était inaccessible et où aucun déplacement n'était impossible, ces restrictions étaient à la fois exaspérantes et insupportables.

Je retrouvai Hunt au noyau distants des personnalités officielles après avoir montré mon code d'accès à une bonne douzaine de postes de sécurité. Il était vêtu de laine noire, sans insigne, mais dans le style des uniformes de la Force partout présents dans cette partie de la Maison du Gouvernement. Je n'avais pas eu, pour ma part, beaucoup de temps pour me changer. J'avais juste fait un saut dans mes appartements pour me munir d'une grosse veste avec de nombreuses poches où j'avais fourré du matériel pour dessiner ainsi qu'un imageur 35 mm.

— Prêt ? me demanda Hunt.

Il tenait à la main une mallette noire. À en juger d'après l'expression qui flottait sur son visage de basset, il n'était pas tellement content de me voir.

J'acquiesçai d'un mouvement de tête. Il fit un signe à un technicien du service des transports de la Force, et un portail monopasse se matérialisa devant nous. Je savais que l'engin était réglé sur nos signatures ADN individuelles et ne laisserait passer personne d'autre. Hunt prit une profonde inspiration et passa le premier. Je vis miroiter la surface de la porte comme un plan d'eau troublé par la brise. Puis je lui emboîtai le pas.

On disait que les premières portes distantes ne provoquaient aucune sensation chez leurs utilisateurs, et que les

IA et les humains qui les avaient conçues avaient ajouté plus tard ce vague fourmillement et cette odeur d'ozone qui donnaient l'impression de s'être déplacé. Quelle que soit la vérité, j'avais la chair de poule lorsque je fis un pas pour m'écarter de la porte et regarder autour de moi.

Chose étonnante mais exacte, les vaisseaux spatiaux de combat sont décrits dans la littérature, les films, les holos et les stimsims depuis plus de huit siècles. Avant même que l'humanité n'eût fait ses premières armes dans l'atmosphère de l'Ancienne Terre, ses films bidim montraient des combats spatiaux épiques, des bâtiments interstellaires énormes, avec un armement incroyable, fendant l'espace comme des cités au profil effilé. Même le déluge relativement récent des holos de guerre qui suivirent la bataille de Bressia montra des flottes imposantes qui s'affrontaient à des distances que même deux fantassins jugeraient claustrophobiques, avec des vaisseaux qui prenaient feu et qui s'éperonnaient comme des trirèmes grecques massées dans le détroit d'Artémision.

Rien de surprenant, dans ces conditions, si j'avais le cœur qui battait la chamade et les paumes des mains un peu moites lorsque je posai le pied à bord du vaisseau amiral de la flotte, en m'attendant à me retrouver sur le vaste pont d'un croiseur de guerre issu d'un holo, avec, partout, des écrans géants montrant les vaisseaux ennemis, des commandants au visage buriné penchés sur des panneaux tactiques, le tout ponctué de beuglements de klaxon et de mouvements de tangage, un coup à droite, un coup à gauche.

Nous nous trouvions, en fait, au milieu d'un étroit corridor qui aurait pu être celui d'une centrale électrique. Partout, des faisceaux de câbles et de conduits de différentes couleurs se croisaient. Il y avait, à intervalles réguliers, des poignées de soutien et des portes ovales étanches qui indiquaient que nous étions bien à bord d'un vaisseau spatial. Des panneaux interactifs et des disques issus des toutes dernières technologies donnaient à penser que ce corridor servait à autre chose qu'à livrer accès vers l'extérieur, mais l'impression globale demeurait celle d'un endroit claustrophobique, à la technologie primitive. Je m'attendais presque à voir des câbles sortir des boîtes de

dérivation des circuits. Un puits vertical faisait intersection avec notre corridor. D'autres passages étroits et encombrés étaient visibles à travers les portes ovales.

Hunt se tourna vers moi et haussa légèrement les épaules. Je commençais à me demander si une erreur était possible, et s'il se pouvait que nous ne soyons pas arrivés au bon endroit. Mais avant que l'un de nous ait eu le temps de dire quoi que ce soit, un jeune enseigne de la Force en uniforme noir apparut à la sortie de l'un des corridors latéraux et salua Hunt en disant :

— Bienvenue à bord du vaisseau *Hébrides*, messieurs. L'amiral Nashita vous fait ses compliments et vous prie de le rejoindre dans la salle de commandement des opérations. Si vous voulez bien me suivre, c'est par ici.

Faisant volte-face, le jeune enseigne saisit un barreau et s'éleva dans un puits étroit. Nous le suivîmes tant bien que mal. Hunt luttait pour ne pas laisser tomber sa mallette, et moi pour ne pas me faire écraser les doigts par ses talons. Ce n'est qu'après avoir parcouru quelques mètres que je me rendis compte que la gravité était largement inférieure à 1 g standard. Ce n'était pas, en fait, de la gravité, mais plutôt la sensation d'être poussé vers le « bas » par une multitude de petites mains tenaces. Je savais que les vaisseaux spatiaux utilisaient des champs de confinement de première catégorie pour simuler la pesanteur à bord, mais c'était la première fois que j'en faisais directement l'expérience. Ce n'était pas une sensation particulièrement agréable. La poussée continue évoquait un vent violent contre lequel il fallait rentrer les épaules. Cela s'ajoutait à l'impression de confinement produite par l'étroitesse des corridors et des portes ovales ainsi que par les parois et les plafonds encombrés de câbles et de canalisations.

Le vaisseau *Hébrides* appartenait à la catégorie C3, celle des vaisseaux de Communication, de Contrôle et de Commandement. La salle de commandement des opérations était son cœur et son cerveau, mais ce n'étaient pas un cœur et un cerveau bien impressionnants. Le jeune enseigne nous fit franchir trois portes étanches puis passer, dans un nouveau corridor, entre des *marines* en faction. Il nous laissa dans une salle qui devait faire vingt mètres carrés au plus, mais qui était

tellement bruyante et tellement pleine de monde et de matériel que l'instinct commandait la fuite afin de respirer un peu d'air.

Pas d'écrans géants dans cette salle, mais des douzaines de jeunes officiers de la Force penchés sur des diagrammes incompréhensibles, assis bardés de connexions stimsims ou bien debout devant des panneaux pulsants qui semblaient sortir des six faces de la salle. Tous, hommes et femmes, étaient sanglés dans leurs fauteuils et dans leurs berceaux sensoriels, à l'exception de quelques officiers qui ressemblaient plus à des bureaucrates accablés qu'à des guerriers burinés et qui se déplaçaient sans arrêt, donnant des tapes dans le dos de leurs subordonnés, aboyant des demandes d'informations, connectant leurs implants aux différents pupitres. L'un d'eux se dirigea vers nous en nous apercevant, nous dévisagea l'un après l'autre et me salua finalement en disant :

— H. Hunt ?

Je fis un signe de tête en direction de mon compagnon.

— H. Hunt, fit le jeune commandant bedonnant, l'amiral Nashita va vous recevoir immédiatement.

Le commandant en chef des forces de l'Hégémonie dans le système d'Hypérion était un petit homme aux cheveux blancs coupés court, à la peau beaucoup moins ridée que n'aurait pu le faire supposer son âge et à l'expression sévère qui semblait gravée une fois pour toutes sur son visage. Il portait un uniforme noir à col haut sans aucun signe de grade à l'exception d'une naine rouge sur le côté du col. Ses mains étaient courtes et d'aspect puissant, mais les ongles étaient soigneusement manucurés. Il trônait sur une petite estrade pleine de matériel et de panneaux d'affichage au repos. Une activité efficace et frénétique semblait jaillir de cet homme comme un torrent de chaque côté d'un roc inébranlable.

— Vous êtes l'envoyé de Gladstone, dit-il à Hunt. Qui est cette personne ?

— Mon collaborateur, déclara Leigh Hunt.

Je résistai à l'impulsion de hausser un sourcil.

— Que voulez-vous ? demanda Nashita. Comme vous le voyez, nous sommes très occupés.

Leigh Hunt hocha la tête et jeta un regard autour de lui.

— Je vous apporte quelques documents, amiral. Y a-t-il un endroit où nous pourrions avoir un entretien privé ?

L'amiral émit un grognement et passa la main sur un rhéosenseur. L'atmosphère autour de moi devint plus dense, formant une brume semi-solide tandis que le champ de confinement se matérialisait. Les bruits du centre de commandement disparurent. Nous nous retrouvâmes tous les trois dans un igloo de silence.

— Faites vite, demanda l'amiral Nashita.

Hunt ouvrit la mallette et en sortit une petite enveloppe portant au dos le sceau de la Maison du Gouvernement.

— Message personnel de la Présidente, déclara Hunt. Vous en prendrez connaissance quand vous voudrez, amiral.

Nashita mit l'enveloppe de côté avec un grognement. Hunt posa une deuxième enveloppe, plus grosse, sur le bureau.

— Voici un exemplaire de la motion votée par le Sénat concernant la poursuite de ces... euh... ces opérations militaires. Comme vous le savez, la volonté du Sénat est que vous procédiez à une rapide démonstration de force pour atteindre un objectif limité, avec aussi peu de pertes que possible en vies humaines, suivie de l'offre habituelle d'assistance et de protection à notre nouvelle... acquisition coloniale.

L'expression bourrue de Nashita fut troublée par un tressaillement rapide. Il ne fit aucun geste pour prendre ou lire le document exprimant la volonté du Sénat.

— C'est tout ? demanda-t-il.

Hunt prit son temps pour répondre.

— C'est tout, à moins que vous ne souhaitiez me faire transmettre un message personnel de votre part à la Présidente, amiral.

Le regard de Nashita était perdu dans le vague. Il n'y avait aucune hostilité active dans ses petits yeux noirs à part une impatience qui ne s'éteindrait, supposais-je, que le jour où la mort les éteindrait.

— J'ai déjà un accès privé à la Maison du Gouvernement par mégatrans, merci, fit l'amiral. Il n'y a pas de réponse pour le moment. Si vous voulez bien regagner le noyau distrans du vaisseau, je vais poursuivre les *opérations militaires*.

Le champ de confinement qui nous entourait s'affaissa, et le bruit revint comme l'eau par-dessus un barrage de glace en train de fondre.

— Autre chose, fit Hunt, dont la voix tranquille était presque noyée par le technobabillage du centre de commandement.

L'amiral Nashita fit pivoter son fauteuil et attendit.

— Nous voudrions descendre sur la planète. À la surface d'Hypérion.

L'expression de Nashita se renfroga de plus belle.

— Personne à la Maison du Gouvernement ne nous a demandé de préparer un vaisseau de descente.

— Le gouverneur général Lane a été prévenu de notre éventuelle visite, répliqua Hunt sans sourciller.

Nashita jeta un coup d'œil à ses écrans, fit claquer ses doigts et aboya un ordre à l'intention d'un *marine* qui accourut.

— Il faudra vous dépêcher, dit-il à Hunt. Nous avons un courrier sur le départ à la porte 20. Le major Inverness va vous montrer le chemin. Votre retour se fera à bord du portier principal. Notre vaisseau quitte ce secteur dans vingt-trois minutes.

Hunt acquiesça et suivit le major. Je leur emboîtai le pas. La voix de l'amiral nous arrêta.

— H. Hunt, vous voudrez bien dire de ma part à la Présidente que le vaisseau amiral sera désormais trop occupé pour recevoir à son bord des visites de politiciens.

L'amiral se tourna de nouveau vers ses écrans et vers une file de subordonnés qui attendaient. Je suivis Hunt et le major dans le dédale des corridors.

— Il devrait y avoir des hublots.

— Pardon ?

Mes pensées étaient ailleurs, et je n'avais pas entendu ce que me disait Hunt. Il tourna la tête pour répéter :

— Il devrait y avoir des hublots. C'est la première fois que je voyage à bord d'un vaisseau de descente sans hublots ni écrans d'observation. Vous ne trouvez pas ça drôle ?

Je hochai la tête et regardai autour de moi, comme si je le voyais pour la première fois, l'espace exigu de la cabine. C'était vrai, les parois n'avaient aucune ouverture. Le compartiment des passagers était encombré de matériel. Seul un jeune lieutenant voyageait avec nous. L'atmosphère était aussi claustrophobique que celle de la salle de commandement du vaisseau amiral.

Je détournai les yeux. Je ne cessais de revenir aux pensées qui me préoccupaient depuis que nous avions quitté Nashita. En suivant les deux autres jusqu'à la porte 20, j'avais soudain été frappé par l'idée que je n'étais pas aussi angoissé que je l'avais craint du fait de l'éloignement d'une certaine chose. Une grande partie de ma réticence à accomplir ce voyage venait de ma peur de quitter l'infosphère. J'étais comme un poisson qui envisage de sortir quelque temps de l'eau. Une fraction de ma *conscience* était toujours plongée quelque part au milieu de cette mer, cet océan de données et de communications entre le TechnoCentre et deux cents mondes reliés par ce médium invisible que l'on appelait autrefois l'infoplan et qui ne porte plus, aujourd'hui, que le seul nom de mégasphère.

Ce qui m'avait frappé le plus, en quittant Nashita, c'était que j'entendais toujours la pulsation régulière de cet océan d'un genre spécial. Une pulsation lointaine, mais constante, qui faisait penser au bruit des vagues à un kilomètre du rivage, et que j'avais fait des efforts pour comprendre durant notre course à travers les corridors pour arriver jusqu'au vaisseau de descente, et aussi lorsque nous avions bouclé nos harnais et que le petit vaisseau s'était séparé du gros pour sa descente cislunaire de dix minutes jusqu'aux premières franges de l'atmosphère d'Hypérion.

La Force se targuait d'utiliser ses propres intelligences artificielles, ses propres infosphères et ses propres sources informatiques. La raison officielle était la nécessité d'opérer dans les grands espaces interstellaires du Retz, noirs et déserts, et dans les secteurs situés en dehors de la mégasphère. Mais la vraie raison était principalement le désir forcené d'indépendance que la Force manifestait depuis des siècles à l'égard du TechnoCentre. Et cependant, à bord d'un vaisseau

amiral de la Force, au milieu d'une armada de la Flotte, dans un système qui ne faisait pas partie du Retz et qui n'était pas non plus un protectorat, j'étais resté en contact avec le même bruit de fond rassurant de données et d'énergie que dans n'importe quelle partie du Retz. Très intéressant, ça.

Je me mis à penser à toutes les connexions que le réseau distrans avait introduites dans le système d'Hypérion. Pas seulement le vaisseau portier ou la sphère de confinement qui flottait au point L3 d'Hypérion comme une lune flambant neuve, mais également les kilomètres de câbles gigacanaux en fibres optiques qui serpentaient à travers les portails distrans permanents du vaisseau portier, les répéteurs hyperfréquences qui relayaient automatiquement les messages en temps presque réel, sans oublier les IA apprivoisées du vaisseau amiral qui demandaient et recevaient de nouveaux canaux de liaison avec le Commandement Militaire d'Olympus sur Mars et ailleurs. D'une manière ou d'une autre, l'infosphère s'était introduite dans tout le réseau, peut-être à l'insu des machines de la Force et de leurs opérateurs ou alliés. Les IA du TechnoCentre étaient au courant de tout ce qui se passait ici, dans le système d'Hypérion. Si mon corps devait mourir à l'instant même, je disposerais, pour m'échapper, des mêmes chemins que d'habitude. Je pourrais battre en retraite le long des liaisons qui pulsent jusqu'au Retz comme des passages secrets, au-delà des vestiges de l'infoplan tel que l'humanité l'a connu, dans des galeries de communication qui plongent au cœur du TechnoCentre proprement dit. Pas vraiment jusqu'au cœur, me disais-je, car le TechnoCentre enveloppe et englobe le reste comme un océan contient des courants séparés, des Gulf Streams qui se prennent eux-mêmes pour des océans distincts.

— J'aurais quand même voulu qu'il y ait un hublot, murmura Leigh Hunt.

— Oui, répondis-je. Moi aussi.

Le vaisseau de descente se cabra et vibra lorsque nous pénétrâmes dans la haute atmosphère d'Hypérion. *Hypérion...* Le gritché... Ma chemise épaisse et ma veste étaient lourdes et collantes.

Un léger sifflement, à l'extérieur, nous apprenait que nous volions maintenant à travers le ciel lapis à plusieurs fois la vitesse du son. Le jeune lieutenant se pencha vers nous.

— C'est la première fois que vous descendez à la surface, messieurs ?

Hunt hocha affirmativement la tête.

Le lieutenant mâchonnait du chewing-gum, nous montrant à quel point il était décontracté.

— Vous êtes des techs civils de l'*Hébrides* ?

— C'est de là que nous venons, en effet, répondit Hunt.

— Je l'avais deviné, fit le lieutenant avec un sourire. Moi, je fais l'estafette pour la base des *marines* dans les environs de Keats. C'est mon cinquième voyage.

Un étrange frisson me parcourut à la mention du nom de la capitale d'Hypérion. Cette planète avait été repeuplée par le roi Billy le Triste et sa colonie de poètes, artistes et autres marginaux qui redoutaient l'invasion de leur monde par Horace Glennon-Height. Cette invasion, en fait, ne s'était jamais produite. Le poète Martin Silenus, qui faisait aujourd'hui partie du pèlerinage gritchtèque, avait conseillé au roi Billy, un peu moins de deux siècles plus tôt, de nommer sa capitale Keats. Les indigènes appelaient l'ancienne ville Jacktown.

— Vous allez trouver cet endroit incroyable, leur dit le lieutenant. C'est vraiment le bout du monde, l'anus de la création. Pas d'infosphère, pas de VEM, pas de distrans ni de bars simstim. Rien du tout. Pas étonnant qu'il y ait en ce moment des milliers de foutus indigènes qui campent autour du port spatial en essayant de faire tomber les grilles pour prendre le premier vaisseau en partance.

— Ils s'attaquent vraiment au port spatial ? demanda Hunt.

— Pas encore, répondit le lieutenant en faisant claquer son chewing-gum, mais ça ne va pas tarder, à mon avis. C'est pour cela que les *marines* ont délimité une zone interdite et protégé les accès à la ville. De plus, les bouseux du coin sont persuadés que nous allons installer des distrans d'un jour à l'autre et les laisser se sortir ainsi de la merde dans laquelle ils se sont fourrés eux-mêmes.

— Eux-mêmes ? demandai-je.

— Ils ont bien dû faire quelque chose pour se mettre les Extros à dos, n'est-ce pas ? fit le lieutenant avec un haussement d'épaules. Nous sommes juste ici pour leur tirer les lardons du feu.

— Les marrons, lui dit Leigh Hunt.

Le chewing-gum claqua.

— Ça ou n'importe quoi.

Le bruissement du vent devint un hurlement clairement audible à travers la coque. Le vaisseau de descente rebondit à deux reprises, puis entama une glissade assez inquiétante, comme s'il avait rencontré subitement un plan très incliné de glace lisse à quinze mille mètres de la surface.

— Dommage qu'il n'y ait pas de hublot, murmura Hunt.

L'air était chaud et moite à l'intérieur du vaisseau. Le rebond avait un effet étrangement apaisant, comme les mouvements d'un voilier sur une mer légèrement houleuse. Je gardai les yeux fermés durant quelques minutes.

10.

Sol, Brawne, Martin Silenus et le consul transportent leur équipement, le cube de Möbius et le corps de Lénar Hoyt jusqu'au long plan incliné qui conduit à l'entrée du Sphinx. Une fine neige tombe maintenant obliquement, tourbillonnant à la surface des dunes toujours changeante en une danse complexe de particules chassées par le vent. Malgré l'annonce de l'aube par les persocs, il n'y a pas la moindre lueur à l'est. Des appels répétés à la radio n'apportent aucune réponse de Kassad.

Sol Weintraub s'arrête devant l'entrée du Tombeau du Temps qu'on appelle le Sphinx. Il sent la chaleur de sa fille contre lui sous la cape, et la respiration régulière du bébé sur sa gorge. Il serre tendrement le petit paquet dans ses bras et s'efforce d'imaginer Rachel à vingt-six ans, avec son équipe de chercheurs, hésitant à l'entrée de ce même tombeau avant d'aller en explorer les mystères anentropiques. Il secoue la tête. Vingt-six longues années, toute une vie. Dans quatre jours, ce sera le jour de la naissance de Rachel. S'il ne fait rien, s'il ne trouve pas le gritch pour conclure un marché avec lui, Rachel mourra...

— Vous venez, Sol ? demande Brawne Lamia.

Les autres ont entassé leur matériel dans la première chambre, à cinq ou six mètres de l'étroit corridor de pierre.

— J'arrive ! leur crie-t-il.

Il pénètre dans le tombeau. La galerie est bordée de chaque côté de globes bioluminescents et d'ampoules électriques, mais ils sont poussiéreux et ne fonctionnent pas. Seules la torche de Sol et la lanterne de Kassad leur éclairent le passage.

La première chambre est de petite taille, pas plus de quatre mètres sur six. Les trois autres pèlerins ont posé leurs affaires contre le mur du fond et étalé des toiles et des couchages au centre du dallage glacé. Deux lanternes sifflent, jetant une lumière froide. Sol s'immobilise pour regarder autour de lui.

— Le corps du père Hoyt est dans la salle voisine, murmure Brawne Lamia en réponse à sa question muette. Elle est encore plus froide que celle-ci.

Sol prend place à côté des autres. Même à cette distance de l'entrée, il entend le crépitement du sable et de la neige contre la pierre.

— Le consul va faire tout à l'heure une nouvelle tentative pour contacter Gladstone, explique Brawne Lamia. Il faut la mettre au courant de la situation.

Martin Silenus se met à rire.

— C'est inutile. Ça ne servira foutrement à rien. Gladstone sait ce qu'elle fait. Elle ne nous laissera jamais sortir d'ici.

— J'essaierai après le coucher du soleil, dit le consul d'une voix qui semble épuisée.

— Je monterai la garde, propose Sol tandis que Rachel s'agite et pleure doucement. Il faut que je lui donne à manger, de toute manière.

Les autres semblent trop las pour répondre. Brawne s'adosse à un paquetage. Elle ferme les yeux. Quelques secondes plus tard, sa respiration devient lourde, et elle s'endort. Le consul abaisse son tricornes sur ses yeux. Martin Silenus croise les bras et regarde fixement l'entrée. Il attend.

Sol Weintraub sort un biberon automatique. Ses doigts gourds et arthritiques ont du mal à arracher la bande autochauffante. Il regarde à l'intérieur de son sac et s'aperçoit qu'il ne lui reste plus que dix biberons et une poignée de couches.

Le bébé tête. Sol dodeline de la tête, sur le point de s'endormir. Soudain, un bruit les réveille tous.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Brawne, qui cherche fébrilement l'automatique de son père.

— Chut ! intime le poète en avançant la main.

Le bruit se fait de nouveau entendre. Il vient de l'extérieur. C'est un son bref et définitif, qui couvre le bruit du vent et les crépitements du sable.

— C'est le fusil de Kassad, leur dit Brawne Lamia.

— Ou de quelqu'un d'autre, fait remarquer Silenus à voix basse.

Ils demeurent quelques instants silencieux, tendant l'oreille. Mais on n'entend plus rien pendant un bon moment. Puis, soudain, un vacarme infernal explose dans la nuit. Un bruit qui les fait se recroqueviller de terreur et se couvrir les yeux et les oreilles. Rachel hurle, terrorisée elle aussi, mais c'est à peine si l'on entend ses cris dans le déchaînement de fureur et d'explosions qui entoure le tombeau.

11.

Je me réveillai juste au moment où le vaisseau se posait. *Hypérion*, murmurai-je intérieurement, occupé à démêler mes pensées des lambeaux de rêve auxquels elles adhéraient encore.

Le jeune lieutenant nous souhaita bonne chance et descendit le premier lorsque le diaphragme de la porte s'ouvrit et qu'un air frais et léger remplaça la moiteur pressurisée de la cabine. Je suivis Hunt sur la rampe inclinée standard qui descendait sur le tarmac.

C'était la nuit. Je n'avais aucune idée de l'heure locale. J'ignorais si le terminateur de la planète venait de passer cette zone ou s'il était en train de s'en approcher, mais j'avais plutôt l'impression que c'était le soir. Il pleuvait doucement. C'était une bruine chargée de senteurs océaniques et de parfums végétaux. Des balises éclairaient les pistes, et une vingtaine de tours éclairées projetaient leurs halos sur la couche de nuages bas. Une demi-douzaine de *marines* en uniforme étaient déjà en train de décharger rapidement le vaisseau. Je vis notre jeune lieutenant en conversation avec un officier à une trentaine de mètres de nous sur la droite. Le petit port spatial semblait sortir tout droit d'un livre d'histoire. Il ressemblait à un port colonial des premiers temps de l'hégire. Des fosses de refroidissement primitives et des dalles de stationnement s'étalaient sur plus de deux kilomètres en direction de la masse noire des collines du nord. Des portiques et des tours de service assuraient la maintenance de dizaines de navettes militaires et de petits vaisseaux de guerre autour de nous. Les zones d'atterrissage étaient environnées de constructions militaires modulaires surmontées d'antennes en faisceaux et entourées de champs de confinement mauves et de toutes sortes de glisseurs et d'appareils aériens.

Suivant le regard de Hunt, je remarquai un glisseur en train de descendre vers nous. Le symbole géodésique bleu et or

de l'Hégémonie gravé sur un côté de sa jupe était illuminé par ses feux de route. La pluie ruisselait sur sa verrière avant et formait un violent rideau de bruine à l'approche des soufflantes. Le glisseur se posa, une verrière en perspex se souleva et un homme en sortit. Il vint aussitôt vers nous sur le tarmac à pas rapides.

— H. Hunt ? demanda-t-il en lui serrant la main. Je suis Théo Lane.

— Ravi de vous connaître, gouverneur, fit Hunt en me désignant d'un signe de tête. Je vous présente Joseph Severn.

Le gouverneur général me serra la main. J'avais l'impression de le connaître déjà à travers les souvenirs brumeux du consul, au temps où Lane était son adjoint. Ils s'étaient également revus, huit jours plus tôt, lorsqu'il était venu saluer les pèlerins en partance à bord de la barge de lévitation *Bénarès*. Il semblait plus vieux que l'image d'une semaine que j'avais de lui, mais la mèche de cheveux rebelle, sur son front, n'avait pas changé, non plus que les lunettes archaïques et la brève poignée de main.

— Je suis ravi que vous ayez trouvé le temps de descendre à la surface, dit-il à Hunt. J'ai plusieurs communications à faire à la Présidente.

— Nous sommes ici pour cela, répondit Hunt en jetant un regard oblique à la pluie. Nous disposons d'une heure environ. Y a-t-il un endroit où nous pourrions parler au sec ?

Le gouverneur général eut un sourire juvénile.

— Même à 5 heures et demie du matin, les installations du port sont un véritable asile de fous, et le consulat ne vaut guère mieux. Mais je connais un endroit tranquille, ajouta-t-il en désignant son glisseur.

Lorsque nous décollâmes, je remarquai que deux appareils nous escortaient discrètement. Mais j'étais tout de même surpris que le gouverneur général d'un protectorat pilote son propre glisseur et n'ait même pas un garde du corps dans la cabine. Puis je me souvins de ce que le consul avait souvent dit aux autres pèlerins sur l'efficacité et la discrétion de son ancien adjoint. Ce comportement était en accord avec le style habituel du diplomate.

Le soleil se leva au moment où nous prenions de l'altitude pour virer en direction de la ville. Des nuages bas brillaient comme s'ils étaient illuminés de l'intérieur. Les collines du nord étaient parées de paillettes vertes, mauves et mordorées, et la bande de ciel au-dessous des nuages, à l'est, avait cet extraordinaire vert lapis que j'avais déjà vu dans mes rêves. *Hypérion*... Ma gorge se serrait d'angoisse et d'excitation.

Je penchai la tête du côté de la verrière ruisselante de pluie et pris soudain conscience de ce que l'impression d'angoisse et de confusion que je ressentais depuis un moment venait en fait du contact beaucoup plus ténu que j'avais avec l'infosphère. Les connexions existaient toujours, principalement sur mégatrans et hyperfréquences, mais jamais je ne les avais senties aussi fragiles. Si l'infosphère avait été un océan dans lequel je nageais, on aurait pu dire que mon ventre commençait à racler le fond. En fait, j'étais dans une flaque d'eau, et le niveau baissait à mesure que nous nous éloignions du port spatial et de sa relative microsphère.

Je me forçai à prêter attention à la conversation entre Hunt et le gouverneur général.

— Regardez les bidonvilles, nous dit-il en inclinant l'appareil pour que nous ayons une meilleure vue des collines et des vallées qui séparaient le port spatial des faubourgs de la capitale.

Bidonvilles était un euphémisme pour décrire l'incroyable agglomération de taudis faits de panneaux de fibroplaste, de vieux cartons et de déchets de mousse lovée qui couvrait la presque totalité des collines et des ravins. Le paysage, sans doute autrefois apprécié des habitants de la ville qui parcouraient les dix ou douze kilomètres de route boisée pour se rendre à l'aéroport, avait été dépouillé de tout ce qui pouvait servir à allumer du feu ou à constituer un abri. Les champs piétinés par d'innombrables réfugiés étaient devenus de véritables plaines de boue. Sept ou huit cent mille sans-abri occupaient chaque centimètre carré de terrain plat disponible. La fumée de milliers de foyers improvisés montait vers nous. Il y avait du mouvement partout. Des enfants couraient pieds nus, des femmes allaient chercher de l'eau dans des cours d'eau qui

devaient être terriblement pollués, des hommes étaient accroupis dans les champs ou faisaient la queue devant des latrines improvisées. Je remarquai que des rangées de barbelés et des champs de confinement mauves avaient été placés de part et d'autre de la route, avec des postes de contrôle militaires à peu près tous les kilomètres. De longues files de blindés et de glisseurs militaires de la Force circulaient dans les deux sens sur la route et dans des couloirs à basse altitude.

— ... que la plupart des réfugiés sont des indigènes, était en train de dire le gouverneur général. Mais il y a aussi plusieurs milliers de personnes déplacées parmi les propriétaires terriens des villes du Sud et des grandes plantations de fibroplastes d'Aquila.

— Ce sont les risques d'invasion extro qui les ont fait fuir ? demanda Hunt.

Théo Lane se tourna vers le collaborateur de Gladstone pour le regarder d'un drôle d'air.

— À l'origine, ils étaient paniqués à l'idée que les Tombeaux du Temps allaient bientôt s'ouvrir. Ils étaient sûrs que le gritche allait venir les prendre.

— Et leurs craintes étaient fondées ? demandai-je.

Il changea de position dans son fauteuil de pilotage pour se tourner vers moi.

— La Troisième Légion des Forces Territoriales a fait route vers le nord il y a quelques mois de cela, me dit-il. Elle n'est jamais revenue.

— Vous dites que les réfugiés fuyaient le gritche à l'origine, fit Hunt. Quelle autre raison avaient-ils ensuite ?

— Ils attendaient l'annonce de l'évacuation générale. Tout le monde ici est au courant de ce que les Extros – et les troupes de l'Hégémonie – ont fait à Bressia. Personne ne souhaite se trouver sur cette planète quand les mêmes événements se produiront.

— Vous savez que la Force considère l'évacuation comme un tout dernier recours ?

— Oui. Mais nous ne voulons pas annoncer cela aux réfugiés. Il y a déjà eu des émeutes sanglantes. Le Temple gritchtèque a été détruit. La foule l'a assiégé, et quelqu'un s'est

servi de charges au plasma volées dans les mines d'Ursus. La semaine dernière, il y a eu des attaques contre le consulat et le port spatial. Des magasins ont été pillés dans la vieille ville de Jacktown.

Hunt hocha lentement la tête tandis que le glisseur approchait de la cité. Les bâtiments étaient bas. Peu de constructions avaient plus de cinq étages. Les murs pastel ou blancs luisaient sous les rayons obliques du soleil levant. Je regardai, par-dessus les épaules de Hunt, la montagne basse où était sculpté le visage morose de Billy le Triste qui dominait la vallée. Le fleuve Hoolie faisait des méandres au centre de la vieille ville et redressait son cours avant de continuer vers le nord en direction de la Chaîne Bridée invisible. Il se perdait quelque part dans les marais de vort au sud-est, où je savais qu'il formait un delta occupant une partie de la Crinière. La cité avait l'air particulièrement déserte et paisible après le triste chaos des baraques de réfugiés. Mais lorsque nous commençâmes à descendre vers le fleuve, je remarquai l'ampleur de la circulation militaire et le nombre de blindés, de véhicules à chenilles et autres engins militaires aux carrefours et dans les jardins publics, leurs polymères de camouflage délibérément désactivés pour les rendre plus menaçants. J'aperçus aussi les tentes de fortune des réfugiés installées dans les parcs et les terrains vagues. Des milliers de personnes semblaient dormir sur les trottoirs, le long des caniveaux, comme des paquets de linge sale attendant qu'on vienne les ramasser.

Keats avait une population de deux cent mille âmes il y a deux ans, nous expliqua le gouverneur général. Aujourd'hui, si l'on compte les bidonvilles, elle atteint aisément les trois millions et demi.

— Je croyais que la population totale de la planète, indigènes y compris, ne dépassait pas cinq millions, s'étonna Hunt.

— C'est exact. Vous comprenez, maintenant, pourquoi nous disons que tout est en train de s'écrouler. Les deux autres grandes villes de la planète, Port-Romance et Endymion, ont accueilli presque tout le reste des réfugiés. Les plantations de

fibroplastes d'Aquila ont été désertées. La jungle et les forêts des flammes les envahissent. Les exploitations agricoles de la Crinière et des Neuf Queues ne produisent plus rien ou sont incapables de faire parvenir leur production sur le marché en raison de l'effondrement du système de transport civil.

Hunt gardait les yeux fixés sur le fleuve qui montait rapidement vers nous.

— Que fait le gouvernement ? demanda-t-il.

Théo Lane eut un sourire.

— Vous voulez savoir ce que je fais ? Il y a près de trois ans que dure cette crise. La première mesure a été de dissoudre le Conseil intérieur et de revendiquer officiellement le statut de protectorat pour Hypérion. Armé des pleins pouvoirs, j'ai procédé à la nationalisation des compagnies de transport et des lignes de dirigeables encore en exercice. Seuls les militaires continuent de se déplacer par glisseur dans l'atmosphère d'Hypérion. Enfin, j'ai dissous les Forces Territoriales.

— Pourquoi cela ? demanda Hunt. Elles auraient pu vous servir.

Lane secoua la tête. Il inclina d'un geste sûr la colonne de pilotage, et le glisseur descendit en spirale vers le centre de la vieille ville.

— Ils étaient plus dangereux qu'utiles, déclara-t-il. La perte de la « Troisième Légion d'élite » des Forces Territoriales ne m'a pas perturbé outre mesure. Dès que l'infanterie de la Force et les *marines* sont arrivés sur la planète, j'ai désarmé les bandes de FT qui étaient à l'origine de la plus grande partie des pillages. Voici l'endroit tranquille où nous pourrions continuer de bavarder en prenant le petit déjeuner.

Le glisseur rase la surface du fleuve, fit un dernier cercle et se posa doucement dans la cour d'un bâtiment ancien en bois et en pierre, aux fenêtres ouvragées avec art. *Chez Cicéron*. Avant même que Lane n'eût prononcé ce nom à l'intention de Hunt, j'avais reconnu l'endroit où les pèlerins s'étaient arrêtés. La vieille taverne-auberge-restaurant occupait, au cœur de Jacktown, un pâté de quatre immeubles sur neuf niveaux. Ses balcons, ses quais et ses galeries de bois de vort donnaient sur le fleuve Hoolie d'un côté, et sur les étroites ruelles de Jacktown

de l'autre. L'endroit était plus ancien que le visage de pierre de Billy le Triste sculpté sur la colline, et ses salons tamisés et ses caves à vin avaient servi de domicile au consul durant ses années d'exil sur cette planète.

Stan Leweski nous accueillit sur le seuil. C'était un géant à la carrure massive et au visage d'aspect aussi ancien et tavelé que les vieux murs de pierre de sa taverne. Cicéron c'était lui, de même que cela avait été son père, son grand-père et son arrière-grand-père avant lui.

— Nom de Dieu ! tonna le géant en donnant une grande claque sur l'épaule du gouverneur général et dictateur de la planète. Tu es bien matinal, aujourd'hui, hein ? Tu m'amènes tes amis pour déjeuner ? Bienvenue à tous Chez Cicéron !

Son énorme poigne engloutit la main de Hunt, puis la mienne, dans une vigoureuse secousse qui me donna envie de vérifier si mes articulations étaient encore en état de fonctionner.

— Mais c'est peut-être encore la nuit pour vous, en temps du Retz ! reprit la voix beuglante du tavernier. Vous voulez dîner ? Ou bien prendre un verre ?

Leigh Hunt lui lança un regard oblique.

— Comment savez-vous que nous sommes du Retz ? demanda-t-il.

Leweski éclata d'un rire sonore qui dut faire tourner toutes les girouettes sur le toit.

— Perspicace, hein ? Vous arrivez ici avec Théo à l'aube. Vous croyez qu'il a l'habitude de promener les gens à cette heure ? Vous portez des vêtements de laine, alors que nous n'avons pas de moutons ici. Vous n'êtes pas des militaires de la Force, ni des gros planteurs de fibroplastes... Je les connais tous ! Vous vous êtes donc distra transportés sur un vaisseau du Retz, et vous êtes descendus ici pour ripailler. CQFD, Amédée. Alors, vous voulez de quoi vous rincer la dalle, ou déjeuner ?

Théo Lane soupira.

— Trouve-nous un coin tranquille, Stan. Pour moi, ce sera des œufs au bacon avec des kippers. Messieurs ?

— Juste un café, dit Hunt.

— Moi aussi, déclarai-je.

Nous suivions maintenant le patron dans un corridor au bout duquel un escalier à la rampe en fer forgé nous fit grimper dans une salle encore plus sombre, au plafond plus bas et à l'atmosphère plus enfumée que dans mon rêve. Quelques clients levèrent la tête sur notre passage, mais il y avait beaucoup moins de monde que le jour où les pèlerins étaient venus ici. Visiblement, Lane s'était occupé de faire décamper les hordes de barbares des FT qui occupaient alors les lieux. Nous passâmes devant une haute fenêtre, et je pus vérifier aussitôt ma déduction lorsque j'aperçus un blindé de la Force stationné dans la cour intérieure et entouré de militaires décontractés, aux armes bien en évidence, et chargées.

— Là, nous dit Leweski en nous faisant entrer dans une petite véranda qui surplombait le fleuve et donnait vue sur les toitures à pignons et les tours de pierre de Jacktown. Dommy va vous apporter votre commande dans un instant.

Il s'éclipsa avec une vivacité surprenante... pour un géant.

— Il nous reste environ quarante-cinq minutes avant le retour du vaisseau de descente, déclara Hunt après avoir consulté son persoc. Profitons-en pour discuter un peu.

Lane hocha la tête. Il retira ses lunettes et se frotta les yeux. Je me rendis compte qu'il ne s'était pas couché cette nuit. Peut-être ne dormait-il pas depuis plusieurs jours.

— Très bien, dit-il en remettant ses verres en place. Que veut savoir la Présidente ?

Hunt marqua un instant de pause tandis qu'un petit homme à la peau blanche et parcheminée et aux yeux jaunes nous apportait du café dans des tasses épaisses et posait un plateau chargé devant Lane.

— Gladstone veut savoir quelles sont vos priorités. Elle voudrait également que vous lui disiez si vous pensez pouvoir tenir le coup ici en cas de conflit prolongé.

Lane mangea quelques instants avant de répondre. Il but une longue gorgée de café, puis fixa son regard sur Hunt. C'était du vrai café, à en juger par le goût, meilleur que celui que l'on produisait dans le Retz.

— Prenons votre dernière question d'abord, fit Lane. Qu'entendez-vous par prolongé ?

— Quelques semaines.

— Quelques semaines, peut-être. Certainement pas des mois. Vous constatez l'état de notre économie, poursuit le gouverneur général en goûtant à un kipper. Sans l'assistance alimentaire de la Force, nous aurions des émeutes chaque jour au lieu d'une fois par semaine. La quarantaine nous empêche d'exporter. La moitié des réfugiés veulent tuer les prêtres du Temple, et les autres veulent se convertir avant l'arrivée du gritch.

— Vous savez où se cachent les prêtres ? demanda Hunt.

— Non. Nous sommes certains qu'ils ont échappé aux bombes, mais les autorités n'ont pas pu retrouver leurs traces. Le bruit court qu'ils sont montés vers le nord pour se réfugier dans la forteresse de Chronos, qui domine les hauts plateaux où se trouvent les Tombeaux du Temps.

Je savais que cette rumeur n'était pas fondée. Les pèlerins, en tout cas, n'avaient vu aucun prêtre gritchtèque pendant leur bref séjour à Chronos. Mais il y avait partout des signes de massacre.

— Quant aux priorités, déclara Théo Lane, la première est l'évacuation, la deuxième l'élimination de la menace extro, et la troisième la réduction de la panique liée au gritch.

Leigh Hunt s'adossa aux lambris vernissés, sa lourde tasse de café fumant dans les mains.

— L'évacuation n'est pas envisageable pour le moment, dit-il.

— Pourquoi ? riposta aussitôt Lane.

— La Présidente n'a pas... à ce stade... le pouvoir politique suffisant pour convaincre le Sénat et l'Assemblée de la Pangermie d'accepter cinq millions de réfugiés en son...

— Foutaise ! tonna le gouverneur général. Il y a eu un afflux de touristes deux fois plus important sur Alliance-Maui la première année du protectorat. Et cela a détruit une écologie planétaire unique. Mettez-nous sur Armaghast ou sur n'importe quel monde désertique jusqu'à la fin de la guerre.

Hunt secoua la tête. Ses yeux de basset paraissaient encore plus tristes que d'habitude.

— Il n'y a pas que l'aspect logistique ou politique, dit-il. C'est...

— Le gritché, fit Lane en coupant son bacon. C'est le gritché qui est la vraie raison.

— Oui. De même que la peur d'une infiltration extro dans le Retz.

Le gouverneur général éclata de rire.

— Vous craignez, si vous installez des portes distrans sur Hypérion pour nous évacuer, que des extros de trois mètres de haut se glissent inaperçus parmi nous ?

— Ce n'est pas cela, rétorqua Hunt après avoir bu une gorgée de café. Nous redoutons une invasion. Une porte distrans est une ouverture sur le Retz. L'Assemblée consultative nous déconseille d'en installer une.

— D'accord. Évacuez-nous par l'espace, dans ce cas. N'était-ce pas la raison de la venue de vos unités opérationnelles ?

— La raison officielle, oui. Mais notre véritable objectif est de battre les Extros et d'intégrer Hypérion au Retz.

— Et la menace grichtèque ?

— Elle sera... éliminée, fit Hunt.

Il s'interrompit tandis qu'un petit groupe d'hommes et de femmes passait devant notre terrasse. Je les regardai distraitemment, m'apprêtais à reporter mon attention sur notre table, puis tournai de nouveau vivement la tête vers le couloir où le groupe était déjà hors de vue.

— N'est-ce pas Melio Arundez qui vient de passer ? demandai-je, interrompant le gouverneur général au milieu d'une phrase.

— Pardon ? Le docteur Arundez ? Oui. Vous le connaissez, H. Severn ?

Leigh Hunt me regardait avec des yeux furibonds, mais je l'ignorai.

— Oui, répondis-je à Lane, bien que ce fût faux. Que fait-il donc sur Hypérion ?

— Il est arrivé avec son équipe il y a six mois en temps local. Il travaille sur un projet de l'université de Reichs de Freeholm. Ses recherches concernent les Tombeaux du Temps.

— Je croyais qu'ils étaient interdits aux touristes et aux chercheurs.

— C'est exact, mais leurs appareils – dont les données étaient relayées une fois par semaine par le mégatrans du consulat – avaient déjà détecté les modifications des champs anentropiques entourant les tombeaux. Reichs savait qu'ils étaient en train de s'ouvrir, si toutefois c'est bien là ce que signifient les modifications en question, et ils ont envoyé les meilleurs chercheurs du Retz pour étudier le phénomène.

— Mais vous ne leur avez donné aucune autorisation ?

Théo Lane eut un sourire sans chaleur.

— La Présidente ne leur a donné aucune autorisation. La fermeture des Tombeaux du Temps résulte d'un ordre direct de TC². Si cela ne tenait qu'à moi, j'aurais interdit le passage des pèlerins et donné la priorité aux recherches d'Arundez et de son équipe.

Il se tourna de nouveau vers Hunt.

— Veuillez m'excuser, leur dis-je en me levant pour sortir dans le couloir.

Je trouvais Arundez et son groupe – trois hommes et deux femmes dont les vêtements et les styles suggéraient différents mondes du Retz – dans une petite salle située deux terrasses plus loin. Ils étaient penchés sur des plateaux de petit déjeuner et sur des persocs scientifiques. Leur conversation se faisait en termes assez abstrus pour rendre jaloux un talmudiste.

— Docteur Arundez ?

— Oui ? fit-il en relevant la tête.

Il avait vingt ans de plus que dans mon souvenir. Il ne devait pas être loin de la soixantaine, mais son profil sympathique n'avait pas changé. Il avait le même teint bronzé, les mêmes mâchoires résolues, les mêmes cheveux noirs ondulés à peine grisonnants aux tempes. Ses yeux noisette étaient aussi perçants. Je comprenais qu'une jeune étudiante comme Rachel ait pu tomber rapidement amoureuse de lui.

— Je m'appelle Joseph Severn, lui dis-je. Nous ne nous sommes jamais rencontrés, mais j'ai bien connu l'une de vos anciennes amies... Rachel Weintraub.

Il fut debout en une fraction de seconde. S'excusant auprès des autres, il m'entraîna dans le couloir, puis dans une salle où nous trouvâmes un compartiment inoccupé près d'une fenêtre ronde qui donnait sur des toitures rouges. Il me lâcha alors le bras et me dévisagea soigneusement, s'attardant sur mes vêtements retziens. Il me prit les poignets pour les retourner afin de voir si j'avais subi un traitement Poulsen.

— Vous êtes trop jeune, me dit-il. À moins que vous ne l'ayez connue enfant.

— C'est surtout son père que je connais bien, lui dis-je.

Il se détendit un peu, et hocha plusieurs fois la tête.

— Je comprends, dit-il. Où est Sol ? J'ai essayé de retrouver sa trace par l'intermédiaire du consulat, mais les autorités d'Hébron se contentent de dire qu'il a déménagé. Vous êtes au courant de la... maladie de Rachel ? me demanda-t-il en me dévisageant de nouveau.

— Oui, répondis-je.

La maladie de Merlin avait fait régresser Rachel dans le temps. Chaque jour, elle avait perdu une partie de ses souvenirs, dont Melio Arundez faisait partie.

— Je sais que vous lui avez rendu visite il y a une quinzaine d'années sur le monde de Barnard, ajoutai-je.

— Ce fut une erreur de ma part, répondit-il en faisant la grimace. Je voulais parler à Sol et à Saraï. Quand je l'ai vue...

Il secoua la tête.

— Qui êtes-vous ? me demanda-t-il Savez-vous où se trouvent Sol et Rachel en ce moment ? Sa naissance n'est que dans *trois jours* !

— Je sais, répondis-je en hochant la tête.

Je regardai autour de moi. Il n'y avait personne autour de notre table. Les seuls bruits que l'on entendait venaient d'une autre salle.

— Je suis ici en mission d'information pour le compte de la Présidente, lui dis-je. Sol Weintraub et sa fille sont en ce moment dans la zone des Tombeaux du Temps.

Arundez fit la même tête que si j'avais lancé mon poing dans son plexus solaire.

— Ici ? Sur Hypérion ? J'aurais dû m'en douter, ajouta-t-il après avoir contemplé les toits rouges pendant quelques instants. Sol avait toujours refusé de revenir ici, mais maintenant que Saraï n'est plus là... Êtes-vous en contact avec lui ? Est-ce qu'elle... Est-ce qu'ils vont bien ?

Je secouai la tête.

— Nous ne sommes en contact ni par radio ni par l'infosphère pour le moment. Mais je sais qu'ils sont bien arrivés. Ce qui compte le plus, ce sont les informations scientifiques dont vous disposez sur ce qui est en train de se passer là-bas. Tout renseignement peut être vital pour leur survie.

Melio Arundez se passa la main dans les cheveux.

— Si seulement ils nous laissaient nous rendre sur place ! Ces maudits bureaucrates aux courtes vues ! Vous dites que c'est Gladstone qui vous envoie. Ne pourriez-vous pas leur expliquer l'importance de notre présence là-bas ?

— Je ne suis qu'un messenger. Mais exposez-moi vos raisons, et je tâcherai de transmettre les informations à quelqu'un.

Les larges mains d'Arundez épousèrent dans l'air la forme d'un objet invisible. La rage et la tension étaient presque palpables chez lui.

— Durant trois ans, les données nous sont parvenues par télémesure avec les salves autorisées par le consulat une fois par semaine sur leur précieux mégatrans. Elles indiquaient une lente mais implacable dégradation de l'enveloppe anentropique – les marées du temps – aux environs et à l'intérieur des tombeaux. C'était un processus erratique, illogique, mais soutenu. Notre équipe a été autorisée à venir sur Hypérion peu après le début du phénomène. Il y a six mois que nous sommes ici. L'ouverture des Tombeaux du Temps s'est confirmée. Ils sont en train d'entrer en phase avec le... présent. Mais à peine quatre jours après notre arrivée, les instruments ont cessé d'émettre. Tous en même temps. Nous avons supplié ce salaud de Lane de nous laisser aller sur place pour les recalibrer, ou d'installer lui-même de nouveaux détecteurs, s'il ne voulait pas nous laisser y aller en personne. Mais il n'y a rien

eu à faire. Plus d'autorisations. Plus de contacts avec notre université... alors même que l'arrivée des vaisseaux de la Force aurait pu nous faciliter les choses. Nous avons essayé de remonter le fleuve sans permission, mais les *marines* nous ont interceptés aux écluses de Karla et nous ont ramenés ici avec des menottes aux poignets. J'ai passé quatre semaines en prison. Aujourd'hui, nous avons le droit de nous déplacer dans les limites de Keats, mais ils menacent de nous enfermer définitivement si nous quittons la ville. Pouvez-vous vraiment faire quelque chose pour nous ?

Il se pencha en avant, en me regardant d'un air suppliant.

— Je ne sais pas, dis-je. Je voudrais aider les Weintraub. Je pense que vous pourriez faire quelque chose si vous vous rendiez sur les lieux avec votre équipe. Savez-vous à quel moment les tombeaux vont s'ouvrir ?

Le physicien spécialiste du temps fit un geste de frustration.

— Si seulement nous avions des informations récentes ! Soupira-t-il. Non, je ne peux pas vous répondre. Ils sont peut-être déjà ouverts, ou bien ils s'ouvriront dans six mois.

— Quand vous dites « ouverts », vous ne voulez pas dire physiquement ?

— Bien sûr que non. Les Tombeaux du Temps sont physiquement accessibles depuis quatre siècles, et ils ont été inspectés de fond en comble. Quand ils s'ouvriront, ce sera comme si on écartait une tenture temporelle qui en dissimule certains aspects. Le complexe tout entier entrera en phase avec le flot du temps local.

— Et par « local », vous entendez... ?

— Je veux parler de l'univers où nous sommes, naturellement.

— Vous êtes certain que les Tombeaux du Temps se déplacent à reculons dans le temps, et qu'ils viennent de notre propre avenir ?

— Qu'ils se déplacent à reculons dans le temps, oui. Qu'ils viennent de notre avenir, nous n'en sommes pas certains. Nous ne savons même pas ce que signifie « avenir » en termes physico-temporels. Ce pourrait être une série de probabilités en

ondes sinusoïdales, ou une branche de décision mégaverse, ou encore...

— De toute manière, les Tombeaux du Temps et le gritché en viennent ?

— Les Tombeaux du Temps, j'en suis sûr. Mais je ne suis absolument pas compétent pour vous parler du gritché. Si vous voulez mon opinion, il s'agit d'un mythe nourri des mêmes superstitions que les vérités absolues formant la base des religions habituelles.

— Même après ce qui est arrivé à Rachel, vous ne croyez pas au gritché ?

Il me jeta un regard noir.

— Rachel a attrapé la maladie de Merlin. Il s'agit d'un trouble anentropique du vieillissement, et non de la morsure d'un monstre mythique.

— La morsure du temps n'a rien de mythique, répliquai-je, moi-même surpris de lui sortir cette vérité philosophique à bon marché. La question est de savoir si le gritché ou je ne sais quelle autre puissance habitant les Tombeaux du Temps acceptera de réintégrer Rachel dans le flot « local » du temps.

Arundez hocha la tête et se tourna de nouveau vers les toits. Le soleil était maintenant caché par les nuages, et la matinée était grise. Les tuiles rouges avaient moins d'éclat. La pluie se mit à tomber.

— Le problème est aussi de savoir, repris-je en me surprenant une seconde fois, si vous êtes toujours amoureux d'elle.

Il tourna lentement la tête pour me fixer d'un regard furieux. Je sentis la réplique – peut-être physique – monter en lui, atteindre un sommet, puis redescendre. Il plongea la main dans une poche de sa veste et la ressortit avec un holo d'une femme souriante, aux cheveux grisonnants, et de deux enfants d'un peu moins de vingt ans.

— Ma famille, me dit-il. Ils m'attendent sur le vecteur Renaissance. Si Rachel devait... devait guérir aujourd'hui, ajouta-t-il en pointant un doigt épais sur moi, j'aurais quatre-vingt-deux ans standard avant qu'elle n'atteigne l'âge auquel je l'ai rencontrée pour la première fois. Mais vous avez raison,

ajouta-t-il en abaissant son doigt pour remettre l'instantané holo dans sa poche. Je suis toujours amoureux d'elle.

— Vous êtes prêt ? demanda quelques instants plus tard la voix de Hunt, sur le seuil, rompant le silence qui s'était établi durant quelques instants. Notre vaisseau repart dans dix minutes.

Je me levai et serrai la main d'Arundez.

— Je ferai mon possible, murmurai-je.

Le gouverneur général nous fit raccompagner au port spatial par l'un des deux glisseurs de son escorte tandis qu'il regagnait son consulat. L'engin militaire n'était pas plus confortable que le sien, mais il était plus rapide. Une fois notre harnais en place, Hunt me demanda :

— Qu'est-ce que vous êtes allé faire avec ce physicien ?

— C'est juste un vieil ami que je n'avais pas revu depuis longtemps, lui dis-je.

Il fronça les sourcils.

— A quel propos lui avez-vous promis de faire votre possible ?

Je sentis le vaisseau frémir, trépider puis bondir tandis que la catapulte nous projetait vers le ciel.

— Je lui ai promis d'essayer d'intervenir pour qu'il puisse rendre visite à un ami malade.

Hunt gardait les sourcils froncés, mais je tirai de ma poche un carnet d'esquisses et dessinaï des scènes de *Chez Cicéron* jusqu'à ce que nous accostions le vaisseau portier quinze minutes plus tard.

Ce fut un choc que de nous retrouver, après avoir passé la porte distrans, dans la Maison du Gouvernement. Quelques pas nous conduisirent dans la galerie du Sénat, où Meina Gladstone était encore en train de parler devant une chambre pleine à craquer. Des imageurs et des microphones diffusaient ses paroles dans toute la Pangermie à cent milliards de citoyens attentifs.

Je consultai mon chrono. Il était 10 h 38. Nous n'étions restés absents que quatre-vingt-dix minutes.

12.

Le bâtiment du Sénat de l'Hégémonie Humaine s'inspirait plus, dans son architecture, du Sénat des États-Unis, tel qu'il existait huit siècles plus tôt, que des structures plus impériales de la République d'Amérique du Nord ou du premier Conseil Mondial. La salle de réunion principale était vaste, bordée de galeries, et accueillait aisément plus de trois cents représentants des mondes du Retz et environ soixante-dix membres non votants venus des colonies du Protectorat. Des tapis bordeaux rayonnaient à partir de l'estrade centrale où le président *pro tempore*, le *speaker* de l'Assemblée et, aujourd'hui, la Présidente de l'Hégémonie siégeaient. Les pupitres des sénateurs étaient faits de bois de muir offert par les Templiers du Bosquet de Dieu, qui tenaient cette essence pour sacrée. L'odeur des boiseries polies remplissait la salle malgré la foule qui l'occupait.

Nous entrâmes, Leigh Hunt et moi, à l'instant où Gladstone achevait son discours. Je demandai à mon persoc une mise au courant rapide. Comme la plupart des interventions de Gladstone, celle-ci avait été courte, relativement simple, sans condescendance ou effets de style inutiles, mais faite sur un ton et avec un phrasé imagé chargés d'une très grande force. Elle avait d'abord passé en revue les incidents et les conflits qui avaient conduit à l'état de belligérance actuel avec les Extros. Elle avait proclamé le désir de paix qui animait toute la politique passée et présente de l'Hégémonie, et lancé un appel à l'union au sein du Retz et du Protectorat jusqu'à la fin de la crise. Elle en était maintenant à la conclusion, que j'écoutai en direct.

— Il se trouve donc, mes chers concitoyens, que nous sommes de nouveau engagés, après plus d'un siècle de paix, dans un combat pour le maintien des droits que notre société a toujours défendus depuis la disparition de notre mère patrie la

Terre. Après plus d'un siècle de paix, nous voici obligés de reprendre, quels que soient notre écœurement et nos réticences, le glaive et le bouclier qui ont été, dans le passé, les garants de notre bon droit et de nos intérêts, afin que la paix puisse de nouveau régner un jour.

« Nous ne devons pas – et nous ne le souhaitons en aucun cas – nous laisser griser par le son des clairons ni par l'exaltation que les appels aux armes, inévitablement, provoquent. Ceux qui ignorent les leçons de l'histoire et la folie des guerres sont condamnés à les revivre. Ils en mourront peut-être. De grands sacrifices nous attendent sans doute. De grandes douleurs affligeront certains d'entre nous. Mais, quels que soient les revers ou les succès que nous rencontrerons inévitablement dans notre entreprise, je dis qu'il faut le faire, et que deux choses, par-dessus tout, sont pour nous tous à garder en mémoire. La première est que nous combattons pour la paix et que la guerre est un fléau temporaire qu'il nous faut subir comme un enfant subit la rougeole ou la scarlatine, en sachant bien qu'au bout du tunnel de souffrances nous attendent la paix et le bien-être renouvelés. La seconde est que nous n'abandonnerons jamais. Jamais nous ne céderons ni ne plierons devant la volonté de personne. Jamais nous n'écouterons des voix étrangères ni même nos propres inclinations vers une voie plus confortable. Jamais notre volonté ne vacillera jusqu'à ce que la victoire nous appartienne, que l'agression soit vaincue et que la paix soit gagnée. Mesdames et messieurs, merci.

Leigh Hunt se pencha en avant pour regarder attentivement les sénateurs qui se levaient en masse pour faire à Gladstone une ovation dont l'explosion monta jusqu'au plafond pour se répercuter par ondes successives dans la galerie où nous nous trouvions. En masse, mais pas à l'unanimité. Je vis Hunt compter les sénateurs qui demeuraient assis, les bras croisés ou la mine renfrognée. La guerre avait moins de deux jours, et déjà une opposition se constituait, touchant d'abord les mondes coloniaux inquiets pour leur sécurité au moment où la Force se concentrait sur le système d'Hypérion, puis l'opposition à Gladstone, nombreuse dans la mesure où personne ne peut

rester si longtemps au pouvoir sans se créer des ennemis, et enfin une petite partie de la coalition présidentielle, qui voyait dans la guerre un moyen ridicule de mettre fin à une période de prospérité sans précédent.

Je la vis descendre de l'estrade pour aller serrer la main du président sénile et du *speaker* juvénile, puis emprunter l'allée centrale pour gagner la sortie, en s'arrêtant pour dire un mot ou donner une poignée de main à d'innombrables personnes, sans jamais perdre son sourire familial. Une cohorte d'imageurs de la Pangermie la suivaient, et je sentis le poids du débat s'amplifier tandis que des milliards de voix ajoutaient leurs commentaires à tous les niveaux interactifs de la mégasphère.

— J'ai besoin de la voir tout de suite, me dit Hunt. Savez-vous que vous êtes invité ce soir à un dîner officiel à la *Cime de l'Arbre* ?

— Oui.

Il secoua légèrement la tête, comme s'il était incapable de comprendre pourquoi la Présidente tenait tellement à ma présence partout.

— Le dîner finira assez tard, et sera suivi d'une réunion avec le haut commandement de la Force, ajouta-t-il. Elle désire que vous y participiez aussi.

— Je serai libre, répondis-je.

— Avez-vous quelque chose à faire à la Maison du Gouvernement avant ce soir ? me demanda-t-il.

— J'ai l'intention de dessiner un peu, lui dis-je en souriant. Ensuite, je me promènerai sans doute dans le Parc aux Daims. Après cela... Je ne sais pas. Je ferai peut-être une petite sieste.

Hunt secoua de nouveau la tête et s'éloigna rapidement vers la sortie.

13.

Le premier coup manque Kassad de moins d'un mètre et fend le rocher devant lequel il passait. Il fait un bond avant que le souffle ne l'atteigne. Il roule sur lui-même pour se mettre à l'abri, son polymère de camouflage activé au maximum, son armure d'impact tendue, son fusil d'assaut prêt à tirer, sa visière de casque en alerte. Il demeure tapi un long moment, son cœur martelant sa poitrine, scrutant les collines, la vallée et les tombeaux à la recherche du moindre mouvement ou de la moindre trace thermique. Mais il n'y a rien. Un rictus se forme derrière le miroir noir de sa visière.

Celui qui a tiré sur lui l'a manqué volontairement, il en est sûr. On s'est servi d'un pulsant, mis à feu par une cartouche de 18 mm. À moins que le tireur ne se soit trouvé à plus de dix kilomètres de là, il ne courait aucun risque de rater sa cible.

Kassad se relève pour courir vers l'abri du Tombeau de Jade, et le deuxième coup l'atteint en pleine poitrine, le projetant en arrière.

Cette fois-ci, il grogne en se laissant rouler sur le côté, puis se rue vers l'entrée du tombeau, tous ses détecteurs en alerte. C'est une balle de carabine qui vient de le toucher. Celui qui joue ainsi avec lui se sert d'un fusil d'assaut polyvalent de la Force, à peu près semblable au sien. Il sait qu'il porte une armure de combat et qu'une telle balle ne peut rien contre lui, quelle que soit la distance. Mais le fusil d'assaut polyvalent a d'autres possibilités, et si, la prochaine fois, son attaquant décide d'utiliser le laser de combat, Kassad est mort. Il plonge dans l'entrée béante du tombeau.

Toujours pas la moindre trace thermique ni le moindre mouvement sur ses détecteurs, à part l'image rouge et jaune des empreintes de pas des autres pèlerins, qui se refroidissent rapidement, à l'endroit où ils sont entrés dans le Sphinx, quelques minutes auparavant.

Kassad utilise son implant tactique pour balayer rapidement les bandes de communication métrique et optique. Toujours rien. Il agrandit cent fois toute la vallée, introduit les paramètres du vent et du sable, et active l'indicateur de cible en mouvement. Rien qui dépasse la taille d'un insecte ne bouge. Il émet des impulsions radar, sonar et lorfo, défiant le tireur embusqué de se rallier sur elles. Toujours rien. Il demande l'affichage tactique, sur son viseur, des deux attaques précédentes. Des traînées balistiques bleutées se forment.

Le premier coup est venu de la Cité des Poètes, à plus de huit kilomètres de là dans la direction du sud-ouest. Le second, moins de dix secondes plus tard, a été tiré du Monolithe de Cristal, près d'un kilomètre plus bas dans la vallée. La logique voudrait donc qu'il y ait deux tireurs, mais Kassad est certain qu'il n'y en a qu'un seul. Il affine l'échelle d'affichage. Le deuxième coup est parti d'un point élevé du Monolithe, à trente mètres du sol au moins, sur la façade.

Il amplifie encore l'image. Il scrute, à travers la nuit et les derniers vestiges de la tempête de sable et de neige, l'immense structure. Mais il ne voit rien. Pas la moindre ouverture, pas la plus petite meurtrière.

Seuls les milliards de particules colloïdales laissées dans l'air par la tempête rendent visible, l'espace d'une fraction de seconde, le rayon laser qui le prend pour cible. Mais il ne voit le trait vert qu'après avoir été touché à la poitrine. Il roule dans l'entrée du Tombeau de Jade, en se demandant si les murs verts aideront à détourner un faisceau de lumière de la même couleur tandis que les supraconducteurs de son armure de combat émettent un rayonnement thermique dans toutes les directions et que son viseur tactique lui confirme ce qu'il sait déjà, c'est-à-dire que le tir vient des hauteurs du Monolithe de Cristal.

Kassad sent la douleur lui vriller la poitrine. Baissant les yeux, il voit par terre une rondelle de cinq centimètres de diamètre d'invulnarmure fondue. Seule la dernière couche de protection l'a sauvé. Mais il transpire comme une fontaine à l'intérieur, et les murs du tombeau luisent littéralement sous l'effet du rayonnement thermique évacué par sa combinaison. Des biomoniteurs appellent désespérément son attention, mais

il ne semble pas y avoir de dégâts sérieux. Les capteurs de son armure annoncent quelques circuits endommagés, rien d'irréparable. Son arme est toujours chargée, en état de fonctionner.

Il réfléchit à ce qui est en train de se passer. Les tombeaux ont une valeur archéologique inestimable. Ils ont été conservés ainsi durant des siècles, et représentent le legs du présent aux générations futures. Cela n'a rien à voir avec le fait qu'ils évoluent en marche arrière dans le temps. Ce serait un crime à l'échelle interplanétaire si le colonel Fedmahn Kassad devait mettre sa vie plus haut que tous ces trésors.

— Oh, et puis merde ! s'exclame-t-il soudain en se laissant rouler en position de tir.

Il arrose de son feu laser la façade du Monolithe jusqu'à ce que le cristal se fracasse. Il se met à courir, lâchant tous les dix mètres des rafales de projectiles explosifs, en commençant par le haut du bâtiment. Des milliers d'échardes de miroir volent dans la nuit, tourbillonnant au ralenti jusqu'au sol, laissant à la face de l'édifice des trous aussi inesthétiques que des dents manquantes. Kassad règle de nouveau son arme sur faisceau large de lumière cohérente, et arrose l'intérieur à travers les panneaux cassés. Un rictus apparaît sur ses lèvres, derrière la visière, lorsqu'une forme dégringole, en flammes, sur plusieurs étages. Il tire des fhees – des faisceaux hautes énergies d'électrons – qui percent le Monolithe et creusent des cylindres parfaits de quatorze centimètres de diamètre sur cinq cents mètres de long dans la paroi rocheuse qui borde la vallée. Il lance des grenades à microfragmentation qui explosent en dizaines de milliers de fléchettes après avoir traversé la façade de cristal du Monolithe. Il lâche des chapelets d'éclats laser aléatoires capables d'aveugler tout ce qui regarde dans sa direction à partir de l'édifice. Il tire, enfin, des dards à guidage infrarouge par la chaleur du corps dans tous les orifices que lui offre la façade endommagée.

Il plonge dans l'entrée du Tombeau de Jade et relève sa visière. Les lueurs de l'édifice en flammes se reflètent sur les milliers d'éclats de cristal qui jonchent la vallée. La fumée monte dans la nuit où le vent s'est subitement calmé. Les dunes

vermillon rougeoient sous les reflets des flammes. L'air résonne de temps à autre du carillon des stalactites de cristal qui se détachent et se brisent, certains pendant au bout d'un long filament de verre fondu.

Kassad éjecte les cartouches et les chargeurs vides, et les remplace par d'autres qu'il tire de sa ceinture. Il se laisse rouler sur le dos, respirant l'air frais qui vient de l'entrée du tombeau. Il ne se fait aucune illusion. Il pense que le tireur est encore en vie.

— Monéta... murmure-t-il.

Il ferme les yeux quelques secondes, s'accordant un répit avant de continuer.

Monéta lui est apparue pour la première fois sur le champ de bataille d'Azincourt, par une matinée de la fin du mois d'octobre 1415 de l'ancien calendrier. La plaine était jonchée de cadavres français et anglais. Il avait poursuivi un ennemi dans la forêt, et cet ennemi l'aurait tué s'il n'avait pas été aidé par une femme de haute taille, aux cheveux coupés court et aux yeux inoubliables. Après leur victoire commune, aspergés du sang du chevalier vaincu, ils ont fait l'amour à même le sol de la forêt.

Le Réseau Tactique Historique de l'École de Commandement Militaire d'Olympus avait organisé cette stimsim, plus proche de la réalité qu'aucune expérience de ce genre accessible aux civils. Mais le fantôme Monéta n'était pas une simple production de la sim. Au fil des ans, en tant qu'élève officier de l'ECMO et, plus tard, dans l'euphorie des rêves épuisés, postcathartiques, inévitablement provoqués par les combats réels, elle était revenue le hanter.

Fedmahn Kassad et l'ombre qui portait le nom de Monéta avaient fait l'amour dans des coins paisibles de champs de bataille aussi divers que ceux d'Antietam ou de Qom-Riyad. Invisible pour tout le monde, y compris les autres élèves officiers de la stimsim, Monéta était venue à lui durant les nuits tropicales où il était de garde et durant les journées glacées de siège dans les steppes russes. Les nuits de Kassad avaient été pleines de chuchotements passionnés lors de la victoire d'Alliance-Maui et quand il avait dû subir le douloureux

processus de reconstitution physique après avoir été presque tué sur le continent Sud de Bressia. Monéta avait été, partout, son seul amour, sa seule passion déchaînée, mêlée à l'odeur du sang et de la poudre, au goût du napalm, des lèvres tendres et de la chair ionisée.

Puis il y avait eu Hypérion.

Le vaisseau-hôpital du colonel Fedmahn Kassad avait été attaqué par des vaisseaux-torches extros tandis qu'il revenait du système de Bressia. Il avait été le seul survivant. Il s'était emparé d'une navette extro et avait pu se poser en catastrophe à la surface de la planète, sur le continent Equus. De là, il avait gagné les hauts plateaux désertiques et les steppes inhabitées des terres inhospitalières qui s'étendent au-delà de la Chaîne Bridée. Puis il était entré dans la vallée des Tombeaux du Temps, le royaume du gritché.

Monéta l'y attendait. Ils avaient fait l'amour... Et quand les Extros s'étaient posés en force pour récupérer leur prisonnier, Kassad et Monéta, avec l'aide du gritché dont il sentait confusément la présence, avaient fait un carnage dans les rangs des Extros, détruisant leurs vaisseaux et leurs commandos, massacrant leurs fantassins. Durant une période de temps limitée, le colonel Fedmahn Kassad, originaire des bidonvilles de Tharsis, fils, petit-fils et arrière-petit-fils de réfugiés, enfant de Mars dans tous les sens du terme, avait connu le pur plaisir extatique de se servir du temps comme d'une arme, de se déplacer, invisible, parmi ses ennemis, et de jouer au dieu de destruction d'une manière qu'aucun guerrier mortel n'avait jamais pu imaginer en rêve.

Cependant, tandis qu'ils faisaient l'amour, Monéta s'était métamorphosée. Elle était devenue un monstre, ou bien le gritché s'était substitué à elle. Kassad ne se souvenait pas des détails. Il ne *voulait* pas s'en souvenir tant que ce n'était pas pour lui une question de vie ou de mort.

Ce qu'il savait, c'était qu'il était revenu ici pour retrouver le gritché et le tuer. Pour retrouver Monéta et la tuer. La tuer ? Il ne le savait pas vraiment. Tout ce que savait le colonel Fedmahn Kassad, c'était que l'aboutissement de toutes les passions d'une vie intensément passionnée le conduisait ici, en cet instant, et

que, si c'était avec la mort qu'il avait rendez-vous, eh bien, qu'il en soit ainsi. Et si ce qui l'attendait était l'amour et la gloire ainsi qu'une victoire à en faire frémir les dieux du Walhalla, eh bien, ainsi soit-il aussi.

Kassad rabaisse sa visière, se remet debout et fonce en hurlant à l'extérieur du Tombeau de Jade. Son arme crache des grenades fumigènes et des nuages de leurres en direction du Monolithe, mais cela ne lui assure qu'une protection limitée eu égard à la distance qu'il doit parcourir à découvert. Quelqu'un de bien vivant tire toujours des parties hautes de l'édifice. Des balles et des charges pulsantes explosent sur son chemin tandis qu'il zigzague et feinte de dune en dune, d'un tas de décombres à l'autre.

Des fléchettes l'atteignent aux jambes et à la tête. Sa visière s'étoile. Des voyants d'alarme se mettent à clignoter. Il annule tous les affichages tactiques, ne laissant que les dispositifs de vision nocturne. Des projectiles à haute vitesse le touchent à l'épaule et au genou. Il tombe. Son armure d'impact se rigidifie, puis redevient souple. Il se relève. Il court de nouveau, conscient des blessures dont il souffre. La polymère caméléon fait des efforts désespérés pour refléter le terrain découvert qu'il traverse : nuit, flammes, sable, cristal fondu et pierres qui brûlent.

À cinquante mètres du Monolithe, des rubans de lumière jaillissent sur sa droite et sur sa gauche, vitrifiant instantanément le sable, se propageant vers lui à une vitesse que rien ni personne ne saurait esquiver. Puis les lasers meurtriers cessent de jouer avec lui et frappent droit au but, transperçant son casque, son cœur et son entrejambe avec la chaleur de mille étoiles. L'armure devient brillante comme un miroir, changeant de fréquence en l'espace de quelques microsecondes pour faire face aux couleurs modifiées de l'attaque. Un nimbe d'air superchaud l'enveloppe. Les microcircuits glapissent, saturés et sursaturés, libérant de la chaleur et s'efforçant d'établir un champ de force micrométrique pour en préserver la chair et les os.

Kassad parcourt péniblement les vingt derniers mètres en se servant de la motorisation de son armure pour franchir les derniers monceaux de cristal fracassé. Des explosions jaillissent de tous les côtés. Elles le renversent puis le propulsent sur ses jambes. L'armure est maintenant devenue entièrement rigide. Il n'est plus qu'un pantin que des mains de flammes se rejettent.

Le bombardement cesse. Kassad se redresse sur ses genoux puis sur ses pieds. Il lève les yeux vers la façade de cristal et voit surtout des flammes et des brèches. Sa visière est fracassée. Elle ne fonctionne plus. Il la relève, respire de la fumée et de l'air ionisé, puis entre dans le tombeau.

Ses implants lui apprennent que les autres pèlerins l'appellent sur tous les canaux com. Il les coupe. Il retire son casque et s'avance dans l'obscurité.

Il est dans une vaste chambre rectangulaire et sombre. Un puits d'accès est ouvert en son centre, et il aperçoit, en levant la tête, une verrière fracassée à une centaine de mètres du sol. Une silhouette se découpe au dixième étage, environnée de flammes.

Il met son arme en bandoulière à l'épaule, coince son casque sous son bras, trouve le grand escalier spiralé qui occupe le centre du puits, et commence à grimper.

14.

— Avez-vous fait votre sieste ? me demanda Leigh Hunt tandis que nous émergions sur la plate-forme de réception distrans de la *Cime des Arbres*.

— Oui.

— J'espère que vos rêves ont été agréables, dit-il sans chercher à dissimuler ses sarcasmes ni l'opinion qu'il se faisait de ceux qui prenaient le temps de dormir alors que les décideurs et les gens d'action du gouvernement trimaient et suaient.

— Pas spécialement, grognai-je en regardant autour de moi tandis que nous grimpions le grand escalier qui conduisait aux restaurants.

Dans tout le Retz, où la moindre petite ville de toute province de n'importe quel pays sur chaque continent semblait s'enorgueillir de posséder un restaurant quatre étoiles, où les vrais gourmets se comptaient par dizaines de millions et où les palais avaient été formés au contact de mets exotiques provenant de deux cents mondes différents, la *Cime des Arbres* était quelque chose d'unique.

Édifié dans les branches supérieures d'une douzaine d'arbres géants parmi une forêt de géants, le restaurant occupait plusieurs hectares de frondaisons situées à cinq cents mètres du sol. L'escalier que Hunt et moi étions en train de gravir avait quatre mètres de large à cet endroit. Il se perdait dans l'immensité de rameaux entrecroisés de la taille de plusieurs avenues, parmi des feuilles de la taille des voiles d'un trois-mâts et des troncs géants qui, bien qu'illuminés par des projecteurs, étaient à peine entrevus à travers les trouées du feuillage. Ils semblaient plus massifs et plus impressionnants que la face de n'importe quelle montagne. Il y avait une vingtaine de plates-formes en tout, étagées par ordre ascendant de hiérarchie sociale, de richesse et de pouvoir. Particulièrement de pouvoir.

Dans un univers où les milliardaires étaient chose assez commune, où un repas à la *Cime des Arbres* coûtait mille marks et était donc à la portée de millions de citoyens, ce qui déterminait finalement la répartition des privilèges était le pouvoir, une monnaie d'échange qui ne s'était jamais démodée.

La réception de ce soir se déroulait à l'étage le plus élevé, sur une large plate-forme incurvée en bois de vort (car le bois de muir n'est pas assez solide pour servir de charpente), avec vue sur un ciel citron affadi, sur des faîtes feuillus s'étendant jusqu'à l'horizon lointain et sur les lumières orangées des maisons-arbres des Templiers et de leurs lieux de culte éclairés d'une douce lumière ambrée et ombrée à travers un feuillage toujours légèrement en mouvement. Il y avait une soixantaine d'invités à la soirée. Je reconnus le sénateur Kolchev, dont les cheveux blancs luisaient sous les lanternes japonaises, ainsi que le conseiller Albedo, le général Morpurgo, l'amiral Singh, le président *pro tempore* Denzel-Hiat-Amin, le *speaker* Gibbons de l'Assemblée de la Pangermie, plus une douzaine de sénateurs de mondes du Retz aussi importants que Sol Draconi Septem, Deneb Drei, Nordholm, Fuji, les deux Renaissances, Metaxas, Alliance-Maui, Hébron, la Nouvelle-Terre et Ixion. Il y avait en outre une poignée de petits politiciens. Spenser Reynolds, le peintre tachiste, était là, resplendissant dans sa tunique marron-mauve, mais je ne vis aucun autre artiste. J'aperçus parmi la foule Tyrena Wingreen-Feif, l'éditrice devenue philanthrope, que l'on ne pouvait manquer de remarquer avec sa robe faite de milliers de pétales de cuir fins comme de la soie et ses cheveux d'un noir bleuté coiffés en hauteur comme une vague sculptée. La robe était une exclusivité de Tedekaï, le maquillage était théâtral mais non interactif, et son aspect physique était bien plus sobre qu'il ne l'aurait été cinq ou six décennies plus tôt. Je m'avançai dans sa direction en jouant des coudes sur l'avant-dernière plate-forme tandis que la foule se dirigeait vers les différents bars en attendant que le signal du dîner soit donné.

— Très cher Joseph ! s'écria Wingreen-Feif tandis que je parcourais les derniers mètres qui me séparaient d'elle.

Comment avez-vous fait pour être invité à une soirée aussi sérieuse ?

Je souris tout en lui offrant une coupe de champagne. La vieille douairière du monde littéraire ne me connaissait que pour m'avoir rencontré l'année passée durant son séjour d'une semaine sur Espérance, à l'occasion d'un festival des arts, et parce que j'étais l'ami de figures du Retz telles que Salmud Brevy III, Millon De Havre et Rithmet Corber. Tyrena était un dinosaure qui refusait l'extinction. Ses poignets, les paumes de ses mains et son cou auraient été, sans son maquillage, d'un bleu intense à force de subir des traitements Poulsen. Elle avait passé des dizaines d'années de sa vie à hanter les croisières interstellaires à courtes escales ou à faire des siestes cryotechniques d'un coût incroyablement élevé dans des stations trop sélects pour avoir même un nom. Le résultat était que Tyrena Wingreen-Feif s'agrippait de sa poigne de fer à la scène sociale depuis plus de trois siècles, et qu'elle n'était pas près de disparaître. À chaque sieste de vingt ans, sa fortune s'accroissait et sa légende grandissait.

— Vous vivez toujours sur cette ennuyeuse petite planète que j'ai visitée l'an dernier ? me demanda-t-elle.

— Espérance, murmurai-je, n'ignorant pas qu'elle savait exactement à quel endroit chaque artiste important de ce monde sans importance résidait. Non, il semble que j'aie établi mes quartiers pour un bout de temps sur TC².

H. Wingreen-Feif fit la grimace. J'avais vaguement conscience des regards attentifs d'une dizaine de membres de son entourage qui devaient se demander quel était cet impudent jeune homme qui s'était introduit sur leur chasse gardée.

— Quel ennui pour vous, me dit-elle, d'avoir à résider sur un monde de politiciens et de bureaucrates ! J'espère qu'ils vous laisseront repartir bientôt !

Je levai mon verre en guise de toast.

— Il y a une chose que je voudrais vous demander, lui dis-je. Vous étiez bien l'éditrice de Martin Silenus ?

La douairière abaissa son verre et me fixa d'un regard glacé. L'espace d'une seconde, j'imaginai cette femme et Meina Gladstone aux prises dans un combat où leurs volontés

s'affronteraient. Frissonnant à cette pensée, j'attendis la réponse.

— Mon cher ami, murmura-t-elle, mais c'est de l'histoire ancienne ! Pourquoi encombrer votre jeune esprit de telles brouilles préhistoriques ?

— Je m'intéresse à Silenus. Ou, plus précisément, à sa poésie. J'étais seulement curieux de savoir si vous étiez toujours en contact avec lui.

— Joseph, Joseph, Joseph, me réprimanda gentiment H. Wingreen-Feif, il y a des dizaines d'années que personne n'a entendu parler de ce pauvre Martin. Ce serait une ruine, de toute manière !

Je m'abstins de lui faire remarquer que le poète était beaucoup plus jeune qu'elle à l'époque où elle l'éditionnait.

— Mais c'est étrange que vous en parliez, poursuivit-elle. Mon ancienne maison, Transverse, m'a fait savoir, récemment, qu'elle envisageait de rééditer une partie de son œuvre. J'ignore si ses héritiers ont été contactés.

— *La Terre qui meurt ?* demandai-je, faisant allusion à la série nostalgique de l'Ancienne Terre qui s'était si bien vendue en son temps.

— Non. C'est curieux, mais je crois qu'il s'agit plutôt des *Cantos*.

Avec un petit rire, elle sortit un joint de cannabis fiché au bout d'un long fume-cigarette en bois d'ébène. L'un des membres de sa cour se précipita pour lui offrir du feu.

— C'est un drôle de choix, poursuivit-elle, quand on pense que personne n'a jamais lu ces *Cantos* lorsque le pauvre Martin était en vie. Il est vrai que rien ne sert une carrière d'artiste mieux que la mort et l'obscurité. Je l'ai toujours dit.

Elle émit de nouveau un rire qui ressemblait aux bruits répétés d'un burin attaquant une roche très dure. Une demi-douzaine de personnes, autour d'elle, rirent à leur tour.

— Vous devriez vous assurer qu'il est vraiment mort, déclarai-je. Les *Cantos* se liraient mieux s'ils étaient complets.

Tyrena Wingreen-Feif me regarda d'un drôle d'œil tandis que le carillon annonçant le dîner se faisait entendre dans les frondaisons. Spenser Reynolds offrit son bras à la douairière.

Les invités commencèrent à se diriger vers le dernier escalier qui conduisait aux étoiles. Je finis de boire mon champagne, posai la coupe vide sur une balustrade et montai rejoindre le troupeau.

La Présidente et son entourage arrivèrent au moment où nous finissions de prendre place. Elle fit un bref discours, probablement le vingtième de sa journée sans compter celui du matin devant le Sénat et le Retz. La raison première du banquet de ce soir était de soutenir une campagne de financement du Fonds Social d'Armaghast, mais elle aborda vite le sujet de la guerre et de la nécessité d'unir tous les efforts du Retz pour parvenir à l'efficacité la plus totale.

Je laissai errer mon regard, tandis qu'elle parlait, en direction du ciel citron qui avait pris une teinte safranée puis s'était transformé en un crépuscule tropical si riche qu'on aurait dit qu'un épais rideau bleu foncé s'était refermé sur lui. Le Bosquet de Dieu possédait six petites lunes, dont cinq étaient visibles sous ces latitudes. Quatre d'entre elles étaient en train de se déplacer dans le ciel tandis que je voyais pointer les étoiles. L'air était riche en oxygène, à un point presque enivrant, et embaumé de lourdes senteurs végétales qui me rappelaient ma visite matinale sur Hypérion. Mais le Bosquet de Dieu n'acceptait aucun VEM, aucun glisseur, aucune machine volante en général. Les émanations pétrochimiques, les traînées des cellules de fusion n'avaient jamais pollué ce ciel. L'absence de villes, de routes et d'éclairage électrique rendait les étoiles capables de rivaliser avec les lanternes japonaises et les globes bioluminescents qui pendaient aux branches et aux poutres.

Une petite brise s'était levée après le coucher du soleil. L'arbre tout entier oscillait maintenant. La plate-forme bougeait doucement, comme le pont d'un navire par mer calme. Les poutres en bois de vort ou de muir craquaient faiblement à chaque oscillation. J'aperçus des lumières qui brillaient à d'autres cimes. Je savais que la plupart venaient des quelques milliers de « pièces » supplémentaires louées par les Templiers aux Retziens qui disposaient d'une résidence multiplanétaire

équipée de distrans et du million de marks nécessaire à un tel caprice.

Les Templiers ne se salissaient pas les mains à gérer de telles opérations immobilières. Ils se contentaient d'édicter des conditions écologiques draconiennes et incontournables, et empochaient les centaines de millions de marks que cela rapportait. Je songeai à leur vaisseau-arbre interstellaire, l'*Yggdrasill*, qui faisait un kilomètre de long et qui était issu de la forêt la plus sacrée de la planète. Il était propulsé par des générateurs de singularité Hawking, et protégé par les écrans de force et les ergs les plus complexes qu'un vaisseau pût produire. Inexplicablement, les Templiers avaient accepté de faire participer l'*Yggdrasill* à une mission d'évacuation qui servait en réalité de couverture aux unités d'intervention de la Force.

Comme cela arrive souvent lorsque des objets de prix sont exposés au danger, l'*Yggdrasill* fut détruit, alors qu'il était encore en orbite autour d'Hypérion, par une attaque extro ou par une autre force encore indéterminée. Comment avaient réagi les Templiers ? Quel objectif avait bien pu leur faire risquer l'un des quatre vaisseaux-arbres existants ? Pourquoi le commandant de l'*Yggdrasill*, Het Masteen, avait-il été choisi pour figurer parmi les sept pèlerins gritchtèques ? Pour quelle raison avait-il disparu avant l'arrivée du chariot à vent au pied de la Chaîne Bridée, sur le rivage de la mer des Hautes Herbes ?

Il y avait beaucoup trop de questions sans réponse, et la guerre n'avait que quelques jours d'existence.

Meina Gladstone, après avoir mis un terme à ses exhortations, nous souhaita un excellent dîner. J'applaudis poliment en même temps que les autres, puis je fis signe à un garçon de remplir mon verre de vin. L'entrée consistait en une salade empire que j'attaquai avec enthousiasme. Je n'avais rien mangé depuis le petit déjeuner. Dégustant une touffe de cresson, je me souvins du gouverneur général Théo Lane en train de manger ses kippers et son bacon tandis que la pluie tombait doucement du ciel lapis d'Hypérion. Tout cela n'était-il qu'un rêve ?

— Que pensez-vous de la guerre, H. Severn ? me demanda Reynolds, le peintre tachiste.

Il était assis de l'autre côté de la table, à plusieurs sièges de moi, mais sa voix portait loin. Je vis Tyrena hausser un sourcil, trois sièges plus loin sur ma droite.

Je bus une gorgée de vin avant de répondre. Il était très bon, mais rien, dans tout le Retz, ne pouvait égaler le souvenir que j'avais du bordeaux français.

— Que peut-on penser d'une guerre ? répliquai-je. La guerre n'appelle pas un jugement, mais une réaction de survie.

— Je ne pense pas tout à fait comme vous, me dit Reynolds. Comme tant d'autres choses que l'humanité a redéfinies depuis l'hégire, la guerre, me semble-t-il, est en passe de devenir une forme d'art.

— Une forme d'art ! soupira une femme aux cheveux châains coupés court. Quel concept véritablement fascinant, H. Reynolds !

L'infosphère m'informa qu'il s'agissait de Sudette Chire, la femme du sénateur Gabriel Féodor Kolchev, qui représentait, elle aussi, une force politique non négligeable. Elle portait une robe en lamé bleu et or, et son expression était celle d'un ravissement intense. Spenser Reynolds était d'une taille plutôt petite comparée à la moyenne du Retz, mais c'était un bel homme, aux cheveux bouclés coupés court, à la peau apparemment bronzée par un soleil généreux, mais légèrement dorée, en réalité, à la peinture corporelle. Ses vêtements et ses attributs ARNistes étaient d'un luxe voyant sans être tapageur, et son attitude dénotait une confiance sereine que beaucoup rêvaient d'afficher et que peu parvenaient à atteindre. Sa vivacité intellectuelle était visible de prime abord, son intérêt pour les autres sincère et son sens de l'humour légendaire. Je détestai aussitôt cet enfant de putain.

— *Tout* est une forme d'art, messieurs, nous dit-il en souriant. Tout est appelé à en devenir une, en tout cas. Nous avons passé le stade où la guerre n'est qu'un moyen barbare d'imposer une politique par d'autres moyens.

— Une diplomatie, intervint le général Morpurgo, sur sa gauche.

— Je vous demande pardon, général ?

— Une diplomatie, répéta ce dernier. Et il ne s'agit pas de l'imposer, mais de la continuer.

Spenser Reynolds inclina courtoisement la tête, et fit un léger geste de torsion de la main. Sudette Chire et Tyrena se mirent à rire doucement. L'image du conseiller Albedo se pencha en avant, sur ma gauche, en disant :

— Karl von Clausewitz, je crois.

Je jetai un coup d'œil au conseiller. Une unité de projection portable, pas plus grosse que les somptueuses diaphanes qui voletaient entre les branches, flottait à deux mètres au-dessus de lui, un peu en arrière. L'illusion n'était pas aussi parfaite qu'à la Maison du Gouvernement, mais c'était de loin supérieur à tous les holos privés que j'avais eu l'occasion de voir.

Le général Morpurgo inclina à son tour la tête en direction du représentant du TechnoCentre.

— Quoi qu'il en soit, déclara Sudette Chire, c'est l'*idée* de la guerre en tant que forme d'art qui est brillante.

J'avais achevé ma salade. Un serviteur humain fit aussitôt disparaître mon assiette et la remplaça par une autre contenant un potage gris foncé dont je fus incapable de reconnaître la nature. Cela avait un goût fumé, un léger parfum de cannelle et de mer, et c'était délicieux.

— La guerre est un médium parfait pour un artiste, fit Reynolds en brandissant sa fourchette comme un bâton. Et pas seulement pour les... artisans qui ont étudié cette prétendue science, ajouta-t-il en se tournant avec un sourire vers Morpurgo et un autre officier de la Force assis à la droite du général, comme pour les exclure du lot. Seul quelqu'un qui est prêt à voir plus loin que les limites bureaucratiques de la tactique et de la stratégie et que la volonté archaïque de « gagner » peut apporter la touche d'un véritable artiste dans un médium aussi difficile que la guerre moderne.

— La volonté *archaïque* de gagner ? répéta l'officier de la Force.

L'infosphère m'apprit qu'il s'agissait du commandant William Ajunta Lee, héros de la marine dans la guerre d'Alliance-Maui. Il paraissait jeune – cinquante-cinq ans

environ –, et son grade suggérait que cette jeunesse était plutôt due à ses années de voyages interstellaires qu'à des traitements Poulsen.

— J'ai bien dit archaïque, oui, fit Reynolds en riant. Un sculpteur cherche-t-il à vaincre l'argile ? Un peintre lance-t-il une offensive contre sa toile ? Au demeurant, peut-on dire qu'un aigle ou un épervier grimpent à l'assaut des cieux ?

— Il n'y a plus d'aigles, grogna Morpurgo. Ils auraient peut-être mieux fait de s'emparer des cieux. Ils les ont trahis.

Reynolds se tourna de nouveau vers moi. Un garçon prit les restes de sa salade, et lui apporta le même potage que celui que j'étais en train de finir.

— H. Severn, vous êtes un artiste... Un illustrateur, tout au moins. Aidez-moi donc à expliquer à ces gens ce que je veux dire.

— J'ignore ce que vous voulez dire.

En attendant le plat suivant, je donnai trois petits coups sur mon verre vide. Il fut rempli aussitôt. En tête de table, à dix mètres de là, j'entendis les rires de Gladstone, de Hunt et de plusieurs membres du Fonds Social.

Spenser Reynolds ne parut pas du tout surpris de mon ignorance.

— Si nous voulons que notre race parvienne au satori authentique, dit-il, et si nous devons atteindre le niveau supérieur de conscience et d'évolution que tant de nos philosophies revendiquent, *toutes* les facettes de l'activité humaine doivent devenir des efforts conscients dirigés vers l'art.

Le général Morpurgo but une longue gorgée de vin et grogna :

— Y compris les fonctions corporelles d'alimentation, de reproduction et d'élimination ?

— *Particulièrement* ces fonctions-là ! s'exclama Reynolds en écartant les mains pour prendre la longue table de banquet comme exemple. Ce que vous voyez ici, c'est le besoin animal de transformer des composés organiques morts en énergie, l'acte de base de dévorer d'autres vies. Mais la *Cime des Arbres* a transformé ce besoin en art ! Et la reproduction a depuis longtemps remplacé ses origines animales grossières par

l'essence de la danse chez les êtres humains civilisés. Quant à l'élimination, elle doit se transformer, elle aussi, en pure poésie !

— J'essaierai de m'en souvenir la prochaine fois que j'aurai envie de chier, fit Morpurgo.

Tyrena Wingreen-Feif émit un petit rire, et se tourna vers l'homme vêtu de noir et de pourpre qui était assis à sa droite.

— Monsignore, votre Église... catholique, je crois, selon le culte des anciens chrétiens... n'a-t-elle pas quelque jolie doctrine sur l'évolution de l'homme vers un statut un peu plus exaltant ?

Tout le monde se tourna vers le petit homme tranquille à la robe noire et au drôle de petit chapeau. Monsignore Édouard, représentant de la secte presque oubliée des anciens chrétiens, aujourd'hui confinée à la planète de Pacem et à quelques mondes coloniaux, ne figurait sur la liste des convives que parce qu'il jouait un rôle actif dans la campagne de financement du Fonds Social d'Armaghast. Jusqu'à présent, il s'était contenté de garder discrètement le nez dans son potage. Il leva d'un air surpris un visage parcheminé par les ans, le soleil et les soucis.

— En effet, dit-il, l'enseignement de saint Teilhard fait état de l'évolution vers un point Oméga.

— Ce point Oméga ressemble-t-il à notre concept zen gnostique du satori pratique ? demanda Sudette Chire.

Monsignore Édouard contempla songeusement son potage, comme s'il était plus important que la conversation en cours.

— Pas vraiment, dit-il. Saint Teilhard estimait que toute vie, à chaque niveau de conscience organique, faisait partie d'une évolution planifiée vers la convergence ultime avec Dieu. Son courant de pensée, ajouta-t-il avec un léger froncement de sourcils, a considérablement évolué depuis huit siècles, mais le fil commun est que nous considérons Jésus-Christ comme l'exemple incarné de ce que pourrait être la conscience ultime au plan humain.

Je m'éclaircis la voix.

— Est-ce que le jésuite Paul Duré n'a pas écrit assez abondamment sur cette question ? demandai-je.

Monsignore Édouard se pencha en avant pour me voir malgré Tyrena. Je lus une grande surprise sur son intéressant visage.

— Mais bien sûr, me dit-il. Je suis un peu étonné, je dois vous l'avouer, que vous ayez connaissance des travaux du père Duré.

Je soutins le regard perçant de l'homme qui, tout en exilant le jésuite sur Hypérion pour Apostasie, était demeuré son ami. Je songeai à un autre exilé du Nouveau-Vatican, le jeune Lénar Hoyt, gisant en ce moment dans un Tombeau du Temps pendant que les parasites cruciformes qui portaient l'ADN muté de Duré et le sien accomplissaient leur œuvre de résurrection sinistre. Comment cette abomination du cruciforme cadrerait-elle avec les vues de Teilhard et de Duré concernant une inévitable et bienveillante évolution vers le divin ?

Spenser Reynolds, qui se disait visiblement que la conversation avait dévié trop longtemps hors de son camp, déclara d'une voix grave assez sonore pour noyer toutes les autres discussions de cette moitié de la table :

— Le fait est que la guerre, au même titre que la religion et que toutes les autres formes d'activités humaines qui captent et canalisent les énergies à une telle échelle, devrait abandonner sa littéralité de *Ding an Sich*, qui s'exprime généralement à travers la fascination servile d'un « objectif », et s'intéresser plutôt à la dimension artistique de son œuvre propre. Mon tout dernier projet...

— Et quel est l'objectif de votre Église, Monsignore ? demanda Tyrena Wingreen-Feif, volant le ballon à Reynolds sans élever la voix ni quitter le prélat des yeux.

— Aider l'humanité à connaître et à servir Dieu, déclara le petit homme en finissant son potage avec un bruit de succion impressionnant. J'ai entendu dire, monsieur le conseiller, continua-t-il en se tournant vers la projection Albedo, que le TechnoCentre poursuivait un objectif curieusement analogue. Est-il exact que vous soyez en train d'essayer de fabriquer votre propre dieu ?

Le sourire Albedo était parfaitement calculé pour être amical sans offrir aucun signe de condescendance.

— Ce n'est pas un secret, dit-il. Certains éléments du Centre travaillent depuis des siècles à l'établissement d'un modèle théorique d'intelligence artificielle qui dépasse de loin nos pauvres capacités intellectuelles. Je ne crois pas que l'on puisse parler de création d'un dieu, Monsignore. Il s'agit plutôt d'un programme de recherche destiné à explorer les voies ouvertes par votre saint Teilhard et par le père Duré.

— Mais vous estimez possible de régler votre propre évolution sur cette conscience supérieure ? demanda le commandant Lee, le héros de la flotte, qui avait écouté jusque-là avec attention. Vous pensez que l'on peut mettre au point une intelligence ultime de la même manière que nous avons conçu vos ancêtres rudimentaires à base de silicium et de micropuces ?

Albedo se mit à rire.

— Rien d'aussi simple ou d'aussi grandiose, j'en ai bien peur. Et lorsque vous dites « vous », commandant, permettez-moi de vous rappeler que je ne suis qu'une modeste personnalité parmi un assemblage d'intelligences non moins diverses que les humains qui peuplent cette planète, et même le Retz tout entier. Le TechnoCentre n'a rien de monolithique. Il comporte autant de factions, de philosophies, de croyances, de théories, et même de *religions*, pourrait-on dire, que n'importe laquelle de vos communautés.

Il noua ses mains, comme s'il pensait à une bonne plaisanterie, et poursuivit :

— Je préfère, pour ma part, songer à cette quête de l'Intelligence Ultime comme à un passe-temps plutôt qu'une religion. Un peu comme le navire dans la bouteille, commandant, ou bien une discussion sur le nombre d'anges qui pourraient tenir sur une tête d'épingle, Monsignore.

Tout le monde eut un rire poli, à l'exception de Reynolds, qui faisait involontairement la moue, sans doute en cherchant le moyen de reprendre le contrôle de la conversation.

— Que pensez-vous des bruits qui courent selon lesquels le TechnoCentre aurait construit une réplique parfaite de

l'Ancienne Terre afin de faciliter la mise au point de cette Intelligence Ultime ? demandai-je, stupéfait moi-même d'avoir posé cette question.

Le sourire Albedo ne vacilla pas, son regard amical demeura fixé sur moi, mais il y eut une nanoseconde où *quelque chose* passa dans la projection. De l'étonnement ? De la colère ? De l'amusement ? Je n'en ai pas la moindre idée. Il aurait pu communiquer en privé avec moi pendant l'éternité de cette seconde, me transmettre d'énormes quantités de données par l'intermédiaire de mon propre cordon ombilical avec le TechnoCentre ou par les corridors invisibles que nous nous sommes réservés dans le dédale de l'infosphère que les humains croient beaucoup plus simple qu'en réalité. Il aurait pu aussi bien me tuer, en faisant valoir la supériorité de son grade sur celui des dieux du TechnoCentre qui présidaient aux destinées d'une modeste conscience comme la mienne. C'eût été pour lui aussi simple que, pour le directeur d'un institut de recherche, de demander à ses laborantins d'anesthésier de manière permanente une souris de laboratoire rétive.

Les conversations s'étaient arrêtées d'un bout à l'autre de la table. Même Meina Gladstone et son entourage de mégapersonnalités regardèrent de notre côté tandis que le conseiller Albedo accentuait son sourire en répliquant :

— Quelle rumeur étonnamment charmante ! Et pourriez-vous nous expliquer, H. Severn, comment on fait – et, particulièrement, comment pourrait faire une organisation telle que le TechnoCentre, que vos propres commentateurs ont qualifiée de « bande de cerveaux désincarnés et de programmes aberrants qui se sont échappés des circuits et passent la plupart de leur temps à se gratter leur nombril intellectuel inexistant » – pour construire une « réplique parfaite de l'Ancienne Terre » ?

Je regardai la projection, et même à *travers* elle, en m'avisant, pour la première fois, que le couvert et les mets en faisaient partie. Le conseiller avait continué de manger durant la discussion.

— Croyez-vous qu'il soit venu à l'esprit des propagateurs de cette rumeur, continua-t-il d'un air profondément amusé,

qu'une « réplique parfaite de l'Ancienne Terre » ne serait pas autre chose que l'Ancienne Terre elle-même, pour le meilleur et pour le pire ? En quoi pourrait-elle donc servir à explorer les possibilités théoriques d'une matrice d'intelligence artificielle améliorée ?

Je ne répondis pas. Un silence inconfortable tomba sur cette partie de la table. Monsignore Édouard se racla la gorge avant de murmurer :

— Il semblerait qu'une... euh... société capable de fabriquer la réplique exacte d'un monde, et particulièrement celle d'un monde détruit depuis quatre cents ans, n'ait aucun besoin de chercher Dieu. Elle *serait* Dieu.

— Précisément ! fit Albedo en éclatant de rire. C'est une rumeur insensée, mais délicieuse ! Absolument délicieuse !

Des rires de soulagement emplirent le trou de silence. Spenser Reynolds commença à parler de son fameux projet de synchronisation des suicides du haut d'un pont sur une vingtaine de mondes tandis que Tyrena Wingreen-Feif lui volait une fois de plus l'attention générale en passant un bras autour de Monsignore Édouard pour l'inviter à prolonger la soirée par un bain de minuit en simple appareil dans la piscine de son domaine flottant de Mare Infinitus.

Je vis que le conseiller Albedo gardait les yeux fixés sur moi, me tournai à temps pour apercevoir les regards inquisiteurs que me jetaient Leigh Hunt et Gladstone, puis ne prêtai plus attention qu'aux garçons qui apportaient le plat principal sur des plateaux d'argent.

Le festin fut vraiment excellent.

15.

Je n'allai pas au bain de minuit de Tyrena. Spenser Reynolds non plus. Je le vis en grande conversation avec Sudette Chire. J'ignore si Monsignore Édouard se laissa convaincre par Tyrena.

Le banquet n'était pas encore tout à fait fini. Le comité du Fonds Social se mit à faire discours sur discours, et les sénateurs commençaient à s'impatisser lorsque Leigh Hunt vint chuchoter à mon oreille que le groupe de la Présidente était sur le point de s'en aller et que j'étais prié de le suivre.

Il était un peu moins de 23 heures, heure standard du Retz. Je pensais que nous allions rentrer à la Maison du Gouvernement, mais lorsque je franchis le portail monopasse – j'étais le dernier à l'exception de la garde prétorienne qui assurait nos arrières – je fus surpris d'émerger dans un corridor de pierre où s'ouvraient une série de fenêtres donnant sur un lever de soleil martien.

Techniquement, Mars ne fait pas partie du Retz. La plus vieille colonie extraterrestre de l'humanité a été délibérément rendue difficile à atteindre. Les pèlerins gnostiques zen qui veulent se rendre au Rocher du Maître dans le bassin de Hellas sont obligés de se distraire d'abord jusqu'à la station du Système Central, puis de prendre la navette qui part de Ganymède ou d'Europa pour aller sur Mars. Cela ne représente qu'un délai supplémentaire de quelques heures, mais pour une société où tout se trouve littéralement à dix pas cela équivaut à une aventure réservée à ceux qui ont le sens du sacrifice. Au demeurant, à part quelques historiens et professionnels de la culture du cactus à des fins vinicoles, il y a très peu de raisons d'être attiré par Mars. Avec le déclin graduel du gnosticisme zen au cours de ce dernier siècle, même les voyages des pèlerins se sont espacés. Plus personne ne s'intéresse à Mars.

Plus personne, excepté la Force. Bien que ses locaux administratifs se trouvent sur TC² et que ses bases soient réparties dans tout le Retz et sur tous les protectorats, Mars demeure le véritable centre de l'organisation militaire, avec pour cœur l'École de Commandement Militaire d'Olympus.

Un petit groupe de personnalités militaires attendait les politiques. Tandis qu'ils tournaient les uns autour des autres comme deux galaxies qui entrent en collision, je m'avançai vers l'une des fenêtres pour regarder à l'extérieur.

Le corridor faisait partie d'un complexe creusé dans l'une des crêtes supérieures du mont Olympus. De l'endroit où nous étions, à plus de quinze mille mètres d'altitude, on avait l'impression que le regard embrassait la moitié de la planète. De ce point d'observation, Mars tout entière était un vaste volcan bouclier, et la perspective réduisait les routes, la vieille cité au pied de la falaise, les forêts et les taudis du plateau de Tharsis à de simples pattes de mouche au milieu d'un paysage rouge qui semblait inchangé depuis que les hommes avaient posé le pied sur ce monde, l'avaient revendiqué au nom d'une nation nommée Japon, et en avaient fait une ou deux photos.

Je contemplais le lever du petit soleil, émerveillé à l'idée que c'était *le* soleil, celui de nos origines, et admirant les jeux de lumière incroyables sur les nuages qui surgissaient des abîmes obscurs pour grimper à l'assaut de la paroi vertigineuse, lorsque Leigh Hunt s'approcha de moi pour me dire :

— La Présidente s'entretiendra avec vous après la réunion.

Il me remit deux carnets d'esquisses que l'un de ses collaborateurs avait apportés de la Maison du Gouvernement, en ajoutant :

— J'espère que vous êtes bien conscient que tout ce que vous verrez et entendrez à cette réunion est hautement confidentiel ?

Je fis comme si ce n'était pas une question.

De larges portes de bronze s'ouvrirent dans les parois de pierre. Des lumières s'allumèrent le long d'un plan incliné et d'un escalier recouverts de moquette feutrée et conduisant à la table du Conseil de Guerre, au centre d'un vaste espace noir qui aurait pu être un auditorium entouré de ténèbres absolues s'il

n'y avait pas eu cet îlot d'illumination. Des huissiers s'avancèrent pour nous montrer la voie et nous avancer nos sièges, puis s'effacèrent dans l'obscurité. Non sans réticences, je tournai le dos au lever de soleil et rejoignis les autres dans la fosse.

Le général Morpurgo et une troïka de gradés de la Force firent en personne le point de la situation militaire. Les diagrammes étaient à des années-lumière des rudimentaires panneaux et holos de la Maison du Gouvernement. Nous nous tenions *au milieu* d'un vaste espace capable de contenir huit mille élèves officiers et leur encadrement, si nécessaire, mais l'obscurité qui nous entourait était à présent principalement occupée par des holos et des diagrammes de qualité oméga, chacun de la taille d'un terrain de freeball. C'était, d'une certaine manière, effrayant.

Mais pas moins que le contenu des informations militaires.

— Nous sommes en train de perdre le système d'Hypérion, conclut Morpurgo. Au mieux, nous pouvons espérer contenir l'essaim extro à une quinzaine d'UA de la sphère de singularité distans, en nous attendant à être constamment l'objet d'attaques ponctuelles de harcèlement de la part de leurs petites unités de combat. Au pis, nous devons nous replier sur des positions défensives afin d'évacuer la flotte et les citoyens de l'Hégémonie, ce qui signifie que nous laisserons les Extros s'emparer d'Hypérion.

— Et ce coup décisif que vous nous aviez promis ? demanda le sénateur Kolchev, près de la tête de la table en forme de losange. Je croyais que l'essaim allait être démantelé !

Morpurgo se racla la gorge en se tournant vers l'amiral Nashita, qui se leva. L'uniforme noir du commandant de la flotte spatiale donnait l'illusion que son visage renfrogné flottait au milieu de l'obscurité. Je ressentis une impression de déjà vu devant ce spectacle, mais je me tournai vers Meina Gladstone, à présent éclairée par les cartes lumineuses et les diagrammes multicolores qui flottaient au-dessus de nous comme des versions holospectrales de la fameuse épée de Damoclès, et je commençai un nouveau croquis d'elle. J'avais abandonné mes

carnets d'esquisses, et je me servais maintenant d'un crayon lumineux et d'une feuille électronique souple.

— Tout d'abord, nos renseignements sur les essaims étaient nécessairement limités, fit l'amiral Nashita tandis que les diagrammes se recomposaient. Les sondes de reconnaissance et les éclaireurs longue distance ont été incapables de nous dévoiler la véritable nature des unités de migration extros. Le résultat est que nous avons gravement sous-estimé la puissance de combat de cet essaim. Nos efforts pour percer les défenses extros en employant uniquement des chasseurs et des vaisseaux-torches à long rayon d'action n'ont pas été aussi fructueux que nous l'espérions. En outre, l'obligation de maintenir un périmètre défensif de cette importance autour du système d'Hypérion a tellement accaparé nos deux unités d'intervention qu'il est devenu impossible d'affecter un nombre suffisant de vaisseaux à une opération offensive d'envergure.

— Amiral, interrompit Kolchev, si je vous comprends bien, vous nous dites que vous ne disposez pas d'un nombre suffisant de vaisseaux pour repousser ou détruire la flotte extro qui attaque en ce moment le système d'Hypérion. C'est bien cela ?

Nashita regarda froidement le sénateur, et cela me fit songer aux estampes représentant un samouraï quelques secondes avant l'instant où il tire son épée du fourreau pour tuer.

— C'est tout à fait cela, sénateur Kolchev.

— Pourtant, lors de précédentes réunions de ce genre, remontant à peine à une semaine standard, vous nous aviez bien affirmé que les deux flottes suffiraient à protéger Hypérion de l'invasion et de la destruction, et aussi à porter un coup mortel à l'ennemi. Que s'est-il donc passé entre-temps, amiral ?

Nashita se redressa de toute sa hauteur, qui dépassait celle de Morpurgo mais demeurait inférieure à la moyenne du Retz, et se tourna vers Gladstone pour dire :

— Madame la Présidente, j'ai déjà exposé les raisons qui demandent une révision de nos plans de bataille. Dois-je les répéter ?

Meina Gladstone avait les coudes sur la table. Sa main droite entourait son menton, deux doigts sur la joue, deux sous la mâchoire et le pouce le long du maxillaire, dans une attitude de lassitude attentive.

— Amiral, dit-elle d'une voix douce, tout en reconnaissant que la question du sénateur Kolchev est pertinente, je pense que l'exposé de la situation que vous nous avez fait ce soir et un peu plus tôt dans la journée y répond. Nous nous sommes trompés, Gabriel, ajouta-t-elle en se tournant vers Kolchev. Avec les effectifs de la Force actuellement engagés, nous ne pouvons espérer qu'un match nul. Les Extros sont plus agressifs, plus coriaces et plus nombreux que nous le pensions. Amiral, fit-elle en tournant de nouveau son regard vers Nashita, combien de vaisseaux de combat supplémentaires vous faudrait-il ?

Nashita prit une inspiration, visiblement désarçonné par cette question qu'il n'attendait pas si tôt. Il regarda Morpurgo et les autres chefs d'état-major, puis croisa les mains sur ses genoux avec l'air d'un croque-mort.

— Deux cents au moins, dit-il. C'est vraiment un minimum.

Un frisson parcourut la salle. Je levai les yeux de mon croquis. Tout le monde était en train de chuchoter ou de changer de position, à l'exception de Gladstone. Je mis une ou deux secondes à comprendre.

L'ensemble des vaisseaux de combat de la Force ne dépassait pas six cents unités. Chacune était, bien sûr, horriblement coûteuse. Peu d'économies planétaires pouvaient s'offrir le luxe de posséder un ou plusieurs vaisseaux de guerre interstellaires, et même une poignée de vaisseaux-torches équipés de la propulsion Hawking pouvaient réduire une planète coloniale à la faillite. Chaque unité possédait une puissance fantastique. Un seul gros porteur était capable de détruire un monde. Une flotte de croiseurs et de vaisseaux de spin pouvait anéantir un soleil. Les vaisseaux de l'Hégémonie déjà massés dans le système d'Hypérion auraient pu vraisemblablement, si la Force les avait fait manœuvrer à travers les larges portes distrans dont elle disposait, détruire la plus grande partie des systèmes stellaires du Retz. Il avait fallu

moins de cinquante vaisseaux du type demandé par Nashita pour détruire la flotte de Glennon-Height, un siècle plus tôt, et pour mater définitivement la rébellion.

Mais le véritable problème posé par la demande de Nashita, était qu'il aurait fallu concentrer les deux tiers de toute la flotte de guerre hégémonienne dans le seul système d'Hypérion. Il y avait de quoi angoisser les politiciens et les décideurs présents dans cette salle.

Le sénateur Richeau, représentante du vecteur Renaissance, s'éclaircit la voix pour demander :

— Nous est-il déjà arrivé de concentrer de telles forces dans le passé, amiral ?

La tête de Nashita pivota avec autant de précision que si elle était montée sur des roulements à billes. Son expression renfrognée ne changea pas.

— Nous n'avons jamais engagé nos forces dans un conflit aussi grave pour l'avenir de l'Hégémonie, sénateur Richeau, répliqua-t-il.

— J'avais déjà très bien compris cela, dit-elle. Mais ma question concerne plutôt l'impact éventuel de cet engagement sur nos défenses dans les autres régions du Retz. Ne sommes-nous pas en train de prendre de terribles risques ?

Nashita émit un grognement. Les diagrammes qui occupaient le vaste espace derrière lui se refondirent, offrant le spectacle étonnant d'une Voie Lactée vue d'un point situé bien au-dessus du plan de l'écliptique. Puis l'angle de vision changea, et nous eûmes l'impression de nous précipiter à une vitesse vertigineuse vers l'un des bras spiralés, jusqu'au moment où le treillis bleu du réseau distrans devint visible. C'était l'Hégémonie, un noyau doré aux contours irréguliers, aux spires et aux pseudopodes qui s'étendaient vers le nimbe gris des mondes du Protectorat. Le Retz semblait avoir une structure aléatoire, et paraissait écrasé par la taille gigantesque de la galaxie. Les deux impressions reflétaient bien la réalité.

L'affichage changea encore, et le Retz et les mondes coloniaux, entourés de quelques centaines d'étoiles destinées à fournir une perspective, devinrent l'univers.

— Voici la position de nos unités à l'heure actuelle, expliqua Nashita.

Au milieu du vert et de l'or, plusieurs centaines de points orange se mirent à briller intensément. La concentration la plus dense se trouvait autour d'un protectorat lointain que je mis quelques secondes à identifier comme étant Hypérion.

— Vous voyez ici la position des essaims extros selon les derniers relevés dont nous disposons, continua l'amiral.

Une douzaine de lignes rouges apparurent, des vecteurs et des traînées Doppler de décalage vers le bleu indiquant la direction des déplacements. Même à cette échelle, aucun vecteur extro ne semblait entrer en intersection avec l'espace hégémonien, à l'exception du gros essaim qui paraissait incurver sa trajectoire vers le système d'Hypérion.

Je remarquai que les déploiements spatiaux de la Force reproduisaient la plupart du temps les vecteurs des essaims, à part quelques concentrations à proximité des bases et des mondes à problèmes tels que Bressia, Alliance-Maui et Qom-Riyad.

— Amiral, déclara Gladstone, coupant court à toute description de ces déploiements, je suppose que vous avez tenu compte, dans vos estimations, du temps de déplacement de vos unités, pour le cas où une menace apparaîtrait dans un autre secteur.

La figure renfrognée de Nashita esquissa ce qui aurait pu passer pour un sourire. Il répondit, avec un rien de condescendance dans la voix :

— Bien sûr, madame la Présidente. Si vous voulez bien regarder plus attentivement l'essaim le plus proche de celui qui menace Hypérion...

L'affichage grossit et se déplaça pour se concentrer sur les vecteurs rouges qui surmontaient un nuage doré situé, d'après mes estimations, à peu près dans la région d'Heaven's Gate, du Bosquet de Dieu et de Mare Infinitus. À cette échelle, la menace extro semblait vraiment lointaine.

— Nos estimations sur la migration de cet essaim reposent sur les traînées Hawking captées par des stations d'écoute situées à l'intérieur et à l'extérieur du Retz, expliqua-t-il. En

outre, nos sondes lointaines vérifient assez fréquemment la taille et la direction de chaque essaim.

— Qu'entendez-vous par « assez fréquemment », amiral ? demanda le sénateur Kolchev.

— Tous les trois ou quatre ans au moins, répliqua sèchement Nashita. N'oubliez pas que ces distances représentent des mois de voyage, même à la vitesse des vaisseaux de spin, et que le déficit de temps, de notre point de vue, peut atteindre une douzaine d'années.

— Avec ces années de décalage entre les observations directes, insista le sénateur, comment faites-vous pour connaître la position des essaims à un moment précis ?

— Les traînées Hawking ne mentent pas, sénateur, fit l'amiral d'une voix absolument neutre. Il est absolument impossible de simuler le sillage de distorsion Hawking. Ce que vous voyez ici, c'est la position en temps réel de plusieurs centaines – ou, dans le cas des gros essaims, plusieurs milliers – d'unités de propulsion en mouvement. Comme dans le cas des mégatransmissions, le déficit de temps est nul.

— Je vois, fit Kolchev d'une voix aussi glacée que celle de l'amiral. Mais supposez que les essaims voyagent à des vitesses inférieures à celles des vaisseaux de spin...

Pour la première fois, Nashita nous fit un vrai sourire.

— Inférieures aux vitesses hyperluminiques, sénateur ?

— C'est cela.

Je vis Morpurgo et quelques autres militaires secouer la tête ou dissimuler un sourire. Seul le jeune capitaine de frégate William Ajunta Lee était penché en avant, la mine sérieuse et attentive.

— À des vitesses infraluminiques, murmura l'amiral Nashita d'un air impassible, nous laisserons le soin à nos arrière-arrière-petits-enfants de prévenir leurs petits-enfants d'une menace d'invasion.

Kolchev ne se démonta pas pour si peu. Il se leva et indiqua l'endroit où l'essaim le plus proche incurvait sa trajectoire au-dessus d'Heaven's Gate pour s'éloigner de l'Hégémonie.

— Et si cet essaim-là s’approchait de nous sans utiliser la propulsion Hawking ?

Nashita soupira, ostensiblement agacé de voir que la discussion dérivait vers des futilités sans rapport avec le sujet.

— Je vous assure, sénateur, que si les propulseurs de cet essaim s’arrêtaient en ce moment même pour se diriger vers le Retz, il ne faudrait pas moins de... (il plissa les yeux tandis qu’il consultait ses implants et ses liaisons com) deux cent trente années standard pour qu’ils parviennent à nos frontières. Ce n’est donc pas un facteur à prendre en considération pour la décision qui nous intéresse.

Meina Gladstone se pencha en avant, et tous les regards se tournèrent vers elle. J’enregistrai mon dessin dans la mémoire de la feuille électronique et en commençai un nouveau.

— Amiral, il me semble que la véritable question qui nous occupe actuellement est, d’une part, la nature sans précédent de la concentration de nos forces au voisinage d’Hypérion, et, d’autre part, le danger qu’il y a à mettre tous ses œufs dans le même panier.

Un murmure amusé se propagea autour de la table. Gladstone était connue pour ses aphorismes, anecdotes et clichés si anciens et si oubliés qu’ils en paraissaient tout neufs. Il semblait bien que ce fût le cas pour celui-là.

— Sommes-nous en train de mettre tous nos œufs dans le même panier ? demanda-t-elle.

Nashita s’avança vers la table et y posa les deux mains à plat. Ce geste soulignait la personnalité hors du commun de ce petit homme, qui était capable d’imposer sans effort son autorité aux autres.

— Je ne le pense vraiment pas, dit-il. (Sans se tourner, il fit un geste en direction de l’affichage derrière lui et au-dessus de sa tête.) Les essaims les plus proches ne peuvent en aucun cas atteindre l’espace hégémonien avant un délai de deux mois en propulsion Hawking. Cela représente *trois années* de notre temps. Nos forces spatiales disposées autour d’Hypérion – à supposer qu’elles soient largement déployées et en position de combat – mettraient *moins de cinq heures* pour se replier et se distranslater en n’importe quel point du Retz.

— Cela ne peut pas concerner les flottes stationnées en dehors du Retz, intervint le sénateur Richeau. Nous ne pouvons pas laisser les colonies sans protection.

Nashita fit un geste vague.

— Les deux cents vaisseaux de renfort destinés à rendre décisive la campagne d'Hypérion se trouvent tous actuellement à l'intérieur du Retz, ou sont des portiers disposant d'équipements distrans. Aucune flotte affectée à la défense des colonies ne sera mise à contribution.

— Mais si la porte distrans d'Hypérion était endommagée ou capturée par les Extros ? demanda Gladstone en secouant la tête.

À en juger par les murmures et l'agitation que ces paroles provoquèrent parmi les civils rassemblés autour de la table, je compris que Gladstone venait de mettre le doigt sur un point crucial. Nashita hocha la tête d'un air presque satisfait et fit quelques pas en arrière en direction de la petite estrade, comme si c'était là la remarque qu'il attendait depuis le début et qui marquait la fin des digressions irritantes.

— Excellente question, dit-il. Nous l'avons déjà évoquée lors de nos précédentes réunions, mais je vais la traiter un peu plus en détail. Tout d'abord, nous disposons d'une certaine marge de sécurité dans nos équipements distrans. Nous avons actuellement deux vaisseaux portiers dans le système, et nous en enverrons trois autres en même temps que les renforts. Il y a très peu de chances pour que ces cinq vaisseaux soient détruits, surtout si l'on considère que les renforts nous donneront une capacité défensive considérable. Deuxièmement, il n'y a absolument aucune chance pour que les Extros s'emparent de l'un de ces vaisseaux intact et l'utilisent pour envahir le Retz. Chaque bâtiment, et même chaque *individu* qui transite par une porte de la Force doit être préalablement identifié par des microtranspondeurs codés absolument inviolables et quotidiennement remis à jour...

— Les Extros ne pourraient-ils pas déchiffrer ces codes... et les remplacer par d'autres ? demanda le sénateur Kolchev.

— Impossible, dit Nashita en faisant les cent pas sur l'estrade, les mains croisées derrière le dos. Les codes sont

changés chaque jour par mégatrans à partir du QG retzien de la Force, et...

— Pardonnez-moi, intervins-je, moi-même surpris d'entendre ma voix dans cette assemblée, mais j'ai fait un bref séjour dans le système d'Hypérion ce matin même, et je n'ai pas eu conscience d'avoir utilisé un code...

Les regards se tournèrent vers moi. L'amiral Nashita, de nouveau, donna l'impression d'un hibou dont la tête aurait pivoté sur des roulements à billes sans friction.

— Soyez pourtant assuré, H. Severn, me dit-il, que H. Hunt et vous avez reçu un code au moyen de lasers infrarouges, discrètement et sans que vous ressentiez quoi que ce soit, avant chacun de vos passages distrans.

Je hochai la tête, étonné qu'il se souvienne de mon nom, jusqu'au moment où je me rappelai qu'il avait lui aussi des implants.

— Troisièmement, continua Nashita comme si je ne l'avais jamais interrompu, en supposant que l'impossible se produise et que les Extros anéantissent nos défenses, s'emparent d'une porte distrans intacte, court-circuitent nos codes de protection et fassent fonctionner un appareillage complexe auquel ils ne connaissent rien et dont nous leur refusons la technologie depuis plus de quatre siècles... même en supposant tout cela, leurs efforts ne serviraient à rien, car tous les mouvements militaires à destination d'Hypérion transitent obligatoirement par la base de Madhya.

— Par où ? demandèrent plusieurs voix.

Je n'avais entendu parler de cette planète qu'à travers le récit où Brawne Lamia racontait la mort de son client. Nashita prononçait, comme elle, « ma-dieu ».

— Par Madhya, répéta l'amiral en souriant maintenant pour de bon, d'un étrange sourire de petit garçon. Ne cherchez pas dans vos persocs, mesdames et messieurs. Le système de Madhya est un système « noir », qui ne se trouve ni dans les répertoires ni dans les annuaires distrans civils. Nous le réservons précisément à ce genre d'usage. Il ne possède qu'une seule planète habitable, qui ne sert que pour l'extraction minière et pour nos bases. Madhya est notre ultime position de

repli. Si les Extros réussissaient l'impossible et enfonçaient nos défenses et nos portes distrans dans le système d'Hypérion, *le seul* endroit où ils pourraient aller ensuite serait Madhya, où une considérable puissance de feu automatique attend tout ce qui chercherait à passer. Même en imaginant l'impossible au carré, c'est-à-dire la survie de leur flotte jusqu'à l'intérieur du système de Madhya, les liaisons distrans avec l'extérieur s'autodétruiraient et leurs vaisseaux seraient bloqués à des années de distance du Retz.

— D'accord, fit remarquer le sénateur Richeau, mais les nôtres aussi. Les deux tiers de notre flotte seraient immobilisés dans le système d'Hypérion.

— C'est vrai, reconnut l'amiral. Les chefs d'état-major et moi nous avons soigneusement et longuement pesé les conséquences éventuelles d'un tel évènement, statistiquement improbable, pour ne pas dire tout à fait impossible... Nous pensons que le risque est acceptable. Si l'impossible devait se produire, nous aurions encore deux cents vaisseaux en réserve pour défendre le Retz. En mettant les choses au pis, nous aurons perdu Hypérion après avoir porté aux Extros un coup terrible, qui les dissuaderait certainement de toute agression future. *Mais telle n'est pas l'issue à laquelle nous nous attendons.* En envoyant rapidement sur place un renfort de deux cents vaisseaux, dans les huit heures standard qui viennent, nous avons l'assurance à 99 pour 100 de nos prévisionnistes – et de ceux de l'Assemblée consultative des IA – que l'essaim extro qui nous attaque sera totalement détruit, avec des pertes négligeables de notre côté.

Meina Gladstone se tourna vers le conseiller Albedo. Sous cet éclairage tamisé, la projection était parfaite.

— Je ne savais pas, lui dit-elle, que la question avait été posée à l'Assemblée consultative. Pensez-vous que ce chiffre de 99 pour 100 soit fiable ?

Albedo lui sourit.

— Tout à fait fiable, madame. Le facteur de probabilité était de 99,962.794 pour 100. (Son sourire s'élargit.) Assez rassurant pour mettre momentanément tous les œufs dans le même panier, ne croyez-vous pas ?

Gladstone ne lui rendit pas son sourire.

— Amiral, demanda-t-elle, combien de temps pensez-vous que les combats dureront après l'arrivée des renforts ?

— Une semaine standard, H. Présidente, au maximum.

Le sourcil gauche de Gladstone se souleva légèrement.

— Si peu de temps ?

— Oui, madame.

— Général Morpurgo, qu'en pense la Force ?

— Nous sommes d'accord, H. Présidente. Il est urgent d'acheminer des renforts. Cent mille *marines* et fantassins seront transportés sur les lieux pour nettoyer les restes de l'essaim.

— En sept jours standard ou moins ?

— Oui.

— Amiral Singh ?

— C'est absolument nécessaire, H. Présidente.

— Général Van Zeidt ?

Un par un, les chefs d'état-major et les militaires présents durent donner leur avis. Même le commandant de l'École d'Olympus gonfla la poitrine quand il fut consulté. Tout le monde conseilla l'envoi de renforts.

— Capitaine Lee ?

Tous les regards se tournèrent vers le jeune capitaine de frégate. Je remarquai un certain raidissement et quelques froncements de sourcils parmi les militaires de haut grade, et compris que Lee était ici sur invitation de la Présidente et non par la grâce de ses supérieurs. Je me souvins d'une remarque que l'on prêtait à Gladstone à propos du capitaine Lee, capable de « faire preuve de l'intelligence et de l'esprit d'initiative qui manquaient parfois aux responsables de la Force ». Je soupçonnais sa carrière d'être bien compromise par sa présence ici ce soir.

Le capitaine de frégate William Ajunta Lee changea nerveusement de position sur son siège.

— Pardonnez-moi, madame la Présidente, mais je ne suis qu'un jeune officier de marine, et je ne me sens pas qualifié pour donner mon avis sur une question stratégique de cette importance.

Gladstone ne sourit pas. Son hochement de tête fut presque imperceptible.

— J’apprécie votre position, capitaine. Je suis sûre que vos supérieurs ici présents l’apprécient aussi. Cependant, j’aimerais tout de même que vous nous fassiez part de votre opinion.

Lee se redressa sur sa chaise. L’espace d’un instant, on put lire dans son regard à la fois le désespoir et la conviction d’un petit animal pris dans les mâchoires d’un piège.

— Puisque vous me le demandez, madame la Présidente, je dois dire que mon instinct – et il s’agit uniquement d’instinct, car je suis profondément ignorant de toute notre tactique interstellaire – va à l’encontre de cet acheminement de renforts. (Il prit une inspiration profonde.) Il s’agit d’une opinion purement militaire, madame la Présidente. J’ignore les tenants et les aboutissants politiques de la défense du système d’Hypérion.

Gladstone se pencha en avant.

— D’un point de vue purement militaire, capitaine, pouvons-nous savoir pour quelles raisons vous vous opposez à ces renforts ?

De ma place, une demi-tablée plus loin, je sentis presque physiquement l’impact des regards de tous ces militaires braqués comme un de ces lasers d’un million de joules utilisés pour bombarder des sphères de deutérium-tritium dans un ancien réacteur à fusion à confinement inertiel. Je fus même étonné de ne pas le voir s’affaïsser, implorer, s’embraser et fondre sous nos yeux.

— D’un point de vue militaire, murmura-t-il d’une voix calme malgré son regard désespéré, les deux erreurs les plus fatales que l’on puisse commettre sont la division des forces et, comme vous l’avez dit, madame la Présidente, le fait de mettre tous les œufs dans le même panier. Sans compter que, dans le cas présent, il ne s’agit même pas de notre propre panier.

Gladstone hocha la tête et se laissa aller en arrière dans son fauteuil, les mains jointes par le bout des doigts sous son menton.

— *Capitaine*, cracha littéralement le général Morpurgo, maintenant que vous nous avez fait profiter de vos... conseils,

pouvons-nous vous demander si vous avez déjà participé à une bataille spatiale ?

— Non, mon général.

— Avez-vous reçu une *formation* vous préparant à une telle bataille, capitaine ?

— Hormis les cours de base de l'École de Commandement Militaire d'Olympus en histoire, non, mon général.

— Avez-vous déjà participé à la préparation stratégique d'une bataille au-dessus du niveau de... Combien de vaisseaux de surface avez-vous commandés sur Alliance-Maui, capitaine ?

— Un seul, mon général.

— Un seul... répéta Morpurgo dans un souffle. Et c'était un gros bâtiment, capitaine ?

— Pas très gros, mon général.

— Ce commandement vous a-t-il été attribué par la voie normale, ou en raison des vicissitudes de la guerre ?

— Le commandant de bord a été tué, mon général. J'ai pris sa place en tant qu'officier le plus gradé à bord. Nous étions dans la phase finale de l'offensive, et...

— Ce sera tout, *capitaine*.

Morpurgo tourna le dos au héros de la flotte et s'adressa à la Présidente.

— Désirez-vous que nous votions de nouveau, madame ?

Elle secoua négativement la tête. Le sénateur Kolchev se racla la gorge pour dire :

— Le cabinet devrait peut-être en débattre à huis clos à la Maison du Gouvernement...

— Inutile, coupa Gladstone. J'ai pris ma décision. Amiral Singh, vous êtes autorisé à acheminer en renfort dans le système d'Hypérion autant d'unités de la flotte que les chefs d'état-major et vous le jugerez utile.

— Très bien, H. Présidente.

— Amiral Nashita, j'attends l'issue positive des combats au plus tard huit jours après l'acheminement des renforts. Mesdames et messieurs, je ne saurais insister assez sur l'importance que revêtent pour nous le contrôle d'Hypérion et la suppression, une fois pour toutes, de la menace extro. Je vous souhaite une bonne fin de soirée.

Elle se leva et s'éloigna aussitôt vers le plan incliné plongé dans l'obscurité.

Il était près de 4 heures du matin dans le Retz, heure de Tau Ceti Central, quand Hunt vint frapper doucement à ma porte. J'essayais de lutter contre la fatigue depuis trois heures que nous étions rentrés, et je venais de décider que Gladstone m'avait oublié et que je pouvais m'abandonner au sommeil lorsque Hunt arriva.

— Dans le jardin, me dit-il. Et rentrez votre chemise, pour l'amour du ciel !

Mes chaussures crissèrent doucement sur le fin gravier de l'allée lorsque je la remontai dans l'obscurité à peine estompée par les lanternes et les globes bioluminescents. Les étoiles n'étaient pas visibles dans le ciel de TC² à cause du halo de l'agglomération interminable, mais les lumières en mouvement des habitations orbitales traversaient le ciel comme une ronde sans fin de lucioles.

Gladstone était assise sur le banc de fer près du pont.

— H. Severn, me dit-elle d'une voix faible, merci d'être venu me rejoindre. Pardonnez-moi de vous faire veiller si tard. La réunion du cabinet vient de s'achever.

Je ne répondis pas et demeurai debout.

— Je voulais vous demander vos impressions sur votre visite de ce matin sur Hypérion, me dit-elle. Hier matin, plutôt, rectifia-t-elle avec un petit rire.

Je me demandais ce qu'elle voulait savoir au juste. Je me dis qu'elle devait avoir un appétit insatiable pour les données de toutes sortes, même quand elles paraissaient sans rapport avec le sujet.

— J'ai rencontré quelqu'un.

— Ah ?

— Le docteur Melio Arundez. C'était... C'est...

— Un ami de la fille de Sol Weintraub, acheva Gladstone. L'enfant qui grandit à l'envers. Avez-vous des nouvelles sur son état ?

— Pas vraiment. Je n'ai pas dormi beaucoup aujourd'hui. Et mes rêves ont été fragmentés.

— Est-il sorti quelque chose de votre rencontre avec le docteur Arundez ?

Je me frottai le menton d'un doigt soudain glacé.

— Son équipe de recherche attend depuis des mois dans la capitale. Elle représente peut-être notre seul espoir de comprendre ce qui se passe autour des Tombeaux et avec le gritché.

— Selon nos prévisionnistes, il est extrêmement important que les pèlerins soient livrés à eux-mêmes jusqu'au bout.

Je voyais mal le visage de la Présidente, dont le regard semblait fixé, dans la pénombre, sur un point situé du côté du cours d'eau. Je sentis soudain une inexplicable colère monter en moi.

— Le père Hoyt est déjà allé jusqu'au bout, éclatai-je avec plus d'agressivité que je n'aurais voulu en montrer. Ils auraient pu le sauver si le vaisseau du consul avait été au rendez-vous. Arundez et son équipe pourraient maintenant sauver le bébé, bien qu'ils ne disposent plus que de quelques jours.

— Même pas trois jours, murmura Gladstone. Et c'est tout ? Vous n'avez rien remarqué de spécial sur la planète ou à bord du vaisseau de l'amiral Nashita ?

Mes poings se serrèrent, puis je me forçai à me détendre.

— Vous n'autoriserez pas Arundez à se rendre dans la région des Tombeaux ?

— Pas dans l'immédiat.

— Et l'évacuation des civils ? Au moins celle des citoyens hégémoniens ?

— Nous ne sommes pas en mesure de l'organiser pour le moment.

J'ouvris la bouche pour dire quelque chose, puis je me ravisai. Je me contentai d'écouter le bruissement de l'eau sous le pont.

— Aucune autre impression, H. Severn ? insista Gladstone.

— Aucune.

— Très bien. Je vous souhaite une bonne nuit et des rêves agréables. Demain sera peut-être une journée difficile, mais je veux absolument trouver un moment pour m'entretenir avec vous.

— Bonne nuit, répondis-je.

Je tournai les talons et m'éloignai rapidement en direction de l'aile de la Maison du Gouvernement où j'avais mes quartiers.

Dans l'obscurité de ma chambre, je programmai une sonate de Mozart et pris trois comprimés de trisécobarbital. Il était probable qu'ils allaient m'assommer et que je dormirais d'un sommeil sans rêves où le fantôme de Johnny Keats et mes pèlerins encore plus spectraux ne pourraient jamais me trouver. Cela décevrait sans doute Meina Gladstone, mais je n'en avais cure.

Je songeai au personnage de Swift, Gulliver, et à son dégoût de l'humanité lorsqu'il était rentré du pays des chevaux intelligents, les Houyhnhnms. Sa propre espèce l'écœurerait tellement qu'il était obligé d'aller dormir à l'écurie pour être rassuré par la présence et l'odeur des chevaux.

Ma dernière pensée, avant de m'endormir, fut : *Au diable Meina Gladstone, au diable la guerre, au diable le Retz tout entier.*

Et au diable mes rêves.

DEUXIÈME PARTIE.

16.

Brawne Lamia s'endormit peu avant l'aube d'un sommeil agité. Ses rêves étaient remplis d'images et de bruits venus d'ailleurs. Des conversations à moitié inaudibles et à moitié intelligibles avec Meina Gladstone, une salle qui semblait flotter dans l'espace, des mouvements continuels d'hommes et de femmes dans des corridors où les murs chuchotaient comme un récepteur mégatrans mal réglé. Et, derrière ces rêves fiévreux et ces images désordonnées, l'idée insensée que Johnny – *son* Johnny – était près, tout près d'elle. Lamia cria dans son sommeil, mais le bruit se perdit dans les échos irréguliers des pierres du Sphinx en train de refroidir et des dunes en train de se déplacer.

Lamia se réveilla brusquement, tous ses sens immédiatement en alerte, comme un instrument transistorisé qui se met en marche. Sol Weintraub était censé monter la garde, mais elle vit qu'il s'était endormi devant la porte basse de la chambre où le groupe s'était réfugié. Son bébé, Rachel, dormait par terre, près de lui, dans des couvertures, le derrière levé, le visage vers le sol, une petite bulle de salive au coin des lèvres.

Lamia tourna la tête à la faveur d'un globe bioluminescent de très faible puissance, et dans la clarté du jour qui filtrait de l'entrée située quatre mètres plus loin dans le corridor, un seul autre pèlerin était visible, roulé en boule sur les dalles de pierre. Martin Silenus ronflait, la bouche ouverte. Elle sentit une vague de peur, comme si les autres l'avaient abandonnée dans son sommeil avec le poète, le bébé et Sol. Mais elle se rendit vite compte que, finalement, seul le consul avait disparu. Le groupe de pèlerins, composé à l'origine de sept adultes et d'un enfant, avait déjà perdu Het Masteen pendant la traversée de la mer des Hautes Herbes à bord du chariot à vent ; Lénar Hoyt était mort

la nuit précédente, et Kassad avait disparu la veille dans la soirée. Mais le consul... Où était le consul ?

Elle regarda de nouveau autour d'elle, comme pour s'assurer qu'il n'y avait rien d'autre que des bagages, des couvertures, le poète endormi et le vieil homme avec son bébé. Elle se leva pour prendre l'automatique de son père sous une couverture, chercha le neuro-étourdisseur dans son paquetage, et se glissa sans réveiller les autres dans le corridor qui menait à l'entrée.

C'était le matin. La clarté était si vive qu'elle dut s'abriter les yeux d'une main en descendant les marches de pierre du Sphinx. La tempête s'était calmée. Le ciel d'Hypérion avait repris sa couleur lapis aux striures vertes. L'étoile d'Hypérion était un gros point blanc lumineux qui se levait en ce moment au-dessus de la paroi orientale de la falaise. Les ombres des rochers se mêlaient aux silhouettes profilées des Tombeaux du Temps éparpillés dans la vallée. Le Tombeau de Jade scintillait. Lamia vit que de nouvelles dunes s'étaient formées, et que les sables vermillon et blanc avaient des courbes neuves et sensuelles contrastant avec les striures anciennes de la roche. Il ne restait plus aucune trace de leur campement de la veille. Le consul était là, assis sur un rocher à une dizaine de mètres d'elle. Il contemplait tranquillement la vallée en fumant sa pipe. Elle glissa le pistolet dans sa poche, avec l'étourdisseur, et le rejoignit.

— Aucune trace du colonel Kassad, lui dit-il sans tourner la tête.

Elle regarda de l'autre côté de la vallée, en direction du Monolithe de Cristal. Sa façade, naguère brillante, était carbonisée et déchiquetée. Il manquait tout le haut de l'édifice, et il y avait encore des débris fumants à sa base. Les cinq cents mètres qui séparaient le Sphinx du Monolithe étaient défoncés et criblés de cratères.

— On dirait qu'il s'est défendu, fit-elle.

Le consul émit un grognement pour toute réponse. L'odeur de la pipe donnait faim à Lamia.

— Je suis descendu jusqu'au Palais du gritché, qui se trouve à deux kilomètres d'ici, lui dit enfin le consul. Il semble

qu'une bataille ait eu lieu devant le Monolithe. Il n'y a toujours pas de trace d'entrée dans le bâtiment, mais la façade est maintenant suffisamment déchirée pour montrer la structure intérieure en nid d'abeille que nos radars de profondeur ont toujours détectée.

— Et Kassad n'a laissé aucune trace ?

— Aucune.

— Pas de sang ? Pas d'ossements ? Pas de mot disant qu'il reviendrait après avoir livré sa marchandise ?

— Rien du tout.

Brawne Lamia soupira et s'assit sur une grosse pierre près du rocher du consul. Le soleil était chaud sur sa peau. Elle plissa les yeux en direction de l'entrée de la vallée.

— Qu'allons-nous faire, maintenant ? demanda-t-elle.

Le consul prit sa pipe entre ses doigts, l'examina en fronçant les sourcils et hocha la tête.

— J'ai essayé de nouveau de communiquer avec mon vaisseau tout à l'heure, dit-il en secouant les cendres, mais il est toujours cloué au sol. Les fréquences de secours sont également muettes. Ou le vaisseau ne relaie plus les messages, ou l'ordre a été donné de ne pas nous répondre.

— Vous voudriez vraiment tout laisser tomber ?

Il haussa les épaules. Il avait abandonné son costume d'apparat de la veille pour revêtir un gros pull de laine, un pantalon de whipcord gris et des bottines.

— Faire venir le vaisseau nous donnerait au moins la possibilité de partir rapidement. J'aimerais que les autres envisagent cette option. Après tout, Masteen a disparu, Hoyt est mort, et nous n'avons plus de nouvelles de Kassad. Je ne sais plus ce qu'il faut faire maintenant.

— Nous pourrions préparer le petit déjeuner, fit une voix grave derrière eux.

Lamia se tourna vers Sol Weintraub.

Le vieillard s'avancait avec l'enfant dans son porte-bébé contre sa poitrine. Le soleil faisait luire son crâne à moitié chauve.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, dit-elle. Nous reste-t-il suffisamment de provisions ?

— Suffisamment pour le petit déjeuner d'aujourd'hui, en tout cas. Mais je crois que le colonel Kassad a des rations supplémentaires dans son sac. Quand elles seront épuisées, nous n'aurons plus qu'à nous nourrir de zygotèdes et à nous dévorer les uns les autres.

Le consul fit l'esquisse d'un sourire et remit la pipe dans la poche de son pantalon.

— Nous pourrions peut-être essayer de regagner à pied la forteresse de Chronos avant d'en arriver à une telle extrémité, dit-il. Les provisions du *Bénarès* sont épuisées, mais il y avait des chambres froides à la forteresse.

— En tout cas, j'aimerais bien... commença Lamia, soudain interrompue par un cri venant de l'intérieur du Sphinx.

Elle fut la première à arriver devant l'entrée, l'automatique de son père à la main. Le corridor était toujours sombre. Il lui fallut quelques secondes pour que sa vision s'accoutume à l'obscurité. Il n'y avait personne. Elle s'accroupit sur ses talons, balayant du canon de son arme l'angle du corridor au moment où la voix de Silenus se faisait de nouveau entendre, d'un endroit situé hors de vue.

— Hé ! Venez par ici !

Elle regarda, par-dessus son épaule, le consul qui s'avavançait à son tour dans l'entrée.

— Restez là ! lança-t-elle.

Elle se mit à courir dans le couloir, en longeant le mur, le pistolet braqué à bout de bras, la sûreté défaite. Elle s'arrêta à l'entrée de la petite chambre où gisait le corps du père Hoyt.

Martin Silenus était là, penché sur le cadavre du prêtre. La bâche de fibroplaste qui l'entourait avait été défaite. La main de Silenus en tenait encore un coin. Le poète regarda Lamia, puis son arme, sans manifester le moindre intérêt, puis de nouveau le corps du prêtre.

— C'est incroyable ! murmura-t-il.

Lamia se rapprocha, abaissant son arme. Derrière elle, le consul passa la tête à l'entrée. Elle entendit le bébé de Sol Weintraub qui pleurait dans le corridor.

— Mon Dieu ! fit-elle en s'agenouillant près du corps de Lénar Hoyt.

Les traits ravagés du jeune prêtre avaient été totalement remodelés. Ils avaient maintenant l'apparence d'un homme de près de soixante-dix ans au front large, au long nez d'aristocrate, aux lèvres fines légèrement relevées aux commissures, aux pommettes saillantes et aux oreilles pointues sous une frange de cheveux blancs. Ses grands yeux étaient cachés par des paupières aussi diaphanes et aussi fines que du parchemin.

Le consul s'accroupit à son tour.

— J'ai déjà vu ce visage en holo, dit-il. C'est le père Paul Duré.

— Regardez, fit Martin Silenus.

Il tira le reste de la bâche et retourna le corps sur le côté. Deux petits cruciformes roses pulsaient sur sa poitrine, exactement comme ceux de Hoyt, à cette différence près que le dos était maintenant nu.

De la porte, où il essayait de faire taire Rachel en la berçant et en lui murmurant des paroles apaisantes, Weintraub leur cria :

— Je croyais qu'il fallait trois jours aux Bikuras pour se... régénérer !

Martin Silenus soupira.

— Les Bikuras ont été ressuscités pendant deux siècles standard par leurs parasites en forme de croix. C'est peut-être plus rapide la première fois.

— Est-ce qu'il est... commença Lamia.

— Vivant ? fit Silenus en lui prenant la main. Touchez...

La poitrine du prêtre se soulevait et retombait légèrement. La peau était tiède au contact. La chaleur des cruciformes sous la peau était palpable. Brawne Lamia retira vivement sa main.

La chose qui avait été six heures plus tôt le cadavre du père Lénar Hoyt ouvrit les yeux.

— Père Duré ? demanda Sol en s'avancant.

La tête de l'homme se tourna. Il battit des paupières comme si la lumière faible lui faisait mal, puis murmura quelque chose d'inintelligible.

— Un peu d'eau, fit le consul en sortant de sa poche une petite gourde en plastique qui ne le quittait jamais.

Tandis que Martin Silenus lui soulevait la tête, le consul aida l'homme à boire. Sol se rapprocha d'eux, mit un genou à terre et toucha l'avant-bras de l'homme. Même Rachel, avec ses yeux noirs, semblait curieuse.

— Si vous ne pouvez pas parler, dit Sol, clignez deux fois pour dire oui et une fois pour dire non. Êtes-vous le père Duré ?

La tête de l'homme pivota vers l'érudit.

— Oui, répondit-il d'une voix faible aux tons graves et cultivés. Je suis le père Paul Duré.

Le petit déjeuner comprenait du café – leur dernier –, des bouts de viande frits sur leur réchaud pliant, une poignée de mélange de céréales avec du lait réhydraté, et leur dernier morceau de pain, divisé en cinq parts. Lamia fut d'avis qu'il était délicieux.

Ils s'étaient installés à l'ombre de l'aile déployée du Sphinx, devant une roche basse au dessus plat qui leur servait de table. La matinée était déjà bien entamée, et le soleil grimpait dans un ciel sans nuages. On n'entendait aucun autre bruit que le tintement occasionnel d'une fourchette ou d'une petite cuillère accompagnant leur conversation à voix basse.

— Vous vous souvenez... d'avant ? demanda Sol.

Le prêtre portait un vêtement que lui avait donné le consul, une combinaison grise avec l'écusson de l'Hégémonie sur la poitrine. L'uniforme était un peu trop petit pour lui.

Duré tenait sa tasse de café à deux mains, comme s'il allait la lever pour la consacrer. Il tourna vers Weintraub un regard suggérant une égale mesure d'intelligence et de profonde tristesse.

— Avant ma mort ? fit-il en esquissant un sourire de ses lèvres fines de patricien. Oui, je me souviens. L'exil... Les Bikuras... Et même l'arbre de Tesla.

— Hoyt nous a raconté, à propos de l'arbre, lui dit Brawne Lamia.

Le prêtre s'était cloué les pieds et les mains sur un tesla en activité de la forêt des flammes. Il avait souffert des années, mourant et ressuscitant tour à tour, interminablement, plutôt que de céder à la facilité de symbiose offerte par le cruciforme.

Il secoua la tête.

— J'avais pourtant bien cru... ces dernières secondes... que j'avais réussi à le battre.

— Vous l'avez battu, lui dit le consul. Quand le père Hoyt et les autres vous ont retrouvé, vous aviez expulsé cette chose de votre corps. Mais les Bikuras l'ont implantée dans le corps de Lénar Hoyt.

Duré hocha la tête.

— Et tout signe de lui a disparu ?

Martin Silenus désigna la poitrine du prêtre.

— Il est évident que ce putain de truc est incapable de défier les lois de la conservation de la masse. Les souffrances de Hoyt ont été si grandes et ont duré si longtemps – il refusait de retourner là où cette chose voulait le forcer à aller – qu'il n'a jamais pris suffisamment de poids pour... une double résurrection.

— C'est sans importance, de toute manière, fit Duré avec un sourire triste. Le parasite ADN du cruciforme a une patience infinie. Il reconstituera son hôte pendant des générations, s'il le faut. Tôt ou tard, les deux parasites auront chacun le leur.

— Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé après le tesla ? demanda Sol d'une voix tranquille.

Duré but le reste de son café avant de répondre.

— Si je me souviens de la mort ? Du ciel ou de l'enfer ? Non, madame et messieurs. J'aurais aimé pouvoir vous renseigner... Je ne me souviens que de la douleur, une éternité de douleur, puis de la libération... des ténèbres. Et je me suis réveillé ici. Combien d'années, m'avez-vous dit, se sont écoulées ?

— Près de douze, fit le consul. Mais pas plus de six pour le père Hoyt, qui a passé du temps en transit.

Le père Duré se leva, s'étira, puis fit quelques pas. Il était grand et mince, mais donnait une impression de force. Brawne Lamia ressentait l'extraordinaire charisme qui se dégageait de cette personnalité hors du commun. Elle dut se forcer à se rappeler, premièrement, qu'il appartenait à une religion dont les prêtres étaient tenus au célibat, et, deuxièmement, qu'il était à l'état de cadavre seulement une heure plus tôt. Elle regarda le

vieillard tandis qu'il faisait les cent pas, sa démarche aussi souple et élégante que celle d'un chat, et elle se rendit compte que, malgré tout cela, rien ne pouvait détruire le magnétisme personnel qui émanait du prêtre. Elle se demandait si les hommes étaient également capables de percevoir cela.

Duré alla s'asseoir sur un rocher, étendit les jambes et commença à se masser les cuisses comme pour se débarrasser d'une crampe.

— Vous avez commencé à me dire qui vous êtes et pourquoi vous êtes ici, fit-il. Pourrais-je en savoir plus ?

Les pèlerins s'entre-regardèrent.

— Vous pensez que je suis moi-même un monstre ? leur dit le père Duré en hochant la tête. Que je suis un agent du gritché ? Je ne peux certes pas vous en vouloir si c'est cela que vous avez dans la tête.

— Nous n'avons pas de telles idées, lui dit Brawne Lamia. Le gritché n'a pas besoin d'un agent pour faire ce qu'il veut. De plus, nous vous connaissons bien grâce au récit du père Hoyt et à votre journal. Mais... nous avons déjà eu du mal à nous raconter les raisons de notre présence ici, et je crois que j'aurais, pour ma part, beaucoup de réticences à les répéter.

— J'ai pris quelques notes sur mon persoc, fit le consul. Elles sont succinctes, mais cela devrait vous renseigner suffisamment sur nous... et sur les événements qui se sont produits au cours de cette dernière décade dans l'Hégémonie. Sur les raisons de la guerre entre le Retz et les Extros, par exemple. Je vous le prête, si vous voulez. Cela ne devrait pas vous prendre plus d'une heure.

— Je vous en suis reconnaissant, dit le prêtre en suivant le consul en direction du Sphinx.

Brawne Lamia, Sol et Silenus prirent le chemin de l'entrée de la vallée. Du col, on voyait les dunes et les contreforts désolés de la Chaîne Bridée, qui se trouvait à moins de dix kilomètres de là. Les coupoles brisées, les flèches émoussées et les arcades effondrées de la Cité des Poètes étaient visibles sur leur droite, à deux ou trois kilomètres du col, le long d'une crête que le désert était en train de combler tranquillement.

— Je vais aller jusqu'à la forteresse chercher des provisions, leur dit Lamia.

— Je n'aime pas trop l'idée de nous séparer, protesta Sol. Pourquoi ne pas y aller tous ensemble ?

Martin Silenus croisa les bras.

— Il faut que quelqu'un reste ici, pour le cas où le colonel reviendrait.

— Avant toute chose, il serait plus prudent d'explorer le reste de la vallée, proposa Sol. Le consul n'est pas allé voir plus loin que le Monolithe, ce matin.

— Je ne suis pas contre, déclara Lamia. Mais faisons vite. Je voudrais être de retour de la forteresse avant la tombée de la nuit.

Ils étaient revenus au Sphinx lorsque Duré et le consul en sortirent. Le prêtre tenait le persoc à la main. Lamia leur expliqua leurs intentions, et les deux hommes furent d'accord pour se joindre à eux.

Une fois de plus, ils explorèrent l'intérieur du Sphinx, balayant de leurs lampes chaque angle bizarre de la pierre et chaque mur suintant. Ils ressortirent à la lumière du jour et parcoururent les trois cents mètres qui les séparaient du Tombeau de Jade. Lamia se mit à frissonner lorsqu'ils entrèrent dans la salle où le gritché lui était apparu la veille. Le sang de Hoyt avait laissé une tache brune sur les dalles de céramique verte. Il n'y avait aucune trace de plancher transparent communiquant avec le labyrinthe au-dessous. Aucune trace du gritché non plus.

L'Obélisque ne possédait pas de chambres internes. Il n'y avait qu'un puits central avec une rampe spiralée, trop escarpée pour le confort des humains, qui grimpait contre la paroi d'ébène. Le moindre murmure était réverbéré, et le groupe évitait le plus possible de parler. Il n'y avait aucune fenêtre sur l'extérieur, pas la moindre ouverture au sommet de la rampe, à cinquante mètres au-dessus du sol. Leurs lampes ne leur montrèrent, au-dessus d'eux, qu'un toit incurvé. Des cordes et des chaînes, vestiges de deux siècles de visites de touristes, leur permirent de redescendre sans trop avoir peur d'une chute fatale. Lorsqu'ils se retrouvèrent à l'entrée, Martin Silenus cria

une nouvelle fois le nom de Kassad, et l'écho les suivit dans la lumière du soleil.

Ils passèrent un peu plus d'une demi-heure à examiner les dégâts subis par le Monolithe de Cristal. Des flaques de sable vitrifié de cinq à dix mètres de diamètre irisaient la lumière du jour et reflétaient la chaleur sur leurs joues. La façade brisée du Monolithe, criblée de trous et dentelée par des stalactites de cristal fondu, évoquait un acte de vandalisme gratuit, mais chacun savait que Kassad avait dû se battre pour défendre sa vie. Il n'y avait pas la moindre porte, pas la moindre ouverture dans le dédale intérieur en nid-d'abeille. Les instruments affirmaient que les lieux étaient aussi déserts que jamais. Ils s'éloignèrent à contrecœur et prirent le chemin des falaises du nord, où les Trois Caveaux étaient séparés l'un de l'autre par une centaine de mètres.

— Au début, les archéologues pensaient qu'il s'agissait de la partie la plus ancienne des Tombeaux du Temps, à cause de leur aspect, expliqua Sol tandis qu'ils pénétraient dans le premier caveau.

Leurs lampes éclairaient des parois de pierre sculptées de mille motifs indéchiffrables. Aucun des caveaux ne faisait plus de trente ou quarante mètres de profondeur. Chacun se terminait abruptement par un mur de pierre dont ni les sondes ni les radars n'avaient jamais pu découvrir une extension quelconque.

En ressortant du troisième caveau, le groupe alla s'asseoir à l'ombre pour boire un peu d'eau et se partager quelques biscuits aux protéines prélevés sur les rations du packaging de Kassad. Le vent s'était levé. Il sifflait maintenant à travers les pics au-dessus d'eux.

— Nous ne le retrouverons jamais, fit Martin Silenus. Ce putain de gritcha a dû l'emporter.

Sol était en train de donner au bébé l'un des derniers biberons. Malgré tous les efforts de l'érudit pour lui protéger la tête quand ils marchaient au soleil, Rachel avait le crâne rouge.

— Il est peut-être dans l'un des tombeaux que nous avons explorés, dit-il. D'après les théories d'Arundez, certaines sections pourraient être temporellement déphasées par rapport

à nous. Il voit les Tombeaux du Temps comme des constructions quadridimensionnelles, aux replis étroitement liés à l'espace-temps.

— Si je comprends bien, murmura Lamia, même si Fedmahn Kassad est là, nous ne le verrons pas.

— On peut tout de même essayer, fit le consul en se levant avec un soupir de lassitude. Il ne reste plus qu'un tombeau à visiter.

Le Palais du gritch se trouvait un kilomètre plus bas dans la vallée, au-dessous du niveau des autres, caché par une courbe de la falaise. L'édifice était moins grand que le Tombeau de Jade, mais sa complexité, avec ses flèches hérissées, ses embases, ses arcs-boutants et ses colonnes de soutien qui formaient des courbes et des arcs dans un chaos contrôlé, le faisait paraître beaucoup plus grand qu'il n'était.

L'intérieur du Palais du gritch était une chambre à la réverbération très forte et au sol irrégulier fait de milliers de segments incurvés qui rappelaient à Lamia les côtes et les vertèbres de quelque créature fossilisée. À une quinzaine de mètres au-dessus de sa tête, la coupole était tapissée de dizaines de « lames » de chrome entrecroisées, qui se prolongeaient à travers les parois pour ressortir à l'extérieur et au-dessus de l'édifice sous la forme d'épines d'acier. La coupole proprement dite était faite d'un matériau translucide qui donnait une teinte riche et laiteuse à tout l'espace intérieur.

Lamia, Silenus, le consul, Weintraub et Duré recommencèrent à appeler Kassad, mais leurs cris résonnèrent mille fois sans aucun résultat.

— Aucun signe du colonel ni de Het Masteen, déclara le consul quand ils ressortirent à l'air libre. C'est peut-être ainsi que les choses vont se passer. Nous disparaîtrons tour à tour, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un.

— Et, d'après la légende, le dernier qui reste voit son vœu exaucé ? demanda Lamia en s'asseyant en haut d'un rocher, les jambes pendantes.

Le père Duré leva les yeux vers le ciel.

— Je ne peux pas croire que le père Hoyt ait fait le vœu de mourir pour que je revive, dit-il.

Martin Silenus lui jeta un regard oblique.

— Quel serait votre vœu à vous, *padre* ?

Duré n'hésita pas un seul instant.

— Je souhaite... Je prie pour que Dieu libère à jamais l'humanité de ces deux terribles obscénités que sont le gritch et la guerre.

Il y eut un long moment de silence, durant lequel la brise de l'après-midi fit entendre ses gémissements lointains.

— En attendant, leur dit Brawne Lamia, il faut trouver de quoi manger. On ne peut pas subsister de l'air du temps.

Duré hocha la tête.

— Pourquoi avez-vous apporté si peu de vivres ? demandait-il.

Martin Silenus se mit à rire, puis déclama :

*Ni le vin ni la bière ne l'intéressaient.
Ni chair ni poisson n'excitaient son palais.
Les sauces les plus rares étaient pour lui du son,
Il dédaignait les porchers devant leur coupe épicée.
Jamais avec des paillardes il ne s'asseyait joue contre joue,
Ni en compagnie de douces amantes dans un coin discret.
Cette âme de pèlerin aspirait seulement
À l'eau d'un clair ruisseau et à l'air des bois,
Bien qu'il ne lui déplût pas, de temps à autre,
De festoyer de quelque maigre ravenelle.*

Duré sourit, visiblement toujours aussi perplexe.

— Nous nous attendions tous à triompher ou à mourir le premier soir, expliqua le consul. Nous n'avions pas prévu un si long séjour ici.

Brawne Lamia se leva et épousseta son pantalon.

— J'y vais, dit-elle. Je pense pouvoir ramener l'équivalent de quatre ou cinq jours de vivres, si je trouve des rations concentrées.

— Je vais avec vous, déclara Martin Silenus.

Il y eut un silence. Pendant la semaine du pèlerinage, le poète et Lamia avaient failli en venir aux mains une demi-

douzaine de fois. Elle avait même, un jour, menacé de le tuer. Elle le contempla un long moment avant de murmurer :

— Comme vous voudrez. Nous nous arrêterons au Sphinx pour prendre nos gourdes et nos paquetages.

Le groupe reprit le chemin de la vallée tandis que les ombres commençaient à se former au pied des falaises à l'ouest.

17.

Douze heures plus tôt, le colonel Fedmahn Kassad avait grimpé l'escalier spiralé, émergeant au plus haut niveau qui restait du Monolithe de Cristal. Les flammes montaient de tous les côtés. À travers les brèches de la paroi de cristal, il voyait les ténèbres extérieures. Le vent faisait entrer une poussière vermillon par les ouvertures, et l'air était saturé d'une poudre qui ressemblait à du sang. Il mit son casque.

À dix pas devant lui, Monéta attendait.

Elle était nue sous sa combinaison à énergie, et cela donnait l'impression qu'elle avait du vif-argent sur la peau. Kassad vit les flammes qui se reflétaient sur les courbes de ses seins et de ses cuisses. Les creux de sa gorge et de son nombril étaient luisants. Elle avait un long cou et un visage de chrome aux traits parfaitement lisses. Dans ses yeux se profilait le double reflet de la haute silhouette qui était celle de Fedmahn Kassad.

Il leva le canon de son fusil d'assaut et enclencha manuellement le sélecteur sur la puissance de feu maximale. Dans son armure d'impact activée, tout son corps se crispa avant l'attaque.

Monéta fit un geste de la main, et sa combinaison se désactiva du sommet de la tête aux épaules. Elle était maintenant vulnérable. Kassad avait l'impression de connaître chaque millimètre carré de son visage, chaque pore et chaque follicule. Ses cheveux bruns étaient coupés court, retombant légèrement sur le côté gauche. Ses yeux n'avaient pas changé. Ils étaient larges, d'un vert profond, et avaient l'air étonné et curieux. Sa petite bouche aux lèvres pleines hésitait au bord d'un sourire. Il remarqua les sourcils levés d'un air légèrement inquisiteur, les petites oreilles qu'il avait tant embrassées et qui avaient si souvent reçu ses confidences chuchotées, la gorge tendre où il avait collé sa joue pour écouter ses pulsations.

Il braqua le fusil sur elle.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

Elle avait la même voix douce et sensuelle que dans son souvenir, le même accent difficile à définir.

Le doigt sur la détente, Kassad hésita. Ils avaient fait l'amour des dizaines de fois, ils s'étaient rencontrés dans ses rêves et dans les simulations militaires, mais s'il était vrai qu'elle parcourait le temps à reculons...

— Je sais, dit-elle d'une voix douce, apparemment inconsciente de la pression qu'il avait déjà commence à exercer sur la détente. Vous êtes celui que le Seigneur de la Douleur a annoncé.

Kassad dut lutter pour respirer. Quand il parla, sa voix était rauque et tendue.

— Tu ne te souviens pas de moi ?

— Non, dit-elle en penchant la tête pour le regarder d'un air légèrement perplexe. Mais le Seigneur de la Douleur a annoncé un guerrier. Notre destin était de nous rencontrer.

— Il y a longtemps que nous nous sommes rencontrés, réussit à murmurer Kassad.

Le fusil viserait automatiquement la tête, changeant de longueur d'onde et de fréquence à chaque microseconde, jusqu'à ce que les défenses de la combinaison à énergie soient vaincues. Outre le clap et les rayons laser, les fléchettes et les pulsants entreraient en action presque simultanément.

— Je ne me rappelle pas ce qui s'est passé il y a longtemps, dit-elle. Nous suivons le cours du temps dans des directions opposées. Sous quel nom me connais-tu dans mon avenir, ton passé ?

— Monéta..., haleta Kassad, bandant sa volonté pour obliger son doigt à presser la détente.

Elle sourit, hochant la tête.

— Monéta... L'enfant de la mémoire... Quelle ironie !

Kassad se rappela sa trahison, sa métamorphose pendant qu'ils faisaient l'amour pour la dernière fois dans les sables environnant la Cité des Poètes. Ou bien elle s'était transformée en gritch, ou bien elle avait laissé celui-ci prendre sa place. L'acte d'amour s'était transformé en monstrueuse obscénité.

Le colonel Kassad pressa la détente.

Monéta battit des paupières.

— Ça ne marche pas ici. Pas à l'intérieur du Monolithe de Cristal. Pourquoi veux-tu me tuer ?

Kassad laissa échapper un grognement, jeta à terre son arme inutile, envoya toute la puissance à ses gantelets, puis chargea.

Monéta ne fit aucun mouvement pour lui échapper. Elle le regarda charger sur une distance de dix pas, tête baissée, son armure d'impact gémissant tandis qu'elle modifiait l'alignement cristallin de ses polymères, et Kassad hurlait. Elle abaissa légèrement les bras pour amortir l'impact.

La vitesse et la masse de Kassad eurent pour effet de déséquilibrer Monéta, et ils roulèrent tous les deux à terre. Kassad essaya de lui enserrer la gorge de son gantelet. Elle lui saisit les poignets comme dans un étau tandis qu'ils roulaient vers le bord de la plateforme. Kassad se retrouva sur elle. Il essayait de tirer parti de son poids, les bras tendus, les gantelets rigides, les doigts incurvés dans leur étreinte mortelle. Sa jambe gauche pendait au-dessus du vide. Le sol était soixante mètres plus bas.

— Pourquoi cherches-tu à me tuer ? répéta Monéta dans un souffle.

Elle le fit soudain rouler vers le bord de la plate-forme, et ils tombèrent tous les deux, enlacés.

Kassad hurla. Il rabattit sa visière d'un brusque mouvement de tête. Ils tourbillonnèrent dans le vide, leurs jambes emmêlées dans une prise en ciseaux, les mains de Kassad dans l'étau des poignets de Monéta. Le temps avait ralenti. Il sentait le frottement de l'air sur sa joue comme une couverture que l'on fait glisser doucement. Puis le mouvement s'accéléra, leur chute redevint normale. Il ne restait plus que dix mètres. Kassad hurla, et visualisa le symbole qui rigidifiait son armure d'impact. Il y eut un terrible choc.

Il lutta, à travers une brume rouge, pour faire surface, sachant qu'une seconde à peine avait dû s'écouler depuis qu'ils avaient touché le sol. Il se remit debout en chancelant. Monéta

se redressait également sur un genou. Il vit que plusieurs dalles de céramique avaient été brisées par leur chute.

Il activa les servomécanismes des jambes de son armure et lança violemment son pied vers la tête de Monéta.

Elle évita le coup, lui saisit la jambe, la tordit et le projeta avec violence, trois mètres plus loin, vers la paroi de cristal, qui vola en éclats. Il se retrouva à l'extérieur, dans la nuit, sur le sable.

Monéta porta la main à son cou. Son visage redevint comme du vif-argent. Elle sortit par le même chemin.

Kassad releva sa visière cassée et ôta son casque. Le vent ébouriffa ses cheveux noirs, le sable lui piqua la joue. Il se mit à genoux, puis debout. Sur son col, les indicateurs de son armure étaient au rouge. Les dernières réserves d'énergie s'épuisaient. Il ignora les avertissements. Il n'avait besoin que de quelques secondes. Ce serait suffisant.

— J'ignore ce qui s'est passé dans mon avenir et ton passé, lui dit Monéta en s'approchant, mais ce n'est pas moi qui me suis transformée. Je ne suis pas le Seigneur de la Douleur. Il...

Kassad franchit d'un bond la courte distance qui les séparait maintenant. Il retomba *derrière* Monéta, et fit parcourir à son gantelet droit un arc de cercle supersonique, le tranchant de la main rendu rigide par les filaments piézoélectriques au carbone-carbone.

Monéta ne fit rien pour parer ou éviter l'attaque. Le gantelet l'atteignit à la base du cou avec une force capable de sectionner un tronc ou de creuser un sillon de cinquante centimètres dans de la pierre. Sur Bressia, lors d'un corps à corps dans la capitale de Buckminster, il avait ainsi tué un colonel extro avec une telle force et une telle rapidité, le gantelet tranchant d'un seul mouvement dans l'armure d'impact, le casque, le champ de force personnel, la chair et l'os, que la tête de l'homme avait battu des paupières durant vingt bonnes secondes en regardant son propre corps avant que la mort l'emporte.

Le coup avait été porté avec précision, mais fut arrêté par la surface de vif-argent. Monéta n'eut aucune réaction, pas le moindre mouvement de recul. Kassad sentit son armure

défaillir au moment où son bras devenait gourde et où les muscles de ses épaules se déchiraient de douleur. Il fit un pas chancelant en arrière, le bras droit pendant inerte, l'armure se vidant de son énergie comme une blessure perdant du sang.

— Tu ne m'écoutes pas, lui dit Monéta.

Elle fit un pas en avant, saisit Kassad par le devant de l'armure de combat et le projeta vingt mètres en arrière dans la direction du Tombeau de Jade.

Il retomba lourdement, son armure d'impact épuisée n'absorbant qu'une partie du choc. Son bras gauche avait protégé son visage et son cou, mais l'armure s'était rigidifiée et le bras était maintenant grotesquement déformé sous lui.

Monéta accomplit un bond de vingt mètres pour le rejoindre, s'accroupit à côté de lui, le souleva d'une main, saisit un pan de l'armure de l'autre et la déchira, mettant à l'air deux cents couches de microfilaments et de polymères oméga. Elle lui donna quelques claques légères, presque nonchalantes. Sa tête bascula, et il faillit perdre connaissance. Le vent et le sable crépitaient sur la peau nue de son torse et de son ventre.

Monéta arracha le reste de l'armure, déchirant les biocapteurs et les rétroprocesseurs. Elle le souleva, nu, par les épaules, et le secoua. Kassad sentit le goût du sang dans sa bouche et vit des taches rouges flotter dans son champ de vision.

— Nous n'étions pas obligés d'être ennemis, murmura-t-elle.

— Tu m'as... tiré dessus.

— Pour tester tes réactions, pas pour te tuer.

Ses lèvres remuaient normalement derrière la pellicule de vif-argent. Elle le gifla de nouveau, et il fit un bond de deux mètres pour retomber sur le versant d'une dune où il roula dans le sable froid. L'air était rempli d'un million de particules de neige, de sable et de poussière irisées par la lumière solaire. Kassad roula sur le côté, réussit à se mettre à genoux et s'agrippa au sable de la dune avec des doigts qui n'étaient plus que des griffes mortes.

— Kassad... murmura Monéta.

Il se laissa rouler sur le dos et attendit.

Elle avait désactivé sa combinaison à énergie. Sa peau semblait chaude et vulnérable, d'une pâleur presque translucide. De fines veinules bleues étaient visibles dans la partie supérieure de ses seins parfaits. Ses jambes avaient un galbe musclé, ses cuisses étaient légèrement écartées à l'endroit où elles faisaient jonction avec le reste de son corps. Ses yeux étaient d'un vert profond.

— Tu aimes la guerre, Kassad, murmura-t-elle en se penchant sur lui.

Il lutta pour se dégager, leva le bras pour la frapper. Elle lui cloua les deux poignets d'une seule main au-dessus de sa tête. Une chaleur irradiait de son corps tandis qu'elle frottait, à plusieurs reprises, ses seins contre son torse et se glissait entre ses jambes écartées. Il sentit la courbe de son ventre contre son abdomen.

Il se rendit compte que c'était un viol et qu'il pouvait résister simplement en ne réagissant pas, en la refusant. Mais cela ne marcha pas. L'air semblait liquide autour d'eux. La tempête de sable était lointaine, les particules en suspension dans l'air formaient un rideau de dentelle porté par une brise régulière.

Monéta commença à remuer les hanches au-dessus de lui, contre lui. Il sentit le surgissement implacable de son propre émoi, voulut lutter contre lui, contre elle, en essayant de libérer ses bras. Mais elle était beaucoup plus forte que lui. Du genou droit, elle l'obligea à écarter les jambes. Les pointes de ses seins frottèrent sa poitrine comme des cailloux brûlants. La chaleur de son ventre et de son sexe le fit réagir comme une fleur qui se tend vers la lumière.

— Non ! hurla-t-il.

Mais son cri fut étouffé par la bouche de Monéta qui se colla contre la sienne tandis qu'elle continuait de lui maintenir les poignets d'une main et que, de l'autre, elle le saisissait pour le guider.

Kassad lui mordit la lèvre tandis qu'une intense chaleur l'enveloppait. Plus il se débattait, plus il se rapprochait d'elle et la pénétrait. Il essaya de relâcher tous ses muscles, mais elle se fit plus lourde, jusqu'à ce qu'il soit plaqué contre le sable. Il se

souvent des autres fois où ils avaient fait l'amour, trouvant l'un dans l'autre un îlot d'équilibre et de santé mentale au milieu de la guerre qui faisait rage.

Kassad ferma les yeux, rejeta la nuque en arrière pour essayer de retarder l'explosion douloureuse de plaisir qui allait l'engloutir comme une énorme vague. Il sentit le goût du sang sur ses lèvres. Il ignorait si c'était le sien ou celui de Monéta.

Une minute plus tard, tandis qu'ils remuaient encore à l'unisson, Kassad s'aperçut qu'elle lui avait lâché les poignets. Sans hésiter, il l'entoura de ses deux bras, les mains à plat sur son dos, et l'attira violemment contre lui. Puis sa main monta jusqu'à la nuque de Monéta, sur laquelle elle se referma doucement.

Le vent recommença à souffler, les bruits revinrent, le sable vola en tourbillons sur le versant de la dune. Kassad et Monéta se laissèrent glisser sur la pente, dans un creux de chaleur où ils étaient à l'abri de tout, de la tempête, de la nuit, des combats oubliés, à l'abri de tout excepté de l'instant et d'eux-mêmes.

Un peu plus tard, tandis qu'ils marchaient parmi la splendeur fracassée du Monolithe de Cristal, elle le toucha une fois de sa férule d'or et une fois de son tore bleu. Il vit, dans un fragment de panneau de cristal, son reflet devenir le contour vif-argent d'un homme, parfait jusqu'aux moindres détails de son anatomie masculine et de la ligne des côtes sous son torse mince.

Et maintenant ? demanda Kassad dans un médium qui n'était ni le son ni de la télépathie.

Le Seigneur de la Douleur attend.

Tu es sa servante ?

Certainement pas. Je suis sa Némésis et sa compagne. Sa gardienne.

Tu es venue de l'avenir avec lui ?

Non. J'ai été prise dans mon époque pour remonter le temps avec lui.

Alors, qui étais-tu avant que...

La question fut interrompue par la soudaine apparition... Non, se dit-il... La soudaine *présence*... du gritché.

La créature était telle qu'il se la rappelait depuis leur première rencontre, des années auparavant. Kassad remarqua les reflets de chrome et de vif-argent qui évoquaient ceux de leurs combinaisons, mais il savait intuitivement qu'il n'y avait pas de la chair et des os sous cette carapace. Elle faisait au moins trois mètres de haut. Ses quatre bras s'articulaient de manière naturelle sur son torse élégant, et tout le corps était hérissé d'épines, de piques, d'arêtes et de tranchants aiguisés comme des lames de rasoir. Les yeux à mille facettes brûlaient d'une lueur qui aurait pu être celle d'un laser à rubis. La longue mâchoire et les rangées de dents semblaient sortir directement d'un cauchemar.

Kassad était prêt. Si la combinaison à énergie lui donnait la même force et la même mobilité qu'à Monéta, il mourrait au moins après un combat honorable.

Mais il n'eut pas assez de temps pour cela. À un moment, le Seigneur de la Douleur se tenait à cinq mètres de lui sur le sol noir, et au moment suivant il était devant lui, enserrant le haut de son bras dans un étau de lames d'acier qui transperçaient le champ d'énergie de la combinaison et faisaient couler le sang de son biceps.

Il se raidit, prêt à recevoir le coup et décidé à le rendre même si cela signifiait empaler son poing sur les épines et les lames de rasoir.

Le gritché leva le bras droit, et le cadre d'une porte rectangulaire de quatre mètres de haut apparut. Cela ressemblait tout à fait à une porte distrans, à l'exception de la lueur mauve qui remplissait le Monolithe d'une clarté épaisse, presque tangible.

Monéta lui fit un signe de tête et passa la première. Le gritché fit un pas en avant, accentuant légèrement la pression de ses lames sur le bras de Kassad.

Celui-ci avait envie de se débattre pour se dégager, mais il se rendit compte que la curiosité était encore plus forte chez lui que le désir de mourir, et il franchit le cadre avec le gritché.

18.

La Présidente ne trouvait pas le sommeil. Elle se leva, s'habilla rapidement dans l'obscurité de sa chambre, au cœur de la Maison du Gouvernement, et fit ce qu'elle faisait souvent quand elle n'arrivait pas à dormir. Elle arpenta les mondes.

Son portail distrans privé se matérialisa devant elle. Elle laissa ses gardes humains privés dans l'antichambre et n'emporta avec elle que l'un des minidrones. Elle ne l'aurait pas pris si les lois de l'Hégémonie et le règlement du TechnoCentre ne l'y avaient obligée.

Il était plus de minuit sur TC², mais c'était le jour sur de nombreux mondes du Retz. Elle prit une longue cape au col incognito montant, à la mode de Renaissance. Son pantalon et ses chaussures ne révélaient ni son sexe ni sa classe sociale. Seule la qualité de l'étoffe de la cape aurait pu, à la rigueur, la situer, pour certains.

Elle franchit le portail monopasse. Elle sentit, plutôt qu'elle ne vit ou n'entendit, le minidrone qui bourdonnait derrière elle et prenait de l'altitude pour demeurer discret. Elle s'avança sur la place Saint-Pierre de Nouveau-Vatican, sur Pacem. Elle ne savait pas pourquoi elle avait entré dans son implant le code de cette destination. Peut-être la présence de ce prélat archaïque au dîner du Bosquet de Dieu ? Mais elle se rappela soudain que ses dernières pensées, quand elle n'arrivait pas à s'endormir, avaient été consacrées aux pèlerins, les sept pèlerins qui étaient partis trois ans plus tôt affronter leur sort sur Hypérion, et que Pacem était l'endroit où résidait le père Hoyt et, avant lui, cet autre prêtre, Duré.

Elle haussa les épaules sous sa grande cape et traversa la place. Une petite visite aux différents mondes des pèlerins, ce n'était pas plus bête, comme destination, que d'aller au hasard sur une douzaine de planètes avant de retourner, juste avant l'aube, sur Tau Ceti Central pour affronter les premières

réunions de la journée. En l'occurrence, elle n'aurait pas plus de sept mondes à voir.

Il faisait jour tôt sur Pacem. Le ciel était jaune avec des nuages verdâtres et une odeur d'ammoniac qui lui agressait les sinus et lui faisait larmoyer les yeux. L'air était imprégné des effluves chimiques nauséabonds d'un monde non encore totalement terraformé mais qui n'était pas entièrement hostile à l'homme. Elle s'arrêta pour regarder autour d'elle.

Saint-Pierre se trouvait au sommet d'une colline. La place était bordée d'un demi-cercle de colonnes avec la grande basilique au sommet de la courbe. À la droite de Gladstone, là où les colonnes s'ouvraient sur un escalier qui descendait, sur un kilomètre ou plus, en direction du sud, une petite ville était visible, avec des maisons rudimentaires tassées au milieu d'arbres blanchis qui ressemblaient à des squelettes de créatures difformes depuis longtemps disparues.

Peu de gens étaient en vue. Ils traversaient la place à grands pas ou montaient les marches comme s'ils étaient en retard pour la messe. Les cloches commencèrent à sonner sous le grand dôme de la cathédrale, mais l'atmosphère ténue ôtait au son toute son autorité.

Gladstone traversa la colonnade en baissant la tête, ignorant les regards curieux des prêtres et les équipes de nettoyage des rues, qui chevauchaient un monstre ressemblant à un porc-épic de dix tonnes. Il y avait dans le Retz des dizaines de mondes marginaux comme Pacem. Il y en avait d'autres parmi les protectorats et dans les Confins, trop pauvres pour attirer des citoyens infiniment mobiles, mais trop semblables à la Terre pour être ignorés durant la sombre époque de l'hégire. Celui-ci avait été élu par un petit groupe de catholiques venus essayer de faire revivre leur foi. Ils étaient alors plusieurs millions. Leur nombre ne devait pas dépasser aujourd'hui quelques dizaines de mille.

Gladstone ferma les yeux pour se remettre en mémoire les holos figurant dans le dossier de Paul Duré. Elle adorait le Retz. Elle aimait les humains qui le peuplaient. Malgré leur caractère superficiel, égocentrique, malgré leur incapacité à changer, ils étaient l'étoffe dont l'humanité était faite. Gladstone aimait le

Retz de tout son cœur. Elle l'aimait assez pour savoir qu'il fallait qu'elle aide à sa destruction.

Elle retourna vers le petit terminex à trois portes, fit apparaître son propre nexus distrans au moyen d'une simple commande prioritaire adressée à l'infosphère, et franchit la porte pour se retrouver, de l'autre côté, dans la lumière du soleil et l'odeur de la mer.

Alliance-Maui. Et elle savait exactement à quel endroit elle se trouvait. C'était là, sur la colline dominant le Site n°1, que se dressait le tombeau de Siri, à l'emplacement même où l'insurrection de courte durée avait débuté, près d'un siècle auparavant. En ce temps-là, le Site n°1 était un village de quelques milliers d'habitants, et les flûtistes, à chaque période de festival, jouaient pour souhaiter la bienvenue aux îles mobiles qui gagnaient leurs territoires nourriciers au nord de l'archipel Équatorial. Aujourd'hui, le Site n°1 s'étendait à perte de vue sur toute l'île. Ses tours cambrées et ses ruchers résidentiels de cinq ou six cents mètres de haut se dressaient partout, dépassant la colline qui offrait autrefois le plus beau panorama de tout le monde marin d'Alliance-Maui.

Le tombeau, cependant, demeurait inchangé. Le corps de la grand-mère du consul n'y était pas. Il n'y avait jamais été, en réalité. Cependant, comme tant d'autres symboles de cet univers, la crypte vide commandait le respect, un respect presque surnaturel.

Gladstone laissa errer son regard entre les tours, jusqu'à la vieille jetée derrière laquelle les eaux du lagon, autrefois d'un bleu pur, étaient devenues boueuses. Au-delà des plates-formes de forage et des barges de touristes commençait la mer libre. Mais il n'y avait aucune île mobile en vue. Les grands troupeaux ne traversaient plus l'océan avec leurs voiles gonflées sous la brise du sud et leurs éclaireurs dauphins qui ouvraient la route en traçant des sillages blancs en forme de V.

Les îles étaient apprivoisées et peuplées, en majeure partie, de citoyens du Retz. Les dauphins étaient morts. Certains s'étaient fait tuer durant les grandes batailles contre la Force, mais la plupart avaient péri lors de l'inexplicable suicide

collectif des mers du Sud. C'était le dernier grand mystère d'une espèce qui n'avait été faite que de mystères.

Gladstone prit place sur un banc au bord de la falaise et cueillit un brin d'herbe qu'elle se mit à mâchonner comme elle faisait souvent. Que se passait-il quand un monde à la population de cent mille personnes en équilibre délicat avec une écologie fragile se transformait en base de loisirs pour plus de quatre cents millions de citoyens durant la première décennie de son appartenance à l'Hégémonie ?

Réponse : ce monde était condamné à mourir. Ou, du moins, à perdre son âme, même si son écosphère continuait à fonctionner tant bien que mal. Les écologistes planétaires et les spécialistes de la terraformation maintenaient en vie une coque vide, ils empêchaient les océans d'étouffer complètement sous la pollution inévitable, les rejets industriels et les marées noires. Ils travaillaient à minimiser ou déguiser les nuisances sonores et les mille et un inconvénients apportés par le progrès. Mais l'Alliance-Maui que le consul avait connue dans son enfance, moins d'un siècle plus tôt, quand il avait gravi cette même colline pour assister aux funérailles de sa grand-mère, avait disparu pour toujours.

Une formation de tapis hawking passa dans le ciel. Les touristes qui les chevauchaient riaient aux éclats et s'interpellaient bruyamment. Beaucoup plus haut qu'eux, un gros VEM d'excursion occulta le soleil durant quelques minutes. Dans son ombre, Meina Gladstone jeta le brin d'herbe et posa les coudes sur ses genoux. Elle songeait à la trahison du consul. Elle l'avait escomptée, elle avait joué là-dessus, sachant qu'un homme comme lui, élevé sur cette planète et descendant direct de Siri, sauterait sur l'occasion de se ranger du côté des Extros dans l'inévitable bataille dont Hypérion était l'enjeu. Elle n'avait pas été seule à fomenter ce plan. Leigh Hunt avait joué un rôle important dans sa préparation, qui avait duré des décennies. Il s'était agi de placer le bon individu au bon endroit pour qu'il contacte les Extros et qu'il soit persuadé, en activant le dispositif qui annulait le champ anentropique des marées du temps d'Hypérion, de trahir les deux camps à la fois.

Le consul avait agi comme prévu. Cet homme, qui avait donné à l'Hégémonie quarante années de sa vie et qui avait perdu sa femme et son enfant pour la même cause, avait fini par faire exploser sa vengeance comme une bombe à retardement demeurée inactive pendant près d'un demi-siècle.

Gladstone n'avait tiré aucune satisfaction de cette trahison. Le consul avait vendu son âme, et il aurait à payer pour cela un terrible prix, aussi bien dans l'histoire que dans son propre esprit. Mais cette trahison n'était encore rien à côté de celle qu'elle s'apprêtait à commettre. En tant que Présidente de l'Hégémonie, elle était le chef symbolique de cent cinquante milliards d'âmes humaines. Et elle se préparait à les trahir toutes, sous prétexte de sauver l'humanité.

Elle se leva, ressentant le poids de l'âge et des rhumatismes dans ses os. Elle marcha lentement jusqu'au terminex. Elle s'arrêta quelques instants devant le portail qui bourdonnait doucement, regardant par-dessus son épaule pour contempler une dernière fois Alliance-Maui. La brise venue de la mer n'apportait que l'odeur du pétrole et des gaz des raffineries, et elle détourna rapidement la tête.

Le poids de Lusus tomba sur ses épaules comme une lourde chaîne d'acier. C'était l'heure d'affluence dans le Quartier Marchand, et des milliers de citadins, de banlieusards et de touristes venus faire leurs courses encombraient les galeries et les escaliers mécaniques, parfois longs d'un kilomètre, de leur humanité bigarrée, donnant à l'air une lourdeur recyclée qui se mêlait aux effluves d'huile et d'ozone du circuit atmosphérique fermé. Ignorant les niveaux les plus luxueux, elle emprunta une navette perstrans automatique pour parcourir les dix kilomètres qui la séparaient du Temple gritchtèque.

Il y avait des barrières de police et des champs de confinement mauves à la sortie du large escalier d'accès. Le Temple lui-même était dans l'obscurité, ses ouvertures barricadées de planches. Plusieurs vitraux donnant sur le Quartier Marchand avaient été brisés. Gladstone avait reçu des rapports sur ces émeutes plusieurs mois auparavant. On disait que l'évêque et son entourage avaient fui Lusus.

Elle se rapprocha du champ de confinement. Elle regarda quelques instants le grand escalier que Brawne Lamia avait gravi en traînant son client et amant mortellement blessé, le premier cybride de Keats, pour demander asile aux prêtres gritchtèques qui les attendaient. Gladstone avait bien connu le père de Brawne. Elle avait siégé plusieurs années au Sénat en même temps que lui, à leurs débuts. Byron Lamia était un homme brillant. À une époque, bien avant que la mère de Brawne n'arrive de sa lointaine province de Freeholm, Gladstone avait même envisagé de l'épouser. Quand il était mort, elle avait senti qu'une partie de sa propre jeunesse était enterrée avec lui.

Le sénateur Byron Lamia avait toujours eu l'obsession du TechnoCentre et de la mission qu'il s'était donnée de libérer l'humanité de la servitude que les IA lui imposaient depuis cinq siècles, sur des milliers d'années-lumière de distance. C'était lui qui lui avait fait prendre conscience du danger et qui était à l'origine de la terrible trahison qu'elle s'apprêtait à commettre.

C'était le « suicide » du sénateur qui l'avait incitée, depuis des décennies, à ne jamais relâcher sa prudence. Elle ignorait si c'étaient des agents du Centre qui avaient orchestré sa mort, ou si c'étaient seulement des éléments de la hiérarchie hégémonienne qui avaient agi de manière à protéger leurs intérêts menacés. La seule chose dont Gladstone était certaine, c'était que Byron Lamia n'aurait jamais mis délibérément fin à ses jours, n'aurait jamais abandonné de cette manière sa femme et sa fille. Son dernier acte politique au Sénat avait été de proposer le statut de protectorat pour Hypérion, ce qui aurait eu pour effet de faire entrer cette planète au sein du Retz vingt années standard avant les événements qui se déroulaient en ce moment. Après sa mort, la proposition, que soutenait également une certaine Meina Gladstone, dont on commençait à parler, avait été purement et simplement retirée.

Elle trouva un puits de chute et quitta les niveaux marchands et résidentiels pour s'enfoncer dans les zones de service et de maintenance, puis dans celles des réacteurs. Les haut-parleurs du puits, en même temps que ceux de son persoc, commencèrent à l'avertir qu'elle pénétrait dans des secteurs non

autorisés au public, à une grande profondeur sous les ruchers, où la sécurité ne pouvait plus être assurée. Le programme du puits essaya d'arrêter la descente, mais elle lança un code prioritaire et fit taire les messages d'alarme. Elle continua de s'enfoncer dans des niveaux où l'éclairage était de plus en plus rudimentaire, parmi des enchevêtrements de câbles à fibres optiques et de conduites de chauffage et de réfrigération. Finalement, elle s'arrêta à un endroit où la roche était nue.

Gladstone sortit dans un couloir mal éclairé par quelques globes bioluminescents et par une peinture phosphorescente à l'aspect huileux. Des gouttes d'eau tombaient de mille fissures du plafond et des parois, s'accumulant en flaques à l'aspect toxique. Des jets de vapeur sortaient d'ouvertures qui communiquaient peut-être avec d'autres galeries, ou qui n'étaient que de simples trous. Quelque part, au loin, on entendait le rugissement ultrasonique du métal mordant le métal. Beaucoup plus près, elle perçut quelques accords électroniques de nihilmusique, puis un cri d'homme, suivi d'un rire de femme. Des voix résonnèrent, métalliques, dans les conduites et les puits. Un fusil à fléchettes fit entendre sa détonation sèche.

La ruche des Poisses... Gladstone arriva à une intersection de galeries et s'arrêta pour regarder autour d'elle. Le minidrone descendit tourner au-dessus de sa tête en bourdonnant comme un insecte en colère. Il demandait impérieusement de l'aide. Seul le code prioritaire de la Présidente l'empêchait de se faire entendre plus fort.

La ruche des Poisses... C'était là que Brawne Lamia et son amant cybride s'étaient cachés durant les quelques heures qui avaient précédé leur tentative de se réfugier dans le Temple gritchtèque. C'étaient les bas-fonds du Retz, l'un des nombreux endroits fréquentés par la pègre, où l'on pouvait se procurer au marché noir à peu près n'importe quoi, depuis le flash-back jusqu'aux armes spéciales de la Force, en passant par les androïdes interdits ou les traitements Poulsen parallèles qui pouvaient aussi bien vous tuer que vous rajeunir de vingt ans. Elle prit, sur sa droite, la galerie la plus sombre.

Quelque chose de la taille d'un rat, mais avec beaucoup plus de pattes, déta la pour s'engouffrer dans un conduit de ventilation cassé. Gladstone sentit les odeurs d'égout, de sueur humaine et d'ozone qui venaient des niveaux saturés de l'infoplan. Le parfum douceâtre d'un propergol d'arme individuelle parvint également à ses narines, mêlé à une odeur âcre de vomi et de phéromones transformées en toxines. Elle continua d'avancer dans la galerie, en songeant aux semaines et aux mois à venir, en songeant au terrible prix que les mondes allaient avoir à payer comme conséquence de ses décisions et de son obstination.

Cinq jeunes, transformés par des ARNistes d'arrière-boutique au point qu'ils ressemblaient davantage à des animaux qu'à des humains, débouchèrent d'un couloir devant elle.

Le minidrone descendit à sa hauteur, devant elle, et désactiva ses polymères de camouflage. Les créatures se mirent à rire, ne voyant sans doute qu'une machine de la taille d'une guêpe qui tournoyait devant eux d'un air dérisoirement menaçant. Ils étaient peut-être trop avancés dans leur transformation ARN pour être même capables d'identifier cette machine. Deux d'entre eux ouvrirent des lames pulsantes. Un troisième exhiba des griffes d'acier de dix centimètres de long. Un quatrième fit tourner le canon rotatif d'un pistolet à fléchettes.

Gladstone préférait éviter un combat. Elle savait, même si ces créatures paumées de la ruche des Poisses l'ignoraient, que le drone pouvait tenir tête à cent agresseurs de leur acabit. Mais elle ne voulait pas que quelqu'un soit tué simplement parce qu'elle avait choisi cet endroit pour occuper ses moments d'insomnie.

— Fichez le camp, leur dit-elle.

Ils la regardaient fixement de leurs gros yeux protubérants, jaunes ou noirs, fendus, membraneux ou reliés à des bandeaux abdominaux photosensibles. Tous en même temps, se déployant en demi-cercle, ils avancèrent de deux pas.

Elle se dressa de toute sa hauteur, drapa plus étroitement la cape autour de ses épaules et abaissa suffisamment le col incognito pour qu'ils puissent voir ses yeux.

— Fichez le camp ! répéta-t-elle.

Ils n'avancèrent pas davantage. Écailles et plumes vibrèrent sous l'action de brises invisibles. Sur deux d'entre eux, des antennes frémirent, et des milliers de petits poils sensoriels se hérissèrent.

Ils disparurent aussi soudainement qu'ils étaient arrivés. Une seconde plus tard, on n'entendait plus que le bruit de l'eau qui gouttait et quelques rires lointains. Gladstone secoua la tête, fit apparaître sa porte distrans personnelle et la franchit silencieusement.

Sol Weintraub et sa fille étaient originaires du monde de Barnard. Gladstone se distransporta vers un terminex miroir de la ville de Crawford. C'était le soir. Les petites maisons basses, toutes blanches, au milieu de pelouses immaculées, reflétaient les sensibilités de la république revivaliste canadienne et le caractère pratique des agriculteurs locaux. Les arbres étaient grands, avec des rameaux massifs, et rendaient honneur d'une manière assez stupéfiante à l'héritage de l'Ancienne Terre. La Présidente évita le flot des piétons qui, pour la plupart, rentraient chez eux après leur journée de travail sur une autre planète du Retz. Elle emprunta une allée bordée de bâtiments de brique rouge et conduisant à un grand espace vert de forme ovale. Sur sa gauche, elle apercevait des champs cultivés au-delà des maisons. C'était peut-être du maïs, dont les plantations s'étendaient jusqu'au soleil couchant, gros et rouge à l'horizon.

Elle traversa le campus, en se demandant vaguement si ce n'était pas l'université où avait enseigné Sol. Mais elle n'était pas assez intéressée pour interroger l'infosphère à ce sujet. Des réverbères étaient en train de s'allumer un peu partout, et les premières étoiles étaient visibles à travers les frondaisons. Le ciel passa rapidement de l'azur à l'ambre, puis à l'ébène.

Gladstone avait lu le livre de Weintraub, *Le Dilemme d'Abraham*, dans lequel il analysait la relation existant entre un Dieu qui exigeait le sacrifice d'un fils et l'espèce humaine qui acceptait une telle chose. Weintraub faisait valoir que le Jéhovah de l'Ancien Testament ne voulait pas seulement mettre Abraham à l'épreuve, mais qu'il avait communiqué dans le seul

langage de loyauté, d'obéissance, de sacrifice et de commandement que l'humanité était capable de comprendre à ce stade de relation. Weintraub interprétait le message du Nouveau Testament comme le présage d'un nouveau type de relation où l'humanité ne sacrifierait plus ses enfants à aucun dieu pour aucune raison, mais où ce seraient les parents – des parents de toutes races – qui s'offriraient en sacrifice à leur place. Ainsi s'expliquaient les holocaustes du XX^e siècle, l'Échange Limité, les guerres tripartites, les siècles de sauvagerie et même, peut-être, la Grande Erreur de 08.

Pour finir, Weintraub traitait du refus de tout sacrifice, du refus d'entretenir avec Dieu toute relation fondée sur autre chose que le respect mutuel et le désir honnête de compréhension réciproque. Il parlait des multiples morts de Dieu et du besoin de résurrection divine maintenant que l'humanité avait fabriqué ses propres divinités et les avait lâchées dans l'univers.

Gladstone traversa un élégant pont de pierre qui franchissait un ruisseau perdu dans l'ombre et dont l'emplacement n'était révélé que par le bruit qu'il faisait en coulant. Une douce lumière jaune filtrait jusqu'aux rambardes de pierre. Quelque part, en dehors du campus, un chien aboya brièvement. Des lumières étaient éclairées au troisième étage d'un vieux bâtiment, une structure de pierre à pignons qui devait dater de l'époque préhégarienne.

Elle songea à Sol Weintraub, à sa femme Saraï et à leur splendide fille de vingt-six ans, de retour d'une expédition archéologique d'un an sur Hypérion qui n'avait rien découvert de notable à l'exception de la malédiction du gritch et de la maladie de Merlin. Elle pensa à Sol et à Saraï qui voyaient, chaque jour, impuissants, la jeune femme régresser vers l'adolescence, puis l'enfance. Et Sol était resté seul avec sa fille lorsque Saraï était morte dans un accident stupide de VEM, à l'occasion d'une visite à sa sœur.

Le jour de la naissance de Rachel allait arriver dans moins de soixante-douze heures standard.

Gladstone frappa du poing sur la rambarde de pierre, fit apparaître la porte distrans et changea de planète.

C'était midi sur mars. Les bidonvilles de Tharsis étaient là depuis six cents ans au moins. Le ciel avait une teinte rose, et l'atmosphère lui semblait trop ténue et trop froide malgré la grosse cape qu'elle portait. Partout, le vent faisait voler la poussière. Elle suivit les étroites allées et les sentiers de falaise de la Cité du Repeuplement, sans jamais tomber sur une trouée qui pût lui permettre de voir au-delà des taudis les plus proches ou des tours de filtrage aux parois suintantes.

Il y avait peu de végétation sur ce monde. Les grandes forêts du Boisement avaient été détruites pour être transformées en bois de chauffage, ou bien elles étaient mortes d'elles-mêmes, et les dunes rouges les avaient recouvertes. Seuls étaient visibles, autour des sentiers tassés par vingt générations de pieds nus, quelques cactus, utilisés dans la fabrication clandestine d'une sorte de mauvais brandy, et des plaques de lichen parasite à pattes d'araignée.

Gladstone s'assit sur un rocher plat et entreprit de masser ses genoux fatigués. Des bandes d'enfants à moitié nus surgirent de nulle part autour d'elle, mendiant un peu d'argent, puis s'égaillèrent comme des moineaux en voyant qu'elle ne réagissait pas.

Le soleil était haut dans le ciel. Ni l'Olympe ni l'Ecole Militaire où Kassad avait été élève officier de la Force n'étaient visibles de cet endroit. C'était dans ces taudis que le fier colonel avait grandi, au milieu de ces bandes de gamins déshérités, jusqu'à ce que son destin l'appelle à l'ordre, à la rigueur et aux plus hauts honneurs de la carrière militaire.

Elle trouva un endroit discret pour faire apparaître son portail et le franchir.

Le Bosquet de Dieu était, comme toujours, parfumé des senteurs de millions et de millions d'arbres que faisait frémir une douce brise sous un ciel pastel éclairé par les rayons obliques du soleil levant. La voûte feuillue où se trouvait la plate-forme, à cinq cents mètres du sol et de ses touffes denses et obscures, dégageait de puissants effluves de végétation mouillée.

Un Templier s'approcha, vit l'éclat du bracelet d'accès à son poignet lorsqu'elle leva la main, et se retira discrètement, comme il était venu, dans l'ombre des frondaisons massives.

Les Templiers constituaient l'une des inconnues les plus sournoises dans le jeu de Gladstone. Le sacrifice de leur vaisseau-arbre *Yggdrasill* était sans précédent, inexplicable et pour le moins inquiétant. De tous les alliés potentiels sur lesquels elle pouvait compter dans la guerre à venir, aucun n'était aussi mystérieux, insondable et indispensable que les Templiers. La Fraternité de l'Arbre, dédiée à la défense de la vie et dévouée au Muir, était au sein du Retz une force peu nombreuse mais extrêmement influente, un îlot de conscience écologique dans une société qui paraissait vouée au gaspillage et à l'autodestruction, mais qui refusait de reconnaître ses faiblesses.

Où peut bien être Het Masteen ? Pourquoi a-t-il laissé son cube de Möbius aux autres pèlerins ?

Gladstone contempla le lever du soleil. Le ciel se remplit de montgolfies orphelines, rescapées du massacre de Whirl, dont les corps irisés flottaient comme des physalies. Des diaphanes somptueuses déployèrent leurs ailes solaires fines comme des membranes pour capter la lumière. Un vol de corbeaux prit son essor en décrivant une spirale, lançant une série de cris rauques qui formèrent un contrepoint au murmure de la brise et au sifflement de la pluie venue de l'ouest dans la direction de Gladstone. Le crépitement insistant des lourdes gouttes sur les feuilles lui rappela son monde natal de Patawpha et la mousson des Cent Jours, durant laquelle ses frères et elle battaient les buissons à la recherche de crapauds volants, de bendits et de serpents de mousse qu'ils mettaient dans un bocal pour les porter à leur institutrice.

Pour la millième fois, elle se dit qu'il était encore temps de tout arrêter. La guerre totale n'était pas encore devenue inévitable. Les Extros n'avaient pas encore contre-attaqué d'une manière que l'Hégémonie ne pourrait plus ignorer. Le gritche n'était pas tout à fait en liberté. Pas encore, du moins.

Si elle voulait sauver cent milliards de vies, il suffisait qu'elle retourne au Sénat pour révéler ses trois décennies de

mensonges et de duplicité, révéler ses craintes et ses incertitudes...

Non. Tout allait se passer comme prévu, jusqu'au point de non-retour où l'on ne pourrait plus rien prédire. Jusqu'aux eaux profondes du chaos, où même les prévisionnistes du TechnoCentre, ceux qui voyaient généralement tout, seraient aveugles.

Elle traversa les plates-formes, les tours, les rampes et les ponts de lianes de la cité-arbre des Templiers. Des créatures arboricoles originaires d'une vingtaine de mondes et des chimpanzés ARNistés lui lancèrent des cris en s'enfuyant agilement, se balançant à des lianes suspendues à trois cents mètres du sol. Des zones interdites aux touristes ou aux visiteurs privilégiés parvenaient des odeurs d'encens et des bouffées de chants grégoriens accompagnant le service du lever de soleil quotidiennement célébré par les Templiers. Audessous d'elle, les niveaux inférieurs se réveillaient à la lumière et au mouvement. Les brèves ondées avaient cessé, et elle regagna les cimes, se délectant du spectacle, traversant un pont de bois suspendu de soixante mètres qui liait son arbre à un autre, encore plus gros, où une demi-douzaines de gros ballons captifs à air chaud, les seuls moyens de transport autorisés par les Templiers sur le Bosquet de Dieu, tiraient sur leurs cordes comme s'ils étaient impatients de s'envoler, leurs nacelles se balançant comme de gros œufs jaunes, leurs enveloppes ornées de superbes dessins représentant des créatures vivantes : montgolfies, papillons monarques, perviers, diaphanes somptueuses, zeplins aujourd'hui au bord de l'extinction, calamars volants, phalènes lunaires ; aigles – si vénérés dans la légende que personne n'avait essayé de les recréer ou de les ARNister – et bien d'autres encore.

Tout cela court le risque d'être détruit si je continue. Tout cela sera irrémédiablement détruit.

Elle s'arrêta au bord d'une plate-forme circulaire pour s'agripper au garde-fou avec une telle force que les taches de vieillesse, sur sa main, ressortirent en un contraste accru avec la pâleur de sa peau. Elle songea aux vieux livres qu'elle avait lus, sur l'époque préhégirienne et pré-spatiale où les habitants des

nations embryonnaires du continent européen de l'Ancienne Terre avaient transporté des populations entières de gens à la peau noire – des Africains – pour leur faire mener une vie d'esclave dans l'Ouest colonial. Ces esclaves nus et enchaînés, entassés dans le ventre fétide d'un navire, auraient-ils hésité un seul instant à se révolter, s'ils l'avaient pu, et à massacrer leurs ravisseurs ? Auraient-ils hésité sous prétexte que la beauté du navire esclavagiste, la beauté de l'Europe elle-même risquaient d'être détruites ?

Mais ils auraient toujours eu l'Afrique où retourner.

Meina Gladstone laissa échapper un gémissement qui était à moitié un sanglot. Puis elle tourna le dos au glorieux lever de soleil, aux chants qui saluaient une nouvelle journée et au spectacle des ballons – vivants ou artificiels – qui grimpaient dans un ciel tout neuf. Elle descendit alors dans l'ombre des frondaisons épaisses pour faire apparaître la porte distrans.

Il lui était impossible de visiter l'endroit où le dernier pèlerin, Martin Silenus, était né. Le poète n'était âgé que de cent cinquante ans, bien qu'il fût à moitié bleu à force d'avoir suivi des traitements Poulsen. Ses cellules gardaient cependant le souvenir d'une bonne douzaine de fugues cryotechniques, et son existence s'étalait sur plus de quatre siècles. Il avait vu le jour sur l'Ancienne Terre de la période finale. Sa mère appartenait à l'une des plus grandes familles restées là-bas. Sa jeunesse avait représenté un pastiche de décadence et d'élégance. Il avait côtoyé la beauté comme la décrépitude à l'odeur douceâtre. Sa mère avait choisi de rester jusqu'au bout sur la Terre agonisante, mais elle l'avait envoyé dans l'espace pour qu'il y eût au moins quelqu'un en mesure de payer les dettes de la famille, même si cela entraînait – et ce fut le cas – des années de labeur comme travailleur manuel sur l'un des mondes les plus atroces et les plus reculés du Retz.

Ne pouvant aller sur l'Ancienne Terre, Gladstone fit porter son choix sur Heaven's Gate.

La capitale s'appelait Plaine des Boues. Elle arpenta ses rues pavées, admirant les grosses maisons anciennes bâties au-dessus des canaux étroits qui formaient un réseau enchevêtré

évoquant une gravure d'Escher sur le versant d'une colline artificielle. Des arbres aux formes élégantes et des fougères géantes couvraient le sommet de la colline, bordaient les larges avenues blanches et s'étendaient à perte de vue autour des plages de sable blanc. Les vagues pourpres de la marée montante s'irisaient de dizaines de couleurs avant de venir mourir paresseusement sur les plages parfaites.

Elle s'arrêta à hauteur d'un jardin qui donnait sur la grande esplanade où de nombreux couples d'amoureux se promenaient tranquillement parmi des touristes bien habillés attablés sous des tonnelles à la lueur de réverbères à gaz. Elle songea à ce que devait être cet endroit, trois siècles plus tôt, quand Heaven's Gate n'avait que le statut de protectorat en cours de terraformation et que le jeune Martin Silenus, souffrant de dislocation culturelle, de la perte de sa fortune et de traumatismes cérébraux dus au choc cryotechnique de son très long voyage, trimait ici en tant qu'esclave.

La Centrale de Production d'Atmosphère n'alimentait alors en atmosphère respirable que quelques centaines de kilomètres carrés de terres plus ou moins habitables. Des tsunamis emportaient des villes entières, des chantiers d'aménagement et des gens avec une égale indifférence. Les travailleurs asservis comme Silenus creusaient les canaux d'acide, raclaient les bactéries de recyclage dans les labyrinthes pulmonaires sous la boue, et retiraient les scories et les cadavres humains des plaines de boue apportées par la marée et les inondations.

Nous avons accompli des progrès, songeait Gladstone, malgré l'inertie que nous a imposée le TechnoCentre, malgré la mort quasi totale de la science, malgré notre dépendance fatale vis-à-vis des jouets que nous ont donnés nos propres créations.

Elle ressentait un mécontentement amer. Elle avait voulu faire, tout en ayant parfaitement conscience de la futilité de son geste, le tour de toutes les planètes associées aux pèlerins d'Hypérion. Heaven's Gate était le monde où Silenus avait appris à écrire de la vraie poésie, même si son cerveau temporairement endommagé avait presque totalement perdu l'usage du langage. Mais ce n'était pas sa planète.

Elle ignore la musique plaisante de l'esplanade, elle ignore le passage, dans le ciel, des VEM qui se suivaient comme des oiseaux migrateurs, elle ignore la douceur de l'atmosphère et la pureté de la lumière pour faire apparaître sa porte distrans personnelle et lui commander de la diriger sur la Lune. La *vraie* Lune terrestre.

Au lieu d'obéir immédiatement, le persoc lui transmet un message d'alerte sur les dangers que présentait cette distranslation.

Elle passa outre. Le minidrone réapparut, et sa voix minuscule, dans son implant, lui renouvela la mise en garde. Il n'était pas sérieux, de la part de la Présidente, de vouloir se rendre en un lieu aussi instable. Elle le fit taire.

La porte elle-même commença à discuter son choix, et elle dut utiliser sa plaque universelle pour la programmer manuellement.

Le cadre se matérialisa enfin devant Gladstone, et elle se distransporta.

Le seul endroit de la vieille Lune de la Terre qui fût encore habitable était une zone de montagne et de *Mare* utilisée pour la cérémonie de Masada de la Force. C'est là que Gladstone ressortit. Les tribunes et le champ de manœuvre étaient déserts. Des champs de confinement de classe 10 voilaient les étoiles et les murs d'enceinte lointains, mais elle distinguait très bien l'endroit où la chaleur interne des terribles marées gravitationnelles avait fait fondre les montagnes qui s'étaient transformées en nouvelles coulées de roche.

Elle traversa une plaine de sable gris, ressentant la légèreté de la gravité comme une invitation à voler. Elle s'imagina à la place de l'un des ballons des Templiers, captive et ne demandant qu'à s'envoler. Elle résista à la tentation de faire de grands bonds. Cependant, son pas était léger, et elle faisait voler la poussière, derrière elle, en configurations étonnantes.

L'atmosphère était extrêmement ténue sous le dôme du champ de confinement. Elle avait froid malgré les éléments chauffants de sa grande cape. Elle demeura quelques instants immobile au centre de la plaine monotone, et essaya d'imaginer

ce que devait être la Lune lorsque les hommes, au sortir du berceau, y avaient fait leurs premiers pas. Mais les gradins de la Force et les hangars de stockage du matériel l'empêchaient de se concentrer. Abandonnant ses efforts futiles, elle leva les yeux pour regarder ce qui l'avait fait venir ici.

L'Ancienne Terre était suspendue dans un ciel noir. Mais ce n'était pas la planète elle-même qu'elle voyait, naturellement. Ce n'était que le disque d'accrétion vibrant, le nuage sphérique de débris laissés par l'ancien monde natal de l'humanité. La surface du disque était lumineuse, bien plus que n'importe quelle étoile vue de Patawpha par la nuit la plus claire. Mais cette brillance avait quelque chose d'étrangement surnaturel, et la lumière qui tombait sur la plaine lunaire était sinistre.

Gladstone contemplait ce spectacle pour la première fois. Elle n'avait jamais souhaité venir ici avant, et elle aurait voulu désespérément, maintenant qu'elle était ici, ressentir une inspiration, entendre une voix qui lui donnerait un conseil ou un avertissement.

Elle n'entendit rien.

Elle s'attarda encore une dizaine de minutes, sans penser à rien de particulier. Ses oreilles et son nez étaient engourdis par le froid. Elle décida de rentrer. Le soleil n'allait pas tarder à se lever sur TC².

Elle avait activé la porte et jetait un dernier regard au paysage lunaire avant de se distraire lorsqu'une autre porte commença à se matérialiser à une dizaine de mètres d'elle. Elle attendit. Il n'y avait pas cinq personnes dans tout le Retz qui disposaient d'un accès privé sur la Lune.

Le minidrone descendit en bourdonnant pour s'interposer entre la Présidente et la silhouette qui émergeait du cadre distrains.

C'était Leigh Hunt. Il regarda autour de lui, frissonna, puis se rapprocha d'elle à pas rapides. D'une voix tenue comme celle d'un enfant, une voix que l'atmosphère raréfiée de la zone de confinement rendait presque comique, il s'écria :

— H. Présidente, vous devez rentrer immédiatement. Les Extros ont réussi à lancer une contre-offensive d'une ampleur inattendue.

Elle soupira. Elle s'était attendue à quelque chose de ce genre.

— Très bien, dit-elle. Hypérion est tombée ? Sommes-nous en mesure d'évacuer nos forces ?

Hunt secoua la tête. Ses lèvres étaient bleuies par le froid.

— Vous ne comprenez pas, dit-il d'une voix qui semblait encore plus frêle. Il ne s'agit plus seulement d'Hypérion. Les Extros nous attaquent en une douzaine de points. Ils envahissent le Retz !

Soudain lasse et engourdie, plus par le choc que par le froid lunaire, Meina Gladstone hocha lentement la tête. Serrant la cape autour de ses épaules, elle franchit la porte pour regagner un monde qui n'allait plus jamais être le même.

19.

Ils se regroupèrent à l'entrée de la vallée, Brawne Lamia et Martin Silenus chargés d'autant de sacs et de paquetages qu'ils pouvaient en porter, Sol Weintraub, le consul et le père Duré aussi raides et silencieux que les juges d'un tribunal de patriarches. Les premières ombres de l'après-midi commençaient à se profiler vers l'est dans la vallée, comme les doigts d'une main ténébreuse tendue vers l'éclat faiblement luminescent des Tombeaux du Temps.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une très bonne idée de nous diviser ainsi, fit le consul en se frottant le menton.

Il faisait une chaleur torride. La transpiration s'agglutinait sur ses joues mal rasées et ruisselait le long de son cou.

Lamia haussa les épaules.

— Nous savions très bien, dit-elle, que chacun de nous aurait à affronter le gritché tout seul. Quelle importance, si nous nous séparons pour quelques heures ? Nous avons besoin de ces vivres. Mais venez avec nous tous les trois, si vous préférez.

Le consul et Sol se tournèrent vers le père Duré. Il était visiblement au bord de l'épuisement. D'avoir cherché Kassad avec les autres l'avait privé des quelques réserves d'énergie qui lui restaient à la suite de son épreuve.

— Il vaut mieux que quelqu'un reste ici, pour le cas où le colonel reviendrait, déclara Sol.

Le bébé, dans ses bras, était devenu encore plus petit. Lamia hocha la tête pour signifier son accord, et remonta les bretelles de son paquetage sur ses épaules.

— Très bien. Il faut compter deux bonnes heures pour arriver à la forteresse, et un peu plus pour le retour. Plus une heure là-bas pour trouver et charger les vivres. La nuit ne devrait pas être encore tombée quand nous reviendrons. Nous dînerons tous ensemble.

Le consul et Duré serrèrent la main de Silenus. Sol serra Brawne dans ses bras.

— J'espère qu'il ne vous arrivera rien, murmura-t-il.

Elle toucha la joue barbue du vieillard et posa la main sur la tête du bébé. Puis elle se détourna et s'éloigna rapidement du groupe.

— Hé ! On ne m'attend pas ? glapit Silenus, qui s'élança à sa poursuite dans un bruit de gourdes et de gamelles accrochées un peu partout à ses sacs.

Ils arrivèrent ensemble au col. Silenus regarda derrière lui. Les trois autres étaient toujours là, rendus petits par la distance, seules taches de couleur parmi les dunes et les rochers qui entouraient le Sphinx.

— Les événements ne se déroulent pas tout à fait comme prévu, n'est-ce pas ? dit-il.

— Je ne sais pas, fit Lamia. Qu'est-ce qui était prévu, exactement ?

Elle s'était mise en short pour marcher, et les muscles de ses petites jambes puissantes luisaient sous une pellicule de transpiration.

— Pour ma part, tout ce que je voulais, c'était finir le plus grand poème de l'univers et puis rentrer chez moi, lui dit Silenus.

Il but à la dernière gourde où il restait de l'eau.

— Merde ! fit-il. Je regrette de n'avoir pas apporté plus de vin.

— Moi, je n'avais rien prévu de particulier, murmura Lamia, à moitié pour elle-même, ses courtes boucles, collées par la transpiration, dissimulant à demi son cou trapu.

Martin Silenus eut un rire rauque.

— Vous ne seriez pas ici s'il n'y avait pas eu ce cyborg, votre amant...

— Mon client, fit-elle sèchement.

— C'est la même chose. L'idée qu'il était important de venir ici émanait, à l'origine, de la personnalité récupérée de Johnny Keats. Bon. Vous avez réussi à l'amener jusqu'ici... Vous portez toujours cette boucle de Schrön, n'est-ce pas ?

Elle toucha machinalement la minuscule dérivation neurale derrière son oreille gauche. Une fine membrane de polymère osmotique empêchait le sable et les poussières de s'introduire dans l'orifice crânien de la taille d'un follicule.

— Oui, répondit-elle.

Silenus émit un nouveau rire.

— À quoi ça peut vous servir, ma pauvre fille, dans un foutu endroit où il n'y a pas d'infosphère pour s'interfacer ? Vous auriez aussi bien pu laisser votre Johnny sur Lusus ou n'importe où ailleurs... à moins que vous n'ayez un autre moyen d'entrer en contact ? fit-il soudain en s'arrêtant pour ajuster les bretelles de son paquetage.

Lamia songea aux rêves qu'elle avait faits la nuit précédente. Elle avait eu l'impression de sentir la présence de Johnny. Mais les images étaient celles du Retz. Des *souvenirs* ?

— Non, dit-elle. Je suis incapable d'avoir accès à ma boucle de Schrön. Elle contient plus de données que cent implants normaux ne pourraient en recevoir. Maintenant, taisez-vous et marchez.

Elle reprit le sentier d'un pas vif, le laissant derrière elle. Le ciel était sans nuages, viride, barré de striures lapis. La plaine jonchée de blocs rocheux, devant eux, s'étendait en direction du sud-ouest jusqu'aux terres désolées qui laissaient place, à leur tour, aux dunes. Ils marchèrent en silence durant une demi-heure, séparés par cinq mètres et par leurs pensées. Le soleil d'Hypérion était une petite boule brillante sur leur droite.

— Les dunes sont plus escarpées que la dernière fois, dit Lamia tandis qu'ils arrivaient au sommet de l'une d'elles pour se laisser glisser ensuite sur l'autre versant.

Le sable était brûlant, et leurs chaussures en étaient remplies. Silenus demeura assis au bas de la pente pour souffler un peu et s'éponger le visage à l'aide d'un mouchoir de soie. Son béret pourpre était enfoncé sur ses sourcils et son oreille gauche, mais n'offrait à son visage aucune protection contre le soleil.

— Il serait plus simple de faire un détour par les plateaux du nord et la Cité des Poètes, murmura-t-il en pointant l'index.

Brawne Lamia mit sa main en visière sur son front pour suivre son regard.

— Il nous faudrait au moins une demi-heure de plus, dit-elle.

— En passant par les dunes, nous risquons de perdre bien plus de temps que cela.

Le poète but une gorgée d'eau à sa gourde, ôta sa cape, la plia et la fit entrer dans son sac le plus gros.

— Qu'est-ce que vous transportez là-dedans ? lui demanda Lamia. On dirait qu'il est déjà plein.

— Ce ne sont pas vos putains d'affaires, ma petite dame.

Elle secoua la tête, se frotta les joues et sentit le coup de soleil qui lui cuisait la peau. Elle n'avait pas l'habitude de s'exposer si longtemps, et l'atmosphère d'Hypérion ne filtrait que très peu d'ultraviolets. Elle chercha, dans ses poches, le tube de crème solaire, et s'en mit un peu partout sur le visage.

— D'accord, déclara-t-elle. Nous ferons le détour. Nous allons suivre la ligne des crêtes jusqu'à ce que nous ayons dépassé le gros des dunes. Ensuite, nous irons droit sur la forteresse.

Les montagnes étaient basses sur l'horizon, et leur distance ne semblait jamais varier. Les sommets couronnés de neige lui offraient leur promesse cruelle d'eau fraîche et de brise glacée. La vallée des Tombeaux du Temps était invisible derrière eux, cachée par les dunes et les rochers.

Lamia changea la répartition des sacs sur ses épaules, obliqua vers la droite et se laissa glisser, en faisant de grandes enjambées, sur le versant instable de la dune.

Quand ils quittèrent les sables pour grimper sur la crête couverte d'ajoncs et de genêts épineux, Martin Silenus ne put détacher son regard de la Cité des Poètes abandonnée. Lamia avait coupé un peu plus sur la gauche, évitant tous les obstacles à l'exception des pierres des anciennes chaussées à moitié ensevelies qui faisaient tout le tour de la cité et menaient vers le désert où elles disparaissaient sous les dunes.

Silenus prenait de plus en plus de retard sur elle. Il finit par s'arrêter pour s'asseoir sur une colonne brisée qui avait

peut-être jadis fait partie d'un portique sous lequel passaient, chaque soir, les travailleurs androïdes qui revenaient de leur journée de labeur aux champs. Il ne restait plus aucun vestige des champs en question. Les emplacements des aqueducs, des canaux et des routes étaient marqués par des amoncellements de pierres, des dépressions dans le sable ou des souches d'arbres à moitié ensevelies à l'endroit où elles avaient peut-être jadis bordé une voie d'eau ou donné de l'ombre à une paisible allée.

Le poète se servit de son béret pour s'éponger le visage tout en contemplant les ruines. La cité était toujours aussi blanche, de la même blancheur que les ossements parfois découverts par les dunes ou que les dents au milieu d'une tête de mort terreuse. De l'endroit où il se trouvait, Martin Silenus put constater que de nombreux bâtiments n'avaient presque pas changé depuis l'époque où il les avait vus pour la dernière fois, plus d'un siècle et demi auparavant. L'Amphithéâtre des Poètes était toujours là, inachevé mais imposant, même en ruine, Colisée d'un autre monde envahi de lierre du désert et de vigne vierge. Le grand atrium était ouvert sur le ciel, les galeries défoncées, non pas par le temps, Silenus le savait, mais par les projectiles, les roquettes et les charges explosives des inutiles gardes de la sécurité du roi Billy le Triste au cours des décennies qui avaient suivi l'évacuation de la cité. Ils avaient juré d'avoir la peau du gritch. Ils voulaient tuer Grendel à coups rageurs d'électronique et de lumière cohérente après qu'il eut dévasté le grand hall du château.

Silenus laissa échapper un rire gloussant et se pencha en avant. La tête lui tournait soudain à cause de la chaleur et de l'épuisement.

Il voyait le dôme de la Maison Commune où il avait pris ses repas, tout d'abord avec des centaines d'artistes comme lui, puis en silence et seul parmi une poignée d'autres qui avaient choisi de rester, pour d'obscuras raisons à eux, après l'évacuation vers Keats décidée par Billy, puis véritablement tout seul, le dernier. Un jour, il avait fait tomber une coupe, et le grand hall avait résonné durant une bonne demi-minute sous la coupole ornée de graffiti par les plantes grimpantes.

Seul avec les Morlocks, songea-t-il. Mais il n'avait même pas eu la compagnie des Morlocks, vers la fin. Il n'avait eu que sa muse.

On entendit une soudaine explosion de battements d'ailes, et une vingtaine de colombes s'envolèrent de quelque brèche parmi les ruines des tours qui avaient autrefois fait partie du palais du roi Billy. Silenus les vit décrire des cercles dans le ciel surchauffé, et se demanda par quel miracle elles avaient pu survivre ici, au bout de nulle part, durant plus d'un siècle.

Si j'ai pu le faire, pourquoi pas elles ?

Il y avait des coins d'ombre dans la cité, des oasis de fraîcheur et de calme. Il se demandait si l'eau des puits était encore bonne. Les réservoirs géants avaient été installés sous terre avant même l'arrivée des premiers vaisseaux d'ensemencement. Il se demandait également si sa table de travail en bois, une antiquité fabriquée sur l'Ancienne Terre, se trouvait toujours dans la petite pièce qui lui avait servi à écrire la majeure partie des *Cantos*.

— Qu'y a-t-il ? demanda Brawne Lamia, qui était revenue sur ses pas à sa recherche.

— Rien, grogna-t-il en lui lançant un regard oblique.

Elle ressemblait à un arbre trapu, une masse solidement implantée sur ses racines, à l'écorce brûlée par le soleil, à l'énergie figée. Il essaya de l'imaginer épuisée. Cet effort l'épuisa lui-même.

— Je viens de m'apercevoir, reprit-il, que nous perdons notre temps à vouloir aller jusqu'à la forteresse alors qu'il y a des puits dans cette cité, et probablement des réserves de nourriture aussi.

— Hum, fit Lamia en hochant la tête. Nous en avons discuté avec le consul. Plusieurs générations se sont occupées de piller ces lieux. Les pèlerins du gritché ont dû ramasser les dernières miettes il y a une soixantaine d'années. Les puits ne sont pas sûrs. La couche aquifère a bougé, les réservoirs sont probablement contaminés. Il faut continuer jusqu'à la forteresse.

Silenus sentit monter en lui une sourde colère devant l'insupportable arrogance de cette femme qui croyait pouvoir s'arroger le commandement dans n'importe quelle situation.

— Restons quand même quelques minutes pour voir ce qu'il y a à prendre, dit-il. Cela peut nous économiser des heures de voyage.

Elle s'interposa entre le soleil et lui, créant une éclipse qui entourait ses boucles noires d'un halo.

— Pas question. Si nous nous attardons ici, nous ne pourrions jamais rentrer avant la tombée de la nuit.

— Continuez toute seule, dans ce cas, lança le poète, lui-même surpris de ce qu'il disait. J'en ai assez. Je connais des endroits où il y a peut-être des vivres que personne n'a découverts.

Il la vit se raidir, comme si elle envisageait de l'entraîner de force. Ils avaient accompli à peine un peu plus du tiers du chemin. Mais les muscles de Lamia se détendirent lorsqu'elle murmura :

— Les autres comptent sur nous, Martin. Je vous en prie, ne faites pas tout rater.

Il se laissa aller en arrière contre la colonne renversée et éclata de rire.

— Rien à foutre, dit-il. J'en ai marre. De toute manière, vous savez très bien que c'est vous qui allez porter quatre-vingt-quinze pour cent de la marchandise. Je suis trop vieux, ma fille. Bien plus que vous ne pouvez l'imaginer. Je veux rester ici un moment. Si je ne trouve pas de provisions, j'aurai peut-être envie d'écrire quelques pages.

Lamia s'accroupit à côté de lui et posa la main sur son paquetage.

— C'est donc cela que vous transportez là-dedans. Les feuillets de votre poème. Les *Cantos*.

— Évidemment.

— Et vous êtes toujours persuadé que la proximité du gritch vous aidera à les finir ?

Il haussa les épaules. La chaleur et la fatigue lui faisaient tourner la tête.

— Ce monstre est un tueur, un Grendel de métal issu des forges de l'enfer, murmura-t-il, mais c'est ma muse.

Elle soupira. Le soleil était déjà en train de décliner vers les montagnes. Elle se tourna pour regarder le chemin qu'ils avaient parcouru.

— Retournez là-bas, dit-elle. Dans la vallée. Je vous raccompagne, si vous voulez, ajouta-t-elle après un bref moment d'hésitation. Je me débrouillerai pour revenir toute seule ensuite.

Le poète lui sourit de ses lèvres gercées.

— Pourquoi retournerais-je là-bas ? Pour faire une belote avec trois autres vieillards jusqu'à ce que la bête vienne nous border ? Très peu pour moi. Je préfère rester travailler ici. Continuez votre chemin, ma fille. Vous êtes capable de porter la charge de trois poètes réunis.

Il dégagea les bretelles de ses sacs et de ses gourdes, et les lui tendit. Elle les prit dans un poing aussi serré et aussi dur que la tête d'acier d'un marteau.

— Vous êtes sûr ? Nous pourrions marcher doucement.

Il se mit debout en un soudain effort, stimulé par la haine que lui inspiraient la pitié et la condescendance de cette femme.

— Allez vous faire foutre, vous et la putain de monture qui vous a amenée jusqu'ici, ma petite dame. Au cas où vous l'auriez oublié, je vous rappelle que le but de ce pèlerinage était d'arriver jusqu'ici pour dire un petit bonjour au gritch. Votre ami Hoyt ne l'a pas oublié. Kassad a très bien compris le jeu. Ce putain de gritch, à l'heure qu'il est, est probablement en train de lui ronger ses os débiles de militaire. Je ne serais pas surpris si ceux que nous avons laissés là-bas n'avaient plus du tout besoin de notre eau ni de nos provisions de merde. Mais continuez toute seule. Et foutez-moi la paix une fois pour toutes. J'en ai ras le cul de votre compagnie.

Brawne Lamia demeura accroupie quelques instants, les yeux levés vers lui. Puis elle se redressa, lui toucha l'épaule une brève seconde, mit les sacs et les gourdes sur son dos avec les siens et s'éloigna d'un pas si rapide qu'il n'aurait jamais pu la suivre, même dans sa jeunesse.

— Je repasserai par ici dans quelques heures, lui cria-t-elle sans même se retourner. Soyez dans les environs. Nous retournerons ensemble dans la vallée des tombeaux.

Martin Silenus ne répondit pas. Il la regarda devenir toute petite puis disparaître au loin dans les terres accidentées du sud-ouest. Les montagnes étaient entourées d'un halo de chaleur. Baissant les yeux, il s'aperçut qu'elle lui avait laissé leur dernière gourde. Il cracha par terre, mit la gourde dans le seul sac qu'il avait conservé et s'éloigna en direction des ombres de la cité morte.

20.

Duré faillit s'évanouir pendant qu'ils déjeunaient de leurs deux dernières rations. Sol et le consul le transportèrent à l'ombre du Sphinx, en haut des larges marches. Le visage du prêtre était aussi blanc que ses cheveux. Il fit un pâle sourire à Sol lorsque celui-ci pressa le goulot de la gourde contre ses lèvres.

— Vous acceptez tous sans difficulté la réalité de ma résurrection, dit-il en s'essuyant du doigt le coin des lèvres.

Le consul se pencha en arrière, s'adossant à la pierre du Sphinx.

— J'ai vu les cruciformes sur Hoyt... Les mêmes que ceux que vous portez en ce moment.

— Et j'ai cru à son histoire, qui est *votre* histoire, déclara Sol.

Il passa la gourde au consul tandis que le père Duré se frottait le front en disant :

— J'ai écouté les disques sur le persoc. Ces récits – y compris le mien – sont tout à fait incroyables !

— Vous doutez de certains d'entre eux ? lui demanda le consul.

— Non. Le plus incroyable, c'est de les mettre bout à bout et de leur trouver un fil commun.

Sol serra Rachel contre lui et la berça doucement, la main derrière la tête du bébé.

— Vous voyez un autre fil que le gritché ?

— Certainement, répliqua Duré, dont les joues avaient repris quelques couleurs. Ce pèlerinage ne s'est pas fait par accident. Vous n'avez pas été choisis par hasard.

— Différents éléments sont intervenus, murmura le consul. L'Assemblée consultative des IA, le Sénat de l'Hégémonie, et même l'Église gritchtèque.

— Je le sais, fit Duré en secouant la tête, mais il y a une seule influence intelligente derrière tous ces choix, mes amis.

Sol se pencha en avant.

— Vous voulez parler de Dieu ?

— Cette hypothèse n'est pas à écarter, déclara Duré en souriant. Mais je pensais plutôt au TechnoCentre... ces intelligences artificielles qui se sont comportées d'une si étrange manière durant cette série d'évènements.

Le bébé émettait des gazouillements incessants. Sol trouva une sucette à lui donner et régla le persoc à son poignet sur l'enregistrement de ses propres battements de cœur. L'enfant serra ses petits poings, puis se laissa aller, apaisée, contre l'épaule de son père.

— Le récit de Brawne Lamia, reprit le père Duré, donne à penser que certains éléments du TechnoCentre cherchent à déstabiliser la situation, en donnant à l'humanité une chance de survie sans renoncer pour autant à leur projet d'Intelligence Ultime.

Le consul fit un geste vague en direction du ciel sans nuages.

— Tout ce qui s'est passé récemment... notre pèlerinage... et même cette guerre... a été provoqué par le TechnoCentre pour les besoins de sa politique intérieure.

— Et que savons-nous du TechnoCentre ? demanda Duré à voix basse.

— Pas grand-chose, dit le consul en lançant un caillou sur la pierre sculptée qui se trouvait à gauche de l'escalier du Sphinx. Tout compte fait, nous ne savons presque rien du Centre.

Duré, qui s'était redressé, s'épongea le visage avec un linge légèrement mouillé.

— Leurs objectifs ne sont pourtant pas très éloignés des nôtres, dit-il.

— Vous les connaissez ? demanda Sol Weintraub en berçant le bébé.

— Connaître Dieu, fit le prêtre. Ou bien, faute de pouvoir le connaître, le créer.

Il laissa errer son regard en direction du fond de la vallée. Les ombres de la barrière rocheuse du sud-ouest commençaient à se profiler. Elles allaient bientôt atteindre les Tombeaux du Temps.

— C'est une idée que j'ai un peu contribué à faire admettre au sein de mon Église, reprit-il.

— J'ai lu vos traités sur saint Teilhard, murmura Sol. Vous y défendez brillamment le concept de la nécessité d'une évolution vers le point Oméga et la divinité, sans tomber dans l'hérésie socinienne.

— Dans quoi ? demanda le consul.

— Socin, expliqua le prêtre avec un sourire, était un hérétique italien du XVI^e siècle de l'ère préhégirienne. Sa doctrine – qui lui valut l'excommunication – était que Dieu est une créature limitée, capable d'apprendre et d'évoluer à mesure que le monde – l'univers – devient plus complexe. Je suis tombé moi-même dans cette hérésie, Sol. Ce fut mon premier péché.

— Et quels furent les autres ? demanda Sol sans relever la tête.

— À part le péché d'orgueil ? Mon plus grand péché fut la falsification des résultats de sept ans de fouilles sur Armaghast. Je voulais établir un lien entre les Bâtisseurs d'Arches de cette planète et une forme de protochristianisme. Ce lien n'existait pas. J'ai donc bidouillé les données. Le plus ironique, dans tout cela, c'est que mon plus grand péché, aux yeux de l'Église, tout au moins, est d'avoir violé les principes de la méthode scientifique. À son déclin, l'Église est prête à accepter toutes les hérésies théologiques, mais elle ne souffre pas que l'on plaisante avec les protocoles scientifiques.

— Est-ce que la planète d'Armaghast ressemblait à cela ? demanda Sol avec un geste du bras qui englobait la vallée, les Tombeaux du Temps et le désert.

Duré regarda quelques instants autour de lui avec une lueur d'intérêt vite éteinte.

— En ce qui concerne la poussière, la roche et l'impression de mort, je pense que oui, répondit-il. Mais l'endroit où nous sommes est infiniment plus menaçant. Il y a quelque chose, ici, qui n'a pas succombé à la mort en temps voulu.

Le consul se mit à rire.

— J'espère que nous continuerons d'appartenir à cette catégorie, dit-il. Je pense que je vais marcher jusqu'au col pour essayer une nouvelle fois d'établir la liaison avec mon vaisseau.

— Je vous accompagne, lui dit Sol.

— Moi aussi, déclara le père Duré en se mettant debout.

Il ne chancela qu'un bref instant, et refusa la main que lui tendait Weintraub pour l'aider.

Le vaisseau ne répondait toujours pas. Sans lui, il ne pouvait y avoir aucune mégatransmission, ni avec les Extros, ni avec le Retz, ni avec quoi que ce fût en dehors d'Hypérion. Tous les canaux normaux de communication étaient fermés.

— Est-il possible que votre vaisseau ait été détruit ? demanda Sol.

— Non. Le message est reçu normalement. C'est la réponse qui est bloquée. Gladstone a mis le vaisseau en quarantaine.

Sol plissa les yeux en direction des montagnes qui miroitaient dans les lointains sous les effets de la brume de chaleur. Plus près, les ruines de la Cité des Poètes se découpaient sur la ligne d'horizon.

— Ce n'est pas plus mal, affirma l'érudit. Nous avons déjà un *deus ex machina* de trop ici, semble-t-il.

Paul Duré se mit à rire, d'un rire grave et de bon cœur. Il ne cessa que lorsqu'il commença à tousser, pour prendre une gorgée d'eau.

— Qu'y a-t-il de si comique ? lui demanda le consul.

— Le *deus ex machina*. Ce dont nous parlions tout à l'heure. Je pense que c'est exactement la raison qui explique la présence ici de chacun de nous. Le pauvre Lénar, avec son cruciforme. Brawne Lamia, avec son poète ressuscité enfermé dans une boucle de Schrön, et qui vient chercher la machine capable de libérer son dieu. Vous aussi, Sol, qui attendez d'un dieu ténébreux la solution au terrible problème de votre enfant. Sans oublier le TechnoCentre, issu de la machine, qui cherche à créer sa propre divinité.

Le consul ajusta sur son nez ses lunettes de soleil.

— Et vous ? demanda-t-il.

Le père Duré secoua la tête.

— Moi, j'attends que la plus grosse machine de toutes – l'univers – produise enfin son dieu. Si j'ai tant encensé saint Teilhard, n'est-ce pas tout simplement parce que je n'ai trouvé aucun signe d'un créateur vivant dans le monde qui nous entoure ? Comme les intelligences du TechnoCentre, je cherche à fabriquer ce que je n'ai pas réussi à trouver autre part.

— Et les Extros ? demanda Sol en regardant le ciel. Que pensez-vous qu'ils cherchent ?

Ce fut le consul qui lui répondit.

— Ils sont obsédés par Hypérion. Ils ont la conviction qu'un nouvel espoir pour l'humanité va naître là.

— Nous ferions mieux de redescendre, déclara Sol en abritant Rachel du soleil. Brawne et Martin devraient être de retour à l'heure du dîner.

Mais ce ne fut pas le cas. Le soleil se coucha sans qu'il n'y eût aucun signe de leurs deux compagnons. Le consul marcha jusqu'à l'entrée de la vallée, grimpa sur un rocher qui dominait les dunes et la plaine rocheuse, mais il ne décela aucune présence. Il regrettait que Kassad ne lui eût pas laissé les jumelles.

Avant même que les derniers feux du soleil aient tout à fait disparu, les éclairs dans le ciel confirmèrent que les combats se poursuivaient encore dans l'espace. Les trois hommes s'assirent sur les marches du Sphinx pour contempler le spectacle. Des explosions d'un blanc étincelant succédaient à des corolles rouges et à de soudaines traînées vertes ou orangées qui laissaient longtemps leur écho sur la rétine.

— Qui gagne, à votre avis ? demanda Sol.

Sans lever les yeux, le consul répondit :

— Quelle importance ? Mais ne serait-il pas préférable de trouver un autre endroit que le Sphinx pour dormir ce soir ? L'un des autres tombeaux, par exemple ?

— Je ne peux pas quitter le Sphinx, lui dit Sol. Mais cherchez un endroit, si vous voulez.

Duré toucha la joue du bébé. Rachel tirait avec énergie sur la sucette.

— Quel âge a-t-elle exactement, Sol ? demanda le prêtre.

— Deux jours, presque exactement. Elle serait née environ quinze minutes après le coucher du soleil sous cette latitude, en heure locale d'Hypérion.

— Je vais jeter un dernier coup d'œil, proposa le consul. S'ils ne sont pas encore en vue, il faudra que nous allumions un feu pour les aider à retrouver leur chemin.

Il avait descendu la moitié des marches lorsque Sol se leva pour pointer l'index, non pas en direction de l'entrée de la vallée, éclairée par le faible halo du couchant, mais du côté opposé, celui qui était presque totalement plongé dans l'ombre.

Le consul s'immobilisa. Les deux autres le rejoignirent. Le diplomate sortit de sa poche le petit étourdisseur neural que lui avait donné Kassad plusieurs jours auparavant. Maintenant que Lamia et Kassad n'étaient plus avec eux, c'était la seule arme dont ils disposaient.

— Vous ne voyez pas ? chuchota Sol.

La silhouette était en train d'avancer dans la pénombre qui régnait au-delà du faible halo de lumière du Tombeau de Jade. Elle ne semblait avoir ni la taille ni la vitesse du gritch. Sa progression était assez étrange, lente, chancelante et entrecoupée d'arrêts. Le père Duré regarda, par-dessus son épaule, en direction de l'entrée de la vallée, puis se tourna de nouveau vers la silhouette.

— Serait-il possible que Martin Silenus soit revenu par un autre chemin ? demanda-t-il.

— Je ne vois pas comment, à moins d'avoir sauté du haut des falaises, murmura le consul. S'il avait fait un détour par le nord-est, il aurait eu huit kilomètres de plus à parcourir. Sans compter qu'il est bien moins grand que cela.

La silhouette fit une nouvelle halte, tituba un instant sur ses jambes, puis s'effondra. À plus de cent mètres de distance, elle ressemblait maintenant à l'un des rochers épars dans la vallée.

— Venez, dit le consul.

Ils se mirent en route sans courir. Le consul descendit l'escalier le premier, l'étourdisseur au poing, réglé sur une vingtaine de mètres, bien qu'il sût très bien que l'effet, à cette

distance, serait minime. Le père Duré le suivait de près, portant l'enfant tandis que Sol se baissait pour ramasser un caillou.

— David et Goliath ? demanda le prêtre en le voyant prendre dans sa main une pierre de bonne taille qu'il mit en place dans la fronde en fibroplaste qu'il avait bricolée cet après-midi à partir d'une attache de paquetage.

Le visage bronzé de l'érudit devint pourpre autour de sa barbe.

— C'est à peu près ça, dit-il. Mais passez-moi Rachel. Je vais la reprendre.

— J'aime bien la porter, ça ne me dérange pas du tout. Et il vaut mieux que le consul et vous ayez les deux mains libres, pour le cas où il faudrait se battre.

Sol acquiesça. Il rattrapa le consul, laissant le prêtre et l'enfant marcher à quelques pas derrière eux.

Arrivés à une quinzaine de mètres de la forme humaine effondrée, ils purent voir qu'il s'agissait d'un homme de très grande taille, portant une robe d'une étoffe grossière et qui gisait le visage dans le sable.

— Restez là, dit le consul.

Il se mit à courir. Les autres le regardèrent retourner le corps, remettre l'étourdisseur dans sa poche et prendre la gourde qui pendait à sa ceinture.

Sol s'avança à son tour, sentant maintenant la fatigue comme une sorte de vertige presque agréable. Duré le suivit plus lentement.

Lorsque le prêtre arriva dans la lumière de la lampe du consul, il vit que l'homme au capuchon relevé avait des traits vaguement asiatiques. Son long visage était en même temps éclairé par le halo du Tombeau de Jade.

— C'est un Templier, murmura Duré, stupéfait de trouver ici un adorateur du Muir.

— C'est la Voix de l'Arbre Authentique, expliqua le consul. Notre premier pèlerin manquant. C'est Het Masteen.

21.

Martin Silenus avait travaillé tout l'après-midi à son poème épique, et seul le manque de lumière l'avait forcé à interrompre son effort de création.

Il avait trouvé son ancienne chambre de travail pillée, le bureau antique disparu. Le palais du roi Billy le Triste avait beaucoup souffert des insultes du temps. Tous ses carreaux étaient brisés, des dunes en miniature s'étaient formées sur des tapis décolorés qui valaient autrefois des fortunes, des rats et des anguilles de roche avaient élu domicile sous les pierres. Les tours abritaient des colombes et des faucons de chasse retournés à l'état sauvage. Finalement, le poète s'était installé, pour travailler, devant une table basse de la grande salle du palais, sous le dôme géodésique de la salle à manger.

La poussière et les détritrus jonchaient le sol aux carrelages de céramique. Les plantes grimpantes aux tons lilas ou écarlates obscurcissaient les fenêtres du haut aux carreaux cassés, mais Silenus ne prêtait pas attention à ces menus détails et continuait d'écrire ses *Cantos*.

Le poème traitait de mort, et de l'exil des Titans par leur progéniture, les dieux helléniques. Il parlait de la lutte olympienne qui avait suivi leur refus de partir, et du bouillonnement des mers lors de la lutte entre Oceanos et Neptune, son usurpateur. Il parlait de l'extinction des soleils lorsque Hypérion s'était battu avec Apollon pour la maîtrise de la lumière, et des spasmes qui avaient secoué l'univers lui-même lorsque Saturne et Jupiter s'étaient disputé le trône des dieux. L'enjeu n'était pas seulement le passage d'un groupe de divinités à un autre, c'était aussi la fin d'un âge d'or et le début de temps sombres qui allaient marquer le destin de toutes les créatures mortelles.

Les *Cantos d'Hypérion* ne faisaient pas mystère des identités multiples de ces dieux. On comprenait aisément que

les Titans étaient les héros de la courte histoire galactique de l'humanité actuelle, et que leurs usurpateurs olympiens étaient les IA du TechnoCentre. Le champ de bataille englobait les continents familiers, les océans et les voies de communication aériennes de tous les mondes du Retz. Au milieu de tout cela, le monstre Dis, fils de Saturne, mais qui brigait l'héritage du royaume avec Jupiter, traquait ses proies, moissonnant indifféremment les dieux et les mortels.

Les *Cantos* évoquaient également les relations entre créatures et créateurs, l'amour entre parents et enfants, entre les artistes et leur art, les créateurs en général et leurs créations. Le poème glorifiait l'amour et la loyauté, mais titubait également au bord du nihilisme, avec son fil constant de corruption à travers l'amour du pouvoir, l'ambition humaine et l'hubris.

Martin Silenus travaillait sur ses *Cantos* depuis plus de deux siècles standard. Le meilleur de son œuvre s'était écrit dans ce même environnement, dans cette cité abandonnée, avec, pour fond sonore, le gémissement des vents du désert, comme un chœur grec sinistre à l'arrière-plan, et la menace toujours présente de l'irruption du gritch. En sauvant sa propre vie, en choisissant la fuite, Silenus avait abandonné sa muse et condamné sa plume au silence. En reprenant le travail, en suivant la voie toute tracée, le circuit de perfection que seul le créateur inspiré peut connaître, Martin Silenus se sentait revivre. Ses vaisseaux sanguins s'élargissaient, ses poumons se remplissaient, l'air pur et la lumière affluaient en lui sans qu'il n'en eût conscience. Il jouissait de chaque trait de sa plume ancienne sur le parchemin, de la pile de feuillets sur la grande table circulaire, des morceaux de maçonnerie qui lui servaient de presse-papier, de l'intrigue qui recommençait à couler librement, de l'immortalité présente à chaque paragraphe et à chaque ligne.

Silenus en était arrivé à la partie la plus difficile et la plus excitante du poème, celle où le conflit a fait rage dans un millier de décors différents et où des civilisations entières ont été dévastées, où les représentants des Titans appellent à une trêve afin de rencontrer les héros sans humour de l'Olympe et de

négocier avec eux. Sur ces vastes territoires de son imagination chevauchaient Saturne, Hypérion, Cottus, Japet, Oceanos, Briareus, Mimus, Porphyryon, Encélade, Rhoétée et d'autres encore, avec leurs sœurs non moins titanesques, Téthys, Phébé, Theïa et Clymène. Face à eux, les figures sinistres de Jupiter, Apollon et leurs pareils.

Silenus ignorait tout du dénouement de son très épique poème. Il ne vivait plus que pour le finir. Depuis des décennies, c'était la seule chose qui le rattachait à la vie. Envolés les rêves de richesse et de célébrité de son enfance où il voulait se mettre au service du Verbe. Il avait été comblé au-delà de toutes ses espérances par la célébrité et la richesse, mais cela avait failli le tuer, et cela avait tué, en tout cas, son art. Bien qu'il eût l'intime conviction que les *Cantos* étaient la plus grande œuvre littéraire de son époque, il ne voulait qu'en finir avec eux, en connaître lui-même le dénouement, et écrire chaque strophe, chaque vers et chaque *mot* sous la forme la plus claire, la plus élégante et la plus belle possible.

Il écrivait fiévreusement, rendu presque fou par le désir d'achever ce qu'il avait longtemps jugé impossible à finir. Les mots et les phrases volaient de sa plume antique au papier ancien, les strophes s'alignaient sans effort, les *Cantos* trouvaient leur voix et s'achevaient d'eux-mêmes sans avoir besoin d'être revus, sans pause pour trouver l'inspiration. Le poème avançait à une vitesse stupéfiante, les révélations étonnantes communiquaient leur beauté fracassante aussi bien au verbe qu'à l'image.

Sous leur drapeau de trêve, Saturne et son usurpateur, Jupiter, se faisaient face de part et d'autre d'un traité gravé dans le marbre pur. Leur dialogue était à la fois épique et simple, leurs raisons d'être et leurs rationalisations de la guerre formant le débat le plus élevé qui eût jamais existé depuis le *Dialogue de Mélos* de Thucydide. Mais, soudain, quelque chose de nouveau, de totalement imprévu par Martin Silenus au cours de ses longues heures de musardise sans sa muse, s'introduisit dans le poème. Les deux rois des dieux exprimèrent leur peur d'un *troisième* usurpateur, une terrible force extérieure venue menacer la stabilité de l'un et de l'autre de leurs deux règnes.

Silenus assista, stupéfait, à la scène où les deux personnages qu'il avait créés au prix d'un long labeur représentant des milliers d'heures d'effort défiaient sa volonté et se serraient la main, au-dessus de la plaque de marbre, pour sceller leur alliance contre...

Contre quoi ?

Le poète s'interrompit, la plume levée, en s'apercevant qu'il parvenait à peine à relire sa page. Il écrivait depuis un bon moment dans la pénombre, et maintenant l'obscurité était presque totale.

Il reprit ses esprits, dans le sens où il laissa de nouveau le monde envahir sa conscience intérieure, un peu comme dans le retour aux sensations diverses qui suit l'orgasme. Seule la redescende de l'écrivain dans le monde réel est plus pénible, lorsqu'il traîne derrière lui des nuages de gloire qui se dissipent rapidement dans le flot mondain des banalités sensorielles.

Il regarda autour de lui. La grande salle à manger était plongée dans une obscurité totale, à l'exception de la lueur vacillante des étoiles et des lointaines explosions de lumière qui filtraient à travers les carreaux cassés et la vigne vierge. Les tables autour de lui n'étaient guère que des ombres. Les murs, sur trente mètres de part et d'autre de l'endroit où il se trouvait, étaient étouffés par les plantes variqueuses du désert. À l'extérieur de la salle à manger, le vent du soir faisait entendre ses voix multiples de contralto et de soprano dans les fissures des poutres et les crevasses de la coupole au-dessus de lui.

Le poète soupira. Il n'avait pas de lampe dans son paquetage. Il n'avait rien apporté d'autre qu'une gourde et ses *Cantos*. Il sentit son estomac se contracter de faim. Où était donc passée cette fichue Brawne Lamia ? Mais il n'avait pas plus tôt eu cette pensée qu'il se sentait reconnaissant à cette femme de n'être pas revenue le chercher. Il avait besoin de solitude pour achever son poème. Et à cette vitesse, il ne lui faudrait pas plus d'un jour. Cette nuit, peut-être. Encore quelques heures et il en aurait fini avec l'œuvre de sa vie, il serait prêt à prendre un peu de repos bien mérité, à s'intéresser aux petits détails de la vie, aux menus faits quotidiens qui, depuis maintenant des

décennies, n'avaient été perçus par lui que comme l'interruption d'une œuvre qu'il était incapable d'achever.

Il soupira une nouvelle fois. Puis il commença à ranger les pages du manuscrit dans son sac. Il trouverait bien de la lumière quelque part. Il allumerait du feu, même s'il lui fallait pour cela se servir des tapisseries antiques du roi Billy. Il était prêt à écrire dehors, s'il le fallait, à la lueur de la bataille spatiale.

Les derniers feuillets et le porte-plume à la main, il se tourna vers la porte.

Il y avait une présence dans l'obscurité.

Lamia, se dit-il, déchiré entre le soulagement et la déception.

Mais ce n'était pas Brawne Lamia. Il distingua les contours hérissés de la silhouette, la masse portée par les deux jambes démesurées, les reflets de la lumière stellaire sur la carapace et les épines, l'ombre des bras sous les bras et, particulièrement, l'éclat rubis du cristal d'enfer à l'endroit où la créature aurait dû avoir des yeux.

Il retomba assis dans son fauteuil et laissa échapper un gémissement.

— Pas maintenant ! s'écria-t-il. Va-t'en, avec tes putains d'yeux !

L'ombre se rapprocha en glissant silencieusement sur le carrelage. Le ciel miroitait d'une énergie rouge sang. Le poète distinguait maintenant avec netteté les épines et les lames acérées.

— Non ! cria Martin Silenus. Je refuse. Laisse-moi !

Le gritch se rapprocha encore. La main de Silenus se contracta, se referma sur le porte-plume et écrivit en travers du bas de la dernière page inachevée :

LE MOMENT EST VENU, MARTIN.

Silenus regarda, horrifié, ce qu'il avait écrit, réprimant l'envie qu'il avait d'éclater d'un rire hystérique. À sa connaissance, le gritch n'avait jamais parlé, jamais *communiqué* avec personne. Sa seule manière de traiter les gens était de leur infliger la mort et la souffrance.

— Non ! s'écria-t-il de nouveau. J'ai mon œuvre à achever. Prends quelqu'un d'autre, maudit !

Le gritché fit un nouveau pas en avant. Le ciel pulsait d'explosions silencieuses au plasma tandis que des reflets jaunes et rouges parcouraient le torse de vif-argent et les bras de la créature comme des jets de peinture sous pression. La main de Silenus se crispa de nouveau sur le porte-plume et écrivit, au-dessous du premier message :

LE MOMENT EST ARRIVÉ, MAINTENANT, MARTIN.

Le poète serra le manuscrit contre lui, ramassant les pages qui étaient restées sur la table pour s'empêcher d'écrire encore dessus. Montrant ses dents dans un horrible rictus, il siffla presque comme un serpent face à l'apparition.

TU ÉTAIS PRÊT À CHANGER DE PLACE AVEC TON PATRON, écrivit encore sa main, à même la table, cette fois-ci.

— Pas maintenant ! hurla le poète. Le roi Billy est mort ! Laisse-moi finir mon poème !

Lui qui n'avait jamais quémandé de toute sa longue existence, il suppliait maintenant cette créature.

— Par pitié ! laisse-moi finir ce que j'ai commencé !

Le gritché fit encore un pas. Il était si près, maintenant, que la partie supérieure de son corps, toute déformée, arrêtait la lumière et laissait le poète dans l'ombre.

NON ! écrivit sa main avant de laisser échapper la plume au moment où les griffes acérées du gritché, au bout d'un bras démesuré, l'agrippaient pour lui transpercer le bras jusqu'à l'os.

Martin Silenus hurla tandis que la créature l'entraînait. Il hurla lorsqu'il sentit le sable couler sous ses pieds et qu'il aperçut l'arbre qui se profilait en plein milieu de la vallée.

C'était un arbre gigantesque, plus large que la vallée elle-même, plus haut que les montagnes que les pèlerins avaient traversées. Ses hautes branches semblaient se tendre vers l'espace. C'était un arbre de chrome et d'acier, aux branches hérissées de piquants et de ronces. Des êtres humains se tordaient et se débattaient sur ces branches. Il y en avait des milliers, des dizaines de milliers. Sous l'éclat rougeâtre du ciel agonisant, Silenus se concentra pour dominer la douleur et crut reconnaître un certain nombre de ces humains. C'étaient de

vrais corps et non des âmes ou autres abstractions. Visiblement, ils souffraient comme des créatures vivantes.

C'EST NÉCESSAIRE, écrivit la main de Silenus sur le froid implacable de la carapace du gritché.

Le sang coula sur le vif-argent, puis sur le sable.

— Non ! hurla le poète.

Il tambourina des poings contre les piques et les lames acérées comme des scalpels. Il se débattit pour échapper à la créature qui l'attirait contre lui, contre les épines hérissées de sa carapace, comme s'il était un papillon qu'elle voulait épingler. Mais ce ne fut pas l'atroce douleur qui rendit fou Martin Silenus. Ce fut l'idée de son irréparable perte. Il avait presque fini son poème. Il était sur le point de l'achever !

— Non ! répéta-t-il en se débattant violemment, jusqu'à ce que tout l'air environnant soit rempli d'un nuage de sang pulvérisé et des injures qu'il proférait.

Mais le gritché l'entraînait implacablement vers l'arbre qui l'attendait.

Dans la cité morte, les cris se répercutèrent encore une minute ou deux, s'amenuisant avec la distance. Puis le silence s'établit, rompu de temps à autre par les froissements d'ailes des colombes qui regagnaient leurs nids à travers les carreaux cassés du dôme.

Le vent se leva, secouant les panneaux de perspex brisés ou la maçonnerie branlante, balayant les feuilles mortes ratatinées au fond des fontaines sèches, s'insinuant dans la grande salle du palais et dispersant les pages des *Cantos* en un tourbillon fantasmagorique. Certaines pages furent emportées dans les cours intérieures silencieuses, d'autres dans les allées, d'autres encore au creux des aqueducs en ruine.

Au bout d'un moment, le vent mourut, et plus rien ne bougea dans la Cité des Poètes.

22.

Brawne Lamia s'aperçut que la marche de quatre heures qu'elle comptait faire au début se transformait en un cauchemar de dix heures au moins. Il y avait eu d'abord le détour jusqu'à la Cité des Poètes, et le choix difficile avant de laisser Silenus derrière elle. Elle ne voulait pas qu'il reste seul, mais elle ne pouvait pas le forcer à continuer ni prendre le temps de le raccompagner aux tombeaux. Finalement, cela lui avait coûté une bonne heure de voyage.

La traversée des dernières dunes et de la plaine rocheuse avait été monotone et exténuante. Lorsqu'elle était enfin arrivée au pied des collines, le soir commençait déjà à tomber et la forteresse se trouvait dans l'ombre.

Quarante heures plus tôt, cela avait été un jeu d'enfant que de descendre les six cent soixante et une marches de la forteresse. Mais leur ascension était une dure épreuve, même pour ses muscles formés sur Lusus. À mesure qu'elle grimpait, l'air se refroidissait et la vue devenait plus spectaculaire. Arrivée à quatre cents mètres au-dessus de la base de l'escalier, elle s'aperçut qu'elle ne transpirait plus. La vallée des Tombeaux du Temps était de nouveau visible. Seul le sommet du Monolithe de Cristal était visible sous cet angle, et uniquement sous la forme d'un miroitement irrégulier et d'un éclat de lumière. Elle s'arrêta quelques instants pour s'assurer que ce n'était pas un message, mais le miroitement était le fait du hasard. Sans doute un panneau de cristal à moitié détaché de la façade, et qui accrochait la lumière.

Attaquant les cent dernières marches, elle essaya une nouvelle fois d'utiliser son persoc. Les canaux com ne transmettaient que les parasites et les bruits de fond habituels, sans doute déformés par les marées du temps, qui interféraient généralement avec toutes les communications électromagnétiques, à l'exception de celles qui se faisaient sur

de très courtes distances. Un laser com aurait peut-être fait l'affaire. Cela semblait être le cas avec le persoc antique du consul. Mais, en dehors de cette machine unique, maintenant que Kassad avait disparu, ils ne possédaient absolument rien.

Haussant les épaules, elle grimpa les dernières marches. La forteresse de Chronos qui se dressait devant elle avait été bâtie par les androïdes du roi Billy le Triste. Ce n'était pas, en fait, une vraie forteresse. Elle avait servi de lieu de villégiature ou de résidence d'été pour les artistes. Après l'évacuation de la Cité des Poètes, l'endroit était demeuré désert durant plus d'un siècle. Seuls quelques aventuriers téméraires y avaient fait escale.

Lorsque la menace du gritch s'était estompée, les touristes et les pèlerins avaient commencé à fréquenter la forteresse. Finalement, l'Église gritchtèque l'avait réaménagée en tant que gîte d'étape nécessaire aux pèlerins du gritch. Certaines salles, creusées à même la montagne ou situées au sommet de tours difficilement accessibles, avaient la réputation de servir à l'accomplissement de rites ésotériques et d'obscurs sacrifices à la créature que les adorateurs du gritch appelaient l'avatar.

Face à la réouverture imminente des Tombeaux du Temps, au dérèglement des marées du temps et à l'évacuation des régions du Nord, la forteresse de Chronos était retombée dans le silence, et c'était vers cette masse silencieuse et impressionnante que Lamia se dirigeait maintenant.

Le désert et la cité morte étaient toujours baignés par le soleil, mais Chronos se trouvait dans la pénombre lorsque Lamia arriva sur la première terrasse. Elle s'accorda quelques instants de repos, durant lesquels elle sortit sa lampe. Puis elle pénétra dans le dédale de corridors obscurs. À leur dernier passage, deux jours plus tôt, Kassad avait fait une petite exploration des lieux et constaté que toutes les sources d'énergie étaient taries pour de bon. Les convertisseurs solaires étaient détruits, les cellules de fusion brisées, et même les batteries de secours avaient été fracassées. Leurs débris jonchaient les souterrains de la forteresse. Lamia n'avait cessé d'y penser pendant qu'elle grimpait les marches et qu'elle voyait les nacelles d'ascenseurs figées sur leurs rails verticaux rouillés.

Les salles les plus vastes, affectées aux repas et aux réunions, étaient telles qu'elle les avait laissées deux jours plus tôt. Partout s'épandait des restes de festins abandonnés en hâte, et des signes de panique. Il n'y avait aucun corps en vue, mais les traces brunes, sur les murs de pierre et les tapisseries, suggéraient des orgies de violence qui ne devaient pas remonter à plus de quelques semaines.

Ignorant cette vision de chaos, ignorant les augures, ces gros oiseaux noirs aux traits obscènement humains, qui s'envolaient à son approche dans la grande salle à manger, ignorant aussi sa fatigue, elle se rendit dans les étages, jusqu'à la réserve de vivres près de laquelle ils avaient campé. Les marches semblaient se rétrécir d'une manière inexplicable. La lumière pâle pénétrant par quelques rares vitraux encore intacts jetait des reflets macabres. Là où il n'y avait plus du tout de vitraux, des gargouilles passaient la tête, comme figées au moment d'entrer. Un vent glacé soufflait des sommets enneigés de la Chaîne Bridée, faisant frissonner Lamia sous son coup de soleil.

Les bagages et les paquetages excédentaires abandonnés par eux étaient restés comme ils les avaient laissés. Elle vérifia la présence de quelques provisions alimentaires non périssables dans leurs propres bagages, puis sortit sur le balcon où Lénar Hoyt avait joué de la balalaïka si peu de temps – et pourtant une telle éternité – auparavant.

Les ombres des hauts sommets occupaient des kilomètres de sable, presque jusqu'à la Cité des Poètes. La vallée des Tombeaux du Temps et les étendues chaotiques au-delà languissaient sous la lumière du soir. Les pics et les formations rocheuses projetaient des ombres désordonnées. Lamia ne voyait pas les Tombeaux du Temps, à part un éclat occasionnel du Monolithe. Elle essaya de nouveau son persoc, proféra un juron quand elle n'entendit que des parasites et un bruit de fond intense, puis rentra faire son choix de vivres.

Elle prit quatre paquets de rations de base dans des emballages de mousse lovée et de fibroplaste. Il y avait de l'eau en abondance à la forteresse. Le système des réservoirs alimentés par les sommets éternellement enneigés ne pouvait

pas tomber en panne. Elle remplit toutes les gourdes qu'elle avait apportées et en chercha d'autres. L'eau représentait leur besoin le plus crucial. Elle maudissait Silenus de l'avoir laissé tomber en route. Il aurait pu porter au moins une demi-douzaine de gourdes supplémentaires.

Elle allait ressortir lorsqu'elle entendit un bruit. Il y avait quelque chose dans la grande salle, entre la cage d'escalier et elle. Elle mit à l'épaule le dernier paquetage, sortit l'automatique de son père et commença à descendre lentement les marches.

La salle était déserte. Les augures n'étaient pas revenus. Les lourdes tapisseries, agitées par le vent, bruissaient comme des oriflammes en lambeaux au-dessus du désordre de nourriture pourrie et de vaisselle. Contre le mur opposé, l'énorme sculpture de chrome et d'acier représentant la tête du gritch tournait sur elle-même sous l'action de la brise.

Elle s'avança prudemment, en pivotant toutes les trois ou quatre secondes pour ne jamais tourner longtemps le dos à un coin d'ombre. Soudain, un cri aigu la figea sur place.

Ce n'était pas quelque chose d'humain. Cela ressemblait à un hululement dans l'ultrasonique et au-delà. Elle serra les dents et crispa la main sur la crosse de son arme. Brusquement, le cri cessa, comme un disque soudain interrompu.

Elle voyait très bien l'endroit d'où était monté le bruit. Derrière la table de banquet, derrière la sculpture, sous les six vitraux, à l'endroit où les lueurs mourantes du jour distillaient des couleurs fades, il y avait une petite porte. La voix montait de là, comme si elle s'était échappée des profondeurs de quelque cachot souterrain.

Brawne Lamia était d'un naturel curieux. Toute sa vie avait été placée sous le signe d'un conflit avec une curiosité au-dessus et au-delà des normes, et cette tendance avait culminé dans le choix de la profession désuète et quelquefois amusante de détective privée. Plus d'une fois, sa curiosité l'avait mise dans des situations embarrassantes ou dangereuses. Mais il était arrivé aussi qu'elle soit récompensée par l'acquisition de connaissances auxquelles peu d'autres avaient accès.

Cette fois-ci fit exception à la règle.

Elle était venue chercher à boire et à manger. Aucun de ses compagnons n'avait voulu la suivre. Malgré le détour qu'elle avait fait par la cité morte, aucun n'aurait pu arriver ici avant elle. S'il y avait quelque chose ou quelqu'un d'autre, elle ne tenait pas à s'en mêler.

Kassad ? Mais c'était impensable. Le bruit qu'elle avait entendu n'aurait pas pu sortir de la gorge du colonel.

Elle recula sans quitter la porte des yeux, le pistolet braqué dans sa direction. Elle trouva les marches qui descendaient et les suivit prudemment, chargée de soixante-dix kilos de vivres et de plus d'une douzaine de gourdes pleines, passant le plus silencieusement possible devant chaque entrée de pièce. Elle entrevit son propre reflet dans un miroir terni du rez-de-chaussée. C'était celui d'une silhouette trapue, penchée en avant, le pistolet au poing, les épaules chargées d'une monstrueuse bosse de sacs difformes où étaient accrochées des boîtes et des gourdes qui s'entrechoquaient à chaque pas.

Elle ne trouvait pas cela amusant. Elle poussa un soupir de soulagement quand elle émergea sur la terrasse par où elle était arrivée, dans l'air glacé et ténu, prête à entamer sa redescente. Elle n'avait pas encore besoin de lumière à l'extérieur. Les nuages bas projetaient sur le monde une lumière rose et ambre qui illuminait de ses riches tons pastel même la forteresse et ses alentours.

Elle commença à descendre les marches deux à deux. Les muscles puissants de ses jambes étaient déjà endoloris lorsqu'elle arriva à mi-chemin des marches. Elle n'avait pas rangé le pistolet, mais le gardait à la main pour le cas où quelque chose la poursuivrait ou surgirait de l'une des nombreuses failles de la paroi rocheuse. Arrivée au pied des marches, elle se retourna pour regarder la forteresse.

Des roches étaient en train de dégringoler vers elle. Parmi ces roches, elle s'aperçut qu'il y avait aussi des gargouilles, détachées de leur perchoir de pierre, leur visage démoniaque éclairé par le crépuscule rosé. Elle se mit à courir, gênée par ses sacs qui s'entrechoquaient, se rendit vite compte qu'elle n'aurait jamais le temps de se mettre à l'abri, et se jeta sous deux gros rochers inclinés l'un contre l'autre.

Une partie des sacs ne passa pas par l'ouverture. Elle lutta pour défaire leurs courroies tandis que les premiers blocs dévalaient la pente, heurtaient les rochers alentour ou ricochaient par-dessus. Dans son effort désespéré, elle déchira des lanières de cuir, arracha des rabats de fibroplastes et réussit à se glisser au fond de l'abri avec tous ses sacs. Elle n'avait pas l'intention de retourner en chercher d'autres à la forteresse.

Des blocs de la grosseur d'un poing ou d'une tête crépitaient partout autour d'elle. La tête de pierre d'un gobelin vola non loin, faisant éclater un rocher à moins de trois mètres de là. Des cailloux s'abattirent un bon moment contre la double roche au-dessus de sa tête, puis le gros de l'avalanche fut passé.

Elle se pencha pour tirer un de ses sacs un peu plus loin à l'intérieur. A ce moment-là, un caillou de la taille de son persoc rebondit sur un rocher à l'extérieur, vola presque horizontalement vers son abri, ricocha deux fois à l'intérieur, puis la heurta à la tempe.

Elle reprit connaissance en gémissant comme une vieille personne. Sa tête lui faisait mal. Il faisait nuit noire au-dehors. Seules les explosions de lumière des lointains combats stellaires éclairaient de temps à autre, par les fissures de la pierre, l'intérieur de son abri. Elle porta les doigts à sa tempe et rencontra la traînée de sang séché le long de sa joue et de son cou.

Elle rampa à l'extérieur de l'abri, écarta quelques pierres qui jonchaient la plaine, s'assit quelques instants sur un rocher plat et pencha la tête en avant, résistant à l'envie de vomir.

Ses paquetages étaient à peu près intacts. Seule une gourde avait été éventrée. Elle retrouva son pistolet là où elle l'avait laissé tomber dans le petit espace, derrière l'abri, qui était resté protégé de l'éboulement. Le paysage autour d'elle évoquait le chaos de la fin du monde.

Elle fit une recherche sur son persoc. Il s'était écoulé moins d'une heure. Rien n'était venu, pendant qu'elle gisait inconsciente, lui trancher la gorge ou l'emporter au loin. Elle se tourna une dernière fois vers les remparts et les terrasses de la

forteresse à présent invisible, rassembla ses sacs et reprit d'un bon pas le chemin jonché de cailloux insidieux.

Martin Silenus ne l'attendait pas à l'entrée de la cité morte quand elle y arriva après avoir fait le détour. Elle n'en fut pas exagérément surprise. Elle espérait cependant qu'il s'était simplement fatigué d'attendre et qu'il avait repris seul le chemin de la vallée.

La tentation de poser ses sacs et ses gourdes et de se reposer un peu sous prétexte de l'attendre était très forte. Mais elle y résista. L'automatique à la main, elle se contenta de faire le tour des rues de la cité morte. Les explosions de lumière dans le ciel suffisaient à la guider.

Le poète ne répondit pas à ses appels. Des centaines d'oiseaux aux ailes blanches, qu'elle était incapable d'identifier, s'envolaient à son approche. Elle entra dans le palais du roi Billy, cria le nom de Silenus au pied de chaque escalier, tira même un coup de pistolet, mais tout cela sans résultat. Il n'y avait aucun signe de Silenus. Elle traversa des cours intérieures aux murs chargés de plantes grimpantes, hurla mille fois son nom, à l'affût du moindre signe de sa présence. Elle passa, à un moment, devant une fontaine qui aurait pu être celle du récit du poète, devant laquelle le roi Billy le Triste avait disparu, emporté par le gritche, mais il y avait beaucoup de fontaines dans la Cité des Poètes, et elle ne pouvait pas avoir la certitude que c'était bien la même.

Elle pénétra jusque dans la salle à manger, sous le dôme aux carreaux cassés, mais tout était plongé dans l'obscurité. Elle entendit un bruit et se retourna vivement, le pistolet braqué. Ce n'était qu'une vieille feuille de papier que le vent faisait glisser sur le carrelage.

Elle soupira et quitta la cité en marchant d'un bon pas malgré la fatigue et le manque de sommeil. Ses appels sur le persoc étaient restés sans réponse. Elle n'en était pas surprise. Elle connaissait les effets des marées du temps sur les communications. Et le vent du soir avait effacé toutes les traces que Martin aurait pu laisser en regagnant la vallée.

Les tombeaux émettaient de nouveau un rayonnement lumineux visible du haut du col qui commandait l'entrée de la vallée. Ce n'était pas une lumière très forte, comparée aux éclairs qui descendaient des étoiles, mais chaque tombeau semblait se libérer ainsi de toute l'énergie accumulée durant la journée.

Elle cria pour avertir Sol et les autres qu'elle était de retour. Elle n'aurait pas refusé qu'on lui donne un coup de main, même s'il n'y avait plus que quelques centaines de mètres à parcourir. Elle avait la chemise et le dos en sang aux endroits où les courroies étaient entrées dans sa chair.

Personne ne répondit à ses appels.

L'épuisement l'envahit au moment où elle commençait à grimper lentement les marches du Sphinx. Elle déposa son chargement sur le sol de pierre et chercha sa lampe. Il faisait noir à l'intérieur. Les paquetages et les couchages des autres jonchaient le sol de la chambre où ils avaient dormi. Elle les appela de nouveau, attendit que l'écho retombe et balaya du rayon de sa lampe le sol et les murs. Rien n'avait changé. Ou plutôt...

Fermant les yeux, elle essaya de se rappeler l'endroit tel qu'il était exactement ce matin. Oui, il manquait quelque chose. C'était le cube de Möbius. L'étrange boîte à énergie laissée à bord du chariot à vent par Het Masteen n'était plus à sa place, dans le coin.

Elle haussa les épaules et ressortit.

Le gritché l'attendait. Il était juste devant la porte, plus grand qu'elle ne l'avait imaginé. Il la dominait.

Elle recula, étouffant un cri. Le pistolet qu'elle brandissait toujours dans sa main semblait minuscule et futile. Elle lâcha la lampe, qui roula par terre.

La créature la regardait en penchant la tête. Une lueur rubis pulsait au fond de ses yeux à facettes. La lumière venue d'en haut formait mille reflets sur sa carapace hérissée de piquants.

— Enfant de putain, lui dit Lamia sans élever la voix. Où sont-ils ? Qu'as-tu fait de Sol et du bébé ? Où sont tous les autres ?

La créature pencha la tête de l'autre côté. Ses traits n'étaient pas suffisamment humains pour qu'elle pût y lire une quelconque expression. Le langage du corps ne communiquait qu'une menace. Les doigts d'acier s'ouvraient et se refermaient comme des scalpels à la lame escamotable.

Lamia fit feu à quatre reprises en plein visage. Les lourds projectiles de 16 mm atteignirent leur cible et continuèrent leur trajectoire sifflante dans la nuit.

— Je ne suis pas venue ici pour mourir, créature métallique de mon cul, reprit Lamia en visant posément puis en tirant une douzaine de projectiles qui atteignirent tous leur but.

Des étincelles volèrent. Le gritch redressa la tête comme pour écouter un bruit lointain.

Puis il disparut.

Haletante, Lamia s'accroupit, pivota plusieurs fois sur elle-même, les bras tendus en avant. Mais il n'y avait plus rien. La vallée était éclairée par les étoiles, il y avait une accalmie dans le ciel. Les ombres étaient d'un noir d'encre, mais lointaines. Même le vent avait cessé.

Brawne Lamia retourna en titubant vers ses paquetages, et s'assit sur le plus gros. Elle laissa les battements de son cœur reprendre leur rythme normal. Il était intéressant de constater qu'elle n'avait pas eu peur – pas vraiment, mais elle ne pouvait pas nier la présence d'adrénaline dans son système.

Le pistolet à la main, une demi-douzaine de balles dans le magasin et la charge de propulsion encore forte, elle prit une gourde et but longuement.

Le gritch apparut à côté d'elle. Son arrivée avait été soudaine et silencieuse.

Elle laissa tomber la gourde, en essayant d'amener de l'autre côté le bras qui tenait le pistolet.

Elle aurait pu aussi bien faire ce mouvement au ralenti. Le gritch tendit le bras droit. Les lames de ses doigts, longues comme des aiguilles à repriser, captèrent la lumière. L'une d'elles se glissa derrière sa tête, trouva une certaine partie de son crâne et s'enfonça à l'intérieur sans la moindre sensation de friction, sans autre douleur que celle d'une pénétration glacée et anesthésiante.

23.

Le colonel Fedmahn Kassad avait franchi la porte en s'attendant à quelque chose d'étrange. Au lieu de cela, il ne trouva que l'insanité chorégraphiée de la guerre. Monéta l'avait précédé. Le gritché l'avait escorté, les lames de ses doigts enfoncées dans son avant-bras. Lorsque Kassad émergea de l'autre côté du rideau vibrant d'énergie, Monéta l'attendait et le gritché avait disparu.

Kassad reconnut immédiatement l'endroit où ils se trouvaient. La vue était celle que l'on avait du sommet de la montagne basse où Billy le Triste avait fait sculpter son effigie, près de deux siècles auparavant. L'étroit plateau qui formait le sommet du pic était vide, à l'exception des débris encore fumants d'une batterie défensive de missiles antispaciaux. D'après l'éclat vitrifié du granit et l'aspect du métal fondu encore bouillonnant par endroits, il supposait que la batterie avait été anéantie par un engin en orbite.

Monéta s'avança jusqu'au bord de la falaise, qui dominait, cinquante mètres plus bas, le front massif de Billy le Triste. Kassad la rejoignit. Le spectacle de la vallée, de la cité et du port spatial, dix kilomètres plus haut en direction de l'ouest, était suffisamment éloquent.

La capitale d'Hypérion était en flammes. La vieille ville, Jacktown, était une tempête de feu miniature. Une centaine de foyers secondaires s'éparpillaient dans les faubourgs et le long de l'autoroute du port spatial comme des balises lumineuses allumées à dessein. Même le fleuve Hoolie était en feu, et la nappe de pétrole enflammé se répandait rapidement en direction des anciens quais et entrepôts. Kassad aperçut le clocher d'une vieille église qui se dressait au-dessus du brasier. Il chercha l'emplacement de *Chez Cicéron*, mais la taverne était cachée par les flammes et la fumée qui venaient de l'amont du fleuve.

Les collines et la vallée formaient une masse en mouvement, comme une fourmilière saccagée d'un coup de botte. Kassad distingua les routes, couvertes d'un flot humain qui s'écoulait plus lentement qu'un vrai fleuve. Des dizaines de milliers de personnes évacuaient la zone des combats. Les éclairs de l'artillerie et des armes énergétiques couvraient tout l'horizon et illuminaient les nuages bas qui flottaient dans le ciel. Toutes les deux ou trois minutes, un engin volant – généralement un glisseur militaire ou un vaisseau de descente – surgissait du nuage de fumée qui entourait le port spatial, ou des collines boisées du nord et du sud. L'atmosphère se remplissait alors de traînées de lumière cohérente venues d'en haut comme d'en bas, et l'engin retombait en laissant derrière lui un sillage de fumée noire et de flammes orangées.

Des aéroglisseurs détalait sur le fleuve comme des punaises d'eau, zigzaguant au milieu des épaves de bateaux, de barges ou autres glisseurs en flammes. Kassad remarqua que le seul pont qui franchissait le fleuve était détruit. Même sa chaussée et ses butées de pierre et de béton étaient la proie des flammes. Les lasers de combat et les rayons des claps trouaient la fumée ; les missiles antipersonnel étaient visibles sous la forme de taches blanches qui se déplaçaient plus vite que le regard ne pouvait les suivre, en laissant derrière elles des traînées miroitantes d'air superchaud. Sous les yeux mêmes de Monéta et de Kassad, une explosion souleva, aux abords du port spatial, un champignon de flammes.

Ce n'est pas nucléaire, pensa-t-il.

Non, répondit muettement Monéta.

La combinaison qui lui couvrait les yeux agissait comme une visière de la Force considérablement améliorée, et Kassad utilisa toute sa puissance pour observer une colline qui se trouvait à cinq kilomètres au nord-ouest, de l'autre côté du fleuve. Des *marines* de la Force étaient en train d'en investir le sommet. Certains s'étaient déjà laissés tomber à terre et se servaient de leurs charges creuses pour créer des tranchées individuelles. Leurs armures de combat étaient activées, les polymères de camouflage étaient parfaits. Les signatures thermiques étaient réduites au minimum, mais Kassad n'avait

aucune difficulté à les voir. Il pouvait même distinguer les visages, s'il le voulait.

Les canaux de commandement tactique et les faisceaux étroits parvenaient à ses oreilles comme un chuchotement lointain. Il reconnut les exclamations excitées et les obscénités nonchalantes qui sont le propre des combattants depuis trop de générations humaines pour qu'on puisse les compter. Des milliers d'hommes avaient pris position autour du port spatial et des zones de rassemblement. Ils s'enterraient sur un cercle dont la circonférence était à vingt kilomètres de la cité. Les rayons de ce cercle étaient des zones de tir et des vecteurs de destruction totale soigneusement étudiés.

Ils se préparent pour une invasion.

Kassad ressentait l'effort de communication comme un peu plus qu'un message subvocal et un peu moins que de la télépathie.

Monéta leva un bras de vif-argent vers le ciel. Il y avait là un énorme nuage, à deux mille mètres d'altitude au moins, et il eut un choc en voyant sortir de là un point brillant, puis un autre, puis une douzaine et une centaine de vaisseaux qui plongeaient vers le sol. La plupart étaient camouflés par des polymères et par des champs de confinement codés accordés à leur environnement, mais Kassad, là aussi, les distinguait sans difficulté. Sous les polymères, les coques de métal gris portaient des marques discrètes dans la subtile calligraphie des Extros. Les plus gros appareils étaient, de toute évidence, des vaisseaux de descente. Leurs traînes de plasma bleu se voyaient nettement. Les autres descendaient lentement sous le miroitement de leurs champs de suspension. Kassad remarqua la taille et la forme ventrue de leurs cylindres d'invasion, remplis, pour certains, de matériel et d'artillerie, mais probablement vides pour beaucoup d'autres, et destinés à leurrer les défenses au sol.

Un instant plus tard, le plafond nuageux fut de nouveau rompu, et une grêle de plusieurs milliers de petits points s'abattit vers la surface. C'était l'infanterie extro qui tombait en chute libre parmi les cylindres et les vaisseaux de descente,

attendant le dernier moment pour déployer ses champs de suspension et ses ailes portantes.

Quelle que soit son identité, le commandant de la Force avait de la poigne et de la discipline, aussi bien sur lui-même que sur ses hommes. Ses batteries au sol et les milliers de *marines* déployés autour de la cité ignorèrent les cibles faciles représentées par les cylindres et les vaisseaux de descente pour attendre que s'ouvrent les dispositifs de freinage des chuteurs. Certains n'entrèrent en action qu'un peu au-dessus de la cime des arbres. À cet instant, le ciel se remplit de milliers de rayons et de traînées de fumée tandis que les missiles explosaient partout et que les lasers trouaient la fumée.

Au premier coup d'œil, la riposte semblait dévastatrice et suffisante pour faire échouer n'importe quelle attaque. Mais une rapide évaluation visuelle indiqua à Kassad que quarante pour cent au moins des Extros avaient touché le sol indemnes, et c'était un taux acceptable pour une première vague d'assaut planétaire.

Un groupe de cinq chuteurs obliqua en direction de la montagne où Kassad se tenait avec Monéta. Des rayons partis du pied des collines en firent tomber deux en flammes. Un troisième, pris de panique, se laissa descendre en vrille pour éviter d'être abattu. Les deux derniers accrochèrent une brise venue de l'est, qui les envoya spiraler dans la forêt en contrebas.

Tous les sens de Kassad étaient maintenant en éveil. Il sentit l'odeur d'ionisation, de cordite et de propergol solide. La fumée et l'acide des explosifs au plasma lui dilataient les narines. Quelque part, dans la cité, des sirènes hululèrent tandis que des détonations d'armes individuelles et des crépitements d'arbres en feu montaient jusqu'à lui, portés par la brise légère. La radio et les canaux de communication sur faisceau étroit produisaient un incessant babillage. Les flammes embrasaient la vallée. Les lasers fouillaient les nuages de leurs faisceaux. Cinq cents mètres plus bas, là où la forêt laissait place à l'herbe des contreforts des collines, des escadrons de *marines* de l'Hégémonie étaient engagés dans une bataille au corps à corps avec des chuteurs extros. On entendait des cris. Fedmahn Kassad observait tout cela avec le même genre de fascination

que celle qu'il avait ressentie lors de la stimulation de la charge de cavalerie française à Azincourt.

Ce n'est pas une simulation ?

Non, lui répondit Monéta.

Et c'est en train de se passer maintenant ?

Le fantôme de vif-argent qui se tenait à ses côtés pencha la tête.

Que signifie maintenant ?

Un moment contigu à notre... rencontre... dans la vallée des tombeaux.

Non.

Dans l'avenir, alors ?

Oui.

Un avenir proche ?

Oui. Cinq jours à partir du moment où tes amis et toi vous êtes arrivés dans la vallée.

Kassad secoua la tête, désorienté. S'il devait croire ce que disait Monéta, il aurait voyagé en avant dans le temps. Il vit les flammes se refléter sur son visage lorsqu'elle se tourna lentement vers lui pour demander :

Voudrais-tu participer à la bataille ?

La bataille contre les Extros ?

Il croisa les bras et regarda les combats avec une intensité renouvelée. Il avait eu un aperçu des étranges capacités de combat de sa combinaison de vif-argent. Il était probable qu'à lui tout seul il serait capable de changer l'issue de cette bataille, en détruisant, peut-être, les quelques milliers d'Extros qui avaient touché le sol.

Non, répondit-il muettement. *Pas encore. Pas en ce moment.*

Le Seigneur de la Douleur pense que tu es un bon guerrier.

Il se tourna pour la regarder de nouveau. Il était modérément curieux de savoir pourquoi elle attribuait au gritch un titre aussi solennel.

Le Seigneur de la Douleur peut aller se faire mettre, pensa-t-il. À moins qu'il ne veuille se battre avec moi.

Monéta demeura immobile et silencieuse durant un long moment. Elle ressemblait à une sculpture de lumière en haut d'un pic battu par les vents.

Tu te battrais vraiment contre lui ? demanda-t-elle enfin.

Je suis venu sur Hypérion pour le tuer. Et pour te tuer toi aussi. Je me battrais avec le premier de vous deux qui sera d'accord.

Tu crois toujours que je suis ton ennemie ?

Kassad se souvint de l'agression dont il avait été l'objet dans les Tombeaux. Il savait maintenant que c'était moins un viol que la réalisation de son propre vœu, de son propre désir inexprimé d'être de nouveau l'amant de cette impossible femme.

J'ignore ce que tu es au juste, pensa-t-il.

Au début, j'étais une victime, comme tant d'autres, émit Monéta, le regard tourné vers la vallée. Puis, dans notre avenir, j'ai compris pourquoi le Seigneur de la Douleur avait été forgé... et pourquoi il fallait qu'il soit forgé ainsi... et je suis devenue à la fois sa compagne et sa gardienne.

Sa gardienne ?

J'ai réglé les marées du temps, j'ai entretenu les machines, j'ai fait en sorte que le Seigneur de la Douleur ne se réveille pas avant son heure.

Tu le contrôles donc ?

Le pouls de Kassad s'était accéléré à cette pensée.

Non.

Par qui ou par quoi peut-il être contrôlé, dans ce cas ?

Seulement par celui ou celle qui triomphe de lui en combat individuel.

Qui a déjà triomphé de lui ?

Personne. Ni dans ton passé, ni dans ton avenir.

Combien ont essayé ?

Des millions.

Et ils ont tous péri ?

Ou pis.

Kassad prit une longue inspiration.

Sais-tu s'il acceptera que je le combatte ?

Tu le combattras.

Il exhala l'air bloqué dans ses poumons. Personne n'avait jamais vaincu le gritch. L'avenir de Kassad était le passé de Monéta. Elle avait vécu ici... Elle avait vu, comme lui, le terrible arbre aux épines. Comme lui, elle avait vu Martin Silenus empalé, se débattant, des années avant qu'il ne rencontre lui-même le poète.

Il tourna le dos aux combats qui continuaient de se dérouler dans la vallée en contrebas.

Pouvons-nous aller le trouver maintenant ? demanda-t-il.
Je le défie en combat personnel.

Monéta le dévisagea un long moment en silence. Kassad vit son propre visage de vif-argent reflété sur le sien. Sans lui répondre, elle se tourna, fit un geste dans le vide et matérialisa une porte.

Kassad fit un pas en avant et la précéda de l'autre côté.

24.

Gladstone se distra transporta directement à la Maison du Gouvernement et s'engouffra dans le Centre de Commandement Tactique avec Leigh Hunt et une demi-douzaine de collaborateurs dans son sillage. La salle était pleine à craquer. Morpurgo, Singh, Van Zeidt et une douzaine d'autres représentaient les militaires. La Présidente remarqua l'absence du jeune héros de la flotte, le commandant Lee. Presque tous les ministres du cabinet étaient là, y compris Allan Imoto, de la Défense, Garion Persov, de la Diplomatie, et Barbre Dan-Gyddis, de l'Économie. Plusieurs sénateurs arrivèrent en même temps qu'elle. Certains donnaient l'impression qu'on les avait tirés du lit. La « courbe du pouvoir », au sommet de la table de conférence ovale, était réservée aux sénateurs Kolchev, de Lusus, Richeau, du vecteur Renaissance, Roanquist, de Nordholm, Kakinuma, de Fuji, Sabenstorafem, de Sol Draconi Septem, et Peters, de Deneb Drei. Le président *pro tempore* Denzel Hiat-Amin avait une expression totalement égarée, son crâne chauve reflétant la lumière des spots du plafond, tandis que son jeune homologue de l'Assemblée de la Pangermie, le *speaker* Gibbons, était perché sur le bord de son siège, les mains sur les genoux, dans une attitude d'énergie difficilement contenue. Face au fauteuil vide de Gladstone siégeait la projection du conseiller Albedo. Tout le monde se leva à l'entrée de la Présidente. Elle prit place et fit signe à l'assistance de se rasseoir.

— Je veux une explication, dit-elle.

Le général Morpurgo se leva, et fit un signe de tête à un subordonné. Les lumières s'éteignirent tandis que des holos prenaient forme.

— Laissez tomber les préliminaires visuels ! lança Gladstone. Donnez-nous une *explication* !

Les holos pâlirent tandis que la lumière revenait. Morpurgo avait l'air accablé, légèrement hagard. Il regarda le pointeur lumineux qu'il tenait à la main, fronça les sourcils et le remit dans sa poche.

— Madame la Présidente, mesdames et messieurs les Sénateurs, ministres, président par intérim et *speaker*, commença-t-il d'une voix rauque, les Extros ont réussi à lancer une attaque surprise d'une ampleur dévastatrice. Leurs essaims menacent une demi-douzaine de mondes du Retz. Les...

Les réactions de la salle noyèrent le reste de ses paroles.

— Des mondes du Retz ! s'écrièrent plusieurs voix à la fois.

Des cris furent lancés par des politiciens, des ministres et des fonctionnaires de haut rang.

— Silence ! commanda Gladstone, et le brouhaha cessa aussitôt.

— Général, dit-elle d'une voix forte, vous nous aviez assuré que les forces hostiles se trouvaient au moins à cinq années de distance du Retz. Pourquoi et comment ce changement s'est-il produit ?

Morpurgo se tourna vers elle.

— Madame la Présidente, pour autant que nous puissions le dire dans l'état actuel de nos estimations, il semble que la totalité de leurs traînées de propulsion Hawking ait été constituée par des leurres. Les essaims ont coupé leurs propulseurs depuis des décennies, et se dirigeaient vers leurs objectifs à des vitesses infraluminiques...

De nouveau, un brouhaha excité noya ses paroles.

— Poursuivez, général, tonna Gladstone, et le brouhaha se calma comme par enchantement.

— À des vitesses infraluminiques, répéta Morpurgo. Certains de leurs essaims ont dû voyager ainsi depuis cinquante ans ou plus. Nous n'avions aucun moyen de les détecter dans ces conditions. Ce n'est la faute de...

— Quelles sont les planètes menacées, général ? demanda Gladstone d'une voix calme mais volontairement basse.

Morpurgo regarda dans le vide, comme s'il cherchait les affichages holos qui auraient dû s'y trouver. Puis il se tourna de nouveau vers la table, les poings serrés.

— Nos services de renseignements, d'après des observations de traînées de fusion suivies de signatures Hawking au moment où elles ont été découvertes, suggèrent que la première vague d'assaut arrivera aux abords d'Heaven's Gate, du Bosquet de Dieu, de Mare Infinitus, d'Asquith, d'Ixion, de Tsingtao-Hsishuang Panna, d'Actéon, du monde de Barnard et de Tempe dans un délai de quinze à soixante-douze heures.

Cette fois-ci, il ne fallait pas tenter d'imposer silence à l'assistance déchaînée. Gladstone laissa les cris et les interpellations continuer plusieurs minutes avant de lever le bras pour essayer de se faire entendre.

Le sénateur Kolchev, debout, avait le poing dressé en direction de Morpurgo.

— Comment avons-nous pu en arriver là, général ? Vous nous aviez donné des assurances *catégoriques* !

Morpurgo répondit sans s'enflammer :

— C'est exact, monsieur le sénateur. Elles étaient fondées sur des informations erronées. Nous nous sommes trompés. J'ai l'intention de remettre ma démission à la Présidente dans l'heure qui vient. Les autres chefs d'état-major feront de même.

— Allez au diable avec votre démission ! hurla Kolchev. Nous risquons tous de finir pendus à un cadre de porte distrans avant la fin de cette séance. La question que nous vous posons, c'est qu'est-ce que vous faites pour contrer l'invasion ?

— Gabriel, lui dit Gladstone d'une voix douce, asseyez-vous, s'il vous plaît. C'est la question que j'allais poser. Général ? Amiral ? Je suppose que vous avez déjà pris des mesures pour assurer la défense de ces mondes ?

L'amiral Singh se leva et alla prendre place aux côtés de Morpurgo.

— H. Présidente, dit-il, nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir. Malheureusement, de tous les mondes menacés par la première vague, seul Asquith possède sur place un contingent de la Force. Les autres peuvent être rejoints par la flotte – ils ont tous des installations distrans –, mais nous ne pouvons pas envisager de diluer notre dispositif de défense à un tel point pour assurer la défense de chaque planète. Il est regrettable que... (Singh s'interrompt quelques instants, puis

éleva la voix pour se faire entendre au-dessus du tumulte.) Il est regrettable, reprit-il, que le déploiement de nos réserves stratégiques pour renforcer la campagne d'Hypérion ait déjà commencé. Environ soixante pour cent des deux cents unités que nous avons affectées à ce redéploiement ont déjà été distransportées dans le système d'Hypérion ou sur les zones de rassemblement, loin de leurs secteurs défensifs avancés à la périphérie du Retz.

Meina Gladstone se frotta la joue. Elle s'aperçut qu'elle portait encore sa cape, bien que le col incognito fût baissé. Elle défit les attaches et laissa tomber le vêtement sur le dossier de son siège.

— Si je comprends bien, amiral, vous êtes en train de nous expliquer que ces mondes sont sans défense et qu'il est impossible d'y acheminer des vaisseaux dans un délai raisonnable. C'est bien cela ?

Singh se tenait au garde-à-vous, aussi raide qu'un condamné face à son peloton d'exécution.

— C'est exact, H. Présidente.

— Il y a bien quelque chose à faire ! s'écria-t-elle, couvrant le nouveau tumulte de sa voix puissante.

Morpurgo s'avança d'un pas.

— Nous nous servons actuellement de la matrice distrans civile pour acheminer le plus grand nombre possible de *marines* et d'hommes de troupe de la Force à la surface des mondes menacés. Ces renforts disposent d'une artillerie de campagne et de défenses air-espace.

Le ministre de la Défense, Imoto, se racla la gorge.

— En l'absence d'unités de la flotte, ces forces ne pèseront pas lourd, dit-il.

Gladstone jeta un regard à Morpurgo.

— C'est vrai, fit le général. Au mieux, elles fourniront une action d'arrière-garde pendant qu'une tentative d'évacuation sera entreprise.

— Une *tentative* d'évacuation ! hurla le sénateur Richeau en bondissant sur ses pieds. Vous nous avez affirmé hier, ici même, général, que l'évacuation de deux ou trois millions de civils à partir d'Hypérion était impraticable. Et vous prétendez

maintenant pouvoir évacuer avec succès... (elle s'interrompt quelques secondes pour consulter son implant persoc) *sept milliards* de citoyens avant l'arrivée des forces d'invasion extros ?

— Je n'ai pas dit cela, fit Morpurgo. Nous sommes prêts à sacrifier des troupes pour sauver... une minorité de représentants officiels, de membres des Premières Familles et d'industriels dont le savoir-faire est nécessaire à la poursuite de notre effort de guerre. Mais...

— Général, coupa Gladstone, hier, cette assemblée vous a autorisé à transférer des troupes de renfort sur les unités en cours d'acheminement dans le système d'Hypérion. Cela représente-t-il un problème vis-à-vis du nouveau redéploiement ?

Le général Van Zeidt, du corps des *marines*, se leva à son tour.

— Oui, H. Présidente. Des troupes ont été distransportées à bord de nos unités d'acheminement dans l'heure qui a suivi la décision prise ici. Près des deux tiers des cent mille hommes affectés à cette mission ont été distransportés sur Hypérion à... (il consulta l'antique montre qu'il portait au poignet) 5 h 30 standard, c'est-à-dire depuis une vingtaine de minutes. Il nous faudrait entre huit et quinze heures pour que ces troupes soient redirigées vers les zones de rassemblement du système d'Hypérion, puis réacheminées dans le Retz.

— Et vous disposez actuellement de combien d'hommes à l'intérieur du Retz ? demanda Gladstone en portant la phalange de son index droit à sa lèvre inférieure.

— Environ trente mille, H. Présidente, répondit Morpurgo après avoir pris une longue inspiration.

Le sénateur Kolchev abattit la paume de sa main sur la table.

— Nous avons donc dégarni le Retz, non seulement de toutes ses unités spatiales de défense, mais aussi de la plus grande partie de ses troupes !

Ce n'était pas une question. Morpurgo n'essaya pas d'y répondre. Le sénateur Feldstein, du monde de Barnard, se leva à son tour.

— H. Présidente, dit-elle, il faut avertir le plus rapidement possible ma planète et toutes celles qui ont été mentionnées. Si vous n'êtes pas prête à annoncer rapidement la nouvelle, je serai obligée de le faire moi-même.

Gladstone hocha la tête.

— Je diffuserai une déclaration publique à l'issue de cette réunion, Dorothy. Nous mettrons tous les médias à votre disposition pour faciliter le contact avec vos administrés.

— Les médias peuvent aller au diable ! s'écria la petite femme aux cheveux noirs. Je rentre sur ma planète dès que nous en aurons terminé avec cette assemblée. Quel que soit le sort qui attend le monde de Barnard, ma place est là-bas. Mesdames et messieurs, nous méritons tous d'être pendus à un cadre distrans si ce que l'on vient de nous annoncer est vrai.

Elle se rassit au milieu des murmures et des chuchotements.

Le *speaker* Gibbons se leva. Il attendit que le silence se fasse, puis parla d'une voix tendue.

— Général, vous avez fait état d'une *première* vague d'invasion. S'agit-il de l'une de vos prudentes formules militaires, ou possédez-vous des renseignements réels sur des vagues ultérieures ? Dans un tel cas, quels seraient les autres mondes du Retz qui se trouveraient menacés ?

Les mains de Morpurgo se crispèrent et se décrispèrent à plusieurs reprises. Il regarda, de nouveau, le vide, puis se tourna vers Gladstone.

— H. Présidente, me permettez-vous maintenant d'utiliser un diagramme ?

Gladstone hocha silencieusement la tête.

L'image holo était la même que celle qui avait été utilisée à l'École Militaire d'Olympus. L'Hégémonie était représentée par des symboles dorés. Les étoiles du Protectorat étaient en vert, et les vecteurs des essaims extros formaient des lignes rouges aux traînes bleues. Le déploiement de la flotte hégémonienne était indiqué en orange. La première chose qui frappait était que les vecteurs rouges avaient largement dévié de leur parcours initial, transperçant l'espace hégémonien comme des javelots à la pointe rougie de sang. Les points orange se concentraient

maintenant autour du système d'Hypérion ou s'égrénaient le long des voies distrans comme des perles espacées sur un collier.

Quelques sénateurs qui possédaient une expérience militaire poussèrent des exclamations en voyant l'affichage.

— Les douze essaims dont nous connaissons l'existence, déclara Morpurgo d'une voix calme, semblent s'employer à envahir le Retz. Plusieurs se sont scindés en groupes de combat multiples. La deuxième vague, dont nous attendons l'arrivée cent à deux cent cinquante heures après l'attaque de la première vague sur ses objectifs, est représentée ici.

Il n'y avait plus aucun bruit dans la salle. Gladstone se demandait si les autres retenaient comme elle leur respiration.

— Les objectifs de cette deuxième vague, reprit Morpurgo, comprennent le système d'Hébron, situé à cent heures à partir du moment présent, le vecteur Renaissance, cent dix heures, Renaissance Minor, cent douze heures, Nordholm, cent vingt-sept heures, Alliance-Maui, cent trente heures, Thalia, cent quarante-trois heures, Deneb Drei et Deneb Vier, cent cinquante heures, Sol Draconi Septem, cent soixante-neuf heures, Freeholm, cent soixante-dix heures, la Nouvelle-Terre, cent quatre-vingt-treize heures, Fuji, deux cent quatre heures, La Nouvelle-Mecque, deux cent cinq heures, Pacem, Armaghast et Svoboda, deux cent vingt et une heures, Lusus, deux cent trente heures, et Tau Ceti Central, deux cent cinquante heures.

L'affichage holo disparut. Le silence se prolongea. Le général Morpurgo reprit la parole.

— Nous supposons que les essaims de la première vague se verront affecter des objectifs secondaires à l'issue de l'invasion initiale, mais les temps de transit sous propulsion Hawking entraîneront des déficits de temps allant de neuf semaines à trois ans en temps standard du Retz.

Il fit un pas en arrière et redressa les épaules, les doigts sur les coutures de son pantalon.

— Seigneur Dieu ! murmura quelqu'un, assis à quelques sièges de Gladstone.

La Présidente se frotta la lèvre inférieure. Dans le dessein de sauver l'humanité de ce qu'elle considérait comme une

éternité d'esclavage – ou, pis, l'extinction pure et simple de l'espèce – elle avait ouvert la porte au loup alors que toute la famille se cachait à l'étage en se croyant en sécurité derrière des portes fermées. Mais le jour était arrivé où les loups s'engouffraient dans la maison par toutes les portes et toutes les fenêtres. Elle sourit presque devant ce juste retour des choses, et devant sa folie qui avait consisté à croire qu'elle pouvait déchaîner le chaos pour le contrôler ensuite.

— Premièrement, dit-elle d'une voix ferme, il n'y aura aucune démission, aucun *mea culpa* que je n'aie préalablement autorisé. Il est fort possible que ce gouvernement tombe et que les membres de ce cabinet – moi-même y compris – se retrouvent bientôt, comme l'a si bien dit Gabriel tout à l'heure, pendus à un cadre de porte distrans. En attendant, nous *sommes* le gouvernement de l'Hégémonie, et nous réagirons de la manière la plus appropriée par rapport aux événements en cours.

« Deuxièmement, je retrouverai cette assemblée dans une heure, avec des représentants des autres commissions du Sénat, afin de préparer l'allocution que j'adresserai au Retz à 8 heures standard très précisément. Toutes vos suggestions seront alors les bienvenues.

« Troisièmement, j'ordonne dès à présent que les autorités de la Force ici présentes et aux quatre coins de l'Hégémonie fassent tout ce qui est en leur pouvoir pour préserver et protéger partout la citoyenneté et la propriété du Retz et du Protectorat, et je les autorise à utiliser pour cela tous les moyens dont elles peuvent disposer. Général, amiral, je désire que toutes les troupes soient ramenées et distranslatées dans les régions menacées du Retz dans les dix heures qui viennent. Je ne veux pas savoir de quelle manière vous vous y prendrez, mais cela devra être fait.

« Quatrièmement, à l'issue de mon allocution, je convoquerai le Sénat et l'Assemblée de la Pangermie en session plénière. J'annoncerai alors que l'état de guerre existe entre l'Hégémonie et les nations extros. Gabriel, Dorothy, Tom, Eiko, vous tous, vous allez être très occupés dans les heures qui viennent. Préparez-vous à annoncer la nouvelle à vos mondes

respectifs, mais faites-moi passer ce vote. Je veux le soutien unanime du Sénat. *Speaker* Gibbons, je ne puis vous demander rien d'autre que votre collaboration éclairée lors du débat de la Pangermie. Il est indispensable qu'il y ait un vote de l'Assemblée aujourd'hui avant midi. Nous ne voulons pas de surprises.

« Cinquièmement, nous procéderons, d'une manière ou d'une autre, à l'évacuation des citoyens menacés par la première vague. (Elle leva la main pour couper court aux protestations et aux explications des experts.) Nous évacuerons toutes les personnes que nous pourrons, dans le temps dont nous disposons. Messieurs les ministres Persov, Imoto, Dan-Gyddis et Crunnens créeront un comité interministériel de coordination chargé d'organiser cette évacuation. Ils devront me remettre un rapport détaillé, accompagné d'un calendrier précis, au plus tard aujourd'hui à 13 heures. La Force et le Bureau de la Sécurité du Retz superviseront les déplacements des populations et l'accès aux moyens distrans, afin d'assurer leur protection.

« Enfin, je voudrais voir chez moi le conseiller Albedo, le sénateur Kolchev et le *speaker* Gibbons dans trois minutes exactement. Quelqu'un a-t-il d'autres questions à poser ?

Des visages ébahis lui rendirent son regard. Elle se leva sans plus attendre.

— Bonne chance à tous, dit-elle. Travaillez vite. Ne faites rien qui soit de nature à répandre inutilement la panique. Et que Dieu protège l'Hégémonie.

Tournant les talons, elle quitta rapidement la salle.

Gladstone était à son bureau. Kolchev, Gibbons et Albedo étaient assis en face d'elle. L'atmosphère de crise, ressentie dans les activités à demi perçues derrière les portes, était accentuée par le long silence observé par Gladstone avant de prendre la parole. Sans quitter le conseiller Albedo des yeux, elle articula enfin :

— Vous nous avez trahis.

Le demi-sourire poli de la projection ne vacilla pas un seul instant.

— Pas du tout, H. Présidente.

— Dans ce cas, je vous donne une minute pour nous expliquer pourquoi le TechnoCentre et, en particulier, l'Assemblée consultative des IA ne nous ont jamais prédit cette invasion.

— Un mot suffira pour vous répondre, H. Présidente. Hypérion.

— Hypérion de merde ! s'écria Gladstone en abattant la main à plat sur l'antique bureau en une explosion de colère qui ne lui ressemblait guère. J'en ai marre, Albedo, d'entendre parler de variables impossibles à prendre en compte et du trou noir prédictif d'Hypérion. Ou bien le Centre est capable de nous aider à démêler les probabilités, ou bien il nous ment depuis cinq siècles. Lequel des deux ?

— L'Assemblée a prédit la guerre, H. Présidente, fit l'image aux cheveux gris. Nos conseillers ont expliqué en cercle restreint à votre groupe d'experts et à vous-même l'incertitude dans laquelle nous nous trouvions dès qu'Hypérion était impliquée.

— Foutaises, coupa Kolchev. Vos prédictions sont censées être infaillibles en ce qui concerne les tendances générales. Cette offensive a dû être préparée depuis des dizaines, peut-être des centaines d'années.

Albedo haussa les épaules.

— C'est bien possible, sénateur, mais il est également possible que la décision de votre gouvernement de déclencher la guerre dans le système d'Hypérion ait incité les Extros à précipiter l'application de leur plan. Nous vous avons mis en garde contre toute action concernant Hypérion.

Le *speaker* Gibbons se pencha en avant.

— C'est vous qui nous avez fourni les noms des individus qui devaient faire partie de ce prétendu pèlerinage gritchtèque.

Albedo ne haussa pas les épaules une nouvelle fois, mais sa projection continuait d'afficher une sérénité confiante.

— Vous nous aviez demandé de désigner les citoyens du Retz dont les requêtes au gritche seraient le plus susceptibles de changer l'issue de la guerre que nous avons prédite, répliqua-t-il.

Gladstone joignit le bout de ses doigts et se tapota le menton.

— Avez-vous pu déterminer, depuis, de quelle manière ces requêtes pourraient changer l'issue de la guerre... qui est en cours ?

— Non, répondit la projection.

— Conseiller Albedo, déclara d'une voix ferme la Présidente Meina Gladstone, je vous fais savoir dès à présent que nous envisageons, en tant que gouvernement de l'Hégémonie humaine, et en fonction des événements qui pourront se produire ces prochains jours, de déclarer qu'un état de guerre existe entre l'entité connue sous le nom de TechnoCentre et nous. Vous êtes habilité, comme ambassadeur *de facto* de ladite entité, à rapporter ce fait aux autorités concernées.

Albedo eut un sourire. Il écarta les bras.

— H. Présidente, c'est sans doute une mauvaise plaisanterie due au choc de cette terrible nouvelle. Déclarer la guerre au TechnoCentre équivaldrait, pour un poisson, à déclarer la guerre à l'océan, ou bien, pour un conducteur de VEM, à s'en prendre à son véhicule parce qu'il vient d'apprendre qu'il y a eu un accident quelque part.

Gladstone ne sourit pas.

— J'avais autrefois un grand-père sur Patawpha, dit-elle lentement, avec un accent soudain plus épais. Un matin, il a logé six balles de pulsant dans le VEM familial, uniquement parce qu'il n'avait pas voulu démarrer. Vous pouvez vous retirer, Albedo.

L'image du conseiller vacilla une fraction de seconde et disparut. Ce départ abrupt pouvait être considéré soit comme une atteinte au protocole – la projection quittait habituellement la salle ou attendait que les autres la quittent avant de se désagréger –, soit comme un signe de désarroi de la part des intelligences du Centre qui contrôlaient l'image.

Gladstone se tourna vers Kolchev et Gibbons.

— Je ne vous retiendrai pas plus longtemps, messieurs, leur dit-elle. Mais j'insiste sur le fait que je compte sur votre

soutien total lorsque la déclaration de guerre sera discutée, dans cinq heures.

— Vous l’aurez, déclara Gibbons.

Les deux hommes prirent congé. Les collaborateurs directs de la Présidente arrivèrent aussitôt par plusieurs portes et panneaux secrets, en la bombardant de questions ou en programmant leurs instructions sur leurs persocs. Gladstone leva la main pour leur imposer le silence.

— Où est Severn ? demanda-t-elle.

Comme personne ne semblait savoir de qui elle parlait, elle ajouta :

— Le poète... Le peintre, plutôt. Celui qui est en train de faire mon portrait.

Plusieurs collaborateurs s’entre-regardèrent, comme si leur Présidente avait soudain perdu les pédales.

— Il dort encore, répondit Leigh Hunt. Il a pris des somnifères, et personne n’a songé à le réveiller pour cette réunion.

— Je veux le voir ici dans vingt minutes au plus tard. Vous le mettez au courant de tout ce qui s’est passé. Où est le commandant Lee ?

Niki Cardon, la jeune femme chargée des liaisons militaires, s’avança.

— Lee a été affecté, depuis hier soir, par Morpurgo et le chef du secteur naval de la Force, aux opérations de patrouille de la périphérie. Il passera une vingtaine d’années de notre temps à sauter d’un monde océanique à l’autre. En ce moment même, il se trouve au Centre de Communications Navales de la Force, sur Bressia, en attente d’un transport stellaire.

— Faites-le revenir immédiatement. Je veux qu’il soit promu au grade de contre-amiral ou à n’importe quel fichu grade qui nous permette de l’affecter ici, comme conseiller personnel de la Présidence, et non à la Maison du Gouvernement ou dans je ne sais quelle branche exécutive. Qu’on en fasse mon porte-serviette nucléaire, si nécessaire.

Elle contempla un moment, sans rien dire, le mur nu. Elle songeait à tous les mondes où elle était allée faire quelques pas, la nuit dernière. Le monde de Barnard, avec ses deux bâtiments

universitaires et la lumière des réverbères qui brillait à travers le feuillage. Le Bosquet de Dieu, avec ses ballons captifs et ses zeplins qui flottaient à la rencontre de l'aube. Heaven's Gate, avec son esplanade... Ils étaient tous sur la liste des objectifs de la première vague. Elle secoua la tête.

— Leigh, dit-elle, je voudrais que vous fassiez, avec Tarra et Brindenath, la première mouture des deux discours – celui que j'adresserai au Retz, et celui de la déclaration de guerre. Il me les faut dans quarante-cinq minutes. Que ce soit bref et sans équivoque. Voyez sous les rubriques Churchill et Strudensky dans vos fichiers. Réaliste mais exalté, optimiste mais tempéré par une amère résolution. Niki, il me faut une surveillance en temps réel de chaque mouvement accompli par les chefs d'état-major. Je veux mes propres cartes stratégiques, relayées sur mon implant. Top secret. Barbre, vous serez la continuation de ma diplomatie par d'autres moyens au Sénat. Allez là-bas, faites passer des notes, tirez sur les ficelles, faites chanter, cajolez autant que vous voudrez. Mais faites-leur prendre conscience qu'il serait moins dangereux pour eux d'aller affronter les Extros à mains nues que de me contrer dans les trois ou quatre prochains votes. Des questions ?

Elle attendit trois secondes, frappa dans ses mains et s'écria :

— Tous au travail, alors, les enfants !

Durant le bref intervalle de temps qui lui restait avant l'arrivée de la nouvelle vague de sénateurs, de ministres et de conseillers, elle se tourna vers le mur nu qui se trouvait derrière elle, leva l'index en direction du plafond, et secoua le bras.

Elle se retourna juste à temps pour accueillir la nouvelle fournée de personnalités.

25.

Sol, le consul, le père Duré et Het Masteen, ce dernier toujours inconscient, se trouvaient dans le premier Tombeau du Temps lorsqu'ils entendirent les coups de feu. Le consul sortit seul, lentement, avec prudence, mesurant sur ses appareils les effets des tempêtes anentropiques qui les avaient chassés au plus profond de la vallée.

— Tout va bien ! cria-t-il.

La pâle lueur de la lanterne de Sol éclairait le fond de la caverne, illuminant les trois visages blêmes et la forme emmitouflée du Templier.

— Les marées du temps se sont calmées, ajouta le consul. Vous pouvez venir.

Sol se leva. Le visage du bébé formait un ovale pâle au-dessous du sien.

— Vous êtes sûr que les détonations venaient de l'arme de Brawne ? demanda-t-il.

Le consul fit un geste vague englobant les ténèbres extérieures.

— Aucun de nous ne possède une arme de ce genre. Mais je vais sortir jeter un coup d'œil.

— Attendez, lui dit Sol. Je vous accompagne.

Le père Duré était à genoux aux côtés de Masteen.

— Allez-y, murmura-t-il. Je reste avec lui.

— L'un de nous reviendra voir si tout va bien dans quelques minutes, lui promit le consul.

La vallée luisait sous la faible luminescence des Tombeaux du Temps. Le vent du sud hurlait de manière sinistre, mais il soufflait plus haut, cette nuit, au-dessus des falaises, et les dunes n'étaient pas affectées. Sol suivit le consul sur le sentier tortueux qui descendait au fond de la vallée et obliquait ensuite vers le col. Quelques rafales rappelaient la violence des

tempêtes précédentes, mais elles étaient de moins en moins nombreuses.

Là où le sentier commençait à s'élargir, Sol et le consul dépassèrent le champ de bataille à moitié vitrifié qui entourait le Monolithe de Cristal, dont la haute structure émettait un éclat laiteux reflété par les innombrables échardes qui jonchaient le lit de l'arroyo. Grimpant derrière le Tombeau de Jade à la phosphorescence pâle, ils obliquèrent dans la direction du Sphinx.

— Mon Dieu ! s'exclama Sol d'une voix rauque.

Il se précipita en avant, essayant de ne pas trop secouer le bébé dans son support. Il s'agenouilla devant la silhouette sombre qui gisait sur la dernière marche.

— Brawne ? demanda le consul en s'arrêtant deux marches plus bas, haletant.

— Oui.

Sol avait commencé à lui relever la tête. Il retira précipitamment sa main au contact de quelque chose de lisse et de tiède qui sortait du crâne.

— Elle est morte ?

Serrant la tête de sa fille contre sa poitrine, Sol chercha une pulsation au niveau de la carotide.

— Non, dit-il en prenant une profonde inspiration. Elle vit, mais elle est inconsciente. Donnez-moi un peu de lumière.

Il prit la lampe que lui tendait le consul et éclaira Lamia. Il suivit le cordon d'argent – peut-être « tentacule » correspondait-il mieux à la réalité, car cela avait un aspect de chair évoquant une origine organique – qui partait de l'orifice de dérivation neurale de son crâne pour pénétrer dans le Sphinx par la porte ouverte en haut des marches. Tout l'édifice irradiait une lumière brillante, plus brillante que celle des autres Tombeaux, mais l'entrée elle-même était plongée dans l'ombre.

— Qu'y a-t-il ? demanda le consul en s'approchant.

Il tendit la main pour toucher le cordon d'argent, et la retira aussi vivement que l'avait fait Sol.

— Mon Dieu ! C'est chaud !

— On dirait que c'est vivant, reconnut Sol.

Il était en train de frictionner les mains de Brawne. Il lui donna quelques tapes sur les joues pour essayer de la faire revenir à elle. Elle n'eut aucune réaction. Il suivit le cordon avec sa lampe, jusqu'à l'endroit où il se perdait dans l'entrée du Sphinx.

— Je ne crois pas qu'elle se soit attaché ça volontairement, dit-il.

— Le gritche, fit le consul.

Il se pencha plus près pour activer l'affichage des biomoniteurs sur le persoc du poignet de Brawne.

— Tout est normal, excepté les ondes cérébrales, murmura-t-il.

— Que disent-elles ?

— Elles disent qu'elle est morte. Mort cérébrale au moins. Aucune autre fonction supérieure en évidence.

Sol soupira. Il oscilla quelques instants d'avant en arrière sur ses talons.

— Il faut absolument que nous sachions où va ce câble, dit-il.

— On ne pourrait pas le débrancher de l'orifice de dérivation ?

— Regardez, lui dit Sol.

Il fit jouer le faisceau de la lampe sur la nuque de Brawne, soulevant une masse de boucles noires pour dégager l'orifice. Celui-ci, qui se présentait normalement sous la forme d'un petit disque de plaschair de quelques millimètres de large avec un embout de dix microns, donnait l'impression d'avoir fondu. La chair formait une crête rouge soudée à l'extrémité du câble.

— Il faudrait un chirurgien pour lui retirer ça, murmura le consul.

Il toucha prudemment la crête de chair. Brawne ne bougea pas. Il orienta le faisceau de sa lampe vers l'entrée du Sphinx.

— Restez avec elle, dit-il. Je vais voir où ça va.

— Servez-vous du communicateur, suggéra Sol.

Il ne se faisait cependant pas trop d'illusions sur l'efficacité de leurs moyens de liaison pendant les périodes d'activité des marées du temps.

Le consul hocha la tête. Il s'éloigna rapidement, avant que la peur ne le fasse changer d'avis.

Le serpent de chrome suivait le corridor principal. Il disparaissait après l'entrée de la pièce où les pèlerins avaient dormi la nuit précédente. Le consul jeta un coup d'œil à l'intérieur en passant. Sa lampe éclaira les couvertures et les paquetages qu'ils avaient laissés derrière eux dans leur précipitation.

Il suivit le câble au détour du couloir, dans le passage central qui donnait sur trois corridors secondaires. Il emprunta un plan incliné vers le haut, puis bifurqua de nouveau sur la droite, jusqu'au passage étroit qu'ils avaient baptisé « Allée du Pharaon » lors de leurs précédentes explorations. Il descendit alors une galerie étroite, où il lui fallut bientôt ramper, en prenant garde de ne pas toucher le tentacule de métal tiède comme de la chair. Il dut ensuite faire l'ascension d'une cheminée inclinée, qui débouchait sur une galerie qu'il ne se rappelait pas avoir visitée précédemment, et où les murs obliques et suintants se rapprochaient pour former une voûte étroite. La galerie descendait ensuite en pente abrupte. Il s'écorcha les mains et les genoux pour ralentir sa descente, et déboucha finalement dans un espace qui semblait bien plus long que le Sphinx vu de l'extérieur. Il était totalement perdu. Il ne pouvait compter que sur le câble pour lui faire retrouver son chemin.

— Sol ! cria-t-il.

Il doutait que le communicateur pût transmettre son appel à travers l'épaisseur des murs et l'obstacle des marées du temps, mais un murmure lui répondit aussitôt.

— Je suis là.

— J'ai suivi le cordon dans les profondeurs de ce foutu labyrinthe. Je me trouve dans une galerie que nous n'avions pas visitée avant. Elle a l'air très grande.

— Vous êtes arrivé à la fin du câble ?

— Oui, fit le consul en s'adossant à la paroi pour s'éponger le visage avec son mouchoir.

— Un nexus ? demanda Sol.

Il faisait allusion à l'un des innombrables terminaux de données où les citoyens du Retz pouvaient se brancher sur l'infosphère.

— Non. Cette chose s'enfonce directement dans la pierre. La galerie où je me trouve est un cul-de-sac. J'ai essayé de tirer sur le câble, mais il est aussi solidement attaché de ce côté-ci que de l'autre, au crâne de Brawne.

— Revenez, lui dit la voix lointaine de Sol sur un fond de parasites. Nous allons tenter de le sectionner de ce côté.

Dans les ténèbres moites de la galerie, le consul se sentit en proie, pour la première fois de sa vie, à une horrible claustrophobie. Il avait du mal à respirer, et il était sûr qu'il y avait une présence derrière lui, dans le noir, lui coupant son oxygène et toute retraite. Les battements précipités de son cœur étaient presque audibles dans l'étroit passage rocheux. Il se força à prendre plusieurs inspirations lentes, s'essuya de nouveau le visage, et fit refluer la panique.

— Cela pourrait la tuer, dit-il entre deux bouffées d'air haletantes.

Pas de réponse. Il essaya encore, mais quelque chose avait coupé le faible lien qui l'unissait à l'extérieur.

— J'arrive, dit-il dans l'instrument muet.

Il se retourna, éclaira les parois et le câble. Était-ce un reflet de lumière, ou le cordon avait-il bougé ?

Il reprit en rampant le chemin par où il était venu.

Ils avaient trouvé Het Masteen au coucher du soleil, quelques minutes avant la tempête anentropique. Le Templier s'avavançait en titubant lorsque le consul, Sol et Duré l'avaient reconnu. Quand ils étaient arrivés jusqu'à lui, il avait perdu connaissance.

— Transportez-le à l'intérieur du Sphinx, leur dit Sol.

À ce moment-là, comme si c'était le soleil couchant qui en organisait la chorégraphie, les marées anentropiques se refermèrent sur eux comme un écoeurant raz de marée familial. Les trois hommes tombèrent à genoux. Rachel se réveilla et poussa des glapissements aigus avec toute la vigueur d'un nouveau-né terrifié.

— Essayez de... gagner l'entrée... de la vallée, haleta le consul, portant Het Masteen sur ses épaules. Il faut... sortir de cette zone.

Ils dépassèrent le premier tombeau, le Sphinx, mais les marées du temps étaient devenues insupportables. Elles soufflaient sur eux comme un ouragan vertigineux. Ils parcoururent encore trente mètres, et furent incapables d'avancer plus longtemps. Ils s'écroulèrent sur leurs genoux et sur leurs mains. Het Masteen roula au milieu de la piste. Rachel avait cessé de gémir. Elle gigotait spasmodiquement.

— Retournons, souffla le père Duré. Nous étions... plus à l'abri dans la vallée.

Ils reprirent le chemin des Tombeaux du Temps, titubant sur la piste comme des ivrognes, chacun portant un fardeau trop précieux pour être abandonné. Ils s'abritèrent quelques instants à l'entrée du Sphinx, adossés à la pierre, pendant que la texture même de l'espace et du temps semblait se contracter et se gondoler autour d'eux. C'était comme si le monde avait été la surface d'un drapeau que quelqu'un avait déroulé d'un coup rageur. La réalité semblait miroiter et onduler, puis s'enrouler sur elle-même comme une haute vague qui se referme sur sa crête. Le consul déposa le Templier dans le creux d'un rocher et tomba à quatre pattes en haletant, les doigts crispés dans le sable.

— Le cube de Möbius, murmura Masteen en remuant à peine les lèvres, les yeux toujours fermés. Il nous faut le cube de Möbius.

— Merde ! réussit à dire le consul. Pourquoi, Masteen ? fit-il en secouant le Templier par les épaules. Pourquoi nous faut-il ce cube ?

Mais la tête de Het Masteen retomba mollement d'un côté, puis de l'autre. Il avait de nouveau perdu connaissance.

— Je vais le chercher, fit le père Duré.

Il avait l'air encore plus vieux et plus malade que d'habitude. Son visage et ses lèvres étaient d'une pâleur extrême. Le consul acquiesça d'un signe de tête, souleva le Templier sur ses épaules, aida Sol à se remettre debout, et descendit, en chancelant, le sentier de la vallée. Il sentit les

ondulations des champs anentropiques diminuer d'intensité tandis qu'ils s'éloignaient du Sphinx.

Le père Duré gravit l'escalier du Sphinx et tituba devant l'entrée, en s'agrippant à la pierre comme un marin à une filière par une mer déchaînée. Le Sphinx, au-dessus de lui, semblait pencher, d'abord de trente degrés d'un côté, puis de cinquante de l'autre. Duré savait que la violence des champs anentropiques déformait ses perceptions, mais ce fut suffisant pour le faire tomber à genoux et vomir sur les dalles de pierre.

Les marées du temps se calmèrent un instant, comme la houle entre les assauts répétés des vagues. Duré se remit sur ses pieds, s'essuya la bouche du dos de la main, et s'avança péniblement vers l'entrée noire.

Il n'avait pas pensé à se munir d'une lampe. Il suivit le corridor en tâtonnant, épouvanté à l'idée que sa main allait rencontrer quelque chose de tiède et de vivant, ou qu'il allait se retrouver dans la chambre où il était revenu à la vie. Il allait peut-être trébucher sur son propre corps, encore tout fumant au sortir de la tombe. Il hurla, mais son cri se perdit dans le rugissement de tornade de son propre poulx tandis que les marées anentropiques revenaient en force.

La chambre qui leur avait servi de dortoir semblait plongée, elle aussi, dans cette terrible obscurité où ne filtre pas la moindre lueur, mais la vision de Duré s'était habituée au noir, et il se rendit compte que le cube de Möbius lui-même émettait une faible lumière et que ses voyants clignotaient.

Il traversa la chambre encombrée d'affaires abandonnées, et saisit le lourd cube à bras-le-corps, ressentant un soudain afflux d'adrénaline. Les documents enregistrés par le consul avaient parlé de cet artefact – c'était le mystérieux bagage transporté par Masteen durant le pèlerinage – comme d'une enceinte de confinement pouvant éventuellement contenir un erg, l'une de ces créatures à champ de force dont les Templiers se servaient pour propulser leurs vaisseaux-arbres. Duré n'avait pas la moindre idée de la raison pour laquelle cet erg était devenu maintenant si important. Il souleva cependant la caisse, en l'entourant de ses bras comme si elle contenait un trésor, et

reprit péniblement le chemin de l'extérieur, de l'escalier et de la vallée.

— Par ici ! appela le consul du premier des Trois Caveaux situés à la base de la falaise. C'est un peu plus tranquille !

Duré tituba sur le sentier, épuisé par son fardeau. Le consul sortit pour l'aider. Il y avait trente marches à grimper pour accéder au caveau.

L'intérieur était nettement plus calme. Duré sentait le flux et le reflux des marées anentropiques à l'entrée de la caverne ; mais au fond de celle-ci, là où la lumière froide des globes bioluminescents révélait des frises murales élaborées, l'atmosphère était presque normale. Le prêtre se laissa tomber par terre à côté de Sol Weintraub après avoir déposé le cube devant Het Masteen, qui avait les yeux ouverts mais ne disait pas un mot.

— Il vient de reprendre connaissance, chuchota Sol.

Les yeux noirs du bébé, grands ouverts, brillaient faiblement dans la pénombre. Le consul s'accroupit près du Templier.

— Pourquoi avons-nous besoin du cube, Masteen ? demanda-t-il. Pourquoi ?

Le regard du Templier demeura fixé dans le vide, et ses paupières ne bougeaient pas.

— Notre allié, murmura-t-il. Notre seul allié contre le Seigneur de la Douleur...

Les syllabes étaient prononcées détachées, dans le dialecte précis du monde des Templiers.

— Notre allié, de quelle manière ? demanda Sol en saisissant dans ses mains crispées un coin de la robe de Masteen. Comment faut-il l'utiliser ? Et à quel moment ?

Le Templier semblait contempler quelque chose d'infiniment lointain tandis qu'il murmurait d'une voix rauque :

— Nous avons requis cet honneur... La Voix Authentique du *Sequoia Sempervirens* a été la première à contacter le cybride de récupération de la personnalité Keats... mais c'est moi qui ai eu le grand honneur d'être éclairé par la lumière du Muir. Et c'est l'*Yggdrasill*, mon *Yggdrasill*, qui a été offert en sacrifice expiatoire pour tous nos péchés contre le Muir.

Le Templier ferma les yeux. Un léger sourire se dessina, incongru, sur ses traits austères. Le consul se tourna vers Sol et Duré.

— Cela ressemble davantage à la terminologie gritchtèque qu'à celle des Templiers, dit-il.

— C'est peut-être un mélange des deux, suggéra Duré. On a connu des coalitions plus étranges dans l'histoire de la théologie.

Sol posa la main sur le front de Masteen, qu'il trouva brûlant de fièvre. Il chercha, dans leur dernier médipac, une compresse analgésique ou une pyrobande. Il hésita quand il en trouva une.

— J'ignore si les Templiers répondent aux normes médicales habituelles, dit-il. Je ne voudrais pas provoquer une allergie qui lui serait peut-être fatale.

Le consul prit la bande et l'appliqua autour du bras maigre du Templier.

— Ils ont le même métabolisme que nous, dit-il en se penchant à l'oreille de Masteen. Que s'est-il passé à bord du chariot à vent ? ajouta-t-il à l'adresse du Templier.

Ce dernier, le regard toujours dans le vague, se contenta de répéter :

— Chariot à vent ?

— Je ne comprends pas, chuchota le père Duré.

Sol le tira à l'écart par la manche pour lui expliquer :

— Masteen n'a pas raconté son histoire comme les autres pendant le pèlerinage. Il a disparu du chariot à vent le premier soir, en laissant ses bagages et le cube de Möbius. Il y avait partout des traces de sang.

— Que s'est-il passé à bord du chariot à vent ? répéta le consul.

Il secoua légèrement le Templier pour le forcer à lui prêter attention.

— Essayez de vous concentrer, Het Masteen, Voix de l'Arbre Authentique !

L'expression du Templier se modifia. Son regard perdit une partie de sa fixité. Ses traits vaguement asiatiques reprirent un aspect grave et familial.

— J'ai libéré l'élémental de son enceinte de confinement...
— Il veut parler de l'erg, murmura Sol à l'oreille du prêtre perplexe.

— ... et je l'ai soumis grâce à la discipline mentale qui m'a été inculquée dans les Hautes Branches. Mais soudain, sans aucun avertissement, le Seigneur de la Douleur a fondu sur nous.

— Le gritché, murmura Sol, plus pour lui-même que pour le père Duré.

— Est-ce votre sang qui a été répandu là-bas ? demanda le consul au Templier.

— Du sang ? fit Masteen en rabattant son capuchon sur son front, peut-être pour dissimuler sa confusion. Non, ce n'était pas mon sang. Le Seigneur de la Douleur avait un... pénitent dans ses griffes. Il se débattait. Il essayait d'échapper aux pointes d'expiation...

— Et l'erg ? insista le consul. L'élémental ? Quel rôle devait-il jouer ? Était-il censé vous protéger du gritché ?

Le Templier fronça les sourcils et porta une main tremblante à son front.

— Il n'était pas prêt. Moi non plus, je n'étais pas prêt... Je l'ai remis dans son enceinte de confinement. Le Seigneur de la Douleur a posé la main sur mon épaule... J'étais... heureux... que mon expiation se fasse dans l'heure même du sacrifice de mon vaisseau-arbre.

Sol se pencha pour chuchoter à l'oreille de Duré :

— L'*Yggdrasill* a été détruit ce soir-là en orbite.

Het Masteen ferma les yeux.

— Je suis fatigué, murmura-t-il d'une voix faible.

Le consul le secoua de nouveau.

— Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici, Masteen ? Comment nous avez-vous rattrapés depuis la mer des Hautes Herbes ?

— Lorsque je me suis réveillé, j'étais parmi les Tombeaux du Temps, murmura le Templier sans rouvrir les yeux. Me suis réveillé là... Suis trop fatigué... Besoin de dormir...

— Laissez-le se reposer, fit le père Duré.

Le consul acquiesça. Il déplaça la tête du Templier pour qu'il soit dans une position plus confortable.

— Tout cela n'a aucun sens, murmura Sol lorsque les trois hommes se furent éloignés avec le bébé pour s'asseoir dans la pénombre où parvenaient les échos affaiblis des marées anentropiques de l'extérieur.

— Nous avons perdu un pèlerin, nous en gagnons un autre, fit le consul. Tout cela ressemble à un jeu bizarre dont les règles nous échappent.

Une heure plus tard, ils devaient entendre l'écho des détonations dans la vallée.

Sol et le consul se penchèrent sur le corps inanimé de Brawne Lamia.

— Il faudrait un laser pour sectionner ce truc, déclara Sol. Maintenant que Kassad n'est plus là, nous n'avons presque plus d'armes.

— Nous risquerions de la tuer en nous servant d'un laser, déclara le consul en prenant dans sa main le poignet de Brawne.

— À en croire le moniteur bio, elle est déjà morte.

— Non, répliqua le consul en secouant vigoureusement la tête. Quelque chose d'autre est en train de se produire. Cette créature doit vouloir extraire le cybride de Keats que porte Lamia. Quand elle aura fini, elle nous la rendra peut-être.

Sol leva son bébé à hauteur de ses épaules et regarda la vallée irradiée d'un éclat léger.

— C'est une situation insensée. Rien ne se passe comme nous l'avions prévu. Si seulement votre foutu vaisseau était ici... nous disposerions d'outils tranchants pour libérer éventuellement Lamia de cette... chose. Et Masteen et elle auraient au moins une chance de survivre avec les installations médicales de bord.

Le consul ne répondit pas. Ses yeux étaient fixés dans le vague. Au bout d'un long moment, il murmura :

— Restez avec elle, je reviens tout de suite.

Il se leva et disparut dans l'entrée noire du Sphinx. Cinq minutes plus tard, il fut de retour avec son grand sac de voyage. Il l'ouvrit et en sortit, de tout au fond, une sorte de descente de

lit roulée qu'il étala sur la plus haute marche de pierre du Sphinx.

C'était un petit tapis ancien d'un peu moins de deux mètres de long et d'un peu plus d'un mètre de large. Les motifs complexes avaient perdu une grande partie de leurs couleurs au cours des siècles, mais les filaments de commande de vol brillaient encore comme de l'or dans la pénombre. Des câbles minces étaient reliés à une batterie d'alimentation que le consul entreprit de détacher.

— Mon Dieu ! murmura Sol.

Il se souvenait du récit du consul concernant la tragique histoire d'amour de sa grand-mère Siri avec le navigant Merin Aspic. Cette histoire d'amour avait été à l'origine du soulèvement d'Alliance-Maui contre l'autorité de l'Hégémonie et des deux années de guerre qui en avaient résulté. Merin Aspic était arrivé sur le Site n°1 grâce au tapis hawking que possédait son ami.

Le consul hocha la tête.

— C'est celui de Mike Osho, l'ami de mon grand-père Merin, dit-il. Siri l'avait laissé dans son tombeau pour qu'il le trouve quand il viendrait. Il me l'a donné lorsque j'étais enfant, juste avant la bataille de l'Archipel, où il est mort en même temps que nos rêves de liberté.

Sol passa la main sur l'antique objet.

— Dommage qu'il ne puisse pas voler ici.

— Qui vous dit qu'il ne le peut pas ? demanda le consul, surpris, en relevant la tête.

— Le champ magnétique d'Hypérion est au-dessous du seuil critique requis pour les véhicules EM, expliqua Sol. C'est la raison pour laquelle on n'utilise ici que des dirigeables et des glisseurs. C'est également pour cela que le *Bénarès*, qui était une ancienne barge de lévitation, a été reconverti en péniche fluviale.

Il s'interrompit soudain, en se sentant complètement idiot. Il venait de donner ces explications à un homme qui avait occupé durant onze années locales la fonction de consul de l'Hégémonie sur Hypérion.

— Mais je me trompe peut-être, dit-il piteusement.

Le consul lui sourit.

— Vous avez tout à fait raison en ce qui concerne les VEM classiques. Le rapport masse-portance est trop élevé. Mais le tapis hawking a surtout de la portance, et presque pas de masse. Je l'ai essayé plusieurs fois lorsque je vivais ici. Ce n'est pas l'idéal, mais cela marche, en principe, quand il n'y a qu'une seule personne dessus.

Sol regarda la vallée derrière lui, avec les masses luminescentes du Tombeau de Jade, de l'Obélisque et du Monolithe de Cristal. L'ombre de la falaise cachait l'accès aux Trois Caveaux. Il se demanda si le père Duré et Het Masteen étaient encore là, encore vivants.

— Vous envisagez d'aller chercher de l'aide ? demanda-t-il.

— Un seul d'entre nous peut y aller. Il ramènerait le vaisseau. Il pourrait tout au moins en reprendre possession et l'envoyer ici en mode automatique. Nous tirerons au sort pour savoir qui partira.

À son tour, Sol eut un sourire.

— Réfléchissez un peu, mon ami. Duré n'est pas en état de voyager. Il ne connaît pas le chemin, de toute manière. Quant à moi...

Il souleva la petite Rachel jusqu'à ce que le sommet de sa tête repose contre sa joue.

— Le voyage durerait peut-être plusieurs jours, reprit-il. Et je ne... Nous ne disposons pas de plusieurs jours. S'il y a quelque chose à faire pour elle, il faut rester ici pour qu'elle ait sa chance. Il n'y a que vous qui puissiez y aller.

Le consul soupira, mais ne discuta pas.

— Sans compter, reprit Sol, qu'il s'agit de votre vaisseau. Il n'y a que vous qui ayez une chance de passer outre à l'interdiction de Gladstone. Et vous connaissez bien le gouverneur général.

Le consul regarda vers l'est.

— Je me demande si Théo est toujours au pouvoir, murmura-t-il.

— Retournons faire part de notre plan au père Duré. Il faut également que je prenne un biberon dans mon sac, qui est resté là-bas. Rachel a faim.

Le consul roula le tapis, le remit dans son sac et baissa les yeux vers Brawne Lamia. Le câble obscène se perdait dans le noir.

— Vous croyez qu'elle s'en sortira ? demanda-t-il.

— Je demanderai à Paul d'apporter une couverture et de rester à son chevet pendant que nous transporterons notre deuxième invalide ici. Vous comptez partir ce soir ou demain matin ?

Le consul se frotta la joue d'un geste las.

— L'idée de traverser ces montagnes de nuit ne me plaît guère, mais nous n'avons plus beaucoup de temps. Je partirai dès que j'aurai rassemblé les quelques affaires dont j'ai besoin.

Sol hocha la tête. Il se tourna vers l'entrée de la vallée.

— J'aurais aimé que Brawne nous dise où est allé Silenus.

— Je tâcherai de le repérer en partant, répondit le consul en levant la tête vers les étoiles. Comptez entre trente-six et quarante heures pour retourner à Keats, plus quelques heures pour libérer le vaisseau. Je devrais être de retour ici dans deux jours standard au plus tard.

Sol hocha la tête. Le bébé s'était mis à pleurer, et il le berça doucement. Son expression lasse mais douce ne cachait pas ses doutes. Il posa la main sur l'épaule du consul.

— Il est normal d'essayer tout ce qui est en notre pouvoir, mon ami. Venez, nous allons informer le père Duré et voir si notre autre compagnon s'est réveillé. Nous mangerons ensemble. On dirait que Brawne Lamia nous a rapporté assez de vivres pour un dernier festin.

26.

Lorsque Brawne Lamia était enfant, que son père était sénateur et qu'ils avaient quitté Lusus, même si cela n'avait pas duré longtemps, pour connaître les splendeurs richement arborées du complexe résidentiel administratif de Tau Ceti Central, elle avait vu le vieux dessin animé bidim de Walt Disney, *Peter Pan*. Après avoir découvert le film, elle avait lu le livre, et les deux avaient dès lors occupé une place chérie dans son cœur.

Des mois durant, la petite fille de cinq ans avait attendu que Peter Pan vienne la chercher, une nuit, pour l'emporter avec lui. Elle laissait des messages sous les combles pour indiquer le chemin de sa chambre, et elle avait quitté la maison, un soir, pendant que ses parents dormaient, pour s'étendre sur la pelouse moëlleuse du Parc aux Daims et contempler le ciel gris laiteux de TC² en rêvant au jeune garçon du Pays imaginaire qui l'emmènerait un jour très loin, jusqu'à la deuxième étoile sur la droite, à travers les astres, jusqu'au matin. Elle deviendrait sa compagne et la mère de tous les enfants perdus, la Némésis du méchant capitaine Crochet et, surtout, la nouvelle Wendy de Peter, l'amie chérie de tous les enfants qui ne grandiraient jamais.

Aujourd'hui, vingt ans plus tard, Peter Pan était finalement venu la chercher.

Lamia n'avait ressenti aucune douleur en dehors du déplacement rapide et glacé des griffes du gritché qui pénétraient sa dérivation neurale derrière l'oreille. Puis elle s'était sentie partir dans les airs.

Elle avait déjà volé à travers l'infoplan et l'infosphère. Seulement quelques semaines auparavant, elle avait survolé la matrice du TechnoCentre en compagnie de son cyberpunk favori, ce pauvre BB Surbringer, pour aider Johnny à reprendre

sa personnalité cybride récupérée qui lui avait été volée. Ils avaient réussi à percer les défenses périphériques et à s'emparer de la personnalité, mais l'alarme avait été donnée, et BB avait trouvé la mort. Lamia s'était juré de ne plus jamais retourner dans l'infosphère.

C'était pourtant là qu'elle se trouvait maintenant.

L'expérience ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait connu auparavant avec les liaisons nodales ou les persocs. C'était plutôt de la stimsim, analogue à celle d'un holodrame en couleurs, avec polystéréo, véritablement comme si elle y était.

Peter Pan était finalement venu la chercher.

Elle prit de l'altitude au-dessus de l'orbe d'Hypérion, admirant au passage les canaux rudimentaires de communications hyperfréquences ou par faisceau étroit qui tenaient lieu, ici, d'infosphère embryonnaire. Elle n'essaya pas de s'y brancher, car elle préférait suivre le cordon ombilical orange qui grimpait, dans le ciel, en direction des vraies artères et avenues de l'infoplan.

L'espace d'Hypérion avait été envahi par la Force et par l'essaim extro, qui avaient apporté avec eux, chacun de son côté, tout leur réseau complexe d'infosphère. De son nouveau point de vue, Lamia pouvait maintenant contempler les mille strates informationnelles de la Force, qui se présentaient sous la forme d'un océan vert turbulent parcouru d'artères rouges d'informations protégées et de sphères mauves tournoyantes escortées de phages noirs qui étaient les IA de la Force. Ce pseudopode de la mégasphère du Retz était issu de l'espace, par l'intermédiaire des portes distrans noires et béantes des vaisseaux, et il suivait le train d'ondes des signaux qui se chevauchaient en une succession rapide, caractéristique, elle le savait, des salves de plusieurs émetteurs mégatrans fonctionnant simultanément.

Elle ralentit, s'immobilisant presque en vol stationnaire, hésitant soudain sur la voie à prendre. Son hésitation menaçait de rompre la magie du vol et de la précipiter comme une pierre vers le sol, qui se trouvait si loin au-dessous d'elle. Mais Peter Pan lui saisit le bras et lui redonna confiance.

Johnny !

Salut, Brawne.

L'image de son propre corps avait surgi à l'instant même où elle avait senti et reconnu celle de Johnny. C'était bien lui, tel qu'elle l'avait vu pour la dernière fois avant sa mort. C'était son client et amant, avec les mêmes pommettes osseuses, les mêmes yeux noisette, le même nez compact et les mêmes mâchoires solides. Ses boucles brunes tirant sur le roux lui descendaient jusqu'au col, et ses traits avaient la même intensité traduisant une force vitale hors du commun. Son sourire la faisait fondre comme au jour de leur première rencontre.

Johnny !

Elle le serra dans ses bras, et sentit physiquement ses larges mains autour de ses épaules tandis qu'ils continuaient de flotter dans l'éther, au-dessus de tout. Elle sentit ses seins s'écraser contre le torse de Johnny tandis qu'il lui rendait son étreinte avec une force surprenante pour quelqu'un de si frêle. Ils s'embrassèrent, et elle n'eut plus aucun doute sur la réalité de ce qu'elle était en train de vivre.

Elle flottait les bras tendus devant elle, les mains posées sur les épaules de Johnny. Leurs visages reflétaient les lueurs vertes et mauves du grand océan d'infosphère au-dessus d'eux.

Tout cela est réel ?

Elle perçut le son et les accents de sa propre voix avant même de savoir qu'elle avait eu cette pensée.

Oui. Tout est réel, aussi réel que peut l'être la matrice de l'infoplan. Nous nous trouvons à la lisière de la mégasphère, dans l'espace d'Hypérion.

La voix de Johnny avait toujours le même accent insaisissable, qu'elle trouvait si intrigant et si irritant par moments.

Que s'est-il passé exactement ?

Avec les mots, elle évoquait pour lui des images de la soudaine apparition du gritch, avec ses doigts en forme de scalpel qui l'avaient pénétrée.

Je sais, pensa Johnny en la serrant plus fort contre lui. Moi aussi, il m'a libéré de la boucle de Schrön. Il nous a projetés directement dans l'infosphère.

Cela veut dire que je suis morte, Johnny ?

Le visage de Johnny Keats se pencha vers elle en souriant. Il la secoua légèrement, l'embrassa tendrement et leur fit accomplir une rotation sur eux-mêmes pour qu'ils puissent admirer tous les deux le spectacle qui s'offrait au-dessus et au-dessous d'eux.

Non, Brawne. Tu n'es pas morte, bien que tu sois peut-être connectée à un support de vie un peu bizarre pendant que ton analogue de l'infosphère se promène ici avec moi.

Est-ce que tu es mort, toi, Johnny ?

Il lui sourit de nouveau.

Je ne le suis plus, bien que la vie dans une boucle de Schrödinger ne soit pas aussi enthousiasmante qu'on le dit. J'avais plutôt l'impression de vivre les rêves de quelqu'un d'autre.

Moi, je rêvais de toi.

Johnny hocha la tête.

Je ne crois pas qu'il s'agissait de moi. Je rêvais les mêmes choses... Des conversations avec Meina Gladstone... Des aperçus des conseils de guerre de l'Hégémonie...

Exactement !

Il exerça une tendre pression sur sa main.

J'ai l'impression qu'ils ont réactivé un autre cybride de Keats, et que nous avons pu, d'une manière ou d'une autre, établir le contact à travers les années-lumière.

Un autre cybride ? Comment ça ? Tu as détruit l'original du TechnoCentre et libéré la personnalité...

Il haussa les épaules. Il portait une chemise plissée et un gilet de soie d'un style qu'elle n'avait jamais rencontré avant. Le flot de données qui traversait les avenues au-dessus d'eux tandis qu'ils se laissaient flotter projetait sur eux des éclats de lumière au néon.

Je me doutais bien qu'ils auraient des sauvegardes que BB et moi serions incapables de trouver dans notre incursion limitée à la périphérie du TechnoCentre. Mais cela n'a pas d'importance, Brawne. S'il existe une autre copie, il s'agit toujours de moi, et je ne peux pas croire que ce soit un ennemi. Viens, nous allons explorer les lieux.

Lamia hésita un instant tandis qu'il l'entraînait vers le haut.

Qu'y a-t-il à explorer ?

C'est une occasion pour nous d'essayer de comprendre ce qui se passe ici, Brawne. Une occasion de percer pas mal de mystères.

Elle perçut dans sa voix mentale une timidité inaccoutumée chez lui.

Je ne suis pas sûre de vouloir les percer, Johnny.

Il exécuta un mouvement de rotation sur lui-même pour lui faire face.

Cela ne ressemble pas à la détective que j'ai connue. Qu'est devenue la jeune femme qui ne supportait pas les secrets ?

Elle a traversé de rudes épreuves, Johnny. J'ai eu le temps de réfléchir à tout cela. Je me suis aperçue que ma vocation de détective venait, pour une large part, de ma réaction devant le suicide de mon père. Je n'ai pas renoncé à résoudre le mystère des circonstances de sa mort ; mais, entre-temps, beaucoup de gens ont été blessés dans la vie, toi y compris, mon amour.

Et tu as résolu le mystère ?

Hein ?

La mort de ton père.

Elle plissa le front en se tournant vers lui.

Je ne sais pas. Je ne crois pas.

Johnny pointa l'index en direction de la masse fluide de l'infosphère, qui affluait et refluaient au-dessus d'eux.

Il y a des tas de réponses qui nous attendent là-haut, Brawne, si nous avons le courage d'aller les chercher.

Elle lui reprit la main.

Nous pourrions y trouver la mort.

Oui.

Elle s'immobilisa pour regarder Hypérion. La planète formait une courbe sombre parsemée de quelques poches isolées de données qui brillaient dans la nuit comme des feux de camp. Le vaste océan au-dessus d'eux bouillonnait et pulsait de lumière et de bruit. Brawne savait qu'il ne s'agissait que d'une petite extension de la mégasphère au-delà. Elle savait aussi – elle le sentait – que leurs analogues ressuscités de l'infoplan étaient maintenant capables d'aller dans des endroits dont aucun cow-boy cyberpunk n'avait jamais rêvé.

Avec Johnny pour guide, Brawne ne doutait pas que la mégasphère et le TechnoCentre lui fussent accessibles d'une manière qu'aucun humain n'avait jamais envisagée avant. Et cela lui faisait terriblement peur.

Mais elle était, enfin, avec son Peter Pan. Et le Pays imaginaire lui tendait les bras.

Très bien, Johnny. Qu'est-ce qu'on attend pour y aller ?

Ensemble, ils s'élevèrent dans la direction de la mégasphère.

27.

Le colonel Fedmahn Kassad suivit Monéta à travers le portail, et il se retrouva face à une vaste plaine lunaire où un monstrueux arbre aux épines se dressait sur trois mille mètres de haut dans un ciel rouge sang. Des silhouettes humaines se tordaient aux nombreuses branches, empalées aux épines. Les plus proches avaient un visage humain reconnaissable, aux traits déformés par la douleur. Les autres, amenuisées par la distance, formaient des grappes pâles.

Kassad cligna plusieurs fois des paupières et prit une profonde inspiration sous son masque de vif-argent. Il détourna la tête, arrachant son regard au spectacle obscène de l'arbre.

Ce qu'il avait pris pour une plaine lunaire était, en réalité, la surface d'Hypérion, à l'entrée de la vallée des Tombeaux du Temps. Mais cet Hypérion était terriblement changé. Les dunes étaient figées, déformées comme si elles avaient été vitrifiées par une horrible conflagration. Les roches et les parois des falaises s'étaient également fondues pour se solidifier ensuite sous l'aspect de glaciers de pierre pâle. Il n'y avait pas d'atmosphère. Le ciel était d'un noir sans nuances, comme à la surface des lunes sans atmosphère un peu partout. Le soleil n'était pas celui d'Hypérion. La lumière échappait à toute expérience humaine. Kassad leva les yeux, et les filtres visuels de sa combinaison se polarisèrent pour filtrer les terribles énergies qui remplissaient le ciel de striures rouge sang et de violentes corolles de lumière blanche.

Au-dessous de lui, la vallée semblait vibrer sous l'effet de secousses invisibles. Les Tombeaux du Temps émettaient leur propre lueur intérieure, sous la forme de froides pulsations d'énergie projetées dans la vallée à partir de chaque entrée, portail ou ouverture. Les tombeaux semblaient neufs, luisants et resplendissants.

Il savait que seule la combinaison lui permettait de respirer et de protéger son corps des morsures du froid lunaire qui avait remplacé la chaleur torride du désert. Il se tourna pour regarder Monéta, voulut formuler une question sensée, n'y parvint pas, et leva de nouveau les yeux vers l'arbre impossible.

Ses branches et ses épines semblaient faites du même acier chromé et de la même substance cartilagineuse que le gritché lui-même. Elles avaient le même aspect à la fois artificiel et horriblement organique. Le tronc devait faire deux ou trois cents mètres d'épaisseur à la base, mais les branches et les épines les plus courtes s'effilaient comme des scalpels en se ramifiant vers le ciel avec leurs sinistres fruits humains empalés.

Impossible que des humains traités de la sorte puissent vivre si longtemps. Doublement impossible qu'ils puissent survivre sans air, en dehors du temps et de l'espace. Mais ils survivaient, et ils souffraient. Kassad les voyait se tordre dans d'atroces douleurs. Et ils étaient tous en vie, sans exception.

Leurs souffrances collectives étaient perçues par Kassad sous la forme d'une énorme rumeur en deçà des fréquences audibles, comme une sourde corne de brume incessante, comme la musique de milliers de doigts malhabiles, retombant au hasard sur le clavier d'un orgue gigantesque pour jouer un hymne de douleur cacophonique. Leur torture était si palpable que Kassad fouillait du regard le ciel rouge comme si l'arbre était un bûcher ou une balise émettant des signaux de douleur visibles.

Mais les seules lueurs étaient celles des tombeaux dans l'obscurité lunaire.

Il augmenta la puissance d'amplification de sa combinaison et fouilla l'arbre branche par branche, rameau par rameau, épine par épine. Les humains qui s'y tordaient appartenaient aux deux sexes et à toutes les tranches d'âge. Ils portaient des vêtements et des coiffures qui s'épalaient sur des dizaines d'années de styles, sinon sur des siècles. Beaucoup de ces styles ne lui étaient pas familiers. Il supposait que certaines victimes devaient appartenir également à son futur. Il y en avait

des milliers... des dizaines de milliers. Et tous les suppliciés étaient vivants.

Il se figea, observant une branche située à quatre cents mètres de la base de l'arbre, en un point éloigné du tronc. Sur une pique de trois mètres de long flottait une cape mauve qui lui rappelait quelque chose. La créature humaine qui la portait se débattait avec vigueur. Son visage se tourna vers Fedmahn Kassad, et il le reconnut.

C'était le poète Martin Silenus, empalé.

Kassad proféra un juron, les poings tellement serrés que les os de la main lui faisaient cruellement mal. Il chercha des yeux une arme, augmentant sa vision pour regarder à l'intérieur du Monolithe de Cristal. Mais il n'y avait rien non plus là-bas.

Il secoua la tête, réalisant que sa combinaison était une arme meilleure que toutes celles qu'il avait apportées sur Hypérion, et s'avança à grands pas vers l'arbre. Il ignorait comment il allait y grimper, mais il trouverait un moyen. Il ne savait pas s'il descendrait Silenus vivant, ni s'il parviendrait à descendre tous les suppliciés. Il comptait essayer quand même, ou bien alors mourir en essayant.

Ayant parcouru dix pas, il s'arrêta sur la courbe d'une dune vitrifiée. Le gritch se tenait à mi-distance entre l'arbre et lui.

Il se rendit compte que ses traits s'étaient figés en un rictus féroce sous le champ de force argenté de la combinaison. C'était le moment qu'il attendait depuis des années. Celui du combat singulier pour lequel il avait engagé son honneur et sa vie, vingt ans plus tôt, dans la cérémonie du Massada de la Force. Un duel de guerriers. Un affrontement destiné à protéger des innocents. Il accentua son rictus, raidit la main en forme de lame argentée et fit un pas en avant.

Kassad !

Il tourna la tête vers Monéta. La lumière ruisselait sur la surface de vif-argent de son corps nu. Elle avait l'index pointé dans la direction de la vallée.

Un deuxième gritch était en train d'émerger du tombeau appelé le Sphinx. Plus bas dans la vallée, un troisième sortit du Tombeau de Jade. La lumière crue faisait jouer des reflets sur

les épines d'un quatrième gritch qui venait d'apparaître à l'entrée de l'Obélisque, à cinq cents mètres de là.

Kassad les ignora tous et se tourna vers celui qui gardait l'arbre.

Une centaine de gritches se tenaient maintenant entre l'arbre et lui. Il cligna des paupières, et cent autres apparurent sur sa gauche. Il regarda derrière lui. Toute une légion de gritches était massée sur les dunes glacées et parmi les rochers vitrifiés du désert. Ils étaient aussi impassibles que des statues.

Le colonel Kassad se frappa le genou du poing.

Merde !

Monéta surgit derrière lui. Leurs bras se touchèrent. Les combinaisons se mêlèrent, et il sentit la chaleur de son bras nu contre le sien. Elle se rapprocha encore, cuisse contre cuisse.

Je t'aime, Kassad.

Il contempla les courbes parfaites de son visage, ignorant la profusion de reflets de toutes les couleurs. Il s'efforça de se souvenir de leur première rencontre, dans les bois d'Azincourt. Ses yeux d'un vert profond, ses cheveux bruns coupés à la garçonne n'avaient jamais cessé de le hanter, de même que sa lèvre pleine et son goût de larmes salées lorsqu'il l'avait mordue sans le vouloir.

Il leva la main pour lui toucher la joue, et sentit la chaleur de sa peau sous la combinaison.

Si tu m'aimes, transmit-il, ne bouge pas d'ici.

Il se tourna alors vers le gritch. Poussant un cri qu'il était le seul à entendre dans le silence lunaire, un cri qui était à la fois un hurlement de révolte issu du passé profond de l'humanité, une clameur d'entraînement de l'École Militaire de la Force, un cri de karaté et un défi, il s'élança, à travers les dunes, vers l'arbre aux épines et le gritch qui le défendait.

Il y avait maintenant des milliers de gritches dans les collines et dans la vallée. Leurs serres cliquetèrent à l'unisson. La lumière formait des reflets sur des dizaines de milliers d'épines et de lames de scalpel.

Ignorant les autres gritches, Kassad se rua sur celui qu'il pensait avoir vu en premier. Au-dessus de la créature, des

silhouettes humaines se tordaient dans la solitude de leurs souffrances.

Le g Ritche vers lequel il courait ouvrit les bras comme pour lui proposer l'accolade. De nouvelles lames courbes semblèrent sortir de leurs fourreaux secrets sur ses poignets, ses articulations et son torse.

Fedmahn Kassad parcourut en hurlant le reste de la distance.

28.

— Je ne devrais pas y aller, fit le consul.

Sol et lui venaient de transporter Het Masteen, toujours inconscient, du tombeau où il se trouvait jusqu'au Sphinx. Pendant ce temps, le père Duré veillait sur Brawne Lamia. Il était presque minuit. La vallée était faiblement éclairée par la lueur des tombeaux. Les ailes du Sphinx se découpaient sur la partie visible du ciel entre les falaises. Brawne était immobile, le câble obscène se perdait dans les ténèbres de la galerie.

Sol toucha l'épaule du consul.

— Nous en avons déjà discuté. Il faut que vous y alliez.

Le consul secoua la tête. Il caressa machinalement le vieux tapis hawking.

— Il pourrait peut-être emporter deux personnes. Duré et vous, vous parviendriez sans peine à l'endroit où le *Bénarès* est ancré.

Sol secoua la tête. Il berça doucement le bébé en lui tenant la nuque.

— Rachel n'a plus que deux jours. Ma place est ici.

Le consul regarda autour de lui. Une immense douleur se lisait dans ses yeux.

— La mienne aussi est ici. Le gritche va...

Le père Duré se pencha en avant. La lumière du tombeau derrière lui faisait jouer des reflets sur son front et sur ses pommettes osseuses.

— Si vous voulez rester ici, mon fils, c'est uniquement parce que vous cherchez à vous suicider. En ramenant votre vaisseau, vous aiderez Lamia et le Templier.

Le consul se frotta la joue. Il était extrêmement las.

— Il y a de la place pour vous sur le tapis, mon père.

Duré eut un sourire.

— Quel que soit le sort qui m'est destiné, je sais que c'est ici que je devrai l'affronter. J'attendrai votre retour avec les autres.

Le consul secoua de nouveau la tête. Il prit cependant place, les jambes croisées, sur le tapis, tirant son gros sac à côté de lui. Il compta les rations et les gourdes que Sol y avait rangées.

— Il y en a trop, dit-il. Ces provisions risquent de vous manquer.

— Nous en avons largement assez pour quatre jours, grâce à H. Lamia, répliqua le père Duré en souriant. Après cela, si nous sommes obligés de jeûner, ce ne sera pas nouveau pour moi.

— Mais si Kassad et Silenus reviennent ?

— Il y aura assez d'eau pour tout le monde. Et rien ne nous empêche de retourner chercher des rations à la forteresse, en cas de besoin.

Le consul soupira.

— Très bien, dit-il.

Il manipula les fils de commande appropriés, et les deux mètres de tapis se raidirent et se soulevèrent de dix centimètres au-dessus de la roche. S'il y avait une modulation dans les champs magnétiques incertains, elle n'était pas discernable.

— Vous allez avoir besoin d'oxygène pour la traversée des montagnes, lui dit Sol.

Le consul tira le masque à osmose de son paquetage.

Sol lui tendit le pistolet automatique de Lamia.

— Je ne peux pas...

— Vous savez bien qu'il ne nous sert à rien contre le gritché, murmura le vieil érudit. Mais il vous permettra peut-être d'arriver entier à Keats.

Le consul hocha la tête et rangea l'arme dans son sac. Il serra la main du prêtre, puis celle de Sol. Les petits doigts de Rachel lui frôlèrent le bras.

— Bonne chance, lui souhaita Duré. Que Dieu vous accompagne.

Le consul inclina la tête, tira sur les fils de commande et se pencha en avant tandis que le tapis hawking grimpait de cinq mètres, oscillant à peine, et glissait en avant comme sur des rails invisibles.

Il inclina le tapis sur la droite à l'entrée de la vallée, passa à dix mètres au-dessus des dunes, puis vira sur la gauche, en direction des terres désertiques. Les quatre silhouettes, deux debout et deux couchées, en haut de l'escalier du Sphinx, paraissaient minuscules. Il ne distinguait même pas le bébé dans les bras de Sol.

Comme prévu, il se dirigea d'abord vers l'ouest, où se trouvait la Cité des Poètes, dans l'espoir de repérer Martin Silenus. Son intuition lui disait que leur irascible compagnon avait dû faire un détour par là. Les lumières des combats dans le ciel étaient un peu moins fréquentes, et le consul fut obligé de descendre à une vingtaine de mètres pour explorer les zones d'ombre parmi les tours et les dômes en ruine de la cité. Mais il ne vit aucun signe de présence du poète. Si Brawne et lui étaient passés par là, même les traces de leurs pas avaient été effacées par les vents de la nuit qui faisaient maintenant voler les cheveux clairsemés du consul et claquer ses vêtements.

Il faisait froid à cette altitude. Le tapis hawking était agité de vibrations et de trépidations tandis qu'il traversait des lignes de forces instables. Entre le champ magnétique sournois d'Hypérion et l'âge des commandes de vol EM, il y avait de fortes chances pour que le tapis dégringole avant qu'il ne soit en vue de la capitale.

Il cria plusieurs fois le nom de Martin Silenus, mais n'eut aucune autre réponse que l'envol affolé des colombes qui nichaient sous le dôme fracassé de l'une des anciennes galeries marchandes. Il secoua la tête et vira vers le sud, en direction de la Chaîne Bridée.

Par son grand-père Merin, le consul connaissait l'histoire du tapis hawking qu'il montait. C'était l'un des premiers qu'avait fabriqués Vladimir Cholokov, maître lépidoptériste et ingénieur systèmes EM renommé dans le Retz tout entier. Cette pièce était peut-être celle-là même qu'il avait offerte à sa jeune nièce. L'amour qu'il lui portait était devenu légendaire, de même que le fait que la jeune fille avait dédaigné son présent.

D'autres, cependant, avaient adoré cette idée. Il avait fallu bientôt interdire les tapis hawking sur les mondes où l'on voulait maintenir une réglementation efficace de la circulation

aérienne. Mais ils étaient toujours utilisés sur les planètes coloniales, et c'était ce tapis qui avait permis au grand-père du consul de rencontrer sa grand-mère Siri sur Alliance-Maui.

Il leva les yeux pour voir les premiers pics montagneux. En dix minutes de vol, il avait déjà traversé un espace qu'ils avaient mis deux heures à parcourir à pied. Les autres lui avaient demandé de ne pas s'arrêter à la forteresse de Chronos pour y chercher Silenus. S'il était arrivé là-bas quelque chose au poète, le consul pourrait y subir le même sort avant que son voyage n'eût commencé. Il se contenta donc de survoler les bâtiments qui surplombaient le vide de deux cents mètres, et d'opérer un passage tout près de la terrasse d'où ils avaient contemplé la vallée, trois jours plus tôt.

Il cria de nouveau le nom du poète, mais seul l'écho lui répondit, répercuté dans les corridors noirs et les salles de banquet de la forteresse. Il s'agrippait fermement aux bords du tapis, se sentant vulnérable à cause de la proximité des falaises. Il poussa un soupir de soulagement quand il laissa la forteresse derrière lui pour gagner de l'altitude en direction des cols où la neige brillait sous la clarté des étoiles.

Il suivit les câbles du téléphérique reliant à travers le vide des pics qui culminaient à neuf mille mètres d'altitude. Le froid était vif, et le consul se félicita d'avoir pris le manteau chauffant de rechange que lui avait donné Kassad. Il faisait très attention de ne pas exposer ses mains ni ses joues à l'air libre. Le gel du masque à osmose lui couvrait le visage comme un symbiote affamé, happant le peu d'oxygène que l'atmosphère raréfiée pouvait fournir.

C'était cependant suffisant. Il respirait par petites gorgées très lentes tout en volant à une dizaine de mètres au-dessus des câbles enrobés de glace. Aucune cabine de téléphérique n'était en vue. La sensation d'isolement, au-dessus des pics nus, des glaciers et des vallées plongées dans l'ombre, était à la limite du supportable. Le consul était cependant heureux d'avoir entrepris ce voyage, qui lui permettait d'admirer, peut-être pour la dernière fois, la terrible beauté d'Hypérion, que ne gâtait ici ni la menace du gritché ni celle de l'invasion extro.

Le téléphérique avait mis douze heures pour traverser les montagnes du sud au nord. Malgré la faible vitesse du tapis hawking, qui n'évolue guère à plus de vingt kilomètres à l'heure, le consul accomplit le voyage en six heures. Il survolait encore les sommets lorsque le soleil se leva. Il se réveilla en sursaut, réalisant avec effroi qu'il s'était endormi, perdu dans ses rêves, alors que le tapis se dirigeait vers un pic qui dépassait d'au moins cinq mètres son altitude de vol. Il distinguait, cinquante mètres plus loin, les champs de neige et les rochers. Un oiseau noir de trois mètres d'envergure, un de ceux que les autochtones appelaient des augures, quitta son perchoir de glace et décrivit des courbes dans l'air raréfié, observant le consul de ses yeux noirs et ronds. Ce dernier sentit soudain que quelque chose lâchait dans les commandes de vol du tapis. Il perdit trente mètres avant de pouvoir le redresser.

Agrippant les bords du tapis de ses doigts blêmes, il se félicita d'avoir attaché le sac à sa ceinture. Autrement, il l'aurait perdu dans un glacier.

Il ne voyait plus les câbles du téléphérique. Le tapis avait dérivé pendant qu'il dormait. Il connut un instant de panique, décrivant plusieurs cercles, essayant de trouver un passage entre les pics qui l'entouraient comme des dents pointues. Puis il aperçut les reflets dorés de la lumière du matin sur les pentes qui s'étendaient devant lui et sur sa droite, les ombres qui séparaient les glaciers, la toundra derrière lui et sur sa gauche, et il sut qu'il était toujours sur le bon chemin. Derrière cette dernière ligne de pics devaient se trouver les contreforts des montagnes du sud. Et, plus loin...

Le tapis hawking sembla hésiter tandis que le consul actionnait ses commandes de vol pour lui faire reprendre de l'altitude. Il obéit, comme à contrecœur, par paliers, dépassant le pic de neuf mille mètres au-dessous duquel les montagnes semblaient réduites à la taille de vulgaires collines à trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Puis il redescendit, soulagé.

Il retrouva les câbles de téléphérique, luisant au soleil, à huit kilomètres au sud de l'endroit où il avait quitté la Chaîne Bridée. Les cabines étaient sagement rangées dans la station.

Plus bas, les bâtiments espacés du village de Repos du Pèlerin semblaient aussi abandonnés qu'à son dernier passage, quelques jours auparavant. Il n'y avait aucune trace du chariot à vent qu'ils avaient laissé amarré à un quai, non loin des hauts-fonds de la mer des Hautes Herbes.

Le consul se posa non loin du quai, désactiva le tapis hawking et s'étira les jambes avant de rouler l'engin pour le ranger. Il trouva des toilettes dans l'un des bâtiments abandonnés du port. Lorsqu'il en ressortit, le soleil était déjà sur les contreforts des collines, effaçant les ombres. La mer des Hautes Herbes s'étendait à perte de vue au sud et à l'ouest, formant une plaine verdoyante que troublaient de temps à autre des rafales de vent qui la faisaient ondoyer, révélant les tiges rousses et outremer des profondeurs en un mouvement qui ressemblait tellement à celui d'une vague que l'on s'attendait à voir des moutons, et des poissons en train de sauter.

Il n'y avait ni moutons ni poissons dans la mer des Hautes Herbes, mais des serpents de vingt mètres de long ; et si le tapis tombait en panne, il ne ferait pas bon tenter un atterrissage de fortune.

Il déroula le tapis, posa son sac à l'arrière, et activa les commandes de vol. Il demeura à faible altitude, pas plus de vingt-cinq mètres, mais pas trop bas non plus, de peur qu'un serpent ne le prenne pour quelque oiseau appétissant. Le chariot à vent avait mis un peu moins d'un jour pour traverser cette mer, mais il avait souvent tiré des bords en raison des vents qui soufflaient fréquemment du nord-est. Le consul était sûr de pouvoir faire le voyage en moins de quinze heures. Il tira sur les fils de commande à l'avant, et le tapis prit un peu plus de vitesse.

Vingt minutes plus tard, les sommets montagneux étaient loin derrière lui, et les collines se perdaient dans la brume. Encore une heure, et les pics commencèrent à s'amenuiser, à moitié cachés par la courbure de la planète. Deux heures après, le consul ne distinguait plus que les hauts sommets, à peine visibles à travers la brume.

La mer des Hautes Herbes l'entourait maintenant de toutes parts, inchangée à l'exception des creux et des sillons

sensuels causés par les coups de vent occasionnels. Il faisait beaucoup plus chaud ici que sur les hauts plateaux du nord de la Chaîne Bridée. Le consul ôta son manteau chauffant, puis sa veste, puis son sweater. Le soleil avait une intensité surprenante pour ces latitudes élevées. Il fouilla son sac, y trouva le tricorne froissé qu'il avait porté avec tant d'aplomb deux jours plus tôt, et l'enfonça sur son crâne pour se donner un peu d'ombre. Son front et son crâne à moitié chauve étaient déjà brûlés par le soleil.

Au bout de quatre heures de vol, il prit son premier repas du voyage. Il mordit de bon cœur dans ses insipides rations de protéines, comme si c'était un filet mignon. L'eau constituait la meilleure partie du festin, et il dut faire un effort pour ne pas vider toutes les gourdes en une monstrueuse beuverie.

La mer des Hautes Herbes s'étendait partout à perte de vue. Plusieurs fois, le consul s'endormit, et se réveilla en sursaut avec la sensation de tomber en chute libre. Il aurait dû s'attacher avec la corde qui se trouvait dans son sac, mais il ne voulait pas se poser pour le faire. Les herbes étaient acérées comme des lames, et plus hautes que lui. Bien qu'il n'eût encore aperçu aucun sillage caractéristique en forme de V, il n'avait aucun moyen de savoir si quelque serpent ne l'attendait pas en bas.

Il se demandait où avait pu passer le chariot à vent. Le véhicule était entièrement automatisé, et programmé, en principe, par l'Église gritchtèque, qui avait organisé le pèlerinage. Quelles autres tâches le chariot aurait-il bien pu avoir à accomplir ?

Il secoua la tête, redressa les épaules et se pinça la joue. Il se rendait compte qu'il dormait par à-coups tout en pensant au chariot à vent. Quinze heures de voyage, cela ne lui avait pas semblé beaucoup quand il en avait parlé dans la vallée des Tombeaux du Temps. Mais lorsqu'il consulta son persoc, il vit que cinq heures à peine s'étaient écoulées depuis son départ.

Il grimpa à deux cents mètres pour examiner soigneusement les herbes à la recherche d'un serpent, n'en trouva pas et descendit à cinq mètres pour laisser flotter le tapis en vol stationnaire. Sans faire de mouvements brusques, il sortit

la corde de son sac, fit un nœud coulant, se pencha vers l'avant du tapis et enroula plusieurs fois la corde autour de celui-ci, en laissant assez de jeu pour se glisser dans la boucle avant de resserrer le nœud.

Si le tapis tombait, ses précautions n'auraient servi à rien. Mais le contact de la corde dans son dos lui donnait un sentiment de sécurité dont il avait besoin. Il se pencha pour tirer sur les fils de commande, s'éleva jusqu'à quarante mètres et posa la joue sur les fibres rêches et chauffées par le soleil. Il était en train de prendre un terrible coup de soleil aux avant-bras, mais il était trop fatigué pour se redresser et baisser ses manches.

La brise était en train de se lever. Il entendit un bruissement sourd dans les herbes, produit par le vent ou par quelque chose qui glissait.

Il avait trop sommeil pour s'en préoccuper. Il ferma les yeux, et s'endormit en moins de trente secondes.

Il rêva de chez lui, de sa planète natale d'Alliance-Maui. Et son rêve était rempli de couleurs : celle du ciel bleu infini, celles de l'immensité des mers du Sud ; celles des hauts-fonds équatoriaux, où l'outremer devenait émeraude ; celles des îles mobiles, aussi, avec leurs rouge orchidée, leurs jaunes et leurs verts étonnants, tandis qu'elles se laissaient guider vers le nord par les dauphins. Mais les dauphins avaient disparu depuis l'invasion de l'Hégémonie, durant l'enfance du consul. Cela ne les empêchait pas d'être bien vivants dans son rêve. Ils faisaient de grands bonds dans l'eau, et leur peau irisée jetait mille reflets dans l'air limpide.

Dans son rêve, le consul était un enfant. Il se tenait au sommet de la maison-arbre familiale de l'île de la Première Famille. Sa grand-mère Siri était auprès de lui. Ce n'était pas la grande dame à la prestance royale qu'il avait connue, mais la belle jeune fille que son grand-père Merin avait rencontrée et dont il était tombé amoureux. Les voiles des arbres battaient sous l'action des vents du sud qui venaient de se lever et qui poussaient devant eux le troupeau d'îles mobiles, en une formation précise, à travers les canaux bleus séparant les hauts-

fonds. Au nord, à l'horizon, il apercevait les premières îles de l'archipel Équatorial qui se découpaient, vertes et impérissables, contre le ciel du soir.

Siri lui toucha l'épaule et pointa l'index en direction de l'ouest.

Les îles étaient en flammes, en train de sombrer. Leurs racines de quille se tordaient de douleur impuissante. Les dauphins guides avaient disparu. Le ciel crachait une pluie de feu. Le consul identifia des rayons d'un milliard de volts, qui brûlaient l'atmosphère et laissaient sur la rétine des taches rémanentes bleu-gris. Des explosions sous-marines illuminaient les océans, projetant dans les airs des milliers de poissons et de fragiles créatures marines qui se tordaient dans leur agonie.

— Pourquoi ? demanda sa grand-mère Siri avec la voix douce d'une adolescente.

Le consul s'efforça de lui répondre, mais il n'y parvint pas. Les larmes l'aveuglaient. Il voulut lui prendre la main, mais elle n'était plus là, et l'idée qu'elle était partie, qu'il ne pourrait plus jamais racheter ses péchés, lui faisait tellement mal qu'il n'arrivait plus à respirer. L'émotion lui nouait la gorge. Puis il se rendit compte que c'était la fumée qui lui brûlait les yeux et lui envahissait les poumons. L'île familiale était en flammes.

L'enfant qui était le consul tituba dans l'obscurité bleutée, cherchant à l'aveuglette une main qui prendrait la sienne pour le réconforter.

Une main se referma sur sa main. Mais ce n'était pas celle de Siri. Elle était dure, incroyablement dure quand elle le serra. Et ses doigts étaient des lames acérées.

Le consul se réveilla, haletant.

Il faisait nuit. Il avait dû dormir au moins sept heures. Luttant pour se redresser malgré la corde qui le maintenait, il consulta l'écran lumineux de son persoc.

Douze heures. Il avait dormi douze heures d'affilée.

Chaque muscle de son corps lui faisait mal tandis qu'il se penchait pour regarder au-dessous de lui. Le tapis hawking se maintenait à l'altitude de quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, mais il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il se

trouvait. Des collines basses ondulaient sous le tapis, qui avait dû passer à trois ou quatre mètres du sommet de certaines. Une herbe orange et des touffes de lichen spongieux poussaient au sol.

Quelque part, pendant son sommeil, il avait dû franchir la rive sud de la mer des Hautes Herbes, rater le petit port de la Bordure et les docks du fleuve Hoolie où la barge de lévitation *Bénarès* était amarrée.

Il n'avait pas de compas pour s'orienter. Ces instruments étaient inutilisables sur Hypérion. Et son persoc n'avait pas été programmé pour servir d'indicateur de direction à inertie. Il avait prévu de retrouver son chemin jusqu'à Keats en suivant le Hoolie vers le sud et vers l'ouest, afin de reconstituer le laborieux itinéraire de leur pèlerinage à l'aller, exception faite des nombreux méandres du fleuve.

À présent, il était bel et bien perdu.

Il posa le tapis hawking sur une colline basse, descendit sur la terre ferme avec un grognement de douleur ankylosée, et roula le tapis. Il savait que les batteries des fils de commande avaient dû perdre un tiers de leur charge, sinon plus. Il n'avait pas idée de la perte d'efficacité du tapis avec l'âge.

Les collines ressemblaient aux paysages que l'on trouvait au sud-ouest de la mer des Hautes Herbes, mais le fleuve n'était nulle part en vue. D'après le persoc, la nuit n'était tombée que depuis une heure ou deux. Il ne voyait cependant aucune trace du coucher de soleil à l'ouest. Le ciel était couvert, et ni les étoiles ni les feux des combats spatiaux n'étaient visibles.

— Merde, chuchota le consul.

Il fit quelques pas, jusqu'à ce que la circulation se rétablisse dans ses membres engourdis, urina au bord d'un petit ravin et retourna jusqu'au tapis pour prendre une gourde et boire longuement.

Raisonne un peu.

Il avait orienté le tapis selon un itinéraire sud-sud-est qui aurait dû le faire sortir de la mer des Hautes Herbes à peu près à hauteur du port de la Bordure. S'il avait dépassé ce point pendant son sommeil, il devait maintenant avoir le fleuve au sud, c'est-à-dire à sa gauche. Mais s'il avait mal calculé sa

trajectoire en quittant le Repos du Pèlerin, s'il avait dévié seulement de quelques degrés sur la gauche, le fleuve pouvait se trouver quelque part au nord-est, sur sa droite. Même s'il se dirigeait dans la mauvaise direction, de toute manière, il finirait bien par tomber sur un repère. Il atteindrait, en tout état de cause, la partie nord de la Crinière. Mais cela risquait de le retarder d'un jour entier.

Il donna un coup de pied rageur dans un caillou et croisa les bras. L'air était frais après la chaleur du jour. Un frisson lui fit prendre conscience des coups de soleil qui le rendaient fiévreux. Il toucha son crâne et retira ses doigts avec un juron.

De quel côté ?

Le vent sifflait dans les buissons et les lichens. Le consul se sentait bien loin des Tombeaux du Temps et de la menace du gritché, mais il sentait la présence de Sol et de Duré, de Het Masteen et de Brawne Lamia, ainsi que celle du poète Silenus et de Kassad, disparus, comme un poids pressant sur ses épaules. La participation du consul au pèlerinage avait été un acte de nihilisme final, un suicide inutile destiné uniquement à mettre un terme à ses propres souffrances, souffrances causées par la perte du souvenir même de sa femme et de son enfant, tués durant les opérations de l'Hégémonie sur Bressia, souffrances dues, également, à l'idée insupportable d'avoir trahi le gouvernement qu'il servait depuis près de quarante ans, et d'avoir trahi aussi, par-dessus le marché, les Extros qui lui avaient fait confiance.

Assis sur un rocher, il sentait cependant l'inutile haine qu'il éprouvait envers lui-même diminuer à la pensée de Sol et de son enfant qui l'attendaient dans la vallée des Tombeaux du Temps. Il songea à Brawne, cette femme courageuse, l'énergie incarnée, qui gisait, impuissante, avec ce tentacule du gritché planté dans son crâne comme un serpent maléfique.

Il s'assit, activa de nouveau le tapis et s'y installa. Il grimpa à huit cents mètres, si près du plafond nuageux qu'il aurait presque pu le toucher en levant la main.

Une éclaircie d'une seconde dans les nuages au loin sur sa gauche lui permit d'apercevoir un éclat argenté. Le fleuve Hoolie était à environ cinq kilomètres au sud.

Il inclina fortement le tapis sur sa gauche. Il sentit que le champ de confinement peinait pour le maintenir collé à l'engin, mais la corde qu'il avait de nouveau nouée autour de lui, lui donnait un sentiment de sécurité. Dix minutes plus tard, il volait au-dessus de l'eau, descendant pour s'assurer qu'il s'agissait bien du Hoolie et non d'un quelconque affluent.

Il ne s'était pas trompé. Les somptueuses diaphanes brillaient dans les herbes basses des rives marécageuses, et les hautes tours crénelées des fourmis architectes profilaient leurs silhouettes effilées et fantasmagoriques contre un ciel à peine plus foncé que la terre.

Le consul regrimpa à vingt mètres, but un peu d'eau à sa gourde et lança le tapis vers l'aval à pleine vitesse.

L'aube se leva alors qu'il avait dépassé le village de Doukhobor, un peu avant les écluses de Karla, à l'endroit où le canal de Transport Royal obliquait vers l'ouest en direction des zones urbaines du Nord et de la Crinière. Le consul savait qu'il se trouvait à moins de cent cinquante kilomètres de la capitale, mais cela signifiait encore sept heures de vol sur ce tapis à la lenteur déprimante. Il avait espéré trouver, à ce stade du voyage, un glisseur militaire en patrouille, ou un dirigeable des lignes régulières du Bosquet des Naïades, ou encore une vedette rapide qu'il aurait pu réquisitionner. Mais il n'y avait pas le moindre signe de vie sur les rives du Hoolie, à l'exception d'un occasionnel bâtiment en flammes ou de la lueur des lampes à graisse derrière des carreaux lointains. Plus une seule embarcation n'était visible le long des quais. Les enclos des mantas, en amont des écluses, étaient vides. Leurs grandes portes battaient avec le courant, et aucun chaland n'était amarré à l'endroit où le fleuve s'élargissait à deux fois la taille qu'il avait en amont.

Proférant un juron, le Consul poursuivit son chemin.

La matinée était splendide. Le soleil levant illuminait les nuages bas et silhouettait chaque buisson et chaque arbre de ses rayons obliques, presque horizontaux. Le consul avait l'impression d'être resté des mois sans contempler une vraie végétation. Des vorts et des demichênes se dressaient à des

hauteurs majestueuses au sommet des falaises lointaines. Dans la plaine alluviale, la riche lumière faisait briller des millions de jeunes plantes-périscopes dans leurs rizières indigènes. Les rives étaient bordées de racines de tuiers et de fougères à feu dont chaque branche se découpait à la lumière incisive de l'aube.

Les nuages engloutirent le soleil. Il se mit à pleuvoir. Le consul enfonça sur sa tête le tricorne cabossé, s'emmitoufla dans le manteau chauffant de Kassad, et grimpa à l'altitude de cent mètres pour continuer son voyage en direction du sud-ouest.

Il essayait de se rappeler.

Combien de jours restait-il à Rachel ?

Malgré le long somme qu'il avait fait la nuit dernière, le consul se sentait l'esprit lourd de toxines de fatigue. L'enfant avait quatre jours à leur arrivée dans la vallée. Depuis, il s'était écoulé... quatre jours.

Il se frotta la joue, sortit une gourde, puis une autre. Elles étaient toutes vides. Il aurait pu descendre les remplir dans le fleuve, mais il ne voulait pas perdre de temps. Les endroits de sa peau où elle avait été brûlée par le soleil lui faisaient mal, et il frissonnait lorsque la pluie dégoulinait dessus, débordant du tricorne.

Sol a dit qu'il suffisait que je sois de retour avant la tombée de la nuit. Rachel est née après 20 heures, en temps aligné sur celui d'Hypérion. Si le calcul est exact, il me reste jusqu'à ce soir.

Il essuya l'eau qui lui coulait sur le front et sur les joues.

Disons sept heures pour arriver jusqu'à Keats, une heure ou deux pour récupérer le vaisseau. Théo m'aidera. Il est gouverneur général, à présent. Je saurai le convaincre que c'est dans l'intérêt de l'Hégémonie qu'il doit annuler l'ordre de Gladstone de maintenir mon vaisseau en quarantaine. Si nécessaire, je lui ferai croire que c'est elle qui m'a ordonné de conspirer avec les Extros pour trahir le Retz.

Mettons dix heures en tout, plus quinze minutes pour retourner là-bas avec le vaisseau. Cela devrait me laisser une

heure de marge avant la tombée de la nuit. Rachel ne sera alors âgée que d'une quinzaine de minutes, mais... Qu'est-ce que nous ferons ensuite ? Quelles possibilités nous restera-t-il, à part les caissons de fugue cryotechnique du vaisseau ? C'est la seule chose que nous pourrions tenter. Cela a toujours été la seule chance de Sol, malgré les mises en garde des médecins qui disent que cela pourrait tuer l'enfant. Mais il reste encore le problème de Brawne...

Le consul avait très soif. Il ouvrit son manteau. La pluie avait diminué. Il ne tombait plus que quelques fines gouttes, à peine suffisantes pour s'humecter les lèvres et la langue, ce qui lui donnait encore plus soif. Il lança un juron à voix basse, et commença à descendre lentement. Il réussirait peut-être à raser suffisamment la surface du fleuve pour remplir une gourde au passage.

Le tapis hawking cessa de voler à trente mètres au-dessus du fleuve. Un instant il descendait doucement, comme un tapis posé sur une surface de verre inclinée, et l'instant d'après il se mettait à tomber en vrille, incontrôlable, comme une carpette balancée par la fenêtre du dixième étage avec son occupant terrifié.

Le consul se mit à hurler. Il voulut sauter dans le vide, mais la corde le retenait, et le poids de son sac déséquilibrait le tapis dans sa chute. Il tournoya sur une vingtaine de mètres avant de heurter durement la surface de l'eau.

29.

Sol Weintraub avait bon espoir la nuit où le consul était parti. Enfin, ils faisaient quelque chose. Ou, du moins, ils essayaient. Il ne croyait pas vraiment que les compartiments cryotechniques du vaisseau du consul fussent la réponse au problème de Rachel. Les experts du vecteur Renaissance avaient signalé les dangers d'une telle procédure. Mais il était bon de posséder une solution de rechange, n'importe laquelle. Sol se disait qu'ils étaient restés trop longtemps passifs, à attendre le bon plaisir du gritché comme des condamnés promis à la guillotine.

L'intérieur du Sphinx lui paraissait trop insidieux ce soir. Sol sortit leurs affaires dans l'entrée de granit, où Duré et lui s'efforcèrent d'installer Masteen et Brawne dans une position confortable, avec des capes et des couvertures pour protection, et des paquetages en guise d'oreillers. Les écrans de surveillance médicale n'indiquaient toujours aucune activité cérébrale chez Brawne tandis qu'elle semblait dormir paisiblement. Quant à Masteen, il ne cessait de s'agiter et de se retourner comme s'il était en proie à la fièvre.

— Quel est le problème du Templier, à votre avis ? demanda Duré. Vous croyez qu'il est tombé malade ?

— C'est possible, répondit Sol. Les choses n'ont pas dû être faciles pour lui. Après avoir été obligé de quitter le chariot à vent, je suppose qu'il s'est retrouvé errant dans ces territoires désolés, exposé aux intempéries de la vallée des Tombeaux du Temps, sans nourriture, obligé d'absorber de la neige pour toute boisson.

Duré hocha la tête. Il vérifia le médipac de la Force qu'ils avaient fixé au creux du bras du Templier. Les voyants indiquaient que la solution intraveineuse s'écoulait normalement par le goutte-à-goutte.

— Mais j'ai l'impression qu'il y a autre chose, fit le jésuite. Quelque chose comme de la folie.

— Les Templiers sont en relation presque télépathique avec leur vaisseau-arbre. Notre ami la Voix de l'Arbre Authentique a dû perdre un peu la raison lorsqu'il a assisté à la destruction de son *Yggdrasill*, particulièrement s'il savait d'avance que cette destruction était inéluctable et nécessaire.

Duré hocha la tête tout en continuant d'éponger le front cireux de Het Masteen. Il était minuit passé, et le vent s'était levé, soulevant une poussière vermillon en lents tourbillons paresseux et gémissant au contact des arêtes et des arrondis des ailes du Sphinx. Les tombeaux émettaient des lueurs tantôt fortes, tantôt faibles, l'un après l'autre, sans cohérence apparente. De temps à autre, les marées du temps assaillaient les deux hommes, les faisant haleter et s'agripper à la paroi de pierre. Mais cette sensation de vertige et de déjà vu disparaissait au bout d'un moment. Avec Brawne Lamia attachée comme elle l'était au Sphinx par le câble serpentiforme soudé à son crâne, ils ne pouvaient pas s'éloigner.

Peu avant l'aube, les nuages se dissipèrent et le ciel redevint visible. Les étoiles agglutinées brillaient d'une clarté presque pénible. Durant un bon moment, les seuls signes de la bataille entre les deux grandes flottes spatiales furent d'occasionnelles traînées de fusion, comme des rayures sur les carreaux de la nuit. Puis les corolles d'explosions lointaines se déployèrent de nouveau, et l'éclat des tombeaux, au bout d'une heure, se trouva éclipsé par la violence qui se déchaînait là-haut.

— Qui va gagner, à votre avis ? demanda le père Duré.

Les deux hommes étaient assis adossés à la paroi de pierre, le visage levé vers le morceau de ciel visible entre les ailes recourbées en avant du Sphinx.

Sol caressait doucement le dos de Rachel, qui dormait à plat ventre, le derrière en saillie sous les fines couvertures.

— D'après ce que disaient les autres, il semble inévitable que le Retz essuie de terribles revers dans cette guerre.

— Vous faites donc confiance aux prévisions de l'Assemblée consultative des IA ?

Sol haussa les épaules dans l'obscurité.

— Je ne connais rien à la politique. J'ignore le degré réel de précision des prévisions du TechnoCentre. Je ne suis qu'un modeste universitaire venu d'une obscure faculté d'un monde provincial. Mais j'ai le sentiment que quelque chose de terrible nous attend... que quelque bête brutale s'avance lourdement pour naître à Bethléem.

Duré eut un sourire, qui disparut aussitôt.

— Yeats, murmura-t-il. Oui, vous avez raison, je suppose que cet endroit est la nouvelle Bethléem.

Il laissa errer son regard vers le bas de la vallée, où se trouvaient les tombeaux luminescents.

— J'ai passé toute ma vie à enseigner les théories de saint Teilhard sur l'évolution vers le point Oméga, reprit-il. Et voilà ce que nous avons à la place. Un déchaînement de folie humaine dans les cieux, et un monstrueux antéchrist qui attend d'hériter des ruines.

— Vous considérez le g Ritchie comme l'antéchrist ?

Le père Duré posa les coudes sur ses genoux ramenés contre sa poitrine et appuya ses mains pliées l'une contre l'autre.

— S'il n'est pas l'antéchrist, nous sommes tous dans de sales draps, répondit-il avec un petit rire amer. Il n'y a pas si longtemps, j'aurais été ravi de découvrir un antéchrist... La présence de n'importe quelle puissance antidivine aurait pu servir à raviver ma foi défaillante en une forme quelconque de divinité.

— Et aujourd'hui ? demanda tranquillement Sol.

Duré écarta les mains.

— Aujourd'hui, j'ai été crucifié, moi aussi.

Des images du récit de Lénar Hoyt surgirent dans l'esprit de Sol. Il vit le jésuite se clouant les mains et les chevilles à un arbre de Tesla, endurant des années de souffrances dans la mort et la résurrection plutôt que de s'abandonner au parasite cruciforme qui, encore maintenant, était incrusté dans la chair de sa poitrine.

— Je n'ai perçu aucun signe de bienvenue de la part d'un Père bienveillant, continua Duré d'une voix faible. Aucune assurance ne m'a été donnée sur l'utilité de mes souffrances et

de mon sacrifice. Je n'ai eu droit qu'à la douleur et aux ténèbres, aux ténèbres et à la douleur.

Les mains de Sol cessèrent de caresser le dos du bébé.

— Et cela vous a fait perdre la foi ? demanda-t-il.

— Bien au contraire, répliqua Duré en le regardant dans les yeux. Cela m'a fait prendre conscience de ce que la foi est essentielle. La douleur et les ténèbres ont été notre lot quotidien depuis la chute de l'homme. Mais il faut que nous conservions l'espoir d'accéder à un niveau supérieur de conscience, d'évoluer jusqu'à un plan plus favorable que cet univers tissé d'indifférence.

Sol hocha lentement la tête.

— J'ai fait un rêve, pendant la longue bataille de Rachel avec la maladie de Merlin... Ma femme, Saraï, a fait à peu près le même rêve... On me demandait de donner ma fille unique en sacrifice...

— Je suis au courant, fit Duré. J'ai écouté les commentaires du consul sur son persoc.

— Vous savez donc quelle a été ma réponse. Tout d'abord, le chemin d'obéissance d'Abraham ne peut plus être suivi, même s'il y a un Dieu pour exiger une telle obéissance. Ensuite, nous avons offert des sacrifices à ce Dieu pendant trop de générations. Nos paiements de douleur et de tourments doivent cesser.

— Et pourtant, vous êtes ici, fit observer Duré avec un geste large qui embrassait la vallée, les tombeaux et la nuit.

— C'est vrai, je suis ici, reconnut Sol. Mais pas pour m'aplatir devant qui que ce soit. Plutôt pour voir quelle est la réponse que ces puissances adoptent face à ma décision. (Il posa de nouveau la main sur le dos de sa fille.) Rachel n'a plus qu'un jour et demi, à présent. Chaque seconde la rapproche du moment de sa naissance. Si le gritché est l'auteur de cet acte de cruauté, je veux le rencontrer face à face, même s'il est l'antéchrist dont vous parlez. Et si Dieu existe, si c'est lui qui a fait cela, je lui manifesterai le même mépris.

— Notre problème, c'est peut-être que nous avons déjà manifesté trop de mépris, fit Duré d'une voix songeuse.

Sol leva les yeux vers le ciel au moment où une douzaine de points lumineux explosaient en ondes de plasma concentriques dans l'espace lointain.

— J'aurais aimé que notre formidable technologie nous permît de nous battre à armes égales contre Dieu, murmura-t-il d'une voix faible mais tendue. De l'affronter dans son antre. De lui rendre coup pour coup les injustices dont il n'a cessé d'accabler l'humanité. De le faire renoncer à son arrogance, ou de l'envoyer paître en enfer.

Le père Duré haussa un sourcil et esquissa un sourire.

— Je comprends cette colère que vous ressentez, dit-il en touchant doucement la tête de Rachel. Essayons de dormir un peu avant le lever du soleil, si vous voulez.

Sol acquiesça d'un mouvement de tête, s'étendit aux côtés de l'enfant et remonta la couverture jusqu'à ses yeux. Il entendit le père Duré murmurer ce qui était peut-être un bonsoir, peut-être une prière.

Sol effleura le dos de sa fille, ferma les yeux et s'endormit aussitôt.

Le gritch ne vint pas cette nuit-là. Il ne vint pas non plus le lendemain matin, lorsque la lumière du soleil coloria les falaises au sud-ouest et toucha le sommet du Monolithe de Cristal. Sol se réveilla au moment où les premières lueurs se glissaient dans la vallée. Duré dormait encore. Masteen et Brawne étaient toujours sans connaissance. Rachel gigotait de tous ses membres. Son cri était celui d'un nouveau-né affamé. Sol sortit de son sac l'un des derniers biberons. Il tira la languette autochauffante, attendit un instant que le lait monte à la température du corps. Le froid s'était installé pendant la nuit dans la vallée. Les marches du Sphinx étaient givrées.

Rachel prit gloutonnement son lait, avec les mêmes bruits de succion et les mêmes couinements que cinquante ans plus tôt, quand Rachel lui donnait le sein. Lorsqu'elle eut fini, Sol lui fit faire son rot et la laissa sur son épaule, en la balançant doucement.

Il ne lui restait plus qu'un jour et demi.

Sol était extrêmement las. Il se faisait vieux malgré l'unique traitement Poulsen qu'il avait subi dix ans plus tôt. A l'époque même où Saraï et lui auraient normalement dû être libérés de leurs devoirs parentaux, leur fille unique étant à l'université puis en voyage de recherches archéologiques sur une planète des Confins, Rachel avait contracté la maladie de Merlin, et les devoirs parentaux leur étaient retombés dessus de plus belle. La charge avait été d'autant plus lourde que Saraï et lui avaient vieilli. Puis il était demeuré seul, après l'accident aérien sur le monde de Barnard, et il se sentait las, très las. Malgré tout, il ne regrettait pas un seul instant d'avoir eu à s'occuper ainsi de Rachel.

Plus qu'un jour et demi...

Le père Duré se réveilla au bout d'un moment, et les deux hommes préparèrent un petit déjeuner à base de différents ingrédients en conserve que Brawne avait ramenés de la forteresse. Het Masteen n'avait pas repris conscience, mais le jésuite mit en place l'avant-dernier médipac, et le Templier commença bientôt à recevoir des fluides nourriciers intraveineux.

— Vous croyez que je devrais donner le dernier médipac à Brawne Lamia ? demanda Duré.

En soupirant, Sol consulta, une fois de plus, les écrans du persoc.

— Je pense que c'est inutile, Paul, répondit-il. D'après ces indications, son taux de sucre est élevé, et son sang est aussi riche en substances nutritives que si elle venait de faire un bon repas.

— Mais... comment ?

Sol secoua la tête.

— Ce fichu truc joue peut-être le rôle de cordon ombilical, dit-il en désignant le câble qui entraît dans son crâne à l'endroit où se trouvait la dérivation neurale.

— Que fait-on, aujourd'hui ? demanda le père Duré.

Sol leva les yeux vers le ciel qui prenait déjà les couleurs d'un dôme vert et lapis auxquelles Hypérion les avait habitués.

— Nous attendons, répondit-il.

Het Masteen reprit connaissance au moment le plus chaud de la journée, peu avant que le soleil fût au zénith. Il se redressa subitement en criant :

— L'Arbre !

Duré, qui se trouvait sur les marches du Sphinx, accourut aussitôt. Sol prit Rachel, qui dormait à l'ombre contre le mur, et s'avança jusqu'au Templier. Les yeux de ce dernier étaient fixés sur un point au-dessus des falaises. Sol suivit son regard, mais ne distingua qu'un coin de ciel pâle.

— L'arbre ! s'écria de nouveau Masteen en levant une main calleuse.

Duré lui soutint les épaules.

— Il délire, dit-il. Il croit qu'il voit l'*Yggdrasill*, son vaisseau-arbre.

Het Masteen se débattit pour dégager ses épaules.

— Non, pas l'*Yggdrasill*, haleta-t-il à travers ses lèvres sèches. L'Arbre. L'Arbre Ultime. L'Arbre de la Douleur !

Les deux hommes levèrent de nouveau les yeux, mais le ciel était vide, à l'exception des nuages effilochés poussés par la brise venue du sud-ouest. A ce moment-là, il y eut une soudaine recrudescence des marées du temps, et ils baissèrent tous les deux la tête, pris d'un soudain vertige. Mais cela passa rapidement.

Het Masteen essayait de se mettre debout. Les yeux du Templier étaient toujours fixés sur un point lointain. Sa peau était si chaude qu'elle brûlait les mains de Sol.

— Allez chercher le médipac qui nous reste, demanda vivement ce dernier. Programmez-le pour qu'il lui perfuse l'ultramorphine et le fébrifuge.

Duré s'empressa d'obéir.

— L'Arbre de la Douleur ! réussit à murmurer Het Masteen. Je devais lui servir de Voix ! L'erg devait le propulser à travers le temps et l'espace ! L'évêque et la Voix du Grand Arbre m'ont choisi ! Je ne peux pas leur faire défaut...

Il se débattit encore quelques secondes contre les bras de Sol qui l'immobilisaient, puis retomba en arrière contre le mur de pierre.

— Je suis l'Élu Authentique, murmura-t-il tandis que l'énergie le quittait comme l'air qui s'échappe d'un ballon de baudruche. C'est moi qui dois guider l'Arbre de la Douleur pendant la période de l'Expiation.

Il referma les yeux. Duré mit en place le médipac, réglé en fonction des particularités du métabolisme du Templier. Tandis que l'adrénaline et les antalgiques faisaient leur œuvre, Sol se pencha plus près de Masteen.

— Ce n'est pas la terminologie habituelle des Templiers, lui fit remarquer le père Duré. Il utilise le langage du culte gritchtèque. Cela explique un certain nombre de mystères, ajouta-t-il tandis que Sol se tournait vers lui. En particulier, cela éclaire certains points du récit de Brawne Lamia. Pour une raison qui m'échappe, les Templiers se sont entendus avec l'Église de l'Expiation Finale... Le culte gritchtèque.

Sol hocha lentement la tête. Passant son propre persoc autour du poignet de Masteen, il ajusta l'écran.

— Cet Arbre de la Douleur est certainement le fameux arbre aux épines du gritche, continua Duré en levant de nouveau la tête vers le coin de ciel vide qu'avait regardé Masteen. Mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il dit que l'erg et lui ont été désignés pour le propulser à travers l'espace et le temps. Croit-il vraiment pouvoir piloter l'arbre du gritche comme un Templier pilote un vaisseau-arbre ? Et pour quelle raison ferait-il cela ?

— Si vous voulez connaître la réponse, lui dit Sol d'une voix épuisée, il vous faudra attendre de le rencontrer dans l'autre monde. Il vient de mourir.

Duré vérifia les écrans, ajouta au circuit le persoc de Lénar Hoyt, essaya tous les stimulants du médipac, le choc cardiopulmonaire, le bouche-à-bouche. Rien n'y fit. Les aiguilles des cadrans ne bougèrent pas d'un millimètre. Le Templier Het Masteen, pèlerin gritchtèque et Voix de l'Arbre Authentique, était mort, et bien mort.

Ils attendirent une heure, ne faisant confiance à rien dans cette perverse vallée gritchtèque. Mais lorsque les moniteurs commencèrent à annoncer la rapide décomposition du corps, ils

donnèrent à Masteen une sépulture sommaire, à une cinquantaine de mètres de là, près du sentier, en direction de l'entrée de la vallée. Kassad avait laissé derrière lui une bêche pliante, dénommée « outil de tranchée » dans le jargon de la Force, et les deux hommes se relayèrent pour creuser tout en surveillant tour à tour Rachel et Brawne Lamia.

Tandis que Sol tenait son enfant dans ses bras à l'ombre d'un gros rocher, Duré prononça quelques mots avant de recouvrir de terre le linceul improvisé en fibroplaste.

— Je n'ai pas vraiment connu Het Masteen, et nous n'appartenions pas à la même religion. Mais notre profession était la même. La Voix de l'Arbre Masteen a passé une grande partie de sa vie à répandre ce qu'il pensait être la parole de Dieu, et à accomplir la volonté divine à travers les écrits du Muir et les beautés de la nature. Sa foi était authentique, testée par les épreuves, tempérée par l'obéissance, et scellée, finalement, par le sacrifice.

Il s'interrompit pour regarder le ciel, qui avait pris un éclat métallique bleuté.

— Accepte ton serviteur en ton sein, ô Seigneur. Reçois-le dans tes bras comme tu nous recevras tous un jour, nous qui te cherchons mais avons perdu notre chemin. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, amen.

Rachel se mit soudain à pleurer. Sol fit les cent pas en la berçant tandis que Duré pelletait la terre sur le linceul de fibroplaste à forme humaine.

Ils retournèrent au Sphinx. Ils déplacèrent Brawne dans le seul coin d'ombre qui restait. Ils n'avaient aucun moyen de l'abriter du soleil de fin d'après-midi, à moins de la transporter à l'intérieur du tombeau, et aucun des deux hommes ne tenait à faire cela.

— Le consul a dû faire la moitié du voyage à l'heure qu'il est, murmura le prêtre après avoir bu longuement à sa gourde.

Il avait le front tanné par le soleil et recouvert d'une pellicule de transpiration.

— Je le pense aussi, dit Sol.

— Il devrait être de retour ici demain à la même heure. Nous utiliserons les bistouris laser pour libérer Brawne, puis

nous laisserons l'infirmier de bord s'occuper d'elle. Quant à Rachel, j'espère que les caissons cryotechniques arrêteront son vieillissement, malgré ce que disent les médecins.

— Je l'espère aussi, fit Sol.

Le père Duré remit la gourde en place et se tourna vers l'érudit.

— Vous croyez que c'est ainsi que les choses vont se passer ?

— Non, fit Sol en lui rendant tranquillement son regard.

Les ombres s'étiraient à partir des falaises du sud-ouest. Toute la chaleur du jour semblait s'être solidifiée avant de se dissiper peu à peu. Des nuages noirs arrivaient du sud.

Rachel dormait à l'ombre de l'entrée du Sphinx. Sol la laissa quelques instants pour se rapprocher de l'endroit où Paul Duré était en train de contempler la vallée. Posant une main sur l'épaule du prêtre, il demanda :

— À quoi pensiez-vous, mon ami ?

Sans se retourner, le prêtre répondit :

— Je pense que si je n'étais pas sincèrement convaincu que le suicide est un péché mortel, je m'effacerais pour donner au jeune Hoyt une nouvelle chance de vivre. (Il se tourna alors vers Sol avec un faible sourire.) Mais peut-on vraiment parler de suicide, sachant que ce parasite incrusté dans ma poitrine – comme il l'était précédemment dans la sienne – finirait de toute manière par me ressusciter un jour à mon corps défendant ?

— Je ne sais pas si ce serait un cadeau à faire à Hoyt, déclara Sol d'une voix tranquille.

Duré ne répondit pas pendant quelques instants. Puis il mit la main sur l'épaule de Sol.

— Je vais faire un petit tour, dit-il.

— Où ça ? demanda Sol.

Il plissa les yeux dans la suffocante chaleur du désert. Malgré les nuages qui couvraient une partie du ciel, la vallée était un véritable four.

— Par là, fit le prêtre avec un geste vague en direction de l'entrée de la vallée. Je ne serai pas long.

— Soyez prudent, lui recommanda Sol. Et n'oubliez pas que, si le consul a trouvé un glisseur en arrivant au fleuve, il pourrait être de retour dès cet après-midi.

Duré hocha la tête. Il alla prendre une gourde, caressa délicatement la tête de Rachel, et descendit le grand escalier du Sphinx en avançant à petits pas, comme un vieillard chargé d'années.

Sol le regarda s'éloigner. Il ne fut bientôt plus qu'une minuscule silhouette déformée par le miroitement de l'air et par la distance. Puis l'érudit retourna en soupirant s'asseoir à côté de sa fille.

Paul Duré s'efforçait de marcher à l'ombre, mais même ainsi la chaleur était oppressante et pesait comme un joug sur ses épaules. Il dépassa le Tombeau de Jade et suivit le sentier qui menait aux falaises du nord et à l'Obélisque. L'ombre effilée de ce monument projetait du noir sur la pierre rosée et sur la poussière de la vallée. Il descendit lentement au milieu des décombres entourant le Monolithe de Cristal. Il leva les yeux tandis qu'une brise paresseuse faisait tinter des carreaux cassés et sifflait à travers les fissures de la façade. Il vit son reflet dans les morceaux de verre intacts et se souvint du chant d'orgue produit par le vent du soir dans la Faille lorsqu'il vivait parmi les Bikuras, sur les hauteurs du plateau du Pignon. Il lui semblait que plusieurs vies s'étaient écoulées depuis. Plusieurs éternités.

Il ressentait les dommages que la résurrection du cruciforme avait opérés sur sa mémoire et dans son esprit. C'était un sentiment écœurant. L'équivalent de quelqu'un qui a été victime d'une attaque cardiaque et qui n'a aucun espoir de guérir. Des raisonnements qui auraient autrefois été pour lui un jeu d'enfant lui demandaient maintenant une profonde concentration, ou étaient simplement hors de sa portée. Les mots lui échappaient. Les émotions l'empoignaient avec la même violence soudaine que les marées du temps. Plusieurs fois, il avait dû s'éloigner des autres pèlerins pour pleurer tout seul, sans motif intelligible.

Les autres pèlerins... Aujourd'hui, seuls demeuraient Weintraub et l'enfant. Le père Duré aurait volontiers donné sa vie pour que ces deux êtres fussent épargnés. Était-ce un péché, se demandait-il, que d'envisager un pacte avec l'antéchrist ?

Il s'était enfoncé dans la vallée presque jusqu'au point où elle s'incurvait vers l'est pour former le cul-de-sac où le Palais du gritché projetait son labyrinthe d'ombres sur les rochers. La piste passait non loin de sa façade nord-ouest avant d'aboutir aux Trois Caveaux. Duré sentit l'air froid qui sortait du premier tombeau, et il fut tenté d'y entrer pour s'offrir un bref répit contre la chaleur, puis de fermer les yeux et faire un petit somme.

Mais il continua d'avancer.

L'entrée du deuxième tombeau offrait des motifs baroques gravés dans la pierre, et cela rappela à Duré la basilique antique qu'il avait découverte au fond de la Faille, avec son autel géant et son crucifix énorme que « vénéraient » les Bikuras retardés. Mais c'était l'immortalité obscène du cruciforme que ces sauvages adoraient, et non la vraie résurrection promise par la Croix. *Quelle différence ?* se demanda-t-il en secouant la tête, comme s'il espérait, par ce mouvement, chasser le nuage de cynisme qui enrobait chacune de ses pensées.

Le sentier grimpait à hauteur du troisième caveau, le plus petit et le moins impressionnant des trois.

Il y avait de la lumière à l'intérieur.

Il s'arrêta, prit une profonde inspiration et regarda vers le bas de la vallée. Le Sphinx était parfaitement visible, à moins d'un kilomètre de là, mais il ne parvint pas à distinguer Sol au milieu des ombres. Un instant, il se demanda si ce n'était pas dans le troisième tombeau qu'ils s'étaient abrités la veille. L'un d'eux aurait pu oublier une lampe...

Ce n'était pas ici, il en était certain. Personne n'était entré dans ce tombeau depuis trois jours, lorsqu'ils avaient fouillé toute la vallée à la recherche de Kassad.

Le bon sens lui commandait d'ignorer cette lumière et de retourner aux côtés de Sol et de sa fille pour continuer de monter la garde.

Mais le gritch est toujours apparu aux autres quand ils étaient seuls. Pourquoi refuser son invitation ?

Il sentit quelque chose de mouillé sur sa joue, et se rendit compte qu'il pleurait sans bruit, machinalement. Il essuya hâtivement ses larmes du dos de la main, puis redressa la tête, les poings serrés.

Mon intellect était mon plus grand objet de vanité. J'étais le jésuite intellectuel, confortablement installé dans la tradition de Teilhard et de Prassard. Même la théologie avancée que j'essayais d'imposer à l'Eglise, à mes séminaristes et aux rares fidèles qui m'écoutaient encore mettait l'accent sur l'esprit et sur ce merveilleux point Oméga de la conscience. Dieu en tant qu'algorithme subtil.

Mais certaines choses sont au-delà de l'intellect, Paul.

Le père Duré pénétra dans le troisième caveau.

Sol se réveilla en sursaut, certain que quelqu'un était en train de ramper vers lui. Il bondit sur ses pieds et regarda autour de lui. Rachel gazouillait paisiblement. Elle avait dû se réveiller en même temps que son père. Brawne Lamia était toujours inanimée à l'endroit où il l'avait laissée. Tous les voyants étaient verts, mais le témoin d'activité cérébrale était entièrement rouge.

Il avait dormi au moins une heure. Les ombres avaient envahi la vallée, et seul le sommet du Sphinx était encore éclairé par le soleil qui perçait la couverture nuageuse. Plusieurs rayons de lumière oblique pénétraient à l'entrée de la vallée, illuminant la paroi rocheuse opposée. Le vent était en train de se lever.

Cependant, il n'y avait pas le moindre mouvement dans la vallée.

Il prit Rachel, qui pleurait, dans ses bras. Il la berça doucement tout en descendant les premières marches du Sphinx. De temps à autre, il se retournait pour regarder derrière lui ou en direction des autres tombeaux.

— Paul !

Sa voix se répercuta dans toute la vallée. Le vent souleva un peu de sable derrière le Tombeau de Jade, mais rien d'autre

ne bougeait. Il avait pourtant l'impression très nette que quelque chose se rapprochait de lui, et qu'il était observé.

Rachel se mit à hurler et à gigoter. Son cri aigu était le vagissement d'un nouveau-né. Sol consulta son persoc. D'ici une heure, elle aurait exactement un jour. Il scruta le ciel à la recherche du vaisseau du consul, émit un juron entre ses dents et retourna à l'entrée du Sphinx pour changer les couches du bébé, voir si Brawne allait bien, prendre un biberon dans son sac et se munir de sa cape. La chaleur se dissipait rapidement dès que le soleil cessait de briller.

Il restait environ une demi-heure de crépuscule. Il prit rapidement le chemin de l'entrée de la vallée, en criant plusieurs fois le nom de Duré. Chaque fois qu'il passait devant un tombeau, il regardait à l'intérieur sans y entrer. Les murs du Tombeau de Jade, où Hoyt avait été tué, émettaient déjà un halo d'un vert laiteux. L'Obélisque noir projetait son ombre jusque sur les hauteurs de la falaise du sud-est. Le Monolithe de Cristal avait encore son sommet éclairé par les dernières lueurs du couchant, qui disparurent sous les yeux de Sol tandis que le soleil se couchait quelque part derrière la Cité des Poètes. Dans le soudain silence glacé du soir, après avoir dépassé les Trois Caveaux et crié à trois reprises le nom du prêtre, Sol eut l'impression que l'air moite qui soufflait sur son visage était l'haleine d'une bouche géante qui se rapprochait de lui.

Aucune réponse ne lui parvint.

Il se tenait maintenant dans les toutes dernières lueurs du crépuscule, au détour de la vallée qui menait au Palais du gritch hérissé de lames et d'arcs-boutants, sombre et sinistre dans les ténèbres grandissantes. Il essayait, dans le noir, de donner un sens aux prolongements, piquants et arêtes qui garnissaient le monument, et cria plusieurs fois en direction de l'intérieur, mais seul l'écho lui répondit. Et Rachel se remit à vagir.

Frissonnant, éprouvant une sensation de froid piquant à la base de la nuque, se retournant sans cesse pour surprendre la présence invisible qui l'épiait, mais ne voyant que des ombres de plus en plus épaisses que les étoiles, derrière les nuages, ne parvenaient pas à percer, Sol reprit d'un pas rapide le chemin

du Sphinx. Arrivé devant le Tombeau de Jade, il se mit à courir tandis que le vent de la nuit se levait avec un cri d'enfant déchirant.

— *Merde !* s'exclama-t-il en arrivant au sommet des marches du Sphinx.

Brawne Lamia avait disparu. Il n'y avait plus aucune trace d'elle ni du cordon ombilical argenté.

Jurant entre ses dents, serrant très fort Rachel contre lui, il chercha la lampe dans son sac.

Dix mètres plus loin dans le couloir central, il retrouva la couverture dans laquelle Brawne avait été enveloppée. Plus loin, il n'y avait rien d'autre. Les nombreux corridors secondaires faisaient des méandres, tantôt plus larges, tantôt plus étroits, et le plafond s'abaissait au point qu'il dut bientôt ramper, le bébé dans son bras droit contre sa joue. Il avait horreur de se retrouver dans les profondeurs de ce tombeau. Son cœur battait si fort qu'il s'attendait presque à un infarctus d'un moment à l'autre.

La dernière galerie se rétrécissait en cul-de-sac. Là où le câble de métal s'était enfoncé dans la roche, il n'y avait plus rien que de la pierre lisse.

Tenant sa lampe entre ses dents, il frappa plusieurs fois la paroi rocheuse du talon de la main, poussa de toutes ses forces des dalles de la taille d'une maison, comme s'il espérait déclencher l'ouverture d'un passage secret, tout cela sans résultat.

Serrant Rachel contre lui, il prit le chemin du retour, se trompant plusieurs fois aux embranchements, certain d'être perdu, le cœur battant à se rompre. Puis il reconnut l'une des galeries par lesquelles il était passé, et trouva rapidement la sortie. Il porta son enfant au pied des marches, et commença à s'éloigner du Sphinx. Dans la vallée, il s'assit sur un rocher pour récupérer son souffle. La joue de Rachel reposait contre son cou, et elle était parfaitement silencieuse. Seuls ses petits doigts remuaient, agrippant faiblement la barbe de Sol.

Le vent se leva derrière eux sur les terres désolées. Les nuages s'écartèrent, puis se refermèrent de plus belle, occultant les étoiles, de sorte que la seule lumière provenait maintenant

du faible éclat interne des Tombeaux du Temps. Sol avait peur que les cognements redoublés de son cœur ne fassent peur au bébé, mais Rachel continuait de se blottir contre lui, et le contact de son petit corps chaud le rassurait.

— Bon sang ! murmura-t-il dans sa barbe.

Il s'était pris d'affection pour Brawne Lamia. Il s'était pris d'affection pour tous les pèlerins, et ils avaient tous disparu, un par un. Sa formation d'universitaire l'avait conditionné à rechercher une configuration dans chaque chaîne d'évènements, un grain particulier dans chaque pierre meulée par l'expérience. Mais il ne voyait aucune configuration spéciale dans les évènements d'Hypérion. Il n'y trouvait que le désordre et la mort.

Sans cesser de bercer son enfant, il se tourna vers le désert, envisageant de quitter cet endroit au plus vite, de marcher jusqu'à la cité morte ou jusqu'à la forteresse de Chronos, pour essayer de gagner le littoral du nord-ouest, ou encore celui du sud-est, là où la Chaîne Bridée faisait intersection avec la mer. Il leva un doigt tremblant vers son visage et se frotta la joue. Il ne pouvait rien espérer de tout cela. Quitter la vallée n'avait pas sauvé Martin Silenus. La présence du gritch avait été signalée au sud de la Chaîne Bridée, jusqu'à Endymion et jusqu'aux autres villes du Sud. Même si le monstre les épargnait, Rachel et lui, la soif et la faim auraient vite raison d'eux. Sol aurait pu survivre, à la rigueur, en se nourrissant de racines et de petits animaux, mais les réserves de lait pour Rachel étaient trop limitées. Brawne n'en avait pas rapporté suffisamment de la forteresse.

Il se souvint brusquement, alors, que les réserves de lait n'avaient aucune importance.

Dans moins d'un jour, je serai tout seul.

Il réprima un gémissement de douleur à cette pensée. Sa détermination de sauver son enfant lui avait fait traverser un quart de siècle et plus de deux cents années-lumière. Sa résolution de redonner à Rachel la vie et la santé qu'elle avait perdues représentait une force presque palpable, une énergie farouche que Saraï et lui avaient eue en commun et qu'ils avaient entretenue de la même manière que les prêtres d'un

temple entretiennent une flamme sacrée. Mais, par Dieu, non ! Il y avait un sens aux choses, un soubassement moral à cette plate-forme d'évènements apparemment aléatoires, et Sol Weintraub était prêt à jouer sa vie et celle de sa fille sur cette certitude.

Il se leva, redescendit lentement le sentier qui menait au Sphinx, grimpa l'escalier, prit une cape isotherme et des couvertures, et confectionna un nid douillet pour deux sur la plus haute marche tandis que les vents d'Hypérion mugissaient et que les Tombeaux du Temps émettaient une lumière plus forte que jamais.

Rachel était contre son ventre et son torse, la joue sur son épaule, ses petites mains s'ouvrant et se refermant tandis qu'elle lâchait sa prise sur le monde pour entrer dans l'univers des rêves d'enfant. Il écouta sa respiration douce lorsqu'elle sombra dans un sommeil profond, et entendit le bruit des petites bulles de salive qui se formaient sur sa bouche. Au bout d'un moment, il lâcha, lui aussi, sa prise sur le monde, et la rejoignit dans le sommeil.

30.

Sol fit le même rêve que celui qu'il subissait depuis le jour fatal où Rachel avait contracté la maladie de Merlin.

Il se voyait errant à travers un énorme espace parsemé de colonnes de la taille d'un séquoia géant, qui se dressaient dans la pénombre. Une lumière rouge tombait de très haut, en rayons presque solidifiés. Puis il entendit le vacarme d'une conflagration géante, comme si des mondes entiers étaient en train de brûler. Devant lui brillaient deux lumières ovales d'un rouge grenat.

Il reconnaissait cet endroit. Il savait qu'il allait trouver, un peu plus loin, un autel de pierre sur lequel serait étendue Rachel, sa Rachel inconsciente, âgée d'une vingtaine d'années. Puis la voix viendrait dicter ses conditions.

Il s'arrêta sur la corniche basse pour contempler, au-dessous de lui, le spectacle familial. Sa fille, la jeune femme à qui Saraï et lui avaient dit adieu lorsqu'elle était partie faire sa thèse sur le monde lointain d'Hypérion, gisait nue sur la grosse dalle de pierre plate. Au-dessus d'eux tous, bien plus haut, flottaient les deux points rouges qui étaient les yeux du gritch. Sur l'autel était posé un long poignard à lame courbe, d'une seule pièce, qui semblait en corne.

La voix se fit alors entendre.

Sol ! Prends ta fille, ta fille unique, Rachel, que tu aimes, et te rendre sur le monde qu'on appelle Hypérion pour l'immoler par le feu à l'un des endroits que je t'indiquerai.

Il avait les bras qui tremblaient de rage et de douleur. Il s'arracha littéralement les cheveux et cria dans les ténèbres la réponse qu'il avait déjà donnée à la voix.

Il n'y aura plus d'offrande, ni d'enfant ni de parent. Il n'y aura plus d'autre sacrifice. Le temps de l'obéissance et de l'expiation est passé ! Aide-nous en ami, ou bien va-t'en !

Dans ses précédents rêves, ces paroles avaient été suivies du hurlement du vent et d'un terrible sentiment de solitude tandis que des pas lourds s'éloignaient dans la nuit. Mais, cette fois-ci, le rêve persista ; l'autel se mit à rougeoyer et fut soudain vide, à l'exception du poignard de corne. Les deux ovales rouges flottaient toujours au-dessus de lui, comme des rubis de feu de la taille d'une planète.

Écoute-moi bien, Sol, reprit la voix, beaucoup plus modulée à présent, comme si elle murmurait à l'oreille de Sol au lieu de résonner dans les cieux. L'avenir de l'humanité dépend du choix que tu vas faire. Peux-tu offrir ta Rachel par amour, sinon par obéissance ?

Sol entendit la réponse dans sa tête alors même qu'il cherchait les mots. Il n'y aurait plus d'offrande. Ni aujourd'hui ni jamais. L'humanité avait suffisamment souffert pour son amour des dieux, pour sa longue quête d'un Dieu. Il songea aux nombreux siècles durant lesquels son peuple, le peuple juif, avait négocié avec Dieu, récriminant, marchandant, protestant contre l'injustice des choses, mais revenant toujours et toujours à l'obéissance pure et simple, quel qu'en soit le prix final. Des générations entières exterminées dans les fours de la haine. Les générations futures marquées par les feux glacés du rayonnement et de la haine, encore.

Pas cette fois-ci. Plus jamais.

— Réponds oui, papa.

Sol regarda, effaré, le contact d'une main sur la sienne. Sa fille Rachel se tenait à côté de lui, ni bébé ni adulte, mais âgée de huit ans, telle qu'il l'avait connue deux fois, une dans chaque sens de son évolution, avec ses cheveux châtain clair rassemblés en une seule tresse, sa salopette en jean délavé et ses baskets de gamine.

Il lui prit la main, en la serrant aussi fort que possible sans lui faire de mal. Il sentit qu'elle lui rendait sa pression. Ce n'était pas une illusion. Ce n'était pas une manifestation finale de la cruauté du gritch. C'était sa fille.

— Réponds oui, papa.

Sol avait résolu le problème d'Abraham de l'obéissance à un Dieu devenu malveillant. L'obéissance ne pouvait plus

occuper la place la plus importante dans les relations entre l'humanité et sa divinité. Mais que se passait-il lorsque c'était l'enfant choisi pour le sacrifice qui demandait l'obéissance au caprice de la divinité ?

Il mit un genou à terre près de sa fille et lui ouvrit ses bras.

— Rachel !

Elle se serra contre lui avec la même fougue qu'en d'innombrables occasions du même genre, le menton haut sur l'épaule de son père, les bras chargés d'un amour intense. Et elle murmura à son oreille :

— Je t'en prie, papa, il faut que nous répondions oui.

Il continua de la serrer contre lui, heureux de sentir ses petits bras et la chaleur de sa joue. Il pleurait silencieusement, et il sentait les larmes couler sur sa joue et sur sa barbe, mais il ne voulait pas la lâcher, même une seconde, pour les essuyer.

— Je t'aime, papa, murmura Rachel.

Il se redressa alors, s'essuya le visage du revers de la main, et commença, en tenant fermement sa fille par la main, la lente descente vers l'autel de pierre.

Il se réveilla avec la sensation qu'il tombait, et qu'il cherchait à protéger le bébé. Rachel dormait toujours contre son torse, les poings serrés, le pouce à la bouche ; mais lorsqu'il se redressa, elle se réveilla avec le réflexe de tension et le cri d'un nouveau-né effrayé. Sol laissa tomber sa cape et ses couvertures pour la serrer tendrement dans ses bras.

Il faisait jour. La matinée semblait même bien avancée. La nuit avait pris fin pendant leur sommeil, et le soleil avait envahi la vallée et les tombeaux. Le Sphinx était tapi au-dessus d'eux comme un prédateur dont les pattes s'étendaient de chaque côté de l'escalier où il avait dormi.

Rachel se mit à vagir, le visage horriblement déformé par la faim, le choc du réveil et la peur qu'elle sentait chez son père. Sol la berça dans la lumière fantasmagorique. Il remonta à l'entrée du Sphinx, changea sa couche, chauffa l'un des derniers biberons et le lui donna jusqu'à ce que ses vagissements se transforment en petits bruits de succion. Il lui fit faire son rot,

puis la promena dans ses bras jusqu'à ce qu'elle se rendorme d'un sommeil léger.

Le moment de sa naissance se situait dans moins de dix heures, à la tombée du soir. Sa fille vivrait alors ses dernières minutes. Il aurait voulu que le Sphinx fût un grand édifice de verre symbolisant le cosmos et la divinité qui régnait sur lui. Il aurait alors jeté des pierres sur sa façade, jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul carreau entier.

Il essaya de se rappeler son rêve dans tous ses détails, mais le peu d'assurance et de chaleur qu'il avait pu en retirer fondirent à la lumière crue du soleil d'Hypérion. L'idée d'offrir sa fille en sacrifice au gritch lui révoltait l'estomac d'horreur.

— Ne t'inquiète pas, murmura-t-il tandis qu'elle s'agitait dans son sommeil. Tout va très bien se passer, tu verras, ma chérie. Le vaisseau du consul sera bientôt là. Je sens qu'il va arriver d'un instant à l'autre.

Le vaisseau n'arriva ni avant midi ni dans le milieu de l'après-midi. Sol arpenta la vallée en criant le nom de ses compagnons disparus et en chantant des berceuses à moitié oubliées chaque fois que Rachel se réveillait. Elle se rendormait aussitôt. Elle semblait aussi légère qu'une plume. Il se rappelait qu'elle pesait exactement six livres et trois onces à la naissance, et mesurait dix-neuf pouces. Il sourit à l'évocation des antiques unités de mesure de sa planète natale, le monde de Barnard.

En fin d'après-midi, il se réveilla en sursaut de sa demi-torpeur à l'ombre de la patte tendue du Sphinx. Le bébé aux bras, il regarda le vaisseau qui descendait lentement dans le ciel lapis.

— Il est arrivé ! cria-t-il tandis que Rachel gigotait et couinait comme si elle comprenait.

La ligne bleue d'une flamme de fusion brûlait avec l'intensité que seul peut atteindre un vaisseau dans l'atmosphère. Sol sautillait sur place, rempli d'espoir comme il ne l'avait pas été depuis bien longtemps. Il sauta en hurlant jusqu'à ce que Rachel, inquiète, se mette à pleurer. Il cessa alors de s'agiter et la souleva au-dessus de sa tête, sachant très bien que ses jeunes yeux étaient encore incapables d'accommoder,

mais voulant qu'elle voie la beauté de ce vaisseau en train de décrire une courbe au-dessus des montagnes lointaines et de descendre se poser sur le plateau désertique.

— Il a réussi ! s'écria Sol. Il arrive ! Grâce à lui, nous allons...

Trois lourdes détonations retentirent, presque simultanément, dans la vallée. Les deux premières étaient les bang soniques jumeaux, « signature » précédant le vaisseau lors de sa décélération. La troisième était le bruit de sa destruction.

Sol Weintraub vit le point brillant constituant la pointe de la longue traîne de fusion devenir soudain aussi lumineux que le soleil, puis grossir à la taille d'une boule de flammes et de gaz en fusion avant de s'abattre sur le désert en mille fragments incandescents. Il cligna plusieurs fois les yeux pour chasser les échos rétinien tandis que Rachel continuait de pleurer.

— Mon Dieu ! gémit Sol. Mon Dieu !

La destruction complète du vaisseau ne faisait aucun doute. Des explosions secondaires déchiraient l'air malgré la distance d'au moins trente kilomètres. Des morceaux retombaient, suivis d'un sillage de flammes et de fumées, sur le désert, les montagnes et la mer des Hautes Herbes qui s'étendait au-delà.

— Mon Dieu !

Il s'assit sur le sable chaud. Il était trop épuisé pour pleurer, trop vide pour faire quoi que ce soit d'autre que bercer son enfant jusqu'à ce que ses pleurs cessent.

Dix minutes plus tard, il releva la tête tandis que deux nouvelles traînées de fusion embrasaient le ciel en se dirigeant du zénith au sud. L'une des deux explosa, trop loin pour que le son parvienne jusqu'à lui. La deuxième disparut au sud, derrière les montagnes et la Chaîne Bridée.

— Ce n'était peut-être pas le consul, murmura Sol. C'étaient peut-être des Extros. Le vaisseau du consul va sans doute arriver bientôt.

Mais rien ne se passa jusqu'au moment où le petit soleil d'Hypérion déclina jusqu'au ras des falaises et où les marches du Sphinx furent plongées dans l'ombre. Bientôt, toute la vallée fut envahie par le crépuscule.

Rachel était née à moins de trente minutes de cet instant. Sol vérifia sa couche. Elle n'était pas mouillée. Il lui donna le dernier biberon. Tandis qu'elle tétait goulûment, elle le regardait de ses grands yeux sombres comme pour scruter ses pensées. Il se souvenait des premières minutes où il l'avait prise tandis que Saraï se reposait sous les couvertures. Les yeux du bébé l'avaient transpercé des mêmes questions brûlantes et du même étonnement devant la découverte de ce monde.

Le vent du soir amena des nuages qui se déplaçaient rapidement au-dessus de la vallée. On entendait au sud-ouest une rumeur qui ressemblait d'abord au grondement lointain du tonnerre, puis à la régularité écoeurante de l'artillerie. C'étaient probablement des explosions nucléaires ou au plasma, à cinq cents kilomètres au sud ou davantage. Sol scruta le ciel entre deux masses de nuages. Il aperçut des traînées de météores fulgurants qui zébraient l'atmosphère. Probablement des missiles balistiques ou des vaisseaux de descente. Dans les deux cas, ils apportaient la mort sur Hypérion.

Détournant les yeux de ce spectacle, il fredonna une berceuse tandis que Rachel finissait de prendre son biberon. Il s'était avancé jusqu'à l'entrée de la vallée, mais il commença à prendre lentement le chemin du retour au Sphinx. Les tombeaux étaient plus luminescents que jamais. Ils miroitaient d'une lumière crue de gaz au néon excité par des électrons. Au-dessus de sa tête, les derniers rayons du couchant étaient en train de transformer les nuages bas en un plafond de flammes pastel.

Il restait moins de trois minutes avant l'instant de la naissance de Rachel. Même si le vaisseau du consul arrivait maintenant, Sol savait qu'il n'aurait plus le temps de monter à bord ni de mettre son enfant en état de fugue cryotechnique.

Il ne désirait plus le faire.

Il grimpa lentement les marches du Sphinx, conscient de ce que Rachel avait fait le même parcours vingt-six années standard plus tôt, ignorante du sort qui l'attendait dans la crypte obscure.

Il s'arrêta en haut des marches pour reprendre son souffle. La lumière du soleil était quelque chose de palpable, qui

remplissait le ciel et embrasait les ailes et toute la partie supérieure du Sphinx. Le tombeau lui-même semblait restituer toute la lumière emmagasinée dans la journée, comme les rochers du désert d'Hébron où Sol avait erré, des années auparavant, à la recherche d'une réponse à ses problèmes, pour n'y trouver que déboires et désillusions. L'air miroitait et le vent souffla un peu plus fort, soulevant le sable de la vallée avant de se calmer.

Sol posa un genou sur la marche supérieure du Sphinx et retira la couverture qui enveloppait Rachel. Elle ne portait que la couche de coton blanc qu'on lui avait mise à la naissance.

Elle gigotait dans ses mains. Son visage était violacé et luisant. Ses petites mains étaient rouges à force de se crispier et de se décrisper. Sol se rappelait avec une précision étonnante le moment où le médecin lui avait tendu le bébé. Il ouvrait de grands yeux en regardant sa fille, exactement comme maintenant. Puis il l'avait posée sur le ventre de Saraï pour qu'elle puisse la voir.

— Mon Dieu ! murmura-t-il en s'agenouillant pour de bon, sur les deux jambes.

La vallée tout entière se mit à frémir comme sous l'effet d'une onde sismique. Il perçut confusément le bruit d'une série d'explosions qui se propageaient vers le sud, mais son attention était maintenant fixée sur l'effrayant halo émis par le Sphinx. L'ombre de Sol fit un bond de cinquante mètres en arrière sur l'escalier et dans la vallée tandis qu'une lumière pulsante et vibrante jaillissait du tombeau. Du coin de l'œil, il vit que les autres Tombeaux du Temps étaient illuminés de la même manière, tels d'énormes et baroques réacteurs nucléaires dans les dernières secondes précédant la fusion du cœur.

L'entrée du Sphinx était auréolée d'une lumière pulsante bleue qui devint rapidement violette, puis d'un blanc à l'éclat insoutenable. Derrière le Sphinx, contre la paroi verticale du plateau qui dominait la vallée des Tombeaux du Temps, l'image floue d'un arbre impossible se stabilisa peu à peu. Son tronc gigantesque et ses branches énormes en acier acéré s'élevaient jusqu'aux nuages éclatants. Sol le regarda rapidement, distingua

les épines de trois mètres et les fruits terrifiants qui pendaient. Puis il se tourna de nouveau vers l'entrée du Sphinx.

Quelque part, le vent se remit à hurler. Le tonnerre gronda. Quelque part aussi, une poussière de sable vermillon se souleva comme des voiles de sang séché dans la terrible lumière des tombeaux. Quelque part encore, des voix hurlèrent et un chœur glapit des lamentations.

Ignorant tout cela, Sol n'avait d'yeux que pour sa fille et, derrière elle, pour la silhouette qui occupait maintenant l'entrée du Sphinx.

Le gritch se s'avança. Le monstre de trois mètres de haut dut se baisser pour ne pas toucher la voûte de l'entrée de ses épines d'acier. Il s'avança sur l'étroit parvis du tombeau, à moitié statue et à moitié créature vivante. Sa démarche avait cette terrible lenteur délibérée que l'on ne trouve que dans les cauchemars.

La lumière agonisante du ciel glissait sur la carapace du monstre, cascasant sur son torse de chitine et sur les épines d'acier qui le hérissaient, jetant des reflets sur les lames acérées et les scalpels de ses doigts. Sol serra son bébé contre lui sans quitter du regard les escarboucles à multiples facettes qui servaient d'yeux au gritch tandis que le coucher de soleil se fondait dans la lueur rouge sang de son rêve récurrent.

La tête du gritch se tourna lentement, pivotant sans friction, effectuant une rotation de quatre-vingt-dix degrés à droite puis à gauche, comme si la créature voulait contempler toute l'étendue de son domaine.

Le gritch fit trois pas en avant, et s'arrêta à moins de deux mètres de Sol. Les quatre bras de la créature se levèrent en se pliant tandis que les lames se déployaient.

Sol serra encore plus fort le bébé contre lui. Sa peau était huileuse, son visage chargé de mucus excrété à la naissance. Ses yeux suivaient des directions différentes, mais semblaient fixés sur Sol. Il ne restait plus que quelques secondes.

Réponds oui, papa.

Sol n'avait pas oublié son rêve.

La tête du gritch s'abaissa jusqu'à ce que les terribles yeux rubis ne regardent plus que Sol et son enfant. Les mâchoires de

vif-argent s'entrouvrirent légèrement, montrant de multiples rangées de dents d'acier. Quatre mains se tendirent, la paume métallique vers le haut, et s'immobilisèrent à cinquante centimètres du visage de Sol.

Réponds oui, papa.

Sol se souvenait que, dans son rêve, sa fille le serrait très fort. Il comprenait que, tout compte fait, quand tout le reste est devenu poussière, la loyauté envers ceux que nous aimons est la seule chose que nous pouvons emporter avec nous dans la tombe. La foi, la vraie foi, reposait sur cet amour-là.

Sol leva son nouveau-né mourant, âgé de quelques secondes à peine, qui poussait son premier et son, dernier cri, et le donna au gritché.

L'absence soudaine de son poids déjà si léger le frappa d'un terrible vertige.

Le gritché prit Rachel, recula, et fut environné de lumière.

Derrière le Sphinx, l'arbre aux épines cessa de miroiter, se mit en phase avec le moment présent, et devint d'une netteté terrifiante.

Sol s'avança, les bras implorants, tandis que le gritché reculait dans la lumière et disparaissait. Une série d'explosions déchira la couverture nuageuse et jeta le vieil homme à genoux sous la force de l'onde de choc.

Derrière lui, autour de lui, les Tombeaux du Temps étaient en train de s'ouvrir.